Exeg.

Raboisson.

884 1/2.

JUDITH

LA VÉRACITÉ

DU LIVRE DE CE NOM

DEVANT

LES DOCUMENTS CUNÉIFORMES

ET LES HISTOIRES D'HÉRODOTE

par l'Abbé **RABOISSON**

ROME

IMPRIMERIE POLYGLOTTE

DE LA S. C. DE PROPAGANDA FIDE

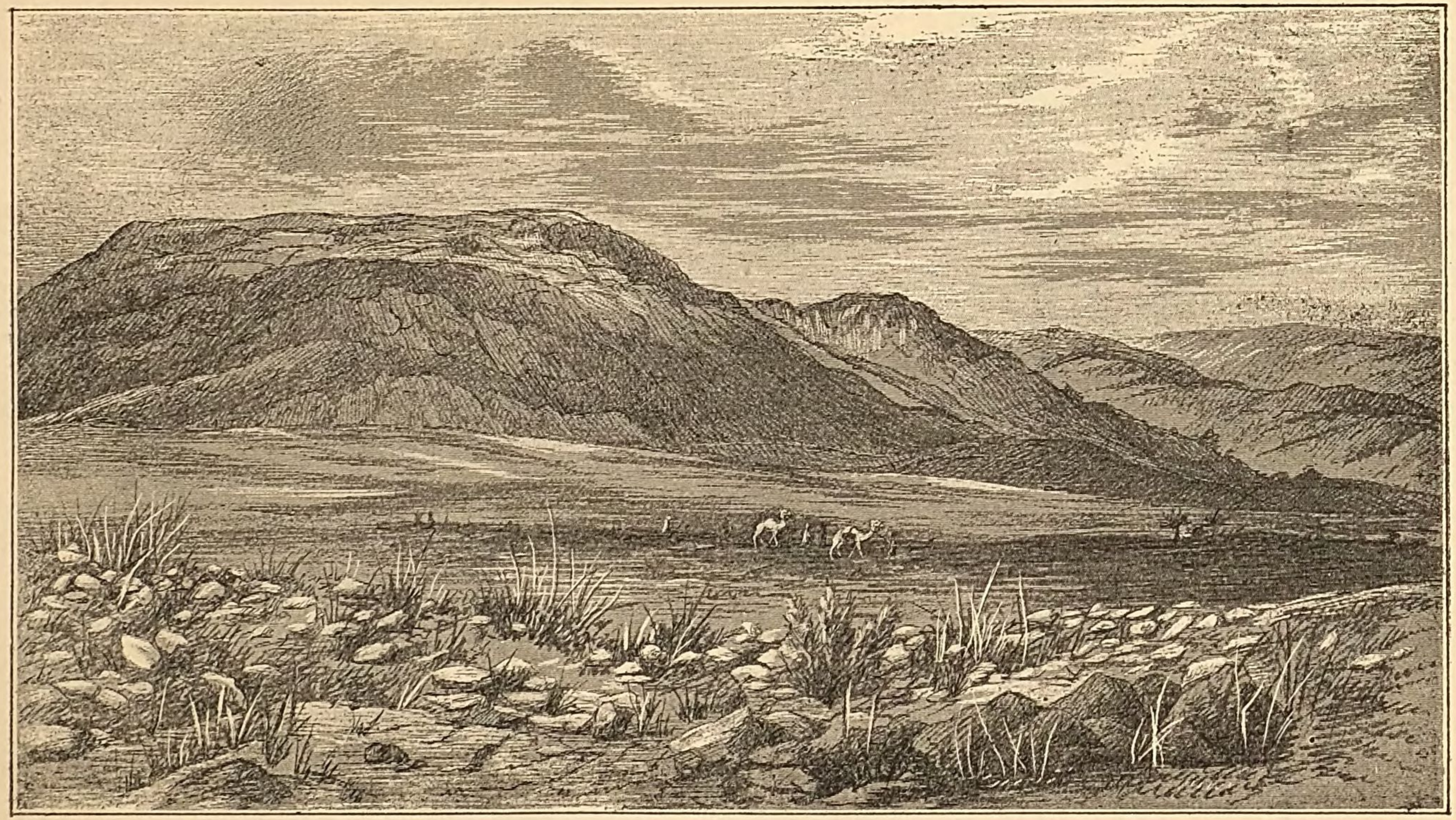
1898

4819/1

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

JUDITH

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.



KURUN

Huk Kurun des Assyriens; Béthulie de Judith; Montagne des Béatitudes.

Vue prise du Sud.

JUDITH

LA VÉRACITÉ

DU LIVRE DE CE NOM

DEVANT

LES DOCUMENTS CUNÉIFORMES

ET LES HISTOIRES D'HÉRODOTE

par l'Abbé RABOISSON

ROME
IMPRIMERIE POLYGLOTTE
DE LA S. C. DE PROPAGANDA FIDE

1898

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

AVIS

Au seuil de la modeste maison où nous invitons les lecteurs bénévoles, nous devons les prévenir qu'ils ne doivent pas s'attendre à n'y voir que les formes austères, la sévère ordonnance, adoptées d'ordinaire par les auteurs de Mémoires *scientifiques. Nous désirons être lu et compris, non par l'élite des savants seulement, mais par le plus grand nombre possible d'hommes instruits et intelligents: nous avons dû, en conséquence, ne pas dédaigner et ne pas repousser les occasions qui ont pu se présenter d'égayer de quelques ornements, et de quelque bonne humeur, nos laborieuses discussions. Elles restent, cependant, méthodiques et rationnelles; et elles auront gardé encore, peut-être, nous le craignons, trop de sérieux pour ne fatiguer jamais aucun de nos lecteurs.*

IMPRIMATUR

Fr. Albertus Lepidi O. P. S. P. A. Magister.

IMPRIMATUR

Franciscus Cassetta Patr. Antioch. Vicesg.

LA VÉRACITÉ

DU

LIVRE DE JUDITH

INTRODUCTION

> *Ista sunt quæ commune pastorale studium permoveant, incendant; ita ut huic novæ falsi nominis scientiæ* (I Tim., VI, 20) *antiqua illa et vera opponatur, quam a Christo per Apostolos accepit Ecclesia.*
> (Encyc. *Providentissimus Deus*).
>
> « Telles sont les choses qui doivent émouvoir, enflammer le zèle pastoral de tous, de sorte qu'à cette nouvelle science indigne de ce nom, on oppose la vraie, l'antique science que l'Église a reçue du Christ par les Apôtres. »

Parmi les nombreux sujets d'études qui réclament à cette heure le labeur des exégètes et l'attention des chrétiens, selon les pressantes exhortations de Léon XIII, il en est peu qui soient aussi importants que la question de l'*historicité* du livre de Judith.

Il s'agit de savoir si ce livre est le récit d'une histoire réelle ou simplement une pieuse et poétique allégorie.

Qui ne voit qu'une telle question intéresse au plus haut

point l'honneur du magistère de l'Église, et l'autorité même de ses décisions en matière scripturaire?

Admis dès les premiers âges chrétiens dans le *canon* des livres saints par le concile de Nicée, plus tard par le concile de Trente et celui du Vatican, le livre de Judith, selon l'expression de ce dernier concile, citée dans l'Encyclique *Providentissimus Deus*, doit être tenu par tout catholique pour un livre « écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint et qui a Dieu pour auteur » (1).

Il semble donc bien difficile, tout au moins, d'admettre qu'un livre tenu pour inspiré, qui est conçu et ordonné comme une histoire vraie, qui se présente avec une extrême abondance de faits, de noms d'hommes, de villes et de pays; qui est pourvu enfin de tous les éléments les plus nombreux et les plus précis qui puissent faire la trame d'un récit d'événements concrets, que ce livre inspiré ne soit qu'une simple parabole; et qu'un tel luxe de détails descriptifs et narratifs puisse n'être qu'un « cadre à d'admirables leçons morales », comme parle Lenormant, ou plus exactement un faux semblant, un vulgaire *trompe-l'œil*.

Un tel système n'est pas meilleur, s'il n'est pire, que la négation pure de l'inspiration du livre; il semble non moins injurieux pour l'honneur des Écritures et pour le magistère de l'Église, et plus irrationnel. Et les quelques catholiques, qui, trop épris des séductions de la science moderne, trop confiants en ses élucubrations et trop peu en l'autorité divine de l'Église, ont cherché à concilier avec leur foi un pareil système, doivent se trouver parfois,

(1) « ... Qui appellantur sacri et canonici, eo quod *Spiritu Sancto inspirante conscripti, Deum habent auctorem, atque ut tales ipsi Ecclesiæ traditi sunt.* » (Enc. *Provid. Deus*, 2e alinéa.)

surtout à l'heure présente, en de singuliers embarras pour mettre tout cela d'accord avec le respect dû aux Écritures sacrées, avec l'enseignement de l'Encyclique, et simplement avec le sens commun.

N'est-ce pas venir à leur secours, et de façon bien opportune, que d'établir le caractère historique du livre de Judith et de démontrer par là combien vaines, cette fois encore, étaient les objections d'apparence scientifique, qui leur avaient fait illusion et avaient pu opprimer leur esprit?

Mais ce sont les autres catholiques qui nous intéressent surtout; ceux qui, bien convaincus de la supériorité souveraine de « cette science antique et vraie que l'Église a reçue de Jésus-Christ », comme parle Léon XIII, et de l'inanité des attaques de « la science qui en usurpe le nom », — *scientiæ falsi nominis*, — ont tant à cœur l'honneur des saintes lettres et l'honneur de l'Église. Quelle joie de pouvoir réjouir par nos études leur foi et leur charité!

C'est dans ce but que j'ai travaillé pendant douze ans, avec des efforts assurément laborieux, mais dont je n'ai senti que l'intime douceur.

Une première partie de ma douce tâche était accomplie le jour où je pus, — en 1888, — présenter à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres le mémoire dans lequel j'avais établi la géographie du siège de Béthulie et de la campagne qu'il termina. Les objections qui avaient été opposées à l'historicité du livre de Judith du fait de prétendues *impossibilités géographiques*, étaient désormais réduites à néant.

Restaient les arguments tirés de ce qu'on avait appelé les *impossibilités historiques;* ils ont été l'objet de mes re-

cherches constantes depuis, et j'ai pu, non assurément sans un secours divin, trouver la solution de toutes ces difficultés prétendues insolubles.

Telle est la matière d'un second mémoire que je mets sous les yeux du public, en le faisant précéder toutefois de la reproduction intégrale du premier.

Mais il est expédient de donner avant tout quelques extraits des auteurs les plus connus, pour mieux définir l'état de la question et faire ressortir plus clairement l'importance du débat aux yeux des personnes qui n'auraient pas suivi le mouvement de la critique sur ce sujet.

On sait que les différentes synagogues, déjà au temps de saint Jérôme, avaient rejeté Judith du canon judaïque. Luther, et à sa suite presque tous les protestants et tous les rationalistes, en ont, d'autre part, nié l'historicité. On cite aussi quatre auteurs catholiques qui se sont rangés à cette opinion : Jahn, Ant. Scholz, Movers (1) et enfin Fr. Lenormant, dont nous citons les deux extraits suivants :

Le premier date de 1871; il est tiré d'une des lettres adressées à M. de Saulcy.

> Un grand nombre de savants, et vous-même parmi eux, ont cherché à identifier cette défaite de Phraorte avec la bataille dont il est question dans les premiers versets du livre de Judith : « Arphaxad, roi des Mèdes, avait soumis plusieurs na-
> « tions à son empire, et lui-même éleva une ville très puissante
> « qu'il appela Ecbatane... Et il se glorifiait de la puissance de
> « son armée et de la renommée de ses chars. — Or, dans la
> « douzième année de son règne, Nabuchodonosor, roi des As-
> « syriens, qui régnait dans Ninive la grande ville, combattit

(1) Jahn : *Einleitung in das Alt. Testam.*, p. 919 et s.; — Ant. Scholz : *Das Buch Judith*, p. 33, note; — Movers : *Bonner Zeitschrift für Phil. und Theod.*, XIII, p. 47 et s.

« contre Arphaxad et le vainquit, — dans la vaste plaine ap-
« pelée Ragau, près de l'Euphrate, du Tigre et du Jadason...
« (le texte grec des Septante a ici l'Hydaspe), dans le champ
« d'Arioch, roi d'Élam. » La défaite et la mort de Phraorte dans une bataille contre les Assyriens, ayant eu lieu en 635, tombe effectivement dans la douzième année d'*Assur-Edil-Ilàni*, lequel avait pris le sceptre en 647. Mais cette coïncidence, que le rédacteur du livre de Judith a dû soigneusement rechercher, est la seule chose historique du passage que je viens de citer. Tout le reste y est absolument fantastique, aussi bien que les autres données d'histoire du même livre, et les noms attribués aux trois rois de Médie, d'Assyrie et d'Élam, et la citation d'une localité de Ragau dans la vallée du Tigre, quand la seule Ragau authentique était dans le pays des Parthes, et la situation géographique de cette plaine, qui, tout en appartenant au territoire d'Élam, trouve moyen d'être à la fois voisine du Tigre et de l'Euphrate, et même, suivant le texte grec, de l'Hydaspe! Plusieurs exégètes, parmi les plus orthodoxes, ont soutenu depuis longtemps l'opinion que le livre de Judith, toujours exclu du canon par les Juifs, avait un caractère purement allégorique. Il y a plus d'un siècle que notre grand Fréret, avec l'esprit supérieur de critique qui caractérisait tous ses jugements, a dit que ce livre ne pouvait pas être compté au nombre des documents qui servent de base solide à l'histoire. Et son opinion a été confirmée d'une manière définitive par M. Oppert, dans la belle étude (*Annuaire de la Société d'Ethnographie* pour 1865 : *Le livre de Judith*), où, s'éclairant de la lumière que les monuments assyriens jettent sur les annales de l'Asie, il a montré une à une toutes les impossibilités historiques du livre de Judith, et en a fait ressortir la véritable nature.

(*Lettres assyriologiques*, 1871, 1re série, t. I, p. 72 et s.)

Quatre ans après, en 1875, M. Lenormant écrivait encore :

Il est intéressant de comparer, sous ces divers points de vue, au livre de Daniel celui de Judith, auquel on ne peut plus, depuis les études assyriennes, attribuer un caractère historique, et

qu'il faut de toute nécessité regarder comme une composition allégorique du temps des Macchabées. Qu'y voyons-nous? Un roi d'Assyrie qui n'a jamais existé, un Nabuchodonosor ninivite, défait dans la douzième année de son règne, sur le territoire d'un roi des Élamites non moins inconnu, Arioch (pris dans Genèse, XI, 1 et 9), et à une époque où Élam venait de cesser d'avoir une existence indépendante (?), dans une plaine qui se trouve à la fois voisine de l'Euphrate, du Tigre et de l'Hydaspe, — fleuve de l'Inde, soit dit en passant (1), — un roi des Mèdes affublé du nom sémitique d'Arphaxad, emprunté à la descendance de Sem dans le chapitre X de la Genèse. Après avoir vaincu les Mèdes, le roi d'Assyrie veut conquérir le monde. Son général qui porte un nom perse, Holopherne (Ouroufranà), soumet toute la Syrie au travers d'une géographie fantastique, et vient enfin dans le pays de Juda, sous un roi qu'on ne nomme même pas, mettre le siège devant une ville qu'on ne sait où placer, et dont il n'est fait mention nulle autre part, mais dont le nom, Betheloah, « la maison de Dieu », est tout à fait allégorique. C'est cette ville que délivre une femme dont le nom n'est pas moins significatif, car elle s'appelle Yehoudith, « la Juive ». Devant cette accumulation d'impossibilités, de noms pris au hasard, et qui jurent de se trouver ensemble, on sent tout de suite que l'on est dans le domaine de la fiction, et que l'auteur a inventé de toutes pièces un cadre aux admirables leçons morales qui donnent tant de valeur au livre de Judith, pour l'âme et la conscience, s'il n'en a pas pour l'histoire. »

(*La Divination chez les Chaldéens*, p. 183 et s.)

Écoutons maintenant M. Jules Oppert, de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres; comparant le livre de Judith avec celui d'Esther, il écrit :

La différence est capitale, le livre d'Esther a une très grande

(1) Saint Jérôme y substitue un fleuve inconnu, le Iadasos. Justifier ceci, comme l'ont fait quelques personnes, parce que Quinte-Curce appelle Hydaspe le Choaspes, est justifier l'erreur par l'erreur. (Note de M. Lenormant.)

valeur historique, et le livre de Judith, quelle que soit d'ailleurs la pensée qui l'a inspiré, n'a pas eu dans l'esprit de son auteur un but autre que celui d'être une *allégorie*.

... Dans le livre de Judith, au contraire, rien n'est historique, ni le nom de l'héroïne, ni celui des personnages cités dans le cours du récit, ni les dates, ni les données géographiques. Jusqu'au nom de la ville défendue par le courage de la Juive (car Judith veut dire *la Juive*), tout est allégorie...

L'idée que nous émettons n'est pas nouvelle, et n'appartient pas à l'auteur de ce travail; depuis longtemps, on a entrevu l'impossibilité absolue de mettre le livre de Judith, sous le rapport de l'histoire, en accord avec tous les autres livres de l'Ancien testament, dont les données ont reçu une si éclatante corroboration, par la récente découverte des inscriptions assyriennes.

(*Le Livre de Judith*, *Ann. de la Société d'Ethnographie*, 1865, p. 58 et s.)

Nous lisons, d'autre part, dans le *Dictionnaire de la Bible* de W. Smith, qui résume assez bien l'opinion de la science protestante d'Angleterre, les lignes suivantes du Révérend B.-F. Westcott, plus modérées peut-être dans la forme, mais non moins absolues au fond.

JUDITH. — L'héroïne du livre apocryphe qui porte son nom se présente comme un type idéal de piété, de beauté, de courage et de chasteté.

(*A Dictionary of the Bible*, t. I, p. 1173.)

JUDITH. — Le livre de ce nom, comme celui de Tobie, appartient aux plus anciens spécimens de fiction historique. Le récit du règne de « Nebuchadnezzar, roi de *Ninive,* » de la campagne d'Holopherne et de la délivrance de Béthulie par le stratagème et le courage de l'héroïne juive contient de trop nombreuses et de trop sérieuses difficultés, à la fois historiques et géographiques, pour permettre de supposer que ce récit soit littéralement vrai ou même exactement modelé sur la vérité. L'existence d'un royaume de Ninive et le règne d'un Nebuchadnezzar sont en eux-mêmes incompatibles avec une date pos-

térieure au retour (de la captivité), et une date plus ancienne est exclue à la fois par l'évidence interne (?) et par l'impossibilité de mettre les événements en harmonie avec le cours de l'histoire juive. Ce dernier fait se montre plus clairement dans l'extrême divergence d'opinions chez les critiques qui ont essayé de soutenir la véracité de l'histoire (de Judith). Nebuchadnezzar a été identifié avec Cambyse, Xerxès, Esarhaddon, Kiniladan, Merodach-Baladan, etc., sans la moindre apparence de probabilité (1).

(*A Dictionary of the Bible*, t. I, p. 1173-4.)

Pour compléter cet exposé, nous nommerons ici les principaux savants protestants qui repoussent pour les mêmes motifs l'historicité du livre de Judith; ce sont :

(1) Judith. — The heroine of the apocryphal book which bears her name, who appears as an ideal type of piety, beauty, courage and chastity.

The name is properly the feminine form of יְהוּדִי, *Iudæus*. In the passage of Genesis it is generally taken as the correlative of Judah i. e. « praised ».. (B. F. W.) (Rever. Brooke Foss Westcott.)

(*A Dictionary of the Bible*, t. I, p. 1173.)

Judith (the book of). — Like that of Tobit, belongs to the earliest specimens of historical fiction. The narrative of the reign of « Nebuchadnezzar king of *Nineveh* » (i. 1), of the campaign of Holofernes, and the delivrance of Bethulia, through the stratagem and courage of the Jewish heroine, contains too many and too serious difficulties, both historical and geographical, to allow of the supposition that it is either literally true, or even carefully moulded on truth. The existence of a kingdom of Nineveh and the reign of a Nebuchadnezzar are in themselves inconsistent with a date after the return; and an earlier date is excluded equally by internal evidence and by impossibility of placing the events in harmonious connexion with the course of jewish history. The latter fact is seen more clearly in the extreme varieties of opinion among those critics who have endeavoured to maintain the veracity of the story. Nebuchadnezzar has been identified with Cambyses, Xerxes, Esarhaddon, Kiniladan, Merodach-Baladan, etc., without the slightest show of probability.

Rawlinson, Fritzche, Schuerer, Schrader, Davidson, Bunsen, Holtzmann, Reuss, Volkmar, etc.

On voit par cette énumération et ces citations combien il est important d'établir, par des arguments de même ordre que les objections, la véracité complète du livre de Judith.

A cet exposé de l'état d'esprit des *savants* sur la question, j'ajouterai deux faits qui me sont personnels et qui sont de nature à le faire ressortir.

Lorsque je me présentai à la séance de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, dans laquelle je devais faire la lecture de mon premier mémoire sur la géographie du livre de Judith, et spécialement sur la localisation de Béthulie, comme j'en causais, en attendant l'ouverture de la séance, avec M. Jules Oppert :

« Comment? me dit-il, vous croyez donc à Béthulie! » Et l'expression de son visage, et le ton de son exclamation témoignaient d'autant de commisération que d'étonnement. Pour lui, évidemment, un homme quelque peu instruit, croyant à la réalité de Béthulie et de l'histoire de Judith, était un vrai phénomène.

Et plus tard, à la suite de ma seconde lecture, M. Pavé de Courteille, homme si droit, d'esprit si élevé, de science si incontestée et de foi chrétienne si ferme, vint me joindre dans les couloirs de l'Institut et crut devoir me faire sa profession de foi au sujet de la question que j'avais traitée.

Comme Renan, il reconnaissait la *sagacité* de mes recherches; mais, comme lui, il n'était pas convaincu de la réalité de l'histoire de Judith. Il se séparait cependant entièrement de Renan en ce point que, étant, lui, chrétien croyant, il admettait l'inspiration divine du livre de Judith, puisque l'Église l'a maintenu dans son canon des

saintes Écritures, mais au point de vue seulement des enseignements moraux, contenus dans une charmante et poétique parabole.

Encore un souvenir, et celui-ci se rapporte aux derniers moments de François Lenormant. Le vénérable prêtre de Saint-Sulpice qui le visita et qui était depuis longtemps son ami, pour le décider à accepter les secours et les consolations des sacrements, fut obligé de lui donner l'assurance que l'Église n'oblige pas à croire à la réalité de l'histoire de Judith.

Ainsi le fils du grand Charles Lenormant, qui avait été élevé si chrétiennement par lui, qui se croyait chrétien, tenait pour si certaines les conclusions de la *science* quant au caractère fictif du livre de Judith, que sa foi en l'Église en était ébranlée, et qu'il eût renoncé au salut plutôt que de croire à la vérité historique du livre de Judith!

De tels faits mettent bien en lumière l'importance de notre thèse pour le salut des âmes, autant que pour l'honneur des saintes lettres et de l'autorité de l'Église.

Cela dit, je reproduis d'abord mon premier mémoire en le mettant à point par quelques légères corrections de détails, que m'ont permis de faire mes recherches et mes découvertes récentes, mais qui laissent entière la substance même, voire la rédaction première de ce travail.

Au surplus, chacune de ces rares corrections sera indiquée en son lieu par des notes.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE DU LIVRE DE JUDITH.

BÉTHULIE.

Mémoire présenté à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres,
et lu dans les séances du 23 mars et du 27 avril 1888.

L'importance de la question dont j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie la solution raisonnée, ressort de ce fait, que l'obscurité dont elle est restée enveloppée jusqu'à cette heure, a déterminé plusieurs savants illustres à dénier au livre de Judith toute valeur historique.

Ceux-là mêmes qui, appuyés sur la seule autorité de la tradition catholique, admettent le caractère historique de cet ouvrage, reconnaissent, pour la plupart, que le problème géographique de l'emplacement de Béthulie est à résoudre et qu'il reste inextricable.

C'est en termes identiques que l'un de nos orientalistes les plus compétents, qui sait bien les textes et connaît bien les lieux, pour les avoir visités et fouillés depuis nombre d'années, m'exprimait naguère son appréciation sur la question, qu'il appelait « une énigme ».

CHAPITRE PREMIER

DISCUSSION CRITIQUE DES DONNÉES DU PROBLÈME.

Au fond, le problème est soluble, à la condition, comme pour tous les problèmes, d'en vérifier préalablement les données, au moyen d'un contrôle méthodique et sévère, qui rejette rigoureusement tout élément incertain.

C'est l'application à la critique de la méthode d'*élimination* bien connue en mathématiques; il importe à celle-là autant qu'à celle-ci, d'exclure de la discussion, avant tout, les données incertaines et *les quantités pertubatrices*.

Or les trois éléments qui ont servi de base, jusqu'à présent, aux recherches des exégètes-géographes, ne sont rien moins que certains.

I. L'un est l'identification de Dothain, voisin de Béthulie, que l'on a fixé généralement à *Tell Dothan*, en Samarie.

II. L'autre est le fait que le général assyrien aurait campé, un mois entier, en Palestine, dans le voisinage de Zérin, — *Esdrélon*, — avant d'attaquer Béthulie.

III. Le troisième est le voisinage de Béthulie et d'Esdrélon.

La discussion attentive des textes démontre que le premier de ces éléments repose sur une équivoque, le second sur une interpolation, le troisième sur la même interpolation et sur une interprétation erronée.

I.

Quant au premier de ces éléments, on s'est habitué à admettre, sans preuves aucunes, que le *Dothain* de Judith serait le lieu nommé *Dothan* au IV^e^ livre des Rois (VI, 13) et celui-ci identique au *Dothain* de la Genèse, XXXVII, 17.

Or au IV^e^ livre des Rois ce nom est réellement écrit *Dothan*, דֹּתָן dans l'hébreu (II Malachim, VI, 13); tandis que en Genèse et Judith on trouve *Dothain*, דֹּתַיִן en לד, בראשית,

Mais une différence d'écriture est en réalité une différence de noms; et il est au moins permis de soupçonner, en attendant les preuves directes, que ces noms différents ont pu désigner des localités distinctes.

Le lieu connu actuellement sous le nom de *Tell Dothan* est incontestablement le *Dothan* des Rois; rien n'est venu établir encore qu'il soit le *Dothain* de la Genèse ou de Judith.

Bien plus, nous démontrerons plus loin qu'il n'est pas possible de chercher le Dothain de la Genèse à Tell Dothan, ni en aucun autre lieu de la Samarie, comme l'ont fait cependant presque tous les exégètes.

On s'est appuyé cependant sur cette triple identification, non démontrée, — et selon nous irrationnelle, — dans les recherches de Béthulie, lesquelles se sont par conséquent concentrées dans le voisinage plus ou moins immédiat de Tell Dothan; de là tant de mécomptes.

II.

Le second élément est tiré de ce passage de Judith dans la version des Septante :

(III, 9) Καὶ ἦλθε κατὰ πρόσωπον Ἐσδρηλὼν πλησίον τῆς Δωταίας, ἥ ἐστιν ἀπέναντι τοῦ πρίονος μεγάλου τῆς Ἰουδαίας.

(III, 10) Καὶ κατεστρατοπέδευσεν ἀνὰ μέσον Γαιβαὶ καὶ Σκυθῶν πόλεως καὶ ἦν ἐκεῖ μῆνα ἡμερῶν εἰς τὸ συλλέξαι πᾶσαν τὴν ἀπαρτίαν τῆς δυνάμεως αὐτοῦ.

Et (Holopherne) vint en face d'Esdrélon, qui est voisin de Dothain, voisin lui-même de la grande plaine de Judée.

Et il campa entre Gaibaï et Scythopolis, et il y resta trente jours pour réorganiser toutes ses forces.

Le fait exprimé dans ce verset 9, et qui le serait aussi dans le verset 10 si l'on identifiait Γαιβαι avec Gelboé, à savoir qu'Holopherne serait venu camper en Palestine, dans la vallée qui descend de Zérin ou Jesrael, — *Esdrélon*, — vers Bethsan, — *Scythopolis*, — et y serait resté un mois avant d'attaquer Béthulie, ce fait est apocryphe et ne peut provenir que d'une interpolation.

Cette accusation d'interpolation, formelle pour le verset 9, doit-elle s'étendre aussi au verset 10? Oui sans doute, si Gaibaï désignait Gelboé; mais comme pour nous, ainsi que nous le verrons plus loin, Gaibaï désigne Gabaa, aujourd'hui *Jabéhieh*, dans le Jedur, nous acceptons le verset 10 qui exprime, après tout, le fait que nous trouvons aussi dans la Vulgate, du campement des Assyriens dans le pays de Gabaa, lequel se trouve bien en face de Bethsan, sur les rives orientales du lac de Tibériade et du Jourdain.

Dans le passage parallèle de la Vulgate (III, 14, 15) nous lisons :

(III, 14) Pertransiens autem Syriam Sobal, et omnem Apameam, omnemque Mesopotamiam, venit ad Idumæos, in terram Gabaa.

(III, 15) Accepitque civitates eorum, et sedit ibi per triginta dies, in quibus diebus adunari præcepit universu mexercitum virtutis suæ.

« Et traversant toute la Syrie de Sobal, toute l'Apamée et toute la Mésopotamie, il vint en Idumée [et] dans la terre de Gabaa.
« Et il prit leurs villes et s'arrêta en cet endroit pendant trente jours qu'il employa à réunir toutes ses forces. »

Les deux versions sont ici en divergence manifeste; l'une fait camper Holopherne en Palestine, l'autre en la terre de Gabaa.

Quelle est la bonne? Nous le reconnaîtrons aisément en leur appliquant les règles critiques ordinaires.

1° On a sujet de tenir pour suspecte toute leçon d'un ouvrage ancien, qui ne s'appuie que sur un seul des exemplaires de cet ouvrage et qui est en discordance avec les autres.

2° Une leçon de cette sorte, qui est en disparate avec le contexte *quant au style*, donne lieu à supposer une interpolation.

3° A plus forte raison si elle est en contradiction *quant au sens* avec le reste de l'ouvrage.

4° Enfin, si elle est irrationnelle en soi, les autres parties et les autres textes étant d'autre part conformes à la saine raison, l'interpolation est certaine.

1° L'application de la première de ces règles paraît favorable, de prime abord, à la version des LXX, puisque la leçon qu'elle présente, dans le passage cité, se retrouve dans les versions syriaque, arabe et copte.

Mais tout change si l'on tient compte de deux faits bien connus, à savoir : 1° que toutes ces versions (syriaque, arabe, copte) ont été faites sur celle des Septante et qu'elles ne représentent en réalité que la seule et unique source d'où elles proviennent; 2° que la version de saint Jé-

rôme, comme il appert de sa lettre à sainte Paule citée plus loin, est le résumé critique d'un grand nombre de documents employés par lui dans sa traduction, et aujourd'hui perdus.

La leçon unique de la Vulgate représente donc plusieurs sources, tandis que la leçon multiple des autres versions aujourd'hui connues, n'en représente qu'une seule. La première, en conséquence, a pour elle au moins la présomption de l'exactitude.

2° Quant à la seconde règle, la main de l'interpolateur se trahit, dans la leçon des LXX, par le fait que le nom de Dothain, y est écrit Δωταία, par un *tau* et sans ν, tandis que dans le reste du livre de Judith il est écrit Δωθαΐν, par *thêta* avec ν final, aussi bien que dans la Genèse. Cette faute d'orthographe, accusant l'ignorance de l'interpolateur, se retrouve d'ailleurs dans tous les manuscrits les plus anciens de la version des LXX.

3° La leçon des LXX de Judith (III, 9) est en contradiction avec trois textes formels de ce livre.

1er texte. — Au ch. v, 1, postérieurement au fait exprimé ch. III, 9 et 10, nous lisons :

Καὶ ἀνηγγέλη Ὀλοφέρνῃ... διότι οἱ υἱοὶ Ἰσραὴλ παρεσκευάσαντο εἰς πόλεμον, καὶ τὰς διόδους τῆς ὀρεινῆς συνέκλεισαν καὶ ἐτείχισαν πᾶσαν κορυφὴν ὄρους ὑψηλοῦ, καὶ ἔθηκαν ἐν τοῖς πεδίοις σκάνδαλα.

Et l'on vint annoncer à Holopherne... que les fils d'Israël s'étaient préparés à la guerre, et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes, fortifié les sommets et pratiqué des pièges dans les plaines.

La Vulgate relate exactement le même fait.

Or, si la leçon discutée (des vers. 9 et 10, ch. III) était authentique, c'est-à-dire si Holopherne avait séjourné un

mois entier entre Bethsan et Jesrael, au cœur du pays où se passaient les choses, la nouvelle apportée par un messager aurait été superflue et serait incompréhensible ; le général aurait vu de ses yeux tous ces préparatifs sans avoir besoin de ceux des messagers, et sans doute il se serait opposé aux travaux !

Mais admettre qu'au bout d'un mois de repos, il apprenne tout à coup qu'on a fermé les défilés, élevé des fortifications sur les sommets, pratiqué des trous à loups et des fossés dans les plaines, tout autour de son camp, sans qu'il ait rien su de ces importants travaux, dépasse toutes les limites de la vraisemblance.

2e texte. — Au verset suivant, les LXX nous disent que le général assyrien, à la nouvelle de ces préparatifs, entra dans une grande colère et qu'il fit appeler auprès de lui *tous* les chefs de Moab et d'Ammon, pour leur exhaler l'expression de sa fureur. Étant donné le caractère indépendant des tribus de ce pays, dès les temps les plus reculés, son ordre eût été illusoire s'il n'avait pas eu sous la main ces chefs de Bédouins, c'est-à-dire s'il n'avait pas été établi au centre de leur pays.

Le verset 2, tout comme le verset 1, est donc en contradiction avec la donnée des versets 9 et 10 du chapitre III.

3e texte. — Enfin, plus loin encore, lorsque les conseils pacifiques du chef ammonite Achior ont porté la fureur d'Holopherne jusqu'au paroxysme, les mêmes LXX nous rapportent que le général assyrien, après avoir éclaté en paroles de colère et de mépris, ordonne à son armée de marcher vers Béthulie et de *commencer la guerre* contre les fils d'Israël.

... Καὶ ποιεῖν πόλεμον πρὸς τοὺς υἱοὺς Ἰσραήλ. (Ch. VII, 1.)

Les hostilités n'étaient donc pas ouvertes et l'armée assyrienne n'avait pas franchi le Jourdain.

La donnée du campement d'Holopherne en Palestine, avant le siège de Béthulie est non seulement en contradiction avec l'ensemble du récit de Judith, mais encore en opposition avec la saine raison.

Conçoit-on, en effet, un chef quelconque, allant s'établir, pour la réorganisation de ses forces, en plein pays ennemi? Et cela dans les pires conditions, au fond d'une étroite vallée dominée à proximité par des escarpements de grande hauteur, avec ce supplément d'invraisemblance inouïe que les sommets et les passes sont laissées au pouvoir de l'ennemi aussi bien que la liberté d'y construire des ouvrages de toutes sortes? (1)

Tout s'accorde donc à établir avec une assez rare surabondance, que le verset 9 du chapitre III de Judith dans les LXX, est le fait d'une interpolation.

Le passage correspondant de la Vulgate nous expose simplement une série de marches qui conduisent l'armée assyrienne dans le pays de Gabaa, où s'opère pendant un mois le travail de réorganisation rapporté par toutes les versions. Nous verrons bientôt où se trouve Gabaa. Il suffit pour l'instant de constater que ce lieu est situé en dehors de la Palestine.

Les exégètes qui avaient admis le passage interpolé des LXX ont donc été égarés dans leurs recherches de Béthu-

(1) Un coup d'œil sur notre carte n° 4 : *La plaine d'Esdrélon*, etc. fera mieux comprendre la valeur de ces considérations, en permettant de comparer ce *trou* de la vallée de Beisan, à la vaste plaine d'Esdrélon d'une part et aux plateaux spacieux de Galaad d'autre part, dans notre carte n° 2; comparaison d'autant plus facile que ces deux cartes sont presque à la même échelle.

lie, qu'ils devaient espérer trouver, d'après cette leçon erronée, entre Gelboé et Jérusalem.

III.

Le troisième élément qui a guidé les recherches, à savoir que Béthulie devait se trouver dans le voisinage immédiat de Jesrael (Zérin) ou Esdrélon, repose aussi sur le verset 9 du chapitre III, reconnu apocryphe.

On y lit que Dothain est voisin d'Esdrélon; or, comme d'autres passages établissent que Dothain est aussi dans le voisinage de Béthulie, on avait conclu qu'il fallait chercher Béthulie dans un rayon assez court autour de Zérin comme centre.

Cette conclusion croule avec sa base.

IV.

Une interprétation erronée dans la Vulgate, des données probables du texte primitif perdu, n'a pas peu contribué à accréditer l'opinion que Béthulie devait se trouver dans le voisinage et au Sud ou au Sud-Ouest de Jesrael, aujourd'hui Zérin.

Nous lisons dans la Vulgate (Judith, IV, 5) :

Sacerdos etiam Eliachim scripsit ad universos qui erant contra Esdrelon, quæ est contra faciem campi magni *juxta Dothain, et universos per quos viæ transitus esse poterat,*
Ut obtinerent ascensus montium.

Le grand prêtre Eliachim écrivit aussi à tous ceux qui habitaient à l'opposé d'Esdrélon, qui est en face de la *grande* plaine voisine de Dothain, et à tous ceux qui demeuraient dans le voisinage des défilés, d'occuper les chemins des montagnes, etc.

Au passage correspondant nous lisons dans les LXX :

6. Καὶ ἔγραψεν Ἰωακὶμ ὁ ἱερεὺς ὁ μέγας... τοῖς κατοικοῦσι Βετυλούα καὶ Βετομεσθαίμ, ἥ ἐστιν ἀπέναντι Ἐσδρηλὼν κατὰ πρόσωπον τοῦ πεδίου τοῦ πλησίου Δωθαΐμ,

Λέγων διακατασχεῖν τὰς ἀναβάσεις τῆς ὀρεινῆς.

Le grand prêtre Joakim écrivit aussi aux habitants de Béthulie et de Betomesthem, qui est à l'opposé d'Esdrélon, en face de la plaine voisine de Dothain,

Pour leur recommander d'occuper les chemins de la montagne.

La comparaison de ces deux textes nous révèle deux différences principales :

1° La leçon de saint Jérôme est vague quant aux lieux où sont envoyées les lettres du grand prêtre; elle désigne confusément tout l'espace qui est à l'opposé d'Esdrélon; celle des LXX est précise, elle indique nommément Béthulie et Bethomesthem.

2° La leçon de saint Jérôme donne l'épithète *grande* à la « plaine voisine de Dothain » : cette épithète est absente dans les LXX.

Il est facile d'inférer de ces deux différences que l'interprétation de saint Jérôme, en cet endroit, est inférieure à celle des LXX.

On ne se rend pas compte, tout d'abord, du motif qui a pu empêcher le savant traducteur d'y écrire expressément, au moins le nom de Béthulie, qui y est évidemment sous-entendu d'après le contexte, et que tout le récit réclame impérieusement.

A la réflexion, cependant, on s'explique cette anomalie. Saint Jérôme n'était pas seulement un polyglotte éru-

dit, il était aussi géographe et avait ses idées, spécialement sur le site de Dothain, qu'il plaçait au lieu connu aujourd'hui sous le nom de Tell Dothan, comme l'atteste son *De situ et nominibus hebraicis*. L'impossibilité de faire cadrer le passage qu'il traduisait avec ses notions géographiques l'embarrassait; et il s'en tirait en supprimant des noms de lieux dont il ne savait pas trouver l'emplacement.

La seconde différence accuse plus clairement encore l'influence, sur sa traduction, de ses préoccupations géographiques.

Il ajoute le nom de « grande » au mot plaine, parce que la plaine voisine de Dothain ne pouvait être, dans sa pensée, que la grande plaine ou plaine d'Esdrélon.

Les LXX, et certainement aussi le texte original, ont dit simplement « la plaine voisine de Dothain », sans épithète, parce que la plaine qu'ils désignaient n'était pas « la grande plaine ».

Ce qui le prouve, c'est que la vallée d'Esdrélon n'a jamais été dénommée, sinon en ce passage de la traduction de saint Jérôme, par le voisinage de Dothain; mais que toujours elle est appelée, dans les textes, *la plaine d'Esdrélon, de Jesrael* ou *la grande plaine.*

L'expression de saint Jérôme est d'ailleurs irrationnelle. On n'emploie pas, pour déterminer un lieu voisin d'une ville connue, un nom moins connu. Or de tout temps le nom de Jesrael ou Esdrélon fut plus connu que celui de Dothain. Par conséquent l'expression *Esdrélon, qui est en face de la grande plaine voisine de Dothain,* est injustifiable en elle-même et suffirait à faire reconnaître, en ce passage de la Vulgate, une fausse interprétation du texte primitif, d'autant que la *grande* plaine

n'est pas très voisine de Tell Dothan, comme on peut le voir dans notre carte n° 4.

La leçon des LXX, au contraire, est en ce point rationnelle et correcte, et se tient bien avec elle-même, et aussi avec le contexte, comme nous le verrons plus clairement encore en son lieu.

Nous sommes donc forcés de reconnaître qu'en cet endroit la version de saint Jérôme est inférieure à celle des LXX.

Cette infériorité exceptionnelle ne doit pas nous surprendre. Saint Jérôme n'a accordé à sa traduction de Judith qu'une seule nuit, s'il faut entendre littéralement ce passage de sa lettre à sainte Paule, qui sert de préface, dans la Vulgate, au livre de Judith :

> Sepositis occupationibus, quibus vehementer arctabar, huic unam lucubratiunculam dedi, magis sensum e sensu, quam ex verbo verbum transferens. Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi : sola ea, quæ intelligentia integra in verbis chaldæis invenire potui, litteris expressi. (Hieron., *Præf. in Judith*, apud Migne, *Patr. lat.*, t. XXX, p. 39-40.)

On a sujet assurément d'admirer la puissance d'intelligence, la sagacité du saint Docteur qui a pu, en si peu de temps, nous donner une traduction supérieure en valeur critique à toutes les autres versions connues. Mais comment s'étonner qu'il ait faibli en un point?

L'éminent traducteur, embarrassé par les divergences des manuscrits et par ses propres notions géographiques, plus préoccupé d'ailleurs « du sens que des mots », fermement résolu à sacrifier tous les détails obscurs, a bien pu avoir une fois la main trop prompte en ses amputations.

En fait, il semble ici avoir retranché trop et trop peu; trop, puisqu'il ne nomme pas Béthulie, que réclame la clarté du récit; trop peu, puisqu'il a conservé l'accessoire après avoir supprimé le principal, maintenu le complément après avoir sacrifié le sujet; de façon que le passage critiqué présente les traces irrécusables d'une opération incorrecte et hâtive : un tronçon tellement semblable à la phrase grecque qu'on est obligé de leur attribuer une origine commune, et tellement dissemblable qu'on est forcé d'y voir une déformation de la leçon originelle.

Ajoutons que pour compléter la confusion, la plupart des commentateurs ont entendu les mots « contra Esdrelon », dans un sens restreint qui les altère.

« Contra Esdrelon » signifie à l'opposé d'Esdrelon dans toutes les directions, au Nord de cette ville aussi bien qu'au Midi ou à l'Ouest. C'est en ce dernier sens cependant qu'on a voulu seulement l'entendre.

En résumé, toutes les raisons qui ont déterminé les géographes-exégètes à chercher Béthulie au Sud de la plaine d'Esdrélon sont illusoires.

De plus, un texte formel de Judith, le même dans toutes les versions, oblige à porter ces recherches au Nord de cette plaine, c'est-à-dire hors de la Samarie.

Il est assez inexplicable que cette indication n'ait pas été remarquée.

PLAINE D'ESDRELON
GALILÉE (P.S.) et SAMARIE (P.N)

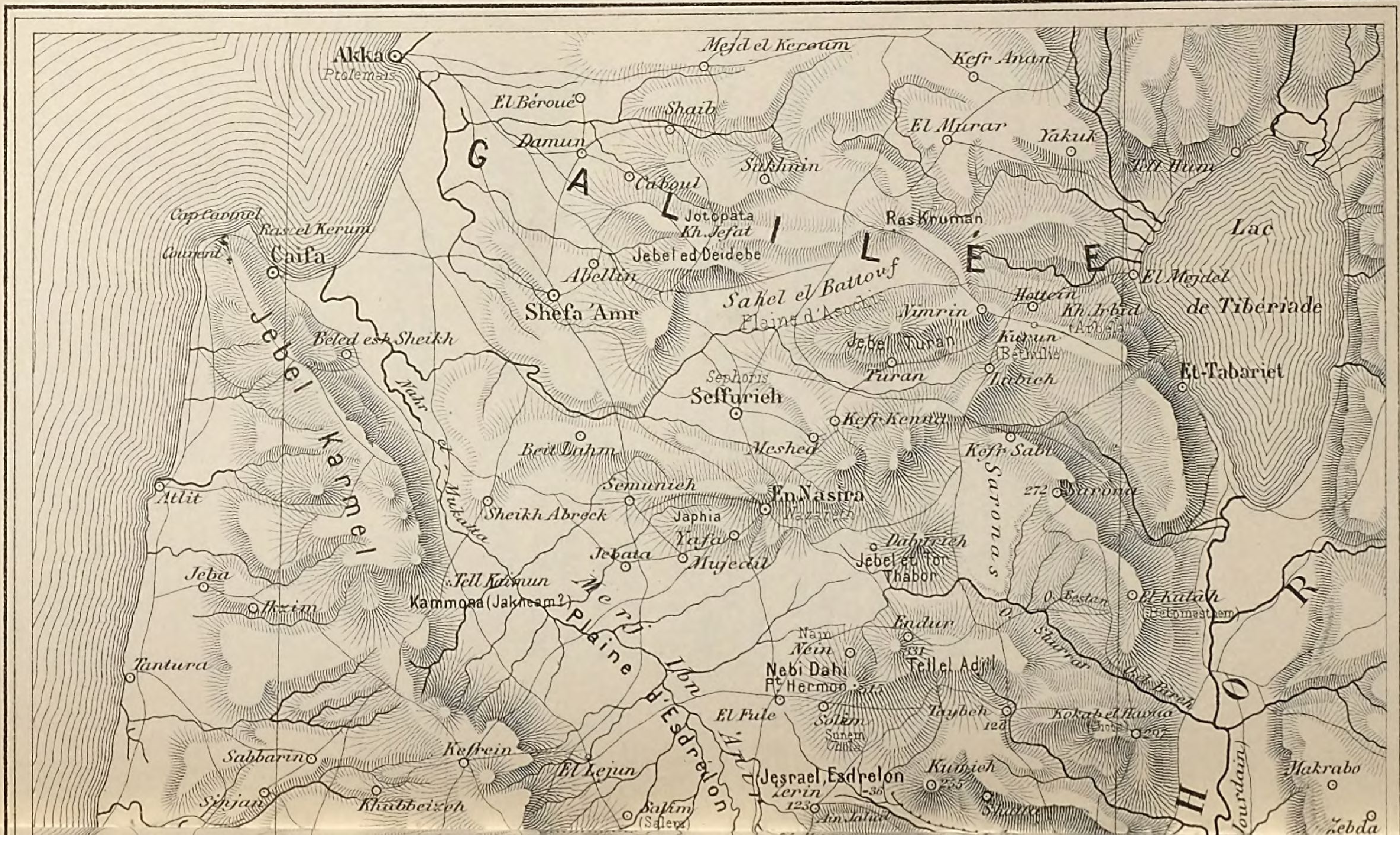
Dressé par M.r l'abbé RABOISSON.

Documents utilisés:

Carte en 26 f. de la Palestine occ. de la S.té P.E.F.
PALÄSTINA du D.r Hans Fisher.

Echelle 1:400.000

Kaisaryeh
Cesaree
Kefr Kara
Umm el-Fahm
Kefr Kasim
Ta'annuk
Seikh Iskander
Sileh
Anin
Ar'ara
El Mazara
(Esora)
Seikh Barkan
Fuk'ua
Ginaea
En Gannim
Jenin
El Yamon
El Arrakah
Sh. Zeid
Ummed
Kefr Kud
Ya'bid
Kaparkotia
Bir Bel'ame
Bileam
Jalkamus
Beisan
Beth Sean Scythopolis
Jelbon
Gelboe
Tabat el Fahil
Pella
Khudera
Kuffin
Sahel 'Arrabeh
Tell Dotan
Dothan
Zeta
Attil
Fahme
Kefr Ra'i
Kakun
Zebabde
Kabe
Kh. Katun
Fara
Kh. Jebrish
Borj el Mahfad
(Abel Mehula)
(Belmen)
Akabe
Sanur
Judeideh
Jeba
Tul Karm
Dannabe
Ineibeta
Tubas
Thebez
Ras Jadir
Kh Yerze
Tammun
Nahr Sheriat
Nahr Jalud
Sebastieh
Samarie, Sébaste
Ballouza
Shufeh
Taybeh
Wady esh Sha'ir
Jeb. Ebal
Eslamyeh
Askar
Jebel el Kebir
Wady Farah
Kefr Zibad
NAPLOUSE
Jeb. et Tor Garizim
Far'ata
Burin
Beit Dejan
Kfr Saba
Kulkilyeh
Gilgal
Jiljileh
Houara
Plain of Sharon
Aqueduc
285
385
398
158
324
130
589
SAMARIE
GALILÉE


Akka
Ptolemaïs
Mejd el Keroum
Kefr Anan
El Béroué
Shaib
El Murar
Yakuk
Damun
G A L I L É E
Sakhnin
Tell Hum
Caboul
Jotopata
Kh. Jefat
Ras Kruman
Lac
de Tibériade
Cap Carmel
Ras el Kerum
Couvent
Caifa
Jebel ed Deidebe
Abellin
El Mejdel
Shefa 'Amr
Sahel el Battouf
Plaine d'Asochis
Nimrin
Hottein
Kh. Irbid
Jebel Turan
Kurun
(Béthulie)
Beled esh Sheikh
Jebel Karmel
Nahr el Mukatta
Sephoris
Seffurieh
Turan
Lubieh
Et-Tabariet
Kefr Kenna
Beit Lahm
Meshed
Kefr Sabt
Saronas
Atlit
Semunieh
En Nasira
Nazareth
272
Sarona
Sheikh Abreck
Japhia
Yafa
Dabourieh
Jebata
Mujedil
Jebel et Tor
Thabor
Jeba
Tell Kaimun
Kammona (Jakneam?)
Merj Ibn 'Amir
Plaine d'Esdrelon
Ikzim
O. Bestan
El Kulah
(Betomesthem)
Naïn
Nein
Endur
331
Tell el Adjil
Tantura
Nebi Dahi
Pt. Hermon
515
Sharrar
Oua. Bireh
O
R
El Fule
Solem
Sunem
Taybeh
128
Kokab el Hawa
297
Sabbarin
Kefrein
El Lejun
Jesrael, Esdrelon
Zerin
-36
Kumieh
255
Makrabo
H
Jourdain
Sinjan
Khubbeizeh
Salim
(Salem)
123
Aïn Jalud
Zebda

CHAPITRE II

RÉGION OU L'ON DOIT CHERCHER BÉTHULIE D'APRÈS LE CHAPITRE IV DE JUDITH.

Ce chapitre énumère, en deux séries, les moyens de défense pris par Eliachim ou Joachim, à la nouvelle de l'approche d'une puissante armée assyrienne. Un premier ensemble de mesures défensives est indiqué aux versets 3 et 4 de ce chapitre :

3. *Et miserunt in* OMNEM *Samariam per circuitum usque Jericho, et præoccupaverunt* OMNES *vertices montium.*

4. *Et muris circumdederunt vicos suos et congregaverunt frumenta in præparationem pugnæ.*

« Et ils envoyèrent dans *toute* la Samarie et aux environs jusqu'à Jéricho, et ils occupèrent *tous* les sommets des montagnes.

« Et ils entourèrent leurs bourgs de murailles et amassèrent du blé pour se préparer à la guerre. »

Les LXX nous disent la même chose avec plus de détails; ils nomment les places fortifiées.

Voilà donc *toute* la Samarie défendue aussi bien que les environs de Jérusalem, *tous* les sommets occupés dans ces contrées et fortifiés.

Les versets suivants exposent nécessairement de nouvelles mesures de défense, qu'il n'est plus permis de chercher en Samarie. La forme même du récit indique

d'ailleurs qu'il s'agit d'une contrée plus éloignée; on n'envoie plus des agents mais des lettres :

5. Sacerdos etiam Eliachim *scripsit* ad universos qui erant contra Esdrelon quæ est contra faciem campi magni juxta Dothain et universos per quos via esse poterat.

6. Ut obtinerent ascensus montium, per quos via esse poterat ad Jerusalem et illic custodirent ubi angustum iter esse poterat inter montes.

« Le Grand Prêtre Eliachim écrivit aussi à tous ceux qui étaient en face d'Esdrélon, qui est à l'opposé de la plaine de Dothain,» etc.

Les versets correspondants des LXX, nous l'avons vu, sont identiques, mais plus complets, et citent les places de Béthulie et de Bethomesthem.

Il est évident que ces deux villes étaient au delà de la Samarie, dans les montagnes qui commandent les accès de la plaine d'Esdrélon.

Avant d'en rechercher la situation exacte, il est expédient de déterminer celle des autres places fortes qui furent armées; leur position pourra nous faire connaître le système de défense adopté par Joachim et nous révéler la marche de l'armée assyrienne par la détermination des points menacés.

Nous lisons Ἰουδίθ c. IV :

4. Καὶ ἀπέστειλαν εἰς πᾶν ὅριον Σαμαρείας καὶ Κωνὰς καὶ Βαιθωρὼν καὶ Βελμὲν καὶ Ἱερικὼ καὶ εἰς Χωβὰ καὶ Αἰσωρὰ καὶ τὸν αὐλῶνα Σάλημ,

5. καὶ προκατελάβοντο πάσας τὰς κορυφὰς τῶν ὀρέων τῶν ὑψηλῶν...

4. Et ils envoyèrent dans toute la frontière de la Samarie, à Conas, à Béthoron, à Belmen et à Jéricho, — et vers Choba, Aisora et la vallée de Salem,

5. Et ils occupèrent tous les sommets des montagnes et entourèrent de murailles les bourgs, etc.

Ce premier ensemble nous trace deux lignes distinctes de places fortifiées.

La première comprend quatre centres défensifs, dont deux sont bien connus : *Béthoron* et *Jéricho ;* l'ordre dans lequel ils sont nommés nous indique la direction de la ligne : *Ouest à Est.*

Κωνάς, la première des deux autres, doit être cherchée à l'Ouest de Béthoron, sur le premier relief qui se présente de la Séphélée vers Jérusalem.

Nous trouvons précisément sur la route de Jaffa à Jérusalem, sur la première colline qui marque les premiers relèvements de la montagne de Juda, *Kenaiseh,* à côté d'Anabeh; le nom est la reproduction exacte de Konas, et la position répond non moins exactement aux données du livre de Judith (1).

Cette place commande les routes de Jaffa et de Césarée à Jérusalem.

Βελμέν, la seconde, — la troisième de la série, — doit se chercher entre Béthoron, — ou *Beit-Our,* — et Jéricho.

La version syriaque nous aide à la fixer à *Kalaat el Mahlâ,* l'antique *Abelmehula,* formellement indiquée en cette version (2).

La seconde ligne, indiquée clairement par la répétition de la préposition εἰς, qui marque une seconde série, se termine à *Salem,* identifiée par Reland au *Salem* voisin de

(1) Kenaiseh, *Kenisch* de la carte anglaise, est dominée par Anabeh, village qui n'est pas lui-même exactement sur le sommet, mais sur le versant méridional de cette colline. Il est rationnel de penser que les habitants de Kônas étaient chargés de fortifier non seulement leur ville, mais aussi le sommet voisin.

(2) Correction que nous a permis de faire la version syriaque; nous avions omis de consulter ce document lors de notre premier travail, nous le confessons.

Lejoun; c'est dire qu'elle revient de l'Est à l'Ouest. De même que la première a pour objectif la défense immédiate de Jérusalem, la seconde a pour but la protection de la Samarie.

Elle comprend trois places : Choba, Esora et Salem.

Choba. — Le sommet le plus remarquable que l'on trouve à l'extrémité orientale d'une ligne qui partirait de Salem pour aller au Jourdain, en longeant la plaine d'Esdrélon, est surmonté de ruines de différents âges, traçant visiblement l'enceinte d'un ancien château fort; le nom actuel du lieu est *Kaukaba* ou *Kaukab el Haoua,* l'*étoile de l'air;* c'est le *Belvoir* du moyen âge. Les Arabes ont fait, selon leur génie, des deux noms, d'origine différente, — *Choba,* interprétation grecque, et *Belvoir : — Kaukab el Haoua,* qui les reproduit tous les deux en consonance, tout en exprimant très poétiquement en leur langue la situation aérienne de ce sommet. C'est le *Gabala* de Pline, *in altioribus Samariæ.*

Ce pic imposant domine au Nord la vallée O. el Bireh, à l'Est le Ghôr, — vallée du Jourdain, — au Sud l'Ouady Yebla, — vallée de Gabala, — et l'Ouady Jaloud; il commande les approches de Bethsan du côté du Nord, et les chemins du Ghôr à la plaine d'Esdrélon et à la Samarie.

Esôra; — c'est Masara, Masar, sur le mont de Gelboé, nom identique à Esora avec l'addition du préfixe local M. Cette place commande plus immédiatement la même vallée de Jaloud et complète la défense de Choba, *Kaukaba.*

Dans ces deux identifications, comme dans les précédentes, l'identité philologique se joint aux données géographiques du livre de Judith pour nous fournir la plus grande certitude quant à la détermination des lieux.

Salem. — La troisième, nous l'avons déjà dit, a été

identifiée depuis longtemps par Reland à Salem, voisin de Lejoun.

Cette place commande les chemins occidentaux de la Galilée vers la Samarie.

La troisième ligne avait pour objet de défendre l'accès à la plaine d'Esdrélon et de là à la Samarie et à Jérusalem; elle est indiquée au verset 6 du chapitre IV, déjà cité précédemment, et comprend les places de Béthulie et Bétomesthem. Nous rechercherons tout à l'heure la position de ces deux villes; il suffit pour le moment de constater une seconde fois qu'elles doivent se trouver dans un des massifs montagneux qui s'étendent au nord de « la Grande Plaine » et en défendent l'accès.

De plus les positions fortifiées par l'ordre de Joakim indiquent assez clairement que ses préoccupations se portaient principalement sur la ligne du Jourdain, où les places fortes armées par ses soins formaient une suite continue. C'était donc la frontière orientale de la Palestine que menaçait l'armée ennemie. D'où nous sommes amenés à conclure que la situation des deux dernières places nommées devait se trouver dans le massif nord-est qui domine la plaine d'Esdrélon.

CHAPITRE III

DÉTERMINATION DU TERRAIN DE CONCENTRATION DES ARMÉES ASSYRIENNES.

Il importe maintenant de fixer le lieu de réorganisation des forces assyriennes.

La Vulgate nous dit que ce fut « la terre de *Gabaa* ».

S'agit-il en ce texte de l'Idumée proprement dite qui s'étendait au sud de la Palestine et confinait, à l'est, au pays de Moab? Evidemment non, car nous voyons que « les fils d'Israël » n'avaient pris aucune mesure de défense sur leur frontière méridionale.

Il faut donc entendre le terme *Idumæos* d'une façon générale pour désigner et les Iduméens proprement dits avec les Moabites et les Ammonites, de la même façon que nous comprenons sous le nom général d'*Arabes* des peuples d'origine et de nationalité diverses.

Il se pourrait, cependant encore, que le terme *Idumæos* fût une faute soit du traducteur, soit des copistes; que le vrai terme eût dû être : *Ituræos,* et désigner l'ancienne Iturée, dont le nom s'est conservé dans celui de *Jedur* (1).

(1) Je pense aujourd'hui qu'il faut lire en effet *Idumæos* et comprendre : « il vint chez les Iduméens et de là dans la terre de Gabaa ».

Dans l'un et l'autre cas, *Gabaa* doit se trouver dans la région transjordane.

Un voyageur anglais, de la Société *Palestine Exploration Fund,* a parcouru récemment cette contrée, et le récit de son voyage intitulé : *Across the Jordan : Jaulan and Hauran,* nous fait connaître deux localités, l'une nommée Jamleh, qui est certainement le *Gamala* ancien, d'où est venu le nom de la *Gaulanitide*, appelée d'abord *Gamalitique;* la seconde est *Jabeieh* que je n'hésite pas à identifier avec notre *Gabaa* de Judith.

Les motifs de cette identification sont d'abord l'identité de nom; et ensuite la vérification en ce lieu des données qui concernent Gabaa dans le livre de Judith.

Les précautions prises par Joakim ou Eliachim, nous l'avons vu, montrent clairement que la région menacée était celle que parcourt le Jourdain; la plus menacée, sur cette ligne, si l'on tient compte des facilités de l'attaque, devait être la région du Nord-Est.

Or *Jabeieh* est situé précisément à 35 kilomètres à l'Est-Nord-Est de l'entrée du Jourdain dans le lac de Tibériade, précisément aussi dans le Jedur, l'ancienne Iturée.

Posée sur un des derniers ressauts du grand Hermon, à une élévation de 890 mètres au-dessus des mers, à 1.090 mètres au-dessus du lac de Tibériade, adossée au puissant relief du Jebel ech Cheik qui la couvre du côté du Nord, dominant tout le Jaulan et la Moabitide, cette localité entourée de campagnes fertiles présentait toutes les conditions d'une place d'état-major de premier ordre pour le but que se proposait Holopherne : réorganiser son armée et y incorporer les contingents tirés de la Moabitide.

Cette identification se trouve confirmée de la façon la plus heureuse par un document assyrien bien connu.

Dans cette enceinte, il y a quelques années, en 1875, M. Robiou a présenté à la docte compagnie qui daigne m'entendre, un mémoire où il établit un parallélisme plausible entre les campagnes d'Assurbanipal, telles que nous les ont fait connaître les inscriptions cunéiformes, et les expéditions énumérées dans les chapitres I, II et III de Judith.

Les travaux des assyriologues, des Smith, des Sayce, des Schrader, ceux des maîtres français non moins illustres, MM. Oppert, Ménant, avaient mis en lumière un fait qui fournit une explication des plus décisives à un détail du livre de Judith, en apparence inexplicable.

Le verset 14 du chapitre III de ce livre, — qui nous introduit dans le vif de cet épisode, — énumère sommairement les dernières campagnes d'Holopherne avant le siège de Béthulie, dans un ordre bien inattendu :

Pertransiens autem Syriam Sobal, et omnem Apameam, omnemque Mesopotamiam, venit ad Idumæos [et] in terram Gabaa.

« Traversant toute la Syrie de Sobal, et toute l'Apamée, toute la Mésopotamie, il vint chez les Iduméens [et] dans la terre de Gabaa. »

De Syrie, passer par la Mésopotamie pour atteindre l'Idumée, c'est assurément une marche des plus étranges.

Le fait qui nous explique cette course à l'Est, pour revenir ensuite à l'Ouest, c'est la révolte du frère d'Assurbanipal, Salmugina, ou, comme on lit actuellement, Samassamukin.

Pendant que les armées assyriennes étaient occupées au loin, au fond de la Syrie, Samassamukin, roi de Babylone, juge l'occasion favorable pour faire la guerre à son frère Assurbanipal, roi de Ninive. Il conclut une

alliance avec Watê, roi d'Arabie. Celui-ci lève deux armées, dont l'une se joint aux forces de Samassamukin et marche contre Ninive, tandis que l'autre s'avance de la Moabitide vers le Hauran et Hamath, sans doute dans le but d'isoler Ninive de l'armée assyrienne occupée en Syrie, en coupant le chemin à celle-ci.

Le général d'Assurbanipal déjoue ce plan par son énergie et sa rapidité. Il quitte la Syrie, traverse le territoire d'Apamée, située sur l'Oronte, franchit l'Anti-Liban à plusieurs journées de marche au Nord de Damas, avant que la seconde armée des Arabes ait pu lui barrer le passage, et accourt en Mésopotamie qu'il parcourt et soumet tout entière. Il revient alors vers la seconde armée de Watê pour la détruire à son tour et châtier les populations rebelles : « Venit ad Idumæos. »

Cette dernière campagne, qui tient en trois mots dans le livre de Judith, nous est racontée avec plus de détails dans l'inscription du cylindre C de Koyunjik :

Col. VII, ligne 82. Dans ma neuvième expédition je levai mon armée,
Je dirigeai mes pas
Contre Watê, roi des Aribis (Arabes),
85. lequel avait péché contre mon autorité,
avait méprisé mes bienfaits,
rejeté le joug de mon pouvoir,
lui à qui Assur l'avait imposé.
De venir me saluer il détourna ses pas;
90. Il retint les importantes offrandes de son tribut.
Comme Elam il écouta les discours séditieux
d'Accad et
n'observa point mes ordres.
Moi, Assurbanipal, le roi, le prêtre brillant,
95. le pasteur pieux,
la créature des mains d'Assur, il me quitta et
A Abijati [et] à Am, fils de Têri
il confia ses troupes,

les envoya au secours de Samassamukin
mon frère ennemi et
avec lui s'entendit (conjura).
Il souleva avec lui les habitants de l'Arabie et
il emporta le butin des nations
qu'Assur, Istar et les grands dieux
m'avaient données, sur lesquelles (nations) ils
m'avaient établi pasteur,
et qui remplissaient mes mains.
Par l'ordre d'Assur et d'Istar, avec mes armées
dans le pays d'Azaran,
à Hiratakasai en Udumi,
dans le défilé de Yabruda, à Bith Ammani,
dans le pays de Haurinu
en Muhaba; à Sahaari,
à Hargié, dans le district
de Subiti, ses nombreux États, la guerre
je portai...

(D'après Samuel Alden Smith, Die Keilschriftexte, heft. 1 p. 59. — Leipzig. Ed. Pfeffer, 1887.) On a maintenu les formes assyriennes des noms géographiques.

Grâce à l'immobilité des termes géographiques en Orient, nous pouvons identifier avec sûreté la série complète des dix noms de ce passage, dont quatre étaient déjà connus; cela nous permet de tracer exactement la marche de l'armée assyrienne.

De la Mésopotamie, elle s'avance vers l'Est; son objectif immédiat est l'Arabie, surtout Edom et Moab; elle s'arrête à Azaran, que nous trouvons dans le nom actuel de l'Ouady *Es Sirhan*, sans doute au lieu spécial nommé Misma es Sirhan, place ou carrefour de Shîran.

Le lieu nommé ensuite est Hiratakazâ ou Khiratakazâ, Khirazataka en retournant la métathèse; nous le plaçons à *Kir Hareseth*.

Udumu, c'est l'*Idumée*, à laquelle appartient cette ville;

Yabruda = *Yarûd,* au Nord et dans le voisinage de Kerak;

Bith Ammani, Bit Ammân = *Ammân,* l'ancien *Rabbath Ammon;*

Haurinu = le Hauran.

Muhaba est identifié d'ordinaire avec le pays de *Moab* auquel appartiennent ces différentes localités.

Sahari = *Sahara.*

Hargie = *Harjileh.*

Subiti = *Subbet* Firan, deux appellations, — soit dit en passant, — dont les racines ont la même signification en arabe, *secuit, disecuit in partes.* Nous voilà précisément dans le voisinage de *Jabeieh,* où nous avons trouvé le *Gabaa* du livre de Judith, le Γαιβαί des LXX.

Le lieu géographique où se fit la concentration et la réorganisation des armées d'Assurbanipal est donc bien déterminé par les documents assyriens et les textes de Judith, qui sont en parfaite concordance à cet égard.

C'est la contrée qui s'étend à l'Est du lac de Tibériade, le Jaulan et le Jedur actuels.

CHAPITRE IV

LOCALISATION DE BÉTHULIE ET DES TROIS VILLES VOISINES, DOTHAIN, BELMA ET CHELMON.

Il ne faut pas chercher le reste de l'histoire de cette campagne dans l'inscription assyrienne du cylindre de Koyunjik; on sait que les textes des Orientaux, en Mésopotamie comme en Égypte, ne font point mention de leurs défaites (1).

Mais le livre de Judith comble cette lacune ; nous allons le suivre.

On apporte donc au général assyrien, parvenu à la dernière étape de sa marche triomphale, la nouvelle des préparatifs de guerre que font en grande hâte les fils d'Israël. Il se rapproche aussitôt de leur pays et s'établit dans les environs de Gabaa, — aujourd'hui Jabéïeh, — à petite distance du passage le plus favorable à une invasion de la Palestine; et là, tout en surveillant les mouvements des Israélites, il procède à la réorganisation de ses forces qu'il augmente par l'adjonction de contingents tirés des derniers peuples vaincus, — les Moabites et les Ammo-

(1) On verra dans la seconde partie de notre travail que nous étions dans l'erreur, au moins en partie, en cette appréciation, et que les inscriptions assyriennes contiennent le récit de la suite de cette expédition, sans avouer cependant que ce fut un désastre.

nites, — ce qui est bien conforme aux habitudes con nues des Assyriens (1).

Un mois entier est employé à cette opération; ensuite commence la campagne de Palestine.

I. — *Béthulie*. — Holopherne exécute alors la même marche que devait accomplir plus tard une autre armée envahissante venue des mêmes régions, celle de Salah ed-Dîn.

Cette marche doit nous conduire avec précision à l'emplacement de l'ancienne Béthulie.

Les Assyriens s'avancent droit à l'Est pour franchir le Jourdain au plus près, vraisemblablement au lieu nommé actuellement *Jisr Benât Yakoub* « le pont des filles de Jacob » : c'est le lieu le plus favorable au passage d'une grande armée. Point d'opposition d'ailleurs à ce passage, au temps d'Holopherne comme à l'époque de Salah ed-Dîn.

La route de l'armée envahissante est désormais tracée, sans déviation possible; elle doit franchir la région de demi-montagnes qui s'étend entre les hauts reliefs de Safed, au Nord, et les escarpements à pic, au Sud, qui tombent brusquement sur les bords du lac de Tibériade, vers Tell Houm, sans y laisser l'espace d'un chemin praticable à une troupe nombreuse.

L'armée assyrienne, comme fit plus tard l'armée de Salah ed-Dîn, néglige Safed, qui paraît, d'ailleurs, n'avoir pas été défendu.

En descendant des hauteurs de Nimrin, l'armée d'Holopherne aborde une vallée fertile qui s'étend au Sud jusqu'à l'entrée de la plaine d'Esdrélon, entre le Thabor, à droite, et à gauche le massif montagneux qui domine le lac de Tibériade : c'est la vallée que saint Jérôme appelle

(1) Je ne savais pas alors que son plus fort contingent lui vint de Ninive.

Saronas, et que nous nommerons après lui *la plaine de Saron.*

Nous voilà donc amené une seconde fois au massif que notre étude des mesures défensives prises par Joakim nous avait signalé comme le lieu stratégique de la troisième ligne de défense, comprenant Béthulie et Betomesthem.

Dans ce massif se présente d'abord, au Nord, un sommet imposant, qui commande toute la contrée, c'est celui qu'on nomme actuellement : *Koroun.* C'est là que l'armée franque, en 1187, vint attendre l'armée de Salah el-Dîn ; là que se produisit le choc terrible qui écrasa la puissance des Croisés et livra au sultan vainqueur toute la Palestine.

Cette position, en effet, est la véritable clef du pays et particulièrement de la plaine d'Esdrélon ; elle se trouve exactement dans les conditions indiquées par le livre de Judith : un sommet élevé commandant immédiatement l'accès à la *Grande plaine.*

Sur ce sommet, les voyageurs ont signalé les ruines importantes d'une ville inconnue ; Victor Guérin en a donné la description suivante :

> Poursuivant ma route vers le Sud-Est, je gravis bientôt une autre colline beaucoup plus célèbre appelée *Koroun Hattin*, « cornes de Hattin », à cause des deux sommets qui la surmontent l'un au Nord-Ouest, l'autre au Sud-Est. Elle domine d'environ 250 mètres, vers le Nord, la vallée que sillonne l'Oued el Hamâm, et d'une soixantaine de mètres vers le Sud, la plaine accidentée qui s'étend de ce côté. Entre ces deux sommets, séparés l'un de l'autre par un intervalle de quatre cents pas, se déroule un plateau inégal. La colline tout entière, dans sa partie supérieure, était entourée d'un mur d'enceinte, dont il subsiste encore de nombreuses traces, principalement aux deux cornes, qui paraissent avoir été fortifiées d'une manière spéciale. Ce mur,

du reste, à en juger par la nature des matériaux de toute forme et de toute dimension qui jonchent le sol, semble avoir été construit *à la hâte*. Les habitants de Hattin prétendent qu'il renfermait une petite ville, depuis longtemps rasée de fond en comble, et aux ruines indistinctes de laquelle ils donnent le nom de *Kharbet Médinet et Thouileh*, « ruines de la ville la longue ». (Victor Guérin, *Description de la Galilée*, t. I, p. 193-194.)

Il est remarquable de trouver sur ce sommet, — où nous conduisent irrésistiblement deux fois, par des chemins différents, les déductions raisonnées des éléments de notre sujet, — les ruines d'une ville « depuis longtemps rasée de fond en comble et dont les murailles paraissent avoir été construites à la hâte », détail bien conforme aux indications du livre de Judith !

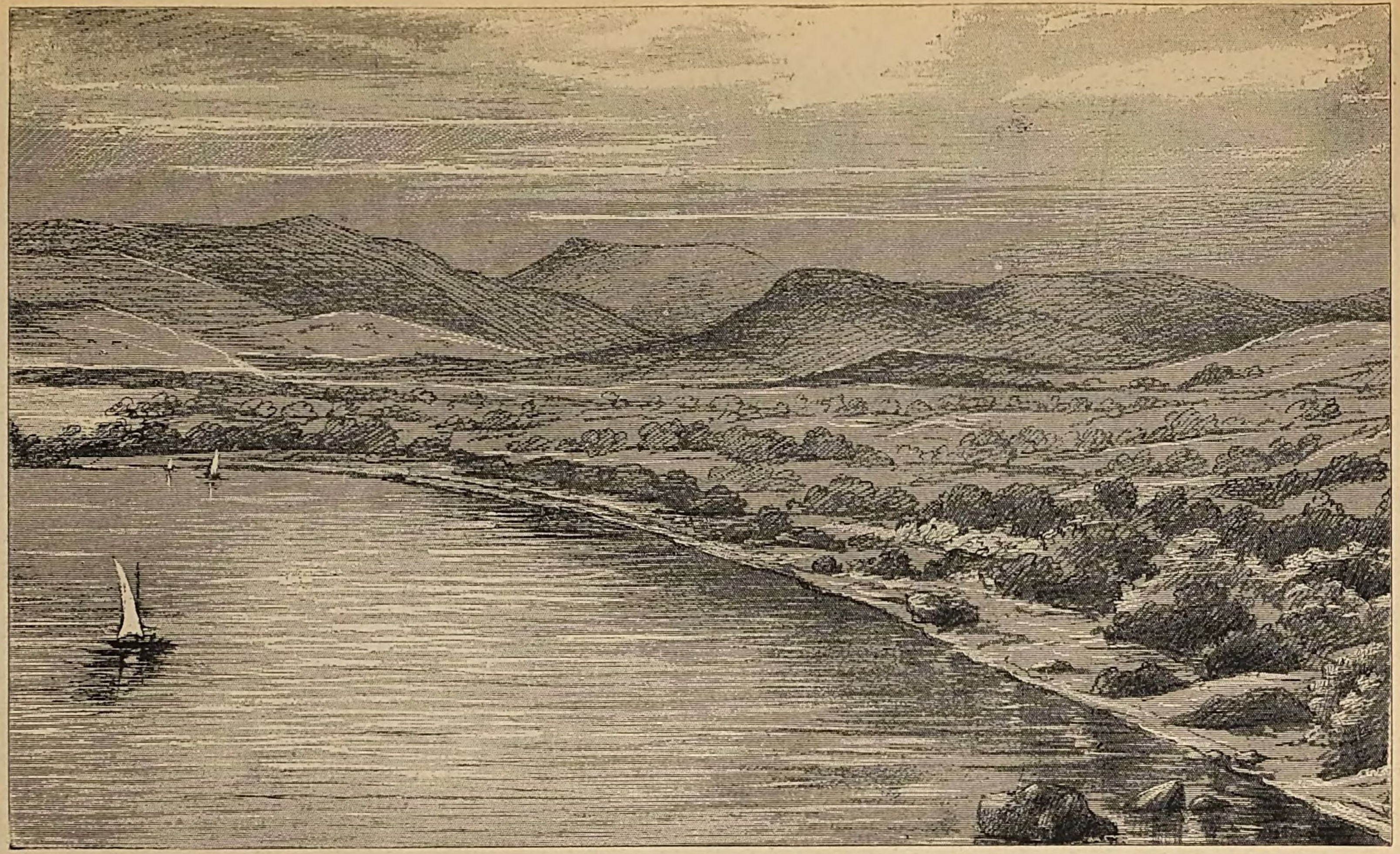
Mais d'y retrouver le nom même de Béthulie, si longtemps cherché en vain, est d'un bonheur des plus caractéristiques.

Or, *Médinet et Thouileh*, plus correctement *Médineh Thouileh*, si on en retranche le nom commun *Médineh* « ville », présente exactement le même nom que *Beth Toulia* ou *Beth Oulia*, dépouillé de son préfixe *Beth*, « demeure », équivalent de Médineh (1).

Il ne suffit pas cependant d'avoir retrouvé le nom géographique principal, il faut encore assigner la place des autres. Cette recherche, d'ailleurs, va fournir de précieuses confirmations à la solution obtenue.

La Vulgate, aussi bien que les LXX, nomme trois loca-

(1) Il est extrêmement probable que le nom local ancien, traduit par les LXX : Βεθουλούα, était Beth Tawileh, « *demeure longue*, *maison longue* », identique à Médinet et Tawileh. Et c'est sur ce *calembour* des Grecs que les adversaires de l'historicité de Judith ont échafaudé leurs tirades au sujet du symbolisme, si évident selon eux, du nom de Béthulie qui aurait signifié : *la maison de Dieu !*



KURUN, VUE DES RIVES DU LAC DE TIBÉRIADE.

LA MONTAGNE DE KURUN, DITE DES « BÉATITUDES », SE VOIT, ISOLÉE, AU MILIEU, AU DERNIER PLAN.

lités : *Dothain*, *Belma*, *Chelmon*, qui sont données comme voisines de Béthulie.

Cherchons-les.

II. — *Dothain*, ne peut être *Tell Dothan*, en Samarie, dont nous avons déjà parlé; nous en sommes ici à une trop grande distance; ce village de Samarie, nous l'avons dit aussi, et nous le prouverons bientôt, ne peut pas davantage être identifié avec le Dothain de la Genèse. Rien ne s'oppose d'ailleurs à l'identification du Dothain de la Genèse et de celui de Judith; nous devons même admettre que les deux n'en font qu'un si la discussion nous conduit à les placer dans la même région.

Cherchons donc d'abord celui de la Genèse, et dans cette recherche appelons à notre secours les renseignements que peut nous fournir la philologie.

Dothain, d'après les lexicographes, depuis Gesenius, signifierait deux puits ou deux citernes « duo putei », interprétation qui ne paraît pas fondée sur les radicaux hébraïques, mais peut-être sur la racine arabe, *dahsh*, d'où dérive déjà *dahshour*, « cisterna rimosa ».

Les racines hébraïques me semblent pouvoir donner une explication suffisante de l'origine de ce mot, sans recours aux langues sœurs. On y peut voir une forme araméenne de la racine *dashan*, דְּשַׁן « pinguis fuit », ou de son synonyme *dashas*, « germinavit, viruit »; nous possédons déjà de la sorte, dans les documents connus, *dèthée*, דֵּתְּא qui, comme *dèshée*, dérivé de la racine précédente, signifie : *herbe tendre, gazon.*

Le nom de *Dothain* signifierait donc une région herbeuse, riche en gras pâturages; ce qui explique le passage de la Genèse où nous voyons Joseph à la recherche de ses frères.

Il devait les retrouver

Dans Sichem aux gras pâturages,

a chanté Méhul, qui connaissait mieux les ressources de l'art musical que celles de la Palestine.

Jacob avait une propriété à Sichem; ses fils y passaient une partie de l'année :

Cumque fratres illius (Joseph) in pascendis gregibus patris morarentur in Sichem. (Gen., XXXVII, 12.)

Joseph les y cherche en vain; un passant lui dit qu'ils sont allés à Dothain.

Le motif de leur départ a été correctement indiqué par les exégètes : l'insuffisance, pour cause de sécheresse, des pâturages de Sichem, la nécessité de trouver ailleurs la pâture pour les troupeaux. Il ne paraît pas qu'on ait indiqué le motif du choix qu'ils ont fait de Dothain.

La chose n'est cependant pas trop ardue, pour qui connaît la Palestine. Verdoyante et fleurie au printemps, elle ne tarde pas à se dépouiller lorsque vient la saison d'été; tout y est rapidement brûlé par un soleil inexorable.

La vallée de Naplouse elle-même n'échappe pas longtemps aux rigueurs torrides de la température, tandis que la contrée qui s'étend entre le pied du Thabor et le lac de Tibériade est plus favorisée, en raison du voisinage du lac qui lui fournit d'abondantes vapeurs d'eau sous l'action d'une évaporation extrêmement énergique, en raison aussi de la nature de son sol fortement mélangé de roches volcaniques et de marnes, et par conséquent moins perméable que le reste de la Palestine.

On y trouve des sources intarissables en très grand nombre, et des herbages verdoyants en toute saison. Les

habitants des régions voisines, lorsque la sécheresse de l'été les a dénudées, accourent aujourd'hui vers ces montagnes avec leurs troupeaux. Il est vraisemblable qu'ils ne font que continuer des pratiques séculaires, plus anciennes que les fils de Jacob eux-mêmes; et il est très probable, au moins, que le Dothain de la Genèse doit se trouver en cette région.

Que si on le place à Tell Dothan, tout devient inexplicable, car cette localité est hydrologiquement moins bien partagée encore que la vallée de Sichem et les effets de l'asséchement estival s'y font sentir plus tôt.

Il ne s'agit plus que de corroborer cette indication par les données philologiques, et de retrouver en la région signalée, un nom de lieu qui reproduise celui de Dothain.

Or, au pied de *Koroun,* nous avons *Hattin,* nom dans lequel il est facile de montrer les équivalences philologiques demandées.

Hattin, — ou Chattin, Chittin, comme l'ont appelé particulièrement les auteurs sémites du moyen âge, tels que Samuel bar Simson, Rabbi Iakob, Isaac Chélo, — est en effet, formé des mêmes éléments que Dothain, H ou CH = D, ou plutôt ח = ד. Je pourrais citer, à l'appui de cette équivalence, une douzaine, au moins, de racines hébraïques où le *Daleth* est remplacé par le *Cheth* sans modification notable de la signification. Une seule suffira; mais elle est topique.

Nous avons dit que Dothain devait être rapporté à une forme chaldéenne du radical hébreu *dashan*, « pinguis fuit »; nous avons précisément aussi en hébreu *Chasham*, « pinguis fuit »; c'est-à-dire que דָּשַׁן = חָשַׁם = *pinguis fuit*. Notons en outre que par le changement chaldéen du schin en thav, Chasham devient *Chatham, Chathin,* qui

exprime exactement la même idée que Dothain, c'est-à-dire une contrée fertile, riche en herbages.

D'où il suit rigoureusement que *Chattin*, *Hattin*, nom actuel, est pour deux raisons l'équivalent de *Dothain*, nom ancien. Notons encore la forme *Hotteïn* enregistrée par Munck pour désigner le même lieu (1) et qui achève d'établir avec une rare abondance notre identification.

Une tradition locale la confirme : non loin de Hattin, en effet, se trouve une localité nommée par les habitants du pays *Khan Joubb Ioussouf*, Khan du puits de Joseph.

Tradition bien vivace pour avoir résisté pendant tant de siècles à l'opinion des voyageurs instruits qui, presque tous, depuis Eusèbe et saint Jérôme, ont cherché, comme eux, dans les environs de Tell Dothen, le lieu où Joseph fut vendu par ses frères!

Cette tradition a été ralatée, au moyen âge, par le savant Dominicain *Burchard de Mont-Sion*, qui n'ignorait pas certainement l'opinion d'Eusèbe et de saint Jérôme sur ce sujet, et qui s'est rallié cependant à la tradition populaire.

Il déclare avoir passé une nuit à Dothain, près de Béthulie, à deux lieues au nord-ouest de Tibériade. (*Descriptio Terræ Sanctæ*, ch. IV, 4-5.)

On trouve un témoignage semblable dans Ernoul (*Fragments relatifs à la Galilée*, « Itin. français de l'Orient Latin », p. 72) et dans la plupart des voyageurs du moyen âge.

Hattin, Hottein, — *Dothain*, — est à 700 mètres au Nord-Ouest de Médineh Thouileh, — *Béthulie*, — et à 98 mètres d'altitude; le plateau de Thouileh est à la cote de 316 mètres, à 218 mètres au-dessus de Hattin.

(1) *Palestine*, p. 5 et 654. — La v. Syriaque de Judith porte : *Dothim*.

III. — *Belma* est appelé *Belthem*, Βέλθεμ, par les LXX, Βελθάιμ dans le codex Alexandrinus et dans le Vaticanus, Αβελθάιμ dans le codex Sinaïticus, en d'autres encore Αβέλμεν, Αβελμάιν.

Ces divergences sont pour nous un trait de lumière; elles établissent l'identité de la ville de Judith (VII, 3) ornée de tant de noms différents, et d'une ville du livre des Rois, non moins riche en vocables; et, ce qui est décisif, en noms semblables aux premiers; c'est *Abel Beth Maacha*, dont il n'est pas difficile de trouver les traces en *Belthem*, qui en est la contraction, un peu radicale, il est vrai, mais bien dans le goût grec.

Reland, qu'on a souvent appelé, avec la plus grande vérité, « le perspicace Reland », a fait de ce nom géographique une étude attentive que nous suivons pas à pas.

Cette ville est nommée « Abel Beth Maacha » au III^e^ livre des Rois, XV, 20, et au IV^e^ des Rois, XV, 29; — « Abelmaïm », au II^e^ livre des Paralipomènes, XVI, 4.

Nous voyons au II^e^ livre des Rois, XX, 14, 15, 18, que les mots « Abel Beth Maacha » désignent deux villes voisines, peut-être enfermées dans les mêmes murailles, dit Reland :

Venerunt itaque et oppugnabant eum in Abela et in Beth Maacha.

Ils vinrent donc (Joab et son armée) et ils l'assiégeaient (Seba, fils de Bochri) dans *Abela* et dans *Beth Maacha.*

M. V. Guérin affirme que cette distinction n'existe pas dans l'hébreu : je la trouve cependant formellement exprimée dans l'édition autorisée (stéréotype) d'Aug. Hahn (*Biblia Hebraica*, Leipsig, 1868), où le *vav* copulatif précède bien le nom de *Beth Maacha*. Il est probable même

que cette leçon est la plus suivie, puisque nous la voyons employée par Reland : on sait combien les textes hébreux lui étaient familiers.

La même disjonction des deux noms est, d'ailleurs, exprimée en la version des LXX, non seulement en ce passage, mais encore au IV[e] livre des Rois, xv, 29. Enfin elle est formellement indiquée au verset visé plus haut, — II des Rois, xx, 18, — où ce lieu est appelé *Abela, sine addito.*

Reland suppose très judicieusement que le nom Beth Maacha était ajouté à celui de la ville d'Abela, désignée en ces textes, pour la distinguer des nombreuses localités de ce nom, de la même façon que *Sarepta* était appelée *Sarepta Sidonis;* Beth Maacha devait donc être un village ou un hameau voisin de l'Abela en question.

Josèphe nomme notre ville Ἀβελμαχέα en un endroit (*Ant.,* vii, 7) et Ἀβελλάνην en un autre (*Ant.,* viii, 12). Quelques manuscrits et plusieurs éditions portent Ἀβέλμα au lieu de Ἀβελλάνην. C'est la leçon qu'a suivie Arnaud d'Andilly.

Il serait difficile de trouver des motifs d'identification plus décisifs que cette identité de polymorphisme en tant de textes différents.

Nous sommes donc autorisés à conclure que :

Abel Machéa, Abelma, Abellana, de Josèphe;

Abel Beth Maacha, Abelmaïm, des Rois et des Paralipomènes;

Et Belthem, Abelmen, Abelbaim, Belma, de Judith, désignent une seule et même localité.

Reste à en fixer la position géographique.

Reland a conclu, d'un passage des Rois déjà visé, qu'il faut la chercher « au Sud ou à l'Ouest de Baniâs » :

Misit rex (Benadad) principes exercitus sui in civitates Israël, et percusserunt Ahion et Dan, et Abel Beth Maacha et universam Cenereth, omnem silicet terram Nephtali. (III Reg., xv, 20.)

« Le roi (Benadad) envoya les chefs de son armée contre les villes d'Israël, et ils frappèrent Ahion, Dan, *Abel Beth Maacha* et tout le Cenereth, c'est-à-dire toute la terre de Nephtali. »

L'ordre des mots oblige à chercher Abel Beth Maacha entre Dan et Cenereth, par conséquent au Sud seulement de Banias et non à l'Ouest; ou même dans la terre de Cenereth, en raison de ce que, selon le génie et les habitudes hébraïques, l'expression générale, « universam Cenereth », doit contenir la précédente expression individuelle, *Abel Beth Maacha*, de même que la forme *universelle* « omnem terram Nephtali », résume toutes les expressions précédentes.

Notre conclusion est corroborée par le verset 29, xv, IV Rois, où Abel Beth Maacha est nommé entre Dan, — *Banias*, — et Ianoé, qui est au Sud du lac de Tibériade.

Il faut, en conséquence, chercher *Abel Beth Maacha* dans le pays même de Cenereth, c'est-à-dire dans le voisinage du lac de Tibériade.

C'est donc à tort que plusieurs auteurs, avec Van de Welde et Victor Guérin, l'ont placé dans le Nord de la tribu de Nephtali, où se trouve un des nombreux *Abel* de la Palestine.

Le motif qui les a déterminés est une interprétation forcée du passage du II^e^ livre des Rois, xx, 14, où il est dit que Séba, dans sa fuite, traversa *toutes* les tribus d'Israël, ce qui conduirait à la frontière.

Mais en l'entendant ainsi, d'une façon absolue, reste-

rait à expliquer comment, pour aller de Jérusalem jusqu'à Abil, il aurait pu traverser les tribus transjordanes et celles de Juda, de Siméon, de Dan et d'Asher.

Le texte visé, au surplus, est incomplet; il ne dit pas que Séba traversa toutes les tribus, mais *toutes les tribus jusqu'à Abel Beth Maacha*, ce qui est une toute autre chose.

Une simple observation, d'ailleurs, démontre combien est irrationnelle en soi l'identification de Van de Welde.

Si Séba, dans sa fuite, avait pu arriver jusqu'à la hauteur où il place Abel Beth Maacha, c'est-à-dire à la frontière d'Israël, au pied du Grand Hermon, jamais Joab n'aurait pu l'atteindre; et le fugitif se fût bien gardé de s'enfermer dans une ville qui pouvait le livrer ou être prise avec lui, lorsqu'il n'avait qu'un pas à faire pour atteindre des espaces inaccessibles à une grande armée. Le temps de fermer les portes de la ville, Séba était à l'abri de toute poursuite dans les gorges sauvages de l'Hermon où ne pénétrèrent jamais les armées d'Israël(1).

L'identification, désormais acquise, du Belthem de Judith et d'Abel Beth Maacha, nous interdit, d'ailleurs, de chercher ce lieu loin de Béthulie, déjà déterminée, et de la plaine d'Esdrélon; d'autre part, les textes que nous venons d'étudier nous le signalent entre Banias et Cenereth, dans le pays de ce nom, en Nephtali.

Ces coordonnées circonscrivent un espace assez restreint où nous trouvons *Loubieh* ou *Lobieh :* terme qui reproduit, d'une façon satisfaisante, le nom cherché, précédé de l'article arabe : *El Abélah*, dont la voyelle initiale est tombée, tandis que le second *Lam* a été vo-

(1) Voir notre carte n° 3.

calisé en *i*, toutes choses très fréquentes dans les noms sémitiques, particulièrement dans les usages arabes (1).

Une ruine voisine, — ancien hameau ou village, — fixe avec certitude notre identification; son nom est *Meskeneh*, légère modification de *Ma'acah*, מַעֲכָה, allongé par le *noun* épenthétique, et dont le son *a* de *cah*, כָה, par suite de cet allongement a été rendu bref ou plutôt muet, le *scheva chateph*, qui en marque la vocalisation, devenant régulièrement simple *scheva*, qui répond à notre *e muet*. Avec le temps, d'autre part, l'aspiration forte de l'*aïn* est devenue sifflante, toutes choses entièrement conformes aux lois de la phonétique et même aux règles grammaticales.

L'équivalence *Ma'acah* = Meskeneh, qui aurait pu paraître approximative au premier aspect, est, on le voit, des plus correctes.

Loubieh, — *El Abela, Abel Beth Maacha, Abel Maïm, Abellana, Belma, Belthem*, — est à 4 kilomètres de Medineh Thouileh, — *Béthulie;* — son altitude est de 280 mètres. Un peu inférieure à celle de Béthulie, elle domine de 182 mètres celle de Hattin, — *Dothain*, — ce qui est conforme aux indications topographiques du livre de Judith. (Judith, VII, 3.)

En effet, du sommet de la colline escarpée que couronne le village actuel de Loubieh, la vue s'étend de tous côtés sur la plaine de Saron et sur les hauteurs qui l'avoisinent, de Hattin à Kama et au delà.

IV. — *Chelmon.* — Séduit par l'identité phonétique, j'avais d'abord placé cette localité au petit Hermon (Chermon). L'excentricité et la distance trop grande de

(1) Nous croyons, cependant, que cette modification de nom doit être attribuée aux Francs du moyen âge.

ce point à Koroun, m'ont déterminé à revenir sur cette identification et à localiser le *Chelmon* de Judith, dans la Vulgate, à Kefr *Cama*, dont l'homophonie peut paraître inférieure, en ne tenant compte que de la leçon de la Vulgate, mais dont l'homotopologie est supérieure. L'homophonie elle-même devient suffisante aussi si l'on s'en tient à la leçon des LXX, et nous pouvons inscrire sans hésitation :

Kama, Cama = Κυαμων des LXX, Chelmon de la Vulgate.

CHAPITRE V

DÉTERMINATION DES NOMS DE LIEU, PROPRES A LA VERSION DES LXX ET OMIS PAR LA VULGATE :

Behomesthem, Acrebel, Chous, Mochmour.

Outre les noms géographiques communs aux deux versions, celle des LXX nous fournit onze autres localités, dont huit appartiennent aux trois lignes de défense précédement relevées en cette étude. Trois de ces huit localités étaient déjà connues : *Béthoron*, *Jéricho* et *Salem;* quatre ont été déterminées par mes recherches : *Konas*, *Belmen*, *Choba* et *Esora*. Nous avons maintenant à retrouver la huitième : *Bétomesthem*.

Ce lieu appartient, avec Béthulie, à la troisième ligne de défense, selon le passage déjà cité de la version des LXX.

« Joachim écrivit aussi aux habitants de Béthulie et de Bétomesthem qui est à l'opposé d'Esdrélon, et en face de la plaine voisine de Dothain. » (Judith, IV, 6.)

La ville cherchée doit se trouver dans la même région que Béthulie; elle fait face d'un côté à Jesraël, — *Zérin*, — et de l'autre à la plaine voisine de Dothain.

Cette plaine nous est maintenant connue; nous l'avons

appelée, à la suite de saint Jérôme, « plaine de Saron, ou Saronas », tout en faisant observer avec lui qu'il existe une autre plaine de Saron qui s'étend de Césarée à Jaffa.

Or le massif montagneux qui s'élève entre cette plaine de Saronas et le lac de Tibériade, et qui porte au Nord Médineh Touileh, se termine au Sud par un plateau rocheux, couronnant de hautes pentes très escarpées; on y trouve des ruines nommées par les indigènes : *El Kalaah*, le « château fort ». Ces ruines ont en face, au Sud, Zérin; à l'Ouest, la plaine de Saron, « voisine de Hattin ». Les indications topologiques multiples du livre de Judith y sont donc exactement vérifiées.

Voyons maintenant les noms.

Ce plateau est appelé par les indigènes *Shefa oumm Zeit*, « plateau de la mère de l'huile ».

Bien embarrassé serait celui qui voudrait trouver l'origine de ce nom dans la nature du lieu; il n'y a point trace d'oliviers, et le plateau ne semble pas avoir jamais été propre à des cultures de ce genre.

Le nom de « Oumm Zeit » doit avoir une autre source. Après les exemples nombreux que nous avons donnés ailleurs (*En Orient*, t. I), il n'est pas difficile de la découvrir dans le génie et les habitudes des Arabes.

Rarement ils résistent, ou plutôt jamais, au plaisir de placer une mère, — *Oumm*, devant les noms qui commencent par *m* (*mim*), ou de donner un père, — *Abou*, — à tous ceux qui ont pour initiale B. Ce trait est si connu qu'il sert, aujourd'hui, de base aux recherches des géographes, et qu'on voit particulièrement les savants anglais de l'*Exploration Palestine Fund* chercher constamment un nom ancien commençant par M toutes les fois qu'ils trouvent une *Oumm* arabe, et pareillement des noms

bibliques en *Beth*, lorsqu'ils rencontrent un *Abou* indigène.

Si l'on compare maintenant Oumm Zeït à *Mesthem*, on voit que le premier contient tous les éléments du second avec une métathèse.

Ce nom de Mesthem a été conservé plus clairement encore dans celui de l'ouady qui descend de l'extrémité méridionale du plateau, l'*Ouady Bestan* (ou Bastan).

El Kalaah domine, en l'enfilant, la grande plaine d'Esdrélon et commande tous les accès à cette plaine par la vallée de Sarona, d'une part, et de l'autre par la vallée nommée Ouady Bireh dans sa partie inférieure, et Ouady Sherrar dans sa partie supérieure.

La multiplicité des noms géographiques des LXX, qui a causé tant d'embarras à nos devanciers, nous procure, on le voit, une confirmation de la plus grande valeur pour notre thèse, et des jouissances intellectuelles inappréciables.

Mais ce n'est là qu'une partie des attraits de cette étude : il reste trois noms à déterminer.

Les LXX nous racontent, avec de minutieux et bien précieux détails, comment se compléta l'investissement de Béthulie.

Les Assyriens avaient occupé, tout d'abord, nous l'avons vu, la plaine de Saron, et par ce mouvement, ils avaient coupé la place assiégée, de toutes ses communications avec le reste de la Palestine et annulé la ligne de places fortes qui longeait le Jourdain. Mais entre la plaine occupée par eux, située à l'Occident de Béthulie et cette ville, se trouvait une source d'eaux vives formant un ruisseau important, celui de l'Ouady Hamâm. Les assiégés pouvaient y venir la nuit, refaire leur provision d'eau. Les

Arabes conseillent à Holopherne de faire occuper la vallée profonde où coule cette source et de garder le ruisseau ; ils s'offrent à cette tâche. Leur conseil est agréé et, par mesure de prudence, on leur adjoint un corps d'Assyriens. En conséquence :

« Un détachement des fils d'Ammon décampa et avec eux 5.000 Assyriens ; ils s'établirent dans le vallon et s'emparèrent des eaux et de la source où puisaient les enfants d'Israël. Un autre parti, composé d'Édomites et d'Ammonites, monta camper dans la région montagneuse qui est en face de Dothain (*les hauteurs de Merj Hattin*) et envoya un détachement au Sud (pour occuper le Birket Koroun), et un autre à l'Est, en face d'Acrebel, voisin de Chous, qui est situé sur le torrent de Mochmour, — Μοχμούρ. — Le reste de l'armée demeura campé dans la plaine. » (Judith, VII, 17-18.)

Tout cela est d'une précision saisissante, comme on peut s'en convaincre par l'examen de notre carte de Béthulie.

On y voit, au Sud de Hattin et au pied de Koroun Hattin, un bassin, le Birket Koroun ; à l'Est, *Irbid,* l'ancienne Arbèle — Acrebel.

Pour *Acrebel*, la version syriaque porte : *Akrabeth,* ce qui éclaire le retour connu d'*Arbèle* à *Irbid*, et corrobore notre identification.

Cette ville, fameuse dans les guerres des Juifs, est située sur le bord d'un escarpement imposant qui tombe à pic dans la gorge de *Hamâm* « des colombes ». De l'autre côté de la vallée profonde se dressent les falaises d'un promontoire rocheux, traçant, en plan, un angle de ménisque au confluent de l'O. Hamâm et de l'O. Mohamed ; on lui donne actuellement le nom de *Dahr es Sour,* « rempart de la muraille », traduction exacte du *Chouz* de Judith,

qui en effet signifie en hébreu « rempart, mur circulaire, mur d'enceinte ».

La ville que supportaient ces falaises dominait bien le torrent nommé aujourd'hui *Mohamed*, plus exactement *Machmoud*, reproduction musulmane du *Mochmour* de Judith, d'autant plus facile à concevoir que la substitution du *daleth* au *resch* est des plus fréquentes en hébreu et dans toutes les langues sémitiques.

Tout à côté d'Irbid, — Acrebel, — on voit sourdre une abondante fontaine qui forme aussitôt un ruisseau tributaire de celui de Hamâm.

Le plan des Assyriens est maintenant facile à saisir : ils veulent priver les assiégés de tout moyen de se procurer de l'eau. Dans ce but, ils occupent d'abord la source et le ruisseau de Dothain; mais il reste aux habitants de Béthulie, au Sud, le bassin connu aujourd'hui sous le nom de Birket Koroun; à l'Est, la source et le ruisseau d'Arbèle, Acrebel; « on envoie donc un détachement, au Sud, occuper le bassin; un autre, à l'Est, à Acrebel, en face de Chouz, qui est sur le torrent de Mochmour », pour s'emparer à la fois de la source et du ruisseau d'Acrebel, de la partie du Hamâm qui est au-dessous de cette ville et du torrent de Mochmour qui vient le joindre au même endroit, dans la crainte sans doute que les rochers d'Arbèle, qui sont percés de cavernes profondes, ne pussent recéler quelque passage souterrain communiquant avec la ville de Béthulie; détail en parfaite harmonie avec les traditions actuelles des habitants du pays qui croient toujours à l'existence de ce souterrain.

RÉCAPITULATION.

Retraçons maintenant en quelques mots les principaux faits du livre de Judith pour en rendre plus saisissante l'adaptation aux lieux géographiques retrouvés.

Pendant un interrègne, Éliachim, — ou Joakim, selon les LXX, — grand prêtre à Jérusalem, apprend qu'une puissante armée assyrienne ravage la Moabitide et menace la Palestine. Il prend aussitôt toutes les mesures défensives que permettent les circonstances. Il couvre Jérusalem par trois lignes de hauteurs fortifiées, fait occuper les défilés et couper les chemins de plaine par des fossés.

Sa première ligne comprend quatre places principales :

Konas = *Kenaiseh;*

Bethoron = *Beit Our;*

Belmen = Abel Mehula = *Kalaah-Mahla;*

Jéricho = *Eriha.*

Elle s'étend de l'Ouest à l'Est sur un développement de 130 kilomètres; son but est la défense immédiate de Jérusalem.

La seconde ligne comprend trois places :

Choba = *Kaukaba* ou *Kaukab el Haouah;*

Esôra = *Massâra;*

Salem = *Salim.*

Elle s'étend de l'Est à l'Ouest sur un développement de 30 kilomètres; son objectif est la défense immédiate de la Samarie.

La troisième ligne, *en flèche*, est formée de deux places;

Béthulie = Médinet et *Thouileh;*

Betomesthem = El Kalaah, à la naissance de l'Ouady *Bestan.*

Elle court du Nord au Sud sur une longueur de près de 20 kilomètres; son objet est de défendre l'accès de la plaine d'Esdrélon.

On apporte à Holopherne la nouvelle de ces préparatifs lorsqu'il venait de finir la conquête de la région transjordane; il est à Subiti = *Subbet-Firân*, dans la montagne du Jedur et du Jaulan, le pays de Basan, auquel appartient aussi Gabaa = *Jabeïeh* : là, tout en surveillant les mouvements des fils d'Israël, il procède à la réorganisation et à l'accroissement de ses forces.

Cette reconstitution terminée, il passe le Jourdain au plus près, vers Jisr Benât Yakoub peut-être, où devait le passer Salah ed-Dîn, et cela sans coup férir. Il n'y avait point d'armée pour défendre le passage, ni dans l'un ni dans l'autre cas.

Comme lui, le général assyrien néglige Safed, qui d'ailleurs ne paraît pas avoir été défendu; il franchit le massif de demi-montagnes de Khan Joubb Yousouf, et descend tout à coup des hauteurs de Nimrin dans la plaine de Saron qu'il occupe tout entière.

Ce mouvement tournant a coupé Béthulie de toute communication avec la Palestine, et annulé l'effet des places fortes de la ligne du Jourdain.

Nous avons déjà exposé comment les Arabes, qui savent le prix de l'eau, se sont emparés successivement de toutes les aiguades des assiégés, les eaux de l'Ouady-Hamâm, celle du Birket Koroun et celles du ruisseau d'Arbelle et du torrent de Mochmour.

Le camp d'Holopherne est placé, comme le disent les textes, dans le voisinage de la source importante de l'Ouady-Hamâm. Le ruisseau qui découle de cette source court dans le fond d'une vallée profonde entre le camp

assyrien et la ville assiégée, et Judith pourra y venir chaque soir de la tente du généralissime et avec son autorisation, pour y faire ses prières et ablutions, et en même temps habituer les soldats assyriens à la voir, sans défiance, disparaître tous les jours dans le creux du val profond par le chemin qui ne conduit pas seulement à la source, mais qui se relève, au delà, au milieu des buissons de la pente et conduit à la ville de Béthulie.

Et lorsque le drame sublime est accompli, lorsque l'épouvante a jeté la perturbation dans les camps assyriens, on les voit fuir en désordre, eux et leurs récents alliés, les uns au Nord, les autres au Sud.

Les Arabes fuient vers Bethsan pour gagner le Ghôr et passer le Jourdain aux différents gués qui leur sont bien connus; les Israélites, accourus de Bétomesthem [El Kalaah de *Bestan*], de Choba [*Kaukab* el Haouah], de Chola [*Solam*] — Ἰουδὶθ, XV, 4. — et de toutes les places voisines, les poursuivent et les taillent en pièces jusque sous Choba, *Kaukab el Haouah*.

Καὶ ἔκοπτον αὐτοὺς ἕως χωβά (XV, 5).

Les Assyriens, au contraire, cherchent les chemins du Nord, plus sûrs pour eux que ceux de la Moabitide qu'ils avaient récemment ravagée; mais ils ne peuvent échapper entièrement aux vengeances des habitants de cette contrée, et les textes nous disent expressément que les hommes de Galaad se joignent à ceux de la Galilée pour accabler les Assyriens en désordre. Ils les poursuivent l'épée dans les reins jusque dans les environs de Damas.

Cette dernière partie surtout du récit de Judith était restée complètement obscure par suite de l'impossibilité

d'identifier exactement les lieux; elle devient très claire et très plausible, une fois connue la position géographique de Béthulie et de Choba, et il est très visible que les textes relatent une double poursuite.

On le voit, les nombreux et minutieux détails topographiques du livre de Judith ne peuvent être considérés désormais comme des créations imaginaires; l'objection géographique contre le caractère historique de ce livre disparaît; et aussi deux invraisemblances historiques, celle du campement d'Holopherne en plein pays ennemi avant l'action, qui est rejetée comme apocryphe, et celle de la dernière marche d'Holopherne, de Syrie en Mésopotamie et de là en Idumée, qui est expliquée.

Fin du Mémoire présenté à l'Académie dans les séances du 23 mars et du 27 avril 1888.

ÉPILOGUE.

La partie géographique de ce mémoire ne fut l'objet d'aucune objection ni discussion à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Toutefois MM. Derenbourg, Oppert et Renan firent leurs réserves sur le côté historique de la question du Livre de Judith et affirmèrent de nouveau leur opinion que cet ouvrage ne serait qu'un pieux roman.

Invité à répondre, je me bornai à réitérer ma déclaration exprimée au début de ce mémoire, que je n'avais entendu traiter que la seule question géographique.

« Contre l'historicité du Livre de Judith, — ai-je ajouté, — on a formulé deux classes distinctes d'arguments, l'une tirée des impossibilités géographiques, l'autre des impos-

sibilités historiques. Je me suis proposé de détruire les premiers, et je suis heureux de constater que j'y ai réussi; ma thèse, purement géographique, n'a été l'objet d'aucune contradiction. Elle reste donc et j'en prends acte, tout en me réservant d'étudier et de résoudre plus tard les arguments historiques, lesquels demandent un examen plus approfondi que ne pourrait le comporter une réponse, nécessairement très limitée, aux observations des honorables membres de l'Académie qui viennent de parler. »

Notons encore une interruption de M. Derenbourg au cours de ma lecture; au moment où je signalais les affinités phonétiques de Médineh *Thouileh* et de *Béthulie*, il s'était écrié : « Mais c'est un mauvais calembour que vous faites.

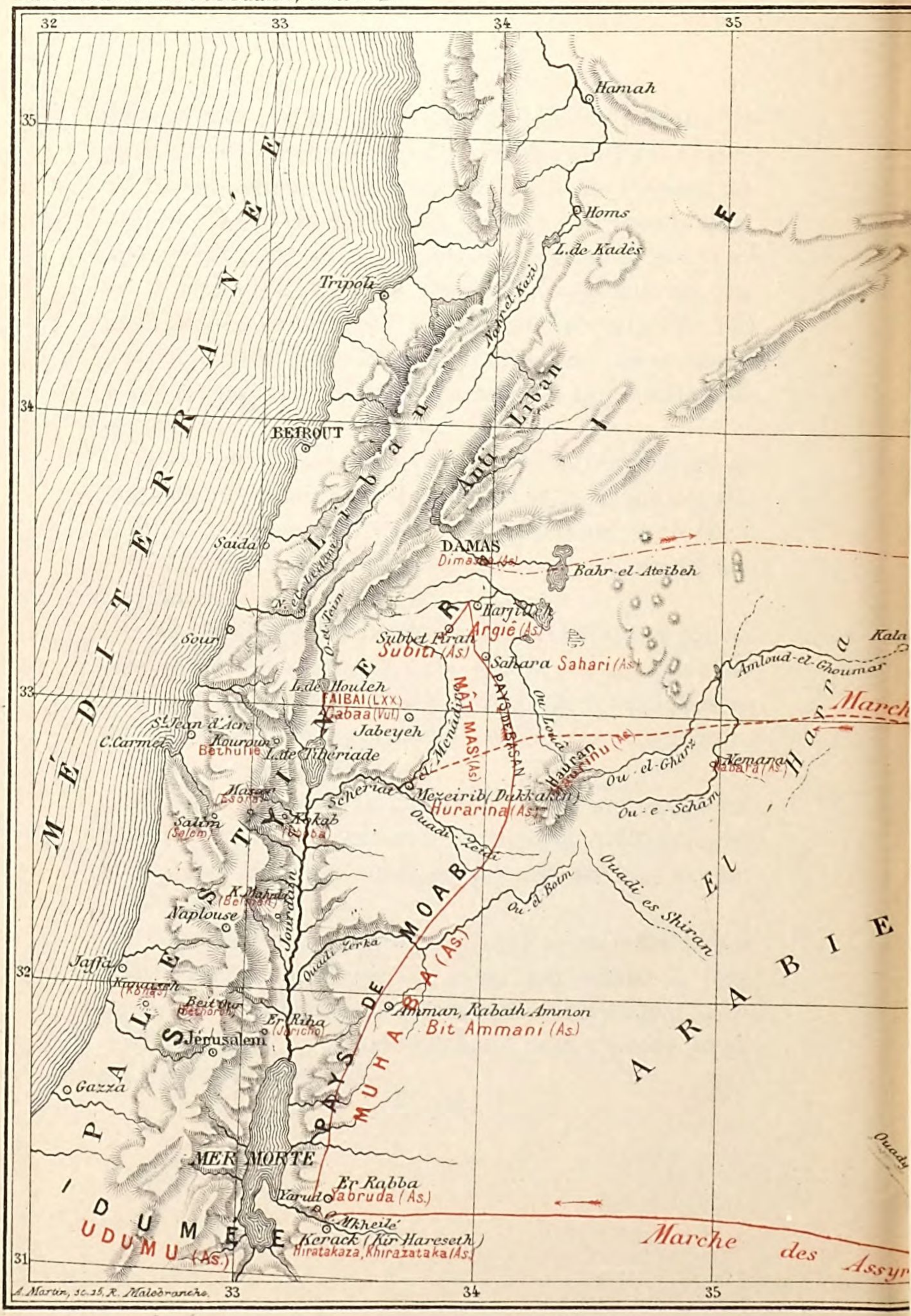
— Pardon, dis-je. Ce n'est pas moi qui l'ai fait ce calembour; ce sont les Grecs. Vous ne pouvez pas ignorer d'ailleurs que les modifications des noms géographiques en Orient à travers les âges, n'ont été que des calembours, comme vous dites. »

Se rejetant alors sur un autre terrain, mon interrupteur, m'objecta que les documents assyriens ne contiendraient aucun nom qui ressemblât de près ou de loin à celui d'Holopherne.

« Prétendriez-vous, — répondis-je, — en l'état de nos connaissances sur l'Assyrie, qu'on pût établir la liste complète des généraux assyriens sous Assurbanipal? »

Ma demande resta naturellement sans réponse et je pus continuer ma lecture.

La véracité du livre de Judith; carte n° 1.



CARTE

des deux campagnes de la guerre arabique d'Assurbanipal.

Dressée par Mr l'Abbé RABOISSON.

Documents utilisés pour l'état actuel:
Cartes des provinces Assiatiques de l'emp.r Ottoman de Kiepert,
Arabie de C. Ritter et Kiepert,
Asie occidentale du Général Niox,
Across The Jordan de Schumacher.

Echelle de 1:3.000.000
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 kil.

Premiere campagne — *Deuxième campagne* — *Retraite des Assyriens*

A. Martin, sc. 25, R. Malebranche.

DEUXIÈME PARTIE

DISCUSSION HISTORIQUE D'APRÈS LES DOCUMENTS ASSYRIENS.

PROLOGUE.

L'étude précédente n'est pas seulement une solution des difficultés géographiques dont on s'était armé contre la véracité du Livre de Judith; elle contient aussi, nos lecteurs l'ont assurément compris, une première solution, indirecte si l'on veut, mais réelle, de la plupart des objections élevées contre l'historicité de ce livre, au nom de prétendues impossibilités *historiques*.

Nous devons maintenant aborder la discussion explicitement historique; toutefois, en cette matière encore, c'est la géographie qui nous procurera la base, et souvent les développements des solutions historiques.

A la suite de ma lecture à l'Académie, de mon *Mémoire géographique*, conformément aux réserves que j'avais énoncées et à l'engagement implicite qui en résultait, je m'étais mis au travail pour l'étude de la question historique; après deux ans de recherches et de travaux, j'avais rédigé un assez long mémoire sur ce sujet, j'avais même demandé à en faire la lecture à l'Académie, lors-

qu'une circonstance me fit y renoncer et le jeter au panier.

Circonstance bénie! qui me procura la solution la plus inattendue et la plus décisive de *toutes* les objections historiques.

Voici comment elle se produisit.

C'était en 1890; je mettais la dernière main à un autre travail fort long, fort difficile, dont je m'occupais depuis six ou sept ans, touchant la géographie ancienne de l'Asie d'après les inscriptions cunéiformes, et dont j'avais lu quelques parties à l'Académie des Incriptions et Belles-Lettres. Ce travail ne m'intéressait pas seulement pour sa matière même, qui m'attire passionnément, mais parce que j'espérais, en reconstituant la géographie de l'Asie antique, fournir de précieux éclaircissements à l'histoire de ces temps reculés, et peut-être même, incidemment, quelque confirmation aux données bibliques.

Pendant le cours de cette laborieuse étude d'identifications géographiques, il m'arriva souvent de me trouver arrêté par des difficultés qui me semblaient d'abord irréductibles, et de les voir plus tard réduites pour ainsi dire d'elles-mêmes, à la faveur des lumières fournies par des travaux ultérieurs qui se rapportaient à d'autres exploits, accomplis dans les mêmes contrées, mais plus explicitement ou plus clairement exprimés.

Au moment où j'en étais arrivé, dans le cours de ces études, à la « seconde guerre *arabique* d'Assurbanipal » de quelques auteurs, en réalité à la seconde phase de la guerre qu'ils appellent *arabique*, je m'étais trouvé, une fois de plus, en face d'un de ces obstacles qui semblent d'abord insurmontables. Instruit par l'expérience, je n'étais pas disposé à insister, mais plutôt à attendre.

Il s'agissait donc de trouver, en *Arabie* d'après les As-

syriologues, un lieu ainsi énoncé : « Laribda, forteresse de pierre, en face et au-dessus des lacs ».

Il m'arriva plusieurs fois, lorsque je retombais sur ce passage des cylindres de Koyunjik, de me rebuter, de tourner court et, sans prendre la peine de lire la suite, de renvoyer l'affaire aux calendes grecques.

— On verra ça plus tard, disais-je. Quelque autre inscription me donnera la clef. C'est déjà arrivé, et plus d'une fois.

Je pensais sérieusement que mon travail général une fois terminé, — et il touchait à sa fin, — je trouverais quelque part, grâce à mon classement par régions, — quelque éclaircissement sur cette matière embarrassante.

Cet espoir fut déçu et ma géographie de l'Asie des inscriptions terminée, — sur fiches, — je ne pus rien découvrir nulle part qui me permît de retrouver, *en Arabie :* « Laribda, forteresse de pierre, en face et au-dessus des lacs ».

Il fallut se résoudre à aborder de front, et sans aucun secours externe, les difficultés de détermination géographique du récit assyrien de la seconde phase de la guerre dite Arabique.

Je lus donc alors pour la première fois ce récit, — en juillet 1890, — et la lumière ne tarda pas à se faire, intense ! et me combla de joie. On en comprendra bientôt les motifs multiples.

Deux noms me frappèrent d'abord, et me fixèrent aussitôt sur la région où je devais chercher, et certainement trouver les autres expressions géographiques : *Dimaska* et *Hukkuruna*.

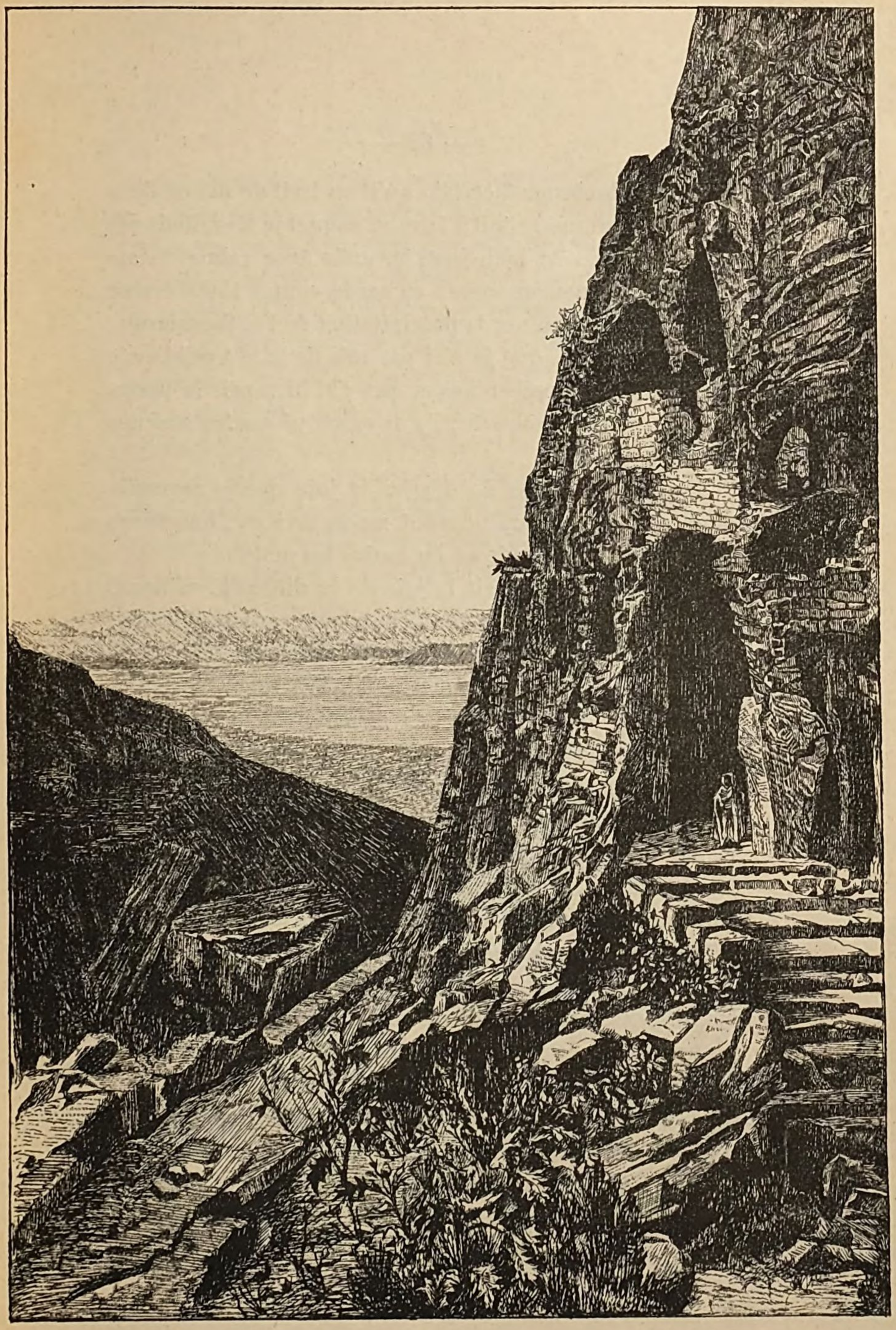
Le premier est assez connu de tous ; c'est *Damas* l'antique capitale de la Syrie ; le second était bien connu de moi, et en le lisant j'éprouvai une émotion profonde ; *Hukku-*

runa, c'est *Kouroun*, la montagne qui porte les ruines d'une ville ancienne, nommée par les habitants actuels *Médineh Thouileh = Beth-Thawileh,* où j'avais retrouvé Béthulie. Dès lors l'énigmatique « Laribda, forteresse de pierre, en face et au-dessus des eaux ou des lacs » se mit à me crier elle-même son identification; c'est *El Arbid,* — phonétiquement identique, voisine de Kouroun, — avec ses immenses cavernes dans les rochers à pic, vraie forteresse rocheuse dont s'empara Bacchidès au temps des Machabées; qui, sous Hérode, soutint un long siège et dont Fl. Josèphe compléta les défenses naturelles par d'importants travaux, dans sa guerre contre les Romains.

Un fait de l'importance la plus haute devenait hautement avéré : les documents assyriens mentionnaient, — probablement à leur façon, — mais enfin mentionnaient clairement la campagne assyrienne qui se termina devant Béthulie, et, en outre, plaçaient cette ville au lieu précis où mes déductions méthodiques l'avaient retrouvée.

Le reste du récit des cylindres devait, à coup sûr, corroborer cette première conclusion avec l'abondance de détails précieux qui viennent toujours se grouper, — j'en ai fait maintes fois l'expérience, — autour d'une première découverte lorsqu'elle est correctement réelle.

Il arrive alors ce qui nous est arrivé à tous, dans notre enfance, en ces jeux, que l'on appelle *jeux de patience,* où l'on doit rétablir un dessin, — carte géographique, scène de fable ou paysage, — collé sur diverses pièces découpées en courbes bizarres et variées, que l'on a brouillées et qu'il s'agit de rassembler. Dès que l'on a réuni deux ou trois pièces dont les contours coïncident exactement, le reste est vraiment jeu d'enfant, et chaque pièce accourt d'elle-même, en quelque sorte, pour occuper sa place exacte.



EL ARBID, — LARIBDA.

J'étais absolument certain qu'il en irait de même dans le travail qui me restait à faire et auquel je travaillais dès lors avec un zèle bien justifié, mais avec calme, même avec lenteur pour me tenir en garde contre toute erreur qu'aurait pu entraîner la précipitation de l'enthousiasme.

On conviendra que je n'ai pas mis de hâte à publier le résultat de mes recherches et que j'ai bien pris le temps de mûrir ma découverte; j'y ai employé quatre longues années!

Je n'essayerai pas de décrire la joie que je ressentis alors et mes lecteurs peuvent renoncer à se l'imaginer; mais ils en comprendront du moins les motifs.

Sans doute, il y avait la joie de la difficulté vaincue, déjà bien grande pour tout chercheur; aussi celle que donne une victoire décisive sur des obscurités, assyriennes ou autres, qui vous ont longtemps nargué.

Mais ces joies très réelles disparaissaient devant le bonheur grand de me trouver en présence de documents irréfragables qui établissent désormais de façon inéluctable la réalité des faits racontés par le Livre de Judith, et par conséquent le caractère historique de ce livre, si longtemps, si bruyamment nié par *tous les savants;* de voir une fois encore les découvertes orientales glorifier la Bible et le magistère divin de l'Église.

Comme nous allons leur donner satisfaction, à ces savants exigeants! me disais-je. Ils se sont autorisés du prétendu silence des inscriptions assyriennes pour s'inscrire en faux contre la tradition catholique et même au fond, contre l'autorité de l'Eglise! Eh bien, elles parleront ces fameuses inscriptions auxquelles on veut uniquement accorder créance. Ils ne veulent rien savoir si les Assyriens ne les endoctrinent! Ils exigent des témoi-

gnages assyriens! on va pouvoir les leur offrir, réaliser tous leurs vœux et mettre le comble à leur satisfaction.

Puisque je fais ici ma propre psychologie, selon le mot qui m'a été appliqué par le *Mois bibliographique de Soles-mes*, je dois la faire complète, et confesser qu'à ce grand sentiment de bonheur s'en ajouta un autre, moins élevé sans doute, mais encore justifiable.

Je voyais cette découverte constater, démontrer expérimentalement, confirmer avec éclat la valeur de mes procédés de recherches, de ma méthode de discussion rationnelle, qui m'avaient conduit avec tant de sûreté à la reconstruction géographique de la campagne assyrienne du siège de Béthulie, dont je retrouvais un à un tous les éléments dans les cylindres de Koyunjik à mesure que j'avançais dans ma lecture.

A part la satisfaction d'amour-propre, — que je repoussais de mon mieux, — et celle de me voir si bien vengé de certains dédains et de certaines méconnaissances, — sentiment dont je cherchais aussi à me défendre comme je pouvais, — ne m'était-elle pas permise cette joie de me sentir en mains un maître-outil dont la qualité venait d'être si bien éprouvée, et de pouvoir compter plus que jamais sur lui en mes investigations ultérieures?

Nous avons maintenant à exposer tout au long le récit de la seconde phase de la guerre dite arabique, d'après les cylindres de Koyunjik, et d'en établir les déterminations géographiques.

Mais il est utile de rappeler auparavant les éléments acquis par notre première étude, les résultats de notre double exégèse, assyriologique et biblique, qui sont les suivants :

1° Une armée assyrienne, accourue tout à coup des hautes régions de la Syrie où elle guerroyait, après avoir réprimé à Babylone la révolte du frère d'Assurbanipal, tourne ses armes contre les alliés du révolté vaincu, les Arabes, et traverse victorieusement l'Arabie de l'Est à l'Ouest, de Babylone à l'Idumée; parcourt de même, du Sud au Nord, la Moabitide et le Hauran et s'arrête dans les environs de Subiti, dans le pays de Basan ou de Galaad de l'Écriture, le pays de Gabaa du livre de Judith, en face et à l'Est du lac de Tibériade qui sépare cette région de *Kouroun* Hattin où nous avons retrouvé Béthulie.

Là s'arrête aussi le récit de la première campagne arabique, ou plutôt de la première phase de la guerre dite « Arabique ».

2° Le récit du livre de Judith, dans la Vulgate, très sommaire en cette partie, est en concordance parfaite avec le récit assyrien.

Ces données sont admises d'ailleurs depuis tantôt vingt ans de toute la science exégétique en Europe, et c'est à Robiou que revient l'honneur de les avoir mises en lumière par le mémoire qu'il lut à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1875 (1). Nous n'avons pu qu'y ajouter quelques déterminations de détail pour cette partie, dont la découverte ne m'appartient pas.

3° D'après le livre de Judith, dans la Vulgate, le général assyrien, venu de la Mésopotamie jusqu'en Idumée, s'arrête ensuite dans le pays de Gabaa, aujourd'hui *Jabéjeh*, du pays de Basan déjà nommé, et y reste un

(1) « Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les *Annales d'Assurbanipal* », par M. Robiou, dans la *Revue archéologique* de 1875, à la Librairie académique Didier.

mois entier, occupé à reconstituer et grossir son armée.

Selon la version des LXX, cette réorganisation s'opère entre Gaibaï et Scythopolis; d'après la version syriaque, entre Jéba et Bethsan, c'est-à-dire dans le même pays de Basan ou de Galaad, aux environs du même Jabéieh.

Les annales assyriennes sont encore sur ce point en entière concordance avec le récit biblique.

Après avoir conduit l'armée d'Assyrie dans le pays de Subiti, elles énumèrent les profits en pillage et les châtiments des chefs ennemis et laissent en ce lieu l'armée victorieuse.

Rien de la formule ordinaire : *ina taiartiya*, « à mon retour »; la campagne suivante ne débute pas par cette autre formule: *ina* N° *giria*, « *en ma N° campagne* », qui se place en tête de tous les récits des expéditions nouvelles.

L'armée principale est donc restée dans le pays de Subiti, — ou de Basan, — et l'armée nouvelle, qui part de Ninive, d'après le récit que nous allons exposer, est bel et bien une armée de secours, d'autant qu'elle arrive dans le même pays de Basan.

Et ce qui complète la concordance avec le récit biblique, c'est le temps explicitement exprimé entre les dates assyriennes, qui établissent en effet l'emploi d'un mois entier à réorganiser et compléter l'armée.

Documents.

Le récit de la guerre arabique d'Assurbanipal se lit en divers prismes, dits « cylindres de *Koyunjik* » en raison du lieu qui porte ce nom, près de *Nébi Yunus*, l'ancienne Ninive.

L'un de ces prismes, « complété et restauré » au moyen

de divers fragments d'autres prismes, a été publié à Londres, en 1870, dans le grand recueil anglais désigné par les assyriologues sous la notation W. A. I. (1). Il a été reproduit en cet état, en double transcription avec traduction anglaise, par Georges Smith en son *History of Assurbanipal,* et traduit aussi en français par M. J. Ménant dans ses *Annales des rois d'Assyrie.*

Ce document, malgré les « suppléments et restaurations » tirés d'autres prismes, selon que l'énonce son titre, reste très incomplet pour les parties qui intéressent le plus la seconde phase de la campagne arabique et présente de nombreuses lacunes.

Un autre prisme, désigné par les assyriologues sous la notation : R^{m} 1, a été publié plus récemment dans le tome V du même recueil anglais, pl. 1-10. Il a été reproduit en simple transcription avec traduction et commentaires glossologiques en langue allemande, par Samuel Alden Smith, en son livre intitulé : « *Die Keilschrifttexte Assurbanipals,* » Leipzig, 1887, Heft I.

Celui-ci étant seul complet, S.-A. Smith jouissant d'ailleurs d'une autorité incontestée en assyriologie, nous devions nous astreindre à suivre ce document et ce traducteur.

Quant à en établir moi-même la traduction, comme je l'ai fait pour l'*Inscription de Bavian*, j'ai dû y renoncer pour divers motifs.

D'abord, ce n'était pas nécessaire.

Lorsque je me suis livré au long et difficultueux labeur

(1) *A Selection from the cuneiform Inscriptions of western Asia*, t. III, pl. 17 à 22. Le titre du document est : « Annals of ASSHUR-BANIPAL, from a decagon cylinder, in the BRITISH MUSEUM, supplemented and restored by fragments of others cylinders and clay tablets. »

que m'a coûté l'interprétation de l'inscription de Bavian, j'y avais été forcé par l'absence de traduction *complète* de ce document; dans le cas présent, au contraire, j'avais en main une interprétation complète du prisme de Koyunjik, autorisée d'ailleurs, et, j'ajoute, satisfaisante. Il n'y avait donc aucun motif de recommencer un travail de traduction assyrienne, travail de sa nature toujours long et pénible.

Ce qui m'aurait fait, d'ailleurs, en tout état de cause, renoncer à prendre pour base de cette étude une interprétation personnelle dudit prisme, c'est la prévision trop justifiée des suspicions qu'on aurait pu lui susciter, comme faite sous l'influence d'idées préconçues.

Avec un document, pour base, signé : *Samuel-Alden Smith*, dédié d'ailleurs à *Socin*, je suis bien tranquille! Il est peu probable qu'on ose soupçonner cet assyriologue allemand et israélite, ami du rationaliste Socin, de s'être fait, par une traduction publiée en 1887, compère d'un auteur catholique pour une thèse catholique, conçue en 1890 et mise au jour en 1894.

D'autre part, si j'avais eu déjà compris la portée de sa traduction en 1888, le 27 avril, alors que les honorables J. Oppert et Derenbourg, laissant passer ma thèse géographique, se rejetaient sur les arguments historiques et m'objectaient, avec quelque air de triomphe, le silence des Assyriens sur la matière, l'absence dans les documents assyriens du nom d'Holopherne, etc., etc., il est tout aussi peu probable que je fusse resté coi et que j'eusse poussé la férocité jusqu'au point de leur faire attendre six ans le morceau que je suis si heureux de leur offrir à cette heure.

Nous suivrons donc pas à pas la traduction allemande de S.-A. Smith; toutefois je dois avouer que j'ai dû plus d'une fois m'aider du texte assyrien pour comprendre la

traduction allemande. C'est une belle chose que la clarté ; mais la langue allemande est profonde.

Quant aux noms géographiques, je les copie exactement dans l'œuvre de S.-A. Smith ; mais en quelques cas, je les prends plutôt en sa *transcription* du texte assyrien, que dans sa *traduction*, parce que cet éminent assyriologue a cru pouvoir se permettre quelques identifications, d'ailleurs fort rares, et remplacer en son interprétation allemande le nom assyrien par celui de sa détermination. C'est ainsi qu'il écrit le nom *Subiti* en sa transcription assyrienne (col. VII, — l. 114) et lui substitue *Zobas* (?) en sa version allemande. Je n'ai tenu aucun compte, naturellement, de ses déterminations, et j'ai écrit *Subiti*, comme dans le texte.

J'ai d'ailleurs résisté ordinairement, avec une vertu qui risque fort d'être méconnue, à la tentation qui s'est présentée quelquefois de modifier les lectures des noms géographiques ; pas toujours cependant ou du moins pas entièrement. En quelques cas très rares où l'évidence était par trop grande, au nom lu par S.-A. Smith et copié scrupuleusement par moi, j'ai ajouté ma propre lecture.

Ma circonspection en cette matière a ses motifs ; je me suis déjà fait des affaires pour avoir établi, dans « Les anciens Empires d'Assyrie », des lectures de noms sans me soumettre absolument à la règle édictée par certains assyriologues, de n'attribuer jamais à chaque signe que sa *valeur phonétique sémitique*. Mon insoumission à cette loi, que je continue à ne pas trouver assez justifiée, au moins dans sa rigueur, a scandalisé certains de mes amis. J'aime mieux donc m'abstenir.

Et cependant voyez où peut conduire l'application exclusive d'une telle règle.

Dans un document du règne de Sinachérib, le prisme de Taylor, dont nous aurons à nous occuper au cours de ce travail, se trouve un nom, mentionné à dix reprises différentes, et que toutes les circonstances du contexte doivent faire placer dans la terre classique des Philistins, au voisinage d'Asdod, d'Ascalon et de Ghaza, villes citées constamment avec ce nom.

Les assyriologues, conformément à la règle dont nous avons parlé, l'ont lu : *Am-gar-ru-na;* ils pouvaient aussi, — tout en restant fidèles à leur règle, — le lire : *Am-kar-ru-na*. Ils s'en sont bien gardés, ils auraient été mis sur la voie... la voie d'Akaron!

Ils se sont souvenus qu'en Isaïe, à l'occasion de la guerre de ce même Sinachérib, le prophète mentionne un lieu nommé *Magron* en la Vulgate, מגרון dans l'hébreu, qu'on lit aussi *Migron* d'après les Massorètes. La métathèse étant chose vulgaire en assyrien, ils ont, en conséquence, simplement retourné la première syllable et identifié leur *Amgaruna,* devenu par correction de la métathèse *Magaruna,* au *Magron* ou *Migron* d'Isaïe. Bon nombre d'assyriologues qui se sont occupés du règne de Sinachérib ont reproduit cette détermination, qui phonétiquement est satisfaisante.

Mais les données topologiques méconnues se récrient et réclament.

Le Magron ou Migron d'Isaïe ne peut être trouvé dans la Séphélée, ni aux environs d'Ascalon; ce lieu appartient sans conteste possible aux montagnes d'Ephraïm. Il est cité avec nombre d'autres dans la marche de Sinachérib décrite avec tant d'abondance par le prophète Isaïe et qui est la suivante :

Sinachérib avait quitté Lachis et faisait le siège de

Lobna, lorsqu'il apprend l'approche des Éthiopiens (Égyptiens) qui menaçaient d'envahir le Sud de la Palestine (1); il quitte alors Lobna et traverse les lieux nommés par Isaïe : Aïath, Magron, Machmas, Gabaa (de Benjamin), Rama, Gabaath de Saül, Bath Gallim, Laïsa, Anïa Anathot, Medemena, Gabim et s'arrête à Nobé, où l'attendait l'ange exterminateur. (Isaïe, x, 28 et s.)

La direction générale de cette marche est bien fixée par plusieurs noms dont la détermination est certaine : Machmas = *Makhmas;* Gabaa de Benjamin = *Jeba;* Rama = *Er Ram;* Gaba de Saül = *El Jib;* Nobe = Beit *Nuba*. Elle est donc partie de la Samarie, allant du Nord au Sud jusqu'à Gabaa de Benjamin, ensuite de l'Est à l'Ouest jusqu'à Nobe. Cette constatation nous détermine l'identification du Lobna assiégé par Sinachérib; c'est *Louban*.

Quant aux autres déterminations, ce n'est pas ici le lieu de les exposer; nous nous occupons surtout de Magron et le plaçons à *Magrush*, ruines toutes voisines de Deir Diwan, au Nord; mais quelque soit l'accueil qu'on puisse faire à cette identification, il faut chercher ce lieu au Nord de Machmas, dans les monts d'Ephraïm, et par conséquent bien loin d'Ascalon, voisin cependant, de par les textes, de l'*Amgaruna* de l'inscription du prisme de Taylor.

— Mais où faut-il alors placer Amgaruna?

Je n'hésite pas à répondre, comme je l'ai déjà insinué, que c'est à Akaron, Ecron, aujourd'hui Akhir (2).

— Alors il faudrait lire l'expression assyrienne : *Ak-kar-ru-na;* or le premier signe cunéiforme de ce groupe n'a

(1) IV Rois, XIX, 8, 9.

(2) Rawlinson, G. Smith, Fr. Delitzsch, Schrader adoptent cette identification, contre Oppert et Ménant.

d'autre *valeur phonétique sémitique*, inscrite dans les *listes* publiées jusqu'à ce jour, que : *Am.*

Je le reconnais; mais je me refuse absolument à admettre que les Assyriens, qui ont écrit si exactement les noms de Ghaza, Asdod, Askalon aient réellement écrit Amgaruna pour Acaron. Et comme d'autre part la détermination du lieu désigné par le texte du prisme de Taylor ne saurait être douteuse, comme d'ailleurs il est rationnellement inadmissible que les *listes* des assyriologues, extraites d'une somme de textes extrêmement restreinte, aient la prétention d'être complètes; comme le signe  , lu phonétiquement *Am*, a aussi la valeur idéographique *Karradu* (R. E. Brünnov, 4544) où se trouve le son *K;* comme enfin il est constant que les valeurs dites idéographiques ne sont souvent que de simples abréviations, on est amené par la *nécessité géographique*, aussi légitime que la fameuse *nécessité philologique*, à attribuer au signe ci-dessus la valeur phonétique *Ak*, ce qui nous donne : *Ak-kar-ru-na* = Akaron, Ekron = *Akhir.*

Il faut qu'on le sache : une très grande partie des valeurs phonétiques inscrites dans les listes n'ont été établies que selon les conclusions de la *nécessité philologique*, et celles-ci sont loin d'avoir toutes le même degré de valeur que la *nécessité géographique* exposée plus haut.

Que mes lecteurs me pardonnent cette digression au pays philistin; elle m'a semblé nécessaire avant d'aborder une étude que je dois fortifier à l'avance contre toute objection de détail que pourraient susciter deux ou trois modifications des lectures des noms géographiques inscrites par S.-A. Smith, modifications que nous inscrirons d'ailleurs comme nôtres, après avoir donné d'abord ses lectures à lui.

Style assyrien.

Il nous faut encore exposer ici quelques-unes des habitudes de style usitées dans les inscriptions assyriennes.

L'ordre suivi dans les récits assyriens est souvent celui-ci : l'inscription mentionne d'abord le point de départ et le but extrême de l'expédition, énumère parfois encore les principaux résultats de la campagne, surtout quand elle a été victorieuse; c'est à la suite de cette sorte de préambule que commence seulement le vrai récit des opérations. Viennent après des formules, presque toujours les mêmes, énumérant les prises faites sur l'ennemi, les vengeances accomplies, toutes les horreurs des cruautés assyriennes, en l'exposition desquelles s'étendent avec une complaisance étrange les scribes orientaux.

C'est pour avoir ignoré ces usages du style annaliste des inscriptions cunéiformes que j'ai perdu beaucoup de temps, dans mon étude générale de la géographie des Assyriens; que je me suis consumé en recherches aussi vaines qu'anxieuses, pour retrouver dans un pays où ils ne pouvaient être, un certain nombre de noms de lieu.

Comment les aurais-je connus ces usages que personne, à ma connaissance du moins, n'avait encore relevés?

C'est ainsi que pour les Annales de Salmanasar, si bien transcrites et traduites par le R. P. Scheil, je me suis longtemps acharné à chercher entre le Tigre et l'Euphrate les monts Hasamu et Dihnunu, que je ne pouvais pas y trouver par l'excellente raison qu'ils étaient au delà, à l'occident de l'Euphrate. Que d'angoisses, que de chagrins ils m'ont causés, tant que je n'eus pas surpris ailleurs cet usage du préambule sommaire des inscriptions, no-

tant d'abord les deux points extrêmes de chaque campagne.

Voici le fait : Salmanasar a fait un bon nombre de ses campagnes dans le pays de Khatti, dans la Commagène, sur les deux rives de l'Euphrate. Il commence d'ordinaire le récit de ses campagnes de la sorte :

« Je partis de Ninive et traversai le Tigre; je franchis les montagnes de Hasamu et de Dihnunu ».

Il énumère ensuite les lieux conquis, retrouvés par moi à l'Est de l'Euphrate; puis il mentionne le passage de l'Euphrate et continue son énumération des lieux, que j'ai retrouvés, ceux-ci, à l'Ouest de l'Euphrate.

Comment ne pas être trompé par cette ordonnance assyrienne de son récit? je voulais donc absolument trouver les énigmatiques montagnes ainsi nommées à l'Est de l'Euphrate, à l'intérieur de la grande boucle de ce fleuve, et pour y arriver j'ai consulté toutes les cartes publiées en Allemagne et en Angleterre, j'ai compulsé tous les récits de voyages en ces contrées, que j'ai pu me procurer; j'ai interrogé toutes les valeurs phonétiques et idéographiques des listes publiées, sans pouvoir arriver à rien; et il devait en être ainsi. Lorsque plus tard je me fus avisé que les deux lignes citées plus haut ne sont qu'une simple formule sommaire, notant les deux points extrêmes de la campagne, tout devint facile; je retrouvai aisément les montagnes de Hasamu et de Dihnunu dans le massif qui s'élève entre l'Amanus et l'Euphrate (1), et le groupement des autres noms géographiques ne fut troublé en rien, mais au contraire corroboré par cette détermination.

(1) Les premières dans les montagnes, de *Bé Hesné;* les secondes, celles de Dihnunu ou Dichnunu dans les *Kunnei* Dagh, au N. O. d'Aïntab.

Il en a été de même pour le mont Lallar ou plutôt Tallar, nommé ailleurs Atalur, que j'avais cherché en vain en Cilicie parce que Salmanasar le mentionne après avoir dit qu'il avait franchi l'Amanus, et que je le supposais naturellement situé au delà de cette dernière montagne; tandis que, en réalité, la mention du mont Amanus appartenait au préambule sommaire qui marque le commencement et la fin de l'expédition. Il y avait cependant de quoi s'y tromper :

> Dans la première des années de mon règne, dit Salmanasar, je traversai l'Euphrate pendant sa crue, j'allai vers la mer de l'Occident; je purifiai mes armes dans la mer et sacrifiai des victimes à mes dieux. Je gravis l'Amanus; j'y coupai des madriers de cèdre et de thuya. Je gravis le mont Lallar, etc. (Ob. 26 à 31, Layard, pl. 88; — Scheil, p. 13).

Or le mont *Lallar,* — que l'on lit ainsi en Layard, coupable de beaucoup d'autres fautes, mais que le Monolithe, II, 9 et 10, nomme *Atalur* et oblige à corriger en *Tallar,* — est impossible à trouver au delà de l'Amanus, relativement à Ninive, ni sous la forme Lallar, ni sous la forme Tallar, tandis qu'il est facile de l'identifier au Kar *Dalar* Dagh, qui est bien en deçà, à l'Est du même Amanus.

Un des souvenirs les plus cuisants des tracas que m'ont causés les recherches vaines de noms géographiques, est celui d'un groupe commençant par *Bit Imbi*, *Bit Arabi* et comprenant une douzaine de noms géographiques, nommés d'abord, dans les fastes des guerres contre Elam, comme conquêtes, en un préambule sommaire, et qui se retrouvent plus loin presque dans le même ordre dans le récit de la campagne; l'ignorance de cette particularité

du style annaliste des Assyriens m'avait amené à les chercher en deux régions assez éloignées l'une de l'autre.

Mais c'est assez pour expliquer et justifier un détail de mon commentaire du texte assyrien de la guerre contre les Arabes sous Assurbanipal, que l'on verra bientôt.

Il nous reste à dire comment les assyriologues ont été conduits à donner à cette campagne le nom de « guerre arabique ».

Elle a été dirigée, en effet, d'abord contre les Arabes; et comme elle fut prospère contre eux, on comprend assez pourquoi les Assyriens, qui savaient user avec habileté de la réticence, n'ont rien dit du peuple qui les arrêta dans leur victoire et ne l'ont pas même nommé.

CHAPITRE I

RÉCIT ASSYRIEN DE LA SECONDE PHASE DE LA GUERRE ARABIQUE D'ASSURBANIPAL.

(Prismes de Koyunjik; — W. A. I., tome III, pl. 24 et s., — tome V; pl. 8 et s.)

Après avoir conduit l'armée assyrienne à Subiti, dans le pays de Galaad, — nous l'avons déjà indiqué, — les annales des prismes de Koyunjik enregistrent la formule habituelle énumérant les prises et les destructions qui avaient été le résultat de la première phase de la guerre Arabique; ils abordent ensuite le récit de la nouvelle campagne en réitérant l'exposé des griefs d'Assurbanipal contre Abiateh, qui avaient déjà été relatés au début du récit de la première, puis ils continuent comme suit :

Col. VIII, ligne 73. Selon la volonté d'Assur, de Sin, Samas, Ramân
W. A. I., t. V, pl. 8.) Bel, Nebo, Istar de Ninive,
75. la céleste reine de Kitmuri, d'Istar d'Arbèle,
d'Adar, Nergal, Nusku,
j'assemblai mes guerriers, contre Abiateh
je dirigeai leur marche.
Le Tigre et l'Euphrate
80. dans leurs hautes eaux, ils passèrent sans encombre.
Ils firent une longue route;
ils gravirent de hautes montagnes;

ils franchirent des forêts aux vastes dômes de feuillage.
Au travers des bois aux cimes élevées, des arbres épineux,
des broussailles, un chemin hérissé de difficultés ils parcoururent sains et saufs.
Vers le pays de *Mas*, — terre de soif et de mort,
où ne vole aucun oiseau du ciel
où pas même l'âne sauvage, ni la gazelle
ne paissent,
à 100 kasbu kakkaru de Ninive
la ville aimée d'Istar épouse de Bel.
Contre Uateh roi des Arabes
et Abiateh, lesquels avec les forces
des Nabatéens s'étaient avancés,
— ils entrèrent en campagne, ils marchèrent.

Au mois de Sivan, mois de Sin
fils aîné de Bel,
le vingt-cinquième jour de la procession de la déesse de Babili
la plus puissante des grands dieux,
de Hadatta je partis;
à Laribda, une forteresse de rochers
en face et au-dessus des lacs d'eaux,
j'établis mon camp.
Mon armée approvisionnée d'eau,
s'avança, marcha (s'était avancée, avait marche)
à travers la terre de la soif, le pays de la famine
jusqu'à *Hurarina*, dans le voisinage de *Jarki* et d'*Azalla*, au pays de Mas : terre lointaine,
où nulle bête du désert n'existe,
où nul oiseau du ciel ne fait son nid.

(S. A. Smith : *Die Keilschrifttexte Assurbanipals,* heft I, p. 65-67.)

A la faveur des observations faites précédemment sur les habitudes de style des annales assyriennes, nous pouvons, sans autre explication ni justification, établir brièvement la distinction entre les préambules et le récit de notre deuxième campagne arabique.

Pour la rendre plus facile à saisir, nous avons divisé

cette première citation en trois alinéas, séparés par de doubles interlignes.

Le premier, depuis la ligne 73 jusqu'au milieu de la ligne 96, nous présente un exposé coloré, poétique même, des difficultés de la campagne, et nous fait connaître la région où devaient commencer les vraies opérations de guerre, le terrible « pays de *Mas*, terre de soif et de mort ».

Le second, comprenant la dernière partie de la ligne 96 et les suivantes jusqu'à la ligne 103 inclusivement, est le vrai sommaire du récit assyrien; il marque le point de départ et le point ultime de la campagne : *Hadatta* et *Laribda*, conformément aux observations établies en notre Prologue.

Le troisième, — lignes 104 à 110, — commence le bulletin méthodique des opérations.

Nous avons à déterminer tout d'abord le pays de *Mas*.

Ce nom est homophone de celui de *Basan*, *Mas*, qu'on peut lire *Bas*, étant donnée l'équivalence M = B, = *Basan*.

D'autre part, les données topologiques des annales assyriennes sont les suivantes : 1° le pays de *Mas* se trouve dans le voisinage de *Dimaska*, = *Damas* (col. IX, lignes 8 et 12); 2° c'est aussi le pays habité par les *Nabatéens* qui se sont unis aux Arabes d'Abiateh (col. VIII, ligne 94 et 95); 3° enfin une distance de 100 kasbu kakkaru le sépare de Ninive.

Or le pays de Basan vérifie ces trois données :

I. Le pays ainsi nommé dans la Bible s'étendait au moins jusqu'au grand Hermon du côté du Nord (1), tout auprès de Damas.

(1) Cf. Josue, XIII, 10 et 11; — XXII, 7; — I R., V, 23.

II. Quant aux Nabatéens, peuple nomade, on en a trouvé partout dans les espaces immenses qui s'étendent depuis la Mésopotamie jusqu'au Jourdain et à la mer Rouge; mais il ne saurait être douteux qu'ils aient eu une demeure fixe dans le pays de Basan, comme on le voit dans le passage suivant de saint Épiphane, dans lequel, parlant de l'origine des Ébionites, il joint le pays des Nabatéens au territoire de Panéas (Banias), et fait venir ces sectaires :

> De la Nabatée et de Panéas pour la plupart, de la Moabitide et de Cochaba, qui se trouve dans le pays de Basan, au delà d'Adraa (1).

Le P. Pétau et à sa suite Reland seraient assez disposés à trouver une erreur de copiste en ce nom et lui substitueraient volontiers celui de *Batanée*. S'ils avaient vécu de notre temps où l'onomastique orientale a été si profondément fouillée, où l'habitude de la métathèse chez les peuples Orientaux a été si bien mise en lumière, ils n'eussent assurément pas osé affirmer que la *Nabatée* et la *Batanée* fussent des pays réellement distincts.

D'autre part, deux noms de lieu sont restés dans le pays de Basan, qui témoignent du séjour fixe des Nabatéens en cette région, à une époque quelconque de l'histoire, c'est *Nava*, et *Batanieh*.

III. Reste la question de distance; sans doute elle n'a qu'une importance très secondaire, comme toutes les questions de chiffres; mais elle peut nous donner ici un *confirmatur* qui n'est pas sans valeur.

(1) ...ἐκ τῆς Ναβατέας καὶ Πανεάδος τὸ πλεῖστον, Μοαβιτιδός τε καὶ Κοχάβων τῶν ἐν τῃ Βασανίτιδι γῃ ἐπέκεινα Ἀδραῶν. (Beat. Epiphanii contra Hæreses, lib. I. — Contra Ebionistas, — page 66 de l'édition de Bâle, 1544.)

La distance qui sépare Ninive du pays de Mas, est évaluée par le document assyrien à 100 *kasbu kakkaru;* et on peut supposer sans imprudence que c'est un chiffre *rond,* c'est-à-dire plus ou moins approximatif. Pour une différence en plus ou en moins de dix ou vingt kasbu, le copiste n'aurait pas abandonné son chiffre rond, on peut en être assuré.

Mais quelle est la valeur de cette mesure itinéraire ? Ici les avis diffèrent. Cependant si l'on tient compte de ce fait, que les étapes ordinaires des Assyriens sont de 6 *kasbu,* d'après tous les documents assyriens, de 8 kasbu dans les marches forcées ; si l'on tient compte aussi de la légèreté et de la rapidité célèbres des troupes assyriennes, on sera conduit à attribuer une longueur de 6 kilomètres à la mesure itinéraire des Assyriens, soit 36 kilomètres environ pour les étapes ordinaires, et 48 dans les marches forcées.

Dans mes nombreuses études topographiques des documents assyriens, j'ai vu presque toujours se justifier cette valeur de 6 kilomètres par kasbu.

Le pays de Basan, qui comprenait celui de Galaad, la Gaulanitide, la Bathanée avec lesquels il est souvent confondu, s'étendait depuis les bords du lac de Tibériade à l'Ouest jusqu'au delà du Hauran à l'Est, puisque nous trouvons, parmi les villes attribuées à la Batanée par Eusèbe et saint Jérôme, celle de *Nabara,* qui est certainement la ville actuelle de *Nemara,* sur l'Ouady esh Sham, à 45 kilomètres environ à l'Est du Hauran, en plein Harra.

Nous sommes donc en droit de conclure que le pays nommé *Mas* par les Assyriens devait s'étendre jusque dans la région appelée aujourd'hui : *El Harra.*

Que si nous mesurons sur la grande carte de Kiepert (1) la distance de Ninive à cette région en passant par Haditeh sur l'Euphrate, nous trouvons une longueur de 660 à 670 kilomètres; ce qui équivaut à 110 ou 112 kasbu kakkaru de 6 kilomètres.

Le pays de *Basan* répond donc aux données topologiques des documents assyriens pour le pays de *Mas,* d'autant que les frontières de ce pays, toujours assez vagues, devaient l'être surtout pour les Assyriens, dont les notions géographiques à cet égard ne pouvaient être très précises.

La circonstance, exceptionnelle dans les annales assyriennes, de l'armée emportant sa provision d'eau pendant une marche de six à sept cents kilomètres, démontre d'ailleurs que cette armée a eu à franchir le désert de Syrie, et cela dans sa plus faible largeur. Aucune autre région, en effet, autour de Ninive, ne présente de tels espaces sans eau.

D'autre part, la traversée de ce désert dans toute autre direction que celle du plus court chemin de l'Est à l'Ouest, comporterait des distances beaucoup plus grandes que celle qui est énoncée ici (2).

Le pays de *Basan* est donc excellemment homotopologue du pays de *Mas* des Assyriens; d'autre part, son nom est évidemment homophone de celui-ci. Nous avons donc en ce lieu coïncidence des coordonnées archéologiques et une détermination certaine.

(1) Provinces asiatiques de l'Empire ottoman, en six feuilles.

(2) En réalité les Assyriens ne portèrent leur provision d'eau qu'à partir de Hadatta sur l'Euphrate; mais la différence de 250 kilomètres qui sépare ce lieu de Ninive, rend encore plus rigoureuse notre conclusion.

Qu'on nous pardonne la longueur de cette discussion pour une seule identification; elle nous a paru mériter plus d'attention pour son importance. Une fois le théâtre des opérations bien déterminé, il nous sera possible d'être plus bref pour fixer les lieux qu'il contient.

Passons à l'étude du second alinéa de notre citation. Il contient une date et deux noms de lieu, qui marquent comme nous l'avons dit, le point où commence la campagne et celui où elle se termine. La date, c'est « le mois de Sivan, le vingt-cinquième jour de la procession de la déesse de Babili ».

Le mois de Sivan, d'après les assyriologues, correspond à mai-juin; quel rang précis occupe dans ce mois « le vingt-cinquième jour de la procession de la déesse de Babili », je l'ignore.

Hadatta, où commence l'expédition, après le passage « du Tigre et de l'Euphrate dans leurs hautes eaux » énoncé précédemment, — lignes 79 et 80, — doit se chercher sur l'Euphrate et sur la route de Ninive au pays de Mas déterminé. On trouve précisément dans ces conditions une île et une ville de l'Euphrate du nom actuel de *Hadîthah*, phonétiquement identique.

En face débouche la dépression nommée Ouady el Hauran, qui descend, en faisant un léger coude, du Jebel Hauran. C'est le chemin obligé d'Hadîthah vers le Hauran et le pays de Basan.

L'armée assyrienne, partie de Hadatta, a pu par ce chemin aller établir son camp « à *Laribda*, forteresse de rochers en face et au-dessus d'un lac », — littéralement « des lacs d'eaux ». C'est le point où s'est terminée la campagne, conformément à ce que nous avons dit des habitudes de style assyrien.

Pour ce passage des prismes de Koyunjik j'ai abandonné la traduction de S. A. Smith, pour suivre celle de Georges Smith.

Les deux lignes sont lues par le premier :

ina Laribda bît-dûri sa *kunûkê*.
ina êli gubbani sa mê,

et traduites :

in Laribda einem von einer eingegrabenen Mauer
umschloosenen Tempel
an den Cisternen. (P. 65.)

On a le droit de trouver en cette interprétation beaucoup trop de choses pour la première ligne, — bien plus claire dans le texte assyrien que dans la traduction allemande, — et pas assez dans la seconde, où l'une des deux prépositions est supprimée.

G. Smith avait lu :

ina Laribda bît-dûri sa *abni*
ina êli gubbani sa mê.

Il n'y a de différence que dans la lecture de l'idéogramme qui termine la première de ces deux lignes; pour G. Smith, c'est *abni;* pour S. A. Smith, c'est *kunûkê*.

Mais la différence est grande dans la traduction. Le premier serrant le texte de plus près et attribuant aux mots assyriens leur sens le plus ordinaire, traduit :

In Laribda a tower of stones
Over against lakes of water.

C'est cette interprétation que j'ai adoptée.

Je comprends d'ailleurs l'embarras de S. A. Smith; il est de tous points semblable à celui que j'ai éprouvé dans

le commencement pour la détermination du lieu géographique de Laribda.

Remarquons, en passant, que l'écrivain assyrien entend évidemment noter pour Laribda des circonstances insolites : or une forteresse de pierres est chose commune; un temple auprès de citernes est chose non moins commune en Orient; tandis que, en attribuant aux mots *bît-dûri, abni, gubbani,* le sens premier et plus ordinaire de : *forteresse, rochers, lacs,* le texte assyrien présente une description réelle, un vrai tableau.

Or ce tableau est caractéristique du lieu nommé actuellement : *El Arbid,* l'*Arbela* des Grecs, et il serait impossible de trouver dans tout l'Orient un autre lieu auquel on pût l'adapter.

El Arbid, d'ailleurs, est phonétiquement identique au *Laribda* des Assyriens.

CHAPITRE II

OPÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Nous avons maintenant à déterminer le lieu géographique des trois noms contenus dans le troisième alinéa de notre citation :

> Mon armée approvisionnée d'eau
> s'était avancée, avait marché
> à travers la terre de soif, le pays de la famine
> jusqu'à *Hurarina*, dans le voisinage de *Jarki*
> et d'*Azallê*, au pays de Mas; terre lointaine,
> où nulle bête du désert n'existe,
> Où nul oiseau du ciel ne fait son nid.

Le lecteur a déjà remarqué, sans doute, l'insistance de l'écrivain assyrien à réitérer les sinistres expressions dont il marque « le pays de Mas, terre de soif et de mort ». On les retrouvera encore plus loin en maints passages. Nulle part ailleurs les annales des Assyriens n'expriment d'une telle façon l'horreur que pouvait leur causer le souvenir odieux d'un pays où ils auraient été malheureux.

Ce qui accuse l'importance de cette observation, c'est que la Basanitide, en somme, ne mérite pas d'être dépeinte sous d'aussi sombres couleurs; moins fertile sans doute que certaines régions de la Mésopotamie, elle est

moins désolée assurément que telles autres contrées de la grande boucle de l'Euphrate, de l'Élamitide, et surtout de l'immense Badiet esh Sham, le terrible désert de Syrie; toutes contrées qui furent si souvent parcourues par les armées de Ninive, sans avoir jamais inspiré à ses écrivains d'aussi lugubres accents.

Pour qui possède quelque connaissance des Annales assyriennes et qui veut réfléchir et comparer, il paraîtra évident que cette fréquence insolite de traits d'une noirceur exagérée, sent l'exaspération du dépit haineux et prédit des catastrophes.

Cherchons donc Hurarina voisin de Jarki et d'Azallê.

Longtemps je m'acharnai à trouver le premier de ces noms au Birket *Er Ram*, et les deux autres dans le voisinage de ce beau lac (lac Phiala). J'interrogeai tous les documents publiés sur cette région, je tournai et retournai les expressions cunéiformes de *Iarki* et d'*Azallê*, sans pouvoir établir en cet endroit une adaptation rationnelle, ni de ces noms, ni surtout des autres éléments du récit assyrien.

Les motifs de mon obstination en cette tentative vaine, c'étaient d'abord les belles eaux du lac d'Er-Ram, et ensuite une observation faite par moi depuis longtemps en mes identifications de noms de lieu des documents assyriens. Je soumets cette observation au contrôle des assyriologues plus compétents que moi en langue assyrienne; la voici telle quelle :

J'ai constaté nombre de fois que la première syllabe de certains vocables assyriens ne se retrouve plus dans le nom actuel, qui a conservé cependant très exactement les autres éléments du nom assyrien. J'en ai conclu que cette première syllabe tombée, dont la forme rappelle d'ailleurs

assez sensiblement d'ordinaire celle de l'article des langues sémitiques, aurait été en effet l'*article*. Mais j'observais toutefois que la loi d'assimilation de la consonne de l'article arabe avec la lettre qui suit, limitée en cette langue, dans son état actuel, aux lettres dites *solaires*, semblait avoir été générale en langue assyrienne, au moins pour les noms géographiques, matière que j'ai mieux fouillée; que, de plus, cette assimilation, au lieu de se faire sur la première consonne du nom, se faisait parfois sur la seconde quand la première est une simple aspiration. La consonne de l'article s'assimilerait, en somme, sur la première consonne *articulée*, en négligeant l'*aspirée*, comme dans *Houl Houleh*, qui est le pays appelé aujourd'hui *El Houleh;* tandis que *El Kouroun* était nommé par les Assyriens : *Houk Kouroun*. Ces observations devaient m'induire à considérer la première syllabe du nom *Hurarina* comme un article, ce qui rendait plus exacte l'identification phonétique de ce nom avec celui d'*Er Ram*.

L'impossibilité de retrouver autour d'Er Ram la réalisation des conditions topologiques du texte assyrien, me démontra que je faisais fausse route; je compris alors que j'avais eu tort de ne pas tenir compte d'une autre observation sur la même matière, à savoir, que l'assimilation n'affecterait pas seulement la consonne de l'article, mais encore la voyelle, comme dans les exemples précédents. Par conséquent, pour le nom Hurarina, le premier élément, s'il avait été réellement l'article, serait devenu *Har* et le nom entier *Harrarina*, avec trois *r*.

Repoussé avec perte du lac Er Ram, je me rejetai sur le lieu nommé actuellement *Harran* el 'Aouamid, dans le voisinage et à l'Est de Damas. L'homophonie était évi-

dente; mais là encore je ne pus jamais adapter aux lieux les données topologiques du texte. Je n'y avais qu'une seule coordonnée, par conséquent rien de déterminé.

Ne trouvant, en somme, dans tout le pays de Basan aucun nom dont l'homophonie avec Hurarina fût apparente, je dus laisser de côté momentanément la question de similitude phonétique et étudier surtout les autres données du problème, les conditions homotopologiques.

Qu'on me pardonne ces longueurs; elles m'ont semblé utiles pour montrer les côtés ardus de mes recherches et mieux établir la valeur de mes procédés par la rigueur même de ma méthode.

La discussion méthodique des données topologiques qui se rapportent à Hurarina me conduisit dès lors irrésistiblement à placer cette localité à *Mzeirîb*, malgré l'absence complète d'homophonie des noms.

J'avais donc inscrit cette identification forcée; mais elle restait un point noir, une regrettable exception.

Un jour que je relisais : « *Across the Jordan, an exploration of part of Hauran and Jaulan*, by Gottlieb Schumacher », et dans ce livre la description de Mzeirîb, je remarquai que ce nom de Mzeirîb, qui signifie d'après lui « Le rendez-vous des pèlerins », ne s'applique qu'aux constructions ruinées, — d'origine arabe et relativement récente comme le nom, — qui entourent le grand bassin appelé : « Bahret-el-Bajjeh, » — « lac de Bajjeh »; que le village indigène, probablement antérieur au « Rendez-vous des pèlerins » de la Mecque, se nomme *Dukkakin*, دكاكين (1).

La lumière alors se fit; en tenant compte de la prononciation légèrement *chuintée* du د, et du son guttural de ك,

(1) *Across the Jordan*, p. 160.

DUKKAKIN (MZEIRIB.)

HURARIN (DES ASSYRIENS.)

Hurarin reproduit exactement la physionomie phonétique du nom arabe. On conçoit facilement l'interprétation qu'ont donnée les Assyriens au nom en question. La permutation des sons D et H est fréquente en Orient et nous l'avons déjà trouvée à *Dothaïn = Hotteïn;* les gutturales rapides arabes, d'autre part, pour les oreilles étrangères, rappellent toujours plus ou moins le son R; c'est ainsi que les Allemands, par exemple le docteur Hans Fischer, inscrivent sur leur carte *Razzeh* pour Ghazzeh, *El-Rôr* pour El-Ghôr. Sans doute, le son ڠ est moins guttural, moins *roulé* que le son غ; mais c'est simplement affaire de plus ou de moins, et nous n'avons pas d'ailleurs à justifier, mais à expliquer l'interprétation assyrienne de *Dukkakin* par *Hurarin*.

Dukkakin de Mzeirîb, pourvu des eaux les plus belles et les plus abondantes en toute saison, situé sur un plateau qui domine les pentes occidentales du Hauran jusqu'au lac de Tibériade, passe avec raison pour la clef de la région et possède à ce titre, encore à présent, une petite citadelle.

Cette place est sur la grande voie qui, de la Moabitide conduisait à Damas, à une soixantaine de kilomètres au Sud de Subbet-Firân, — le Subiti des Assyriens, — situé sur la même route où nous avons laissé la première armée d'Assurbanipal.

Subiti, d'ailleurs, établi sur un ressaut élevé du Grand Hermon, a une situation analogue; il domine et commande le pays de Mas du côté du Nord, comme Hurarin, du côté du Sud et de l'Est, et les deux places ensemble sont maîtresses des chemins qui conduisent vers le lac de Tibériade.

La seconde armée assyrienne arrivée et établie à Hu-

rarin pouvait facilement se mettre en communication avec la première restée à Subiti, et ne tarda pas à le faire, comme nous allons le voir. Les deux armées étaient, d'autre part, assez éloignées pour ne pas s'affamer l'une l'autre.

Le document assyrien nous dit que Hurarina est dans le voisinage de Jarki et d'Azallê; S. A. Smith a traduit : « Entre Jarki et Azallê. » Le terme assyrien *birit* signifie en effet : *entre;* mais il a aussi le sens de : *auprès de, dans le voisinage de.* Quelle que soit d'ailleurs la signification qu'on attribue à ce mot, Dukkakin de Mzeirîb y satisfait, comme on peut le voir dans notre carte nº 3, où nous avons inscrit, comme nous identifions ici : *Jarki* à El *Jarah,* El *Jarach;* et *Azallê* à Tell-el *Ash'ari.*

Ces deux places, situées sur la rive gauche du Nahr Erheir (Yarmouk), sont très abondamment pourvues d'eau en toute saison (1).

N'oublions pas que nous sommes ici dans le pays de Gabaa (Vulg.), de Γαιβαι (LXX), dans lequel le Livre de Judith place le lieu géographique de la réorganisation des forces assyriennes, augmentées de tout ce dont pouvait disposer Holopherne :

> Venit... in terram Gabaa,
> Accepitque civitates eorum et sedit ibi per triginta dies in quibus diebus adunari præcepit universum exercitum virtutis suæ. (Judith, III, 14-15.)
> « Il vint dans la terre de Gabaa, il s'empara des villes de ce pays et il y séjourna trente jours, pendant lesquels il commanda qu'on rassemblât toutes les forces de sa puissance. »

Jabéieh, où nous avons retrouvé Gabaa, Γαιβαι, est placé entre Subbet-Firân, — *Subiti,* — et Dukkakin de Mzei-

(1) *Across the Jordan*, p. 203-209, et p. 153.

rîb, — *Hurarin*, — à presque égale distance de l'une et de l'autre (1).

Voici la suite de l'inscription des prismes de Koyunjik :

Col. VIII, l. 111. La ruine d'Isammè
des habitants des tentes (?) d'Atar-Samaïn
et des Nabatéens j'accomplis;
hommes, ânes, chameaux et moutons,
115. leurs biens sans nombre je capturai.
Huit kasbu kakkaru
mon armée traversa victorieusement
et revint saine et sauve.
A Azallê elle but à satiété.
120. D'Azalla
à Kurasiti
six kasbu kakkaru à travers un pays de soif,
de famine, elle marcha.
Les habitants des tentes (?) d'Atar-Samaïn
Col. IX, l. 1. Et les Kidraï de Uaïtèh
fils de Bir-Dadda, roi des Arabes, j'assaillis.
Leurs dieux, leurs mères, leurs déesses, leurs femmes,
leurs familles, tous les habitants du pays de Kidri;
5. ânes, chameaux, moutons,
tout enfin, selon la volonté d'Assur et d'Istar
mes seigneurs, je pris de mes mains.
Je leur fis prendre le chemin de Damas.

Ces vingt-deux lignes nous rendent compte des opérations préliminaires avant la grande attaque, signalée plus loin, selon le style assyrien, par une formule particulièrement solennelle au début du récit de cette attaque.

Une observation qui n'a pas échappé sans doute à plus d'un lecteur en parcourant ces lignes bien assyriennes : Ce terrible pays de Mas, « terre de soif et de mort, où ne vole aucun oiseau du ciel, où pas même l'onagre ni la gazelle ne trouvent à paître » (ll. 83-90), cette « terre de

(1) Exactement à 25 kilomètres de Dukkakin; à 35 kilomètres de Subbet-Firân.

famine » (l. 123) possédait beaucoup d'ânes, de chameaux, de moutons, de biens de toutes sortes, — « sans nombre » !

On devine à l'avance que le premier souci de la seconde armée assyrienne, une fois arrivée et établie à Hurarin, dut être, après avoir « bu à satiété », de se mettre en contact avec la précédente, qui avait été laissée, par le récit des Prismes, à Subiti.

Aussi voyons-nous la première reconnaissance des forces assyriennes se diriger en effet vers le Nord. Son but sans doute était en même temps d'explorer ce pays toujours remuant, et qu'avait dû mettre en effervescence la nouvelle des préparatifs de résistance accomplis de toutes parts de l'autre côté du Jourdain et du lac de Tibériade. Mais surtout il s'agissait de faire des razzias pour grossir les effectifs en hommes et accroître les approvisionnements de l'armée; tous procédés usuels des Assyriens et expressément énoncés en notre récit.

Le bulletin de cette première reconnaissance, qui occupe les neuf premières lignes de la citation précédente, contient trois expressions géographiques. D'abord Isammê, que S. A. Smith a pris pour un homme et que je crois être un nom géographique, ou ethnique, ce qui est équivalent (1); d'autant que nous trouvons cette forme, conservée sans changement, dans un nom de lieu voisin

(1) Isammê', — plus clairement : Isammêih, — n'est point précédé du déterminatif *ordinaire* des noms d'hommes ni de celui des noms de ville ou de pays.  , qui le précède, a *quelquefois* la fonction de déterminatif aphone de nom d'homme, en raison de sa valeur idéographique : *homme*. Mais dans ce cas il peut tout aussi bien désigner, même sans le signe de pluralité, les hommes, les gens. La terminaison du nom Isammêih semble d'ailleurs ethnique, comme celle de *aï*, et pour ces deux motifs me paraît indiquer les hommes, les gens d'Isammê, les Isammites.

des deux autres dont la détermination est certaine : à Kalaah *Samma*.

Notre identification devrait être maintenue lors même qu'on voudrait regarder Isammê comme un homme, l'identité de bon nombre de noms d'hommes et de noms de lieu étant désormais chose établie.

La seconde expression, — celle-ci incontestablement géographique, — est *Atar Samaïn*, que S. A. Smith unit en un seul mot.

Je place cette localité à *Sanamaïn*, l'ancienne *Aera*, *Aere*. Ce dernier nom, interprétation gréco-romaine, probablement, d'un ancien nom indigène, répond au premier terme du nom assyrien *Atar*, tandis que le nom actuel reproduit le second, *Samaïn*.

Quelle pouvait être l'ancienne forme sémitique restée en *Aera*? J'inclinerai à admettre *Iadiel* (I Paral., v. 24), dont la physionomie phonétique se retrouve aisément en l'*Atar* assyrien. Quant à l'autre, *Sanamaïn*, c'est la forme complète du *Mahanaïm*, *Mashanaïm* de la Bible (1), et les données topologiques s'y adaptent de façon satisfaisante. Il en résulte que ce lieu, — comme beaucoup d'autres en Orient, — aurait eu plusieurs noms sémitiques.

La troisième expression, ethnique, *Nabâtaaï*, — les *Nabatéens*, — qui désigne une des populations contre lesquelles fut menée la reconnaissance, doit être localisée, d'après ce que nous avons dit précédemment, dans l'ancienne *Batanée*, qui en est la forme exacte avec métathèse et dont le nom est resté à la ville *Butaneh*, *Btaneh*, et au district qui la comprend, l'Ard el *Butaniyeh*.

Nous avons donc pour les trois expressions :

1) Gen., XXXII, 2; — Jos., XIII, 26, 30; XXI, 37; — I Par., VI, 80.

Isammê, Isammeih ou les Isammites = Kalaat es *Samma;*

Atar Samaïn = Aera, Sanamaïn;

Nabataai = Butaneh, Ard el *Butaniyeh.*

Il n'est pas probable d'ailleurs, d'après le temps marqué dans le récit, que la reconnaissance se poursuivit jusqu'au lieu nommé actuellement Butaneh ; il faut donc entendre simplement qu'elle trouva devant elle des hommes de la peuplade dont le nom est resté en cette ville.

Kalaat es Samma est la maîtresse place de la contrée appelée actuellement El Lejah, la Trachonitide des Gréco-Romains; elle commande cette contrée et la route de la Moabitide à Damas; il s'y trouve encore actuellement une petite citadelle.

Sanamaïn a une situation stratégique semblable sous ce dernier rapport, placée qu'elle est sur cette route à environ 47 kilomètres de Mzeirîb, distance concordante avec celle qui est indiquée dans le récit assyrien, — 8 kasbu kakkaru, — en donnant à cette mesure itinéraire la valeur que nous lui avons reconnue, de 6 kilomètres, = 48 kilomètres.

Par cette reconnaissance les Assyriens, indépendamment des objectifs indiqués précédemment, étaient devenus entièrement maitres du chemin de Damas, mesure nécessaire en raison de l'importance de la capitale de la Syrie, pour prévenir tout retour offensif et pour assurer leurs communications et leur ligne de retraite.

La première chose à faire, — ensuite, — après avoir « bu à satiété », à Azallè, — *Tell-el-Ash'ary,* — où les Assyriens étaient « revenus sans encombre », c'était de tâter les abords du terrain où allaient se faire les grandes opérations.

C'est ce qui nous est expressément rapporté dans la seconde partie de notre précédente citation.

La nouvelle armée se rend donc à *Kurasiti*, à une distance de 6 kasbu kakkaru, toujours « à travers un pays de soif et de famine ».

Nos lecteurs, pour la plupart, ont déjà reconnu en ce terme : *Khersa*, nom actuel, l'ancienne *Gersa*, la *Gerasa* de saint Jean et des géographes occidentaux, qui l'ont aussi appelée quelquefois *Gergesa*, localité bien connue, située sur la rive orientale du lac de Tibériade, presque en face de *El-Arbid*, *Laribda* des Assyriens, où ils établiront leur camp, comme l'a annoncé le texte des Prismes, et où se terminera la campagne.

Khersa est à 36 kilomètres de Mzeirîb, ce qui confirme en même temps et la détermination de Hurarin à Dukkakin, et la valeur itinéraire attribuée par nous à la mesure assyrienne.

En cette reconnaissance, dont l'importance tactique est manifeste et qui nous dévoile les desseins du général assyrien, il eut devant lui encore, d'après son récit, des hommes de la tribu dont le centre était à Atar Samaïn, qu'il avait déjà battue et razziée. Il nous parle ensuite des *Kidrai* de Uaiteh; ici nous ne pouvons nous contenter d'admettre, comme pour les gens d'Atar Samaïn, qu'il eut à les combattre en allant à Kurasiti, car la suite nous indique clairement qu'il alla faire encore une razzia à *Kidri* (col. IX, l. 4).

Kidri est phonétiquement identique à *Gadara*, dont la position est connue; c'est : Umm *Keis*, non loin de l'extrémité Sud du lac de Tibériade et dont il était important aussi de se rendre maître avant les grandes opérations; comme il était intéressant pour les Assyriens d'en enle-

ver la population avec « les ânes, les chameaux et tout enfin ».

Les Assyriens « leur font prendre le chemin de Damas », ce qui nous paraît indiquer clairement une dislocation de l'état-major, transféré du pays de Mas en cette ville, et la création en cet endroit d'un dépôt d'hommes et de vivres dont nous aurons encore à nous occuper.

S'il avait pu rester quelques doutes dans l'esprit du lecteur quant aux vraies intentions du général assyrien en cette deuxième campagne arabique, ils se seront assurément évanouis à la lecture des détails précédents du récit des Prismes, rationnellement étudiés au point de vue géographique.

Les Assyriens ne sont certainement pas allés à Kurasiti, au bord du lac de Génésareth, ils n'en ont pas longé les rives orientales du Nord au Sud, uniquement pour contempler ses belles eaux et ses aspects enchanteurs. Les razzias même, dans « le pays de la famine », ne furent pas le motif principal de cette courte expédition.

Ils sont partis de Hurarina et y sont revenus : c'est donc bel et bien une reconnaissance de guerre ; or, à la guerre, une reconnaissance est toujours l'indication sûre des projets du chef qui commande l'armée.

On peut donc tenir pour certain que s'ils sont allés tâter la vallée du Jourdain, c'est qu'ils se préparent à la franchir pour envahir la terre des Fils d'Israël.

Mais auparavant la prudence la plus commune leur imposait, à la grande distance où ils se trouvaient de l'Assyrie dont ils étaient séparés par de vastes solitudes, d'établir dans le pays où commençaient les affaires sérieuses, un important dépôt d'hommes et de vivres pour assurer leur ravitaillement, leurs communications et leur ligne de

retraite; et d'y maintenir des forces capables de surveiller efficacement et de contenir au besoin les mouvements possibles des habitants de la Syrie, du pays de Mas et de la Moabitide. Pour satisfaire à ces nécessités diverses, il fallait une ville importante, et il n'y en avait pas d'autre dans toute la région que celle de Damas, laquelle d'ailleurs par sa situation topographique, et aussi politique en tant que capitale de la Syrie, répondait excellemment à de telles exigences.

C'est aussi ce que fit le général d'Assurbanipal, comme l'énonce laconiquement son récit : « Les habitants de Kidri, les ânes, les chameaux, les moutons, tout enfin je pris de mes mains et *je leur fis prendre le chemin de Damas.* »

Les récits assyriens sont toujours très laconiques; ils ne se départent ici de cette extrême concision que pour se répandre en malédictions répétées contre cet affreux pays de Mas, « terre de soif et de mort », de lugubre mémoire.

Mais s'ils disent peu, ils disent cependant assez pour nous permettre de reconstituer leur plan d'attaque, en étudiant leurs réticences mêmes, à la lumière des notions les plus vulgaires de stratégie, aussi anciennes que la guerre, ou simplement du sens commun.

Ils nous ont dit, par exemple, qu'une première armée assyrienne après avoir parcouru « victorieusement » le pays de Moab et d'Ammon du Sud au Nord, est arrivée à Subiti; et sans inscrire à la suite la formule qu'ils emploient toujours pour marquer le retour vers Ninive : « ina taiartya », « à mon retour », ils ont fait partir une armée encore des rives du Tigre et l'ont amenée à Hurarin, dans la même contrée, « le pays de Mas ».

Nous en avons conclu avec certitude que la première

armée est restée cantonnée à Subiti, — Subbet Firân, — où elle occupait d'ailleurs une position stratégique de haute valeur, sur une éminence qui domine tout le pays, depuis les pentes méridionales du Grand Hermon jusqu'au lac de Génésareth d'un côté, et au pays des Ammonites de l'autre, à l'intersection des grandes voies de Damas vers la Moabitide, de Damas à la vallée du Jourdain, l'antique *Via Maris* des Gréco-Romains, et enfin de ces régions vers la Mésopotamie. Étant donné le but que poursuivaient les Assyriens et que nous révèle la suite de l'inscription, ils ne pouvaient abandonner une telle position jusqu'au moment de l'attaque définitive.

Le choix qu'ils ont fait de Hurarin, — Dukkakin de Mzeirîb, — pour y établir leur armée de secours, dénote aussi de leur part une admirable entente de la stratégie. En ce lieu, assez éloigné de Subiti pour que les deux armées pussent vivre sans s'affamer réciproquement, elles étaient cependant assez rapprochées pour s'appuyer l'une l'autre. En outre, comme nous l'avons déjà observé, cette seconde position commande, du côté du Sud, la Basanitide et tous ses chemins, comme Subiti au Nord.

On peut dire que ces deux places sont les deux portes de la frontière orientale de la Palestine vers le Nord. Et la seconde comme la première, à portée facile comme elle du passage du Jourdain, ne put être abandonnée avant le moment décisif de l'invasion, surtout pour être reportée en arrière du point d'attaque.

C'est pourquoi nous avons conclu que la seconde armée ne suivit point ses prises de Kidri, et que l'état-major seul et les réserves avec les prisonniers de guerre et leurs dépouilles « prirent le chemin de Damas ».

Quant à cet état-major général, il était naturellement

resté à Subiti avec la première armée qu'il y avait conduite, pendant que les forces de secours accourraient de Ninive. Naturellement aussi, à l'arrivée de celles-ci à Hurarina, le premier soin du général en chef devait être de s'établir avec elles en ce dernier lieu, pour se mettre en contact avec les nouvelles troupes, en prendre possession et acquérir sur elles, dans quelques opérations préliminaires, l'autorité nécessaire et le maniement facile de ces nouveaux éléments. C'est ce qui se fit à Atar-Samaïn, dans la première reconnaissance que nous racontent les documents assyriens.

Voilà donc les positions occupées par les armées assyriennes à la veille de l'invasion : un corps d'armée à Subiti ; un second à Hurarin ; l'état-major général, les réserves et les dépôts un peu en arrière, à Damas. — C'est ce que nous avons indiqué dans notre carte n° 3, d'une façon nécessairement vague quant aux positions précises ; les cantonnements assyriens devaient être beaucoup plus étendus que ne l'indique notre carte. Nous savons, en effet, par les Prismes qu'une partie de la seconde armée était établie à Azallê, pendant que le gros de ces forces restait à Hurarin, et qu'une autre partie probablement était cantonnée à Jarki.

Ces positions étaient on ne peut mieux choisies pour donner à l'attaque de la frontière israélite son *maximum* de puissance. La première et la seconde armée descendant à la fois des hauts plateaux de Basan, par une marche convergente vers le seul point des rives du Jourdain où le passage d'une armée est possible, vers Jisr Benât Yacoub, — *le pont des filles de Jacob*, — pendant que les réserves et l'état-major, par une marche rapide, arrivaient de Damas en franchissant la croupe méridionale du Grand-

Hermon et se précipitaient dans la vallée occidentale du Jourdain de façon à prendre à revers l'armée qui aurait pu défendre le passage du Jourdain : C'était assurément des dispositions bien propres à briser toute résistance.

La marche convergente des deux armées parties de Subiti et de Hurarin affectait, on le voit, la forme d'attaque en *coin*, le fameux et formidable *cuneus* des légions romaines, qui ne l'employaient pas seulement en tactique comme formation de combat, mais aussi en stratégie comme formation de marche avant l'attaque. Les Romains d'ailleurs ne l'avaient pas inventée, pas plus qu'ils n'avaient inventé en construction la voûte et l'aqueduc porté sur des voûtes, ainsi qu'on le croyait avant les découvertes modernes des documents assyriens et babyloniens.

Dans les diverses inscriptions cunéiformes, nous voyons les rois d'Assyrie nous dire qu'ils ont pénétré comme un *coin* dans telle ou telle contrée; les assyriologues traduisent d'ordinaire : « comme un javelot ». Quelques études élémentaires de stratégie et la connaissance du terrain où se livraient les combats, leur eussent donné, mieux que la linguistique sémitique, le vrai sens du mot qu'ils ont interprété de la sorte; et qui pour moi indique qu'ils sont tombés sur leurs ennemis par une marche en *coin*. N'appartenait-il pas, après tout, à ce peuple cunéiforme d'imaginer le premier une telle formation?

Lorsque nous indiquons le point nommé actuellement *Jisr Benât Yacoub*, comme le seul qui soit favorable au passage d'une armée ayant à franchir le Jourdain dans cette région, ce n'est pas, on le devine sans doute, en raison du petit pont qui s'y voit encore et qui a proba-

blement succédé à un pont plus ancien, qui n'était peut-être pas lui-même le premier qu'on eût construit en ce lieu. Cette étroite construction eût été apparemment insuffisante pour livrer un passage commode et assez rapide aux importantes masses des armées assyriennes; celles-ci d'ailleurs ne s'embarrassaient pas pour si peu et savaient, depuis des siècles, jeter des ponts sur les cours d'eau étroits et torrentueux, comme elles savaient traverser les larges fleuves de la Mésopotamie avec d'autres moyens, les fameux *kéllek*, faits de peaux de bœuf cousues en forme d'outres et gonflées d'air. Mais le pont qui existait certainement à cette époque à Jisr Benât Yacoub n'était pas à dédaigner, si étroit fût-il, en ce qu'il rendait plus facile et plus prompte l'occupation de la rive occidentale, et aussi la construction d'autres ponts volants dans le voisinage, si la défense de cette rive par les Israélites avaient rendu cette construction nécessaire. Surtout ce point était indiqué comme lieu obligé du passage des Assyriens, en raison de la configuration du terrain, et de l'aboutissement en cet endroit de toutes les routes du pays, qui s'y croisaient.

Les documents assyriens, d'ailleurs, ne nous indiquent pas l'importance numérique des forces d'invasion; nous en sommes réduits aux chiffres du livre de Judith, qui contient d'ailleurs des divergences selon les versions et les manuscrits. D'après la Vulgate (1), l'armée d'Holopherne au départ de Ninive, — la première armée, — aurait compté 120.000 hommes d'infanterie et 12.000 cavaliers; devant Béthulie, après un mois employé à compléter et grossir les effectifs, les forces de l'infanterie auraient été également de 120.000 hommes et celles de la

(1) II, 7.

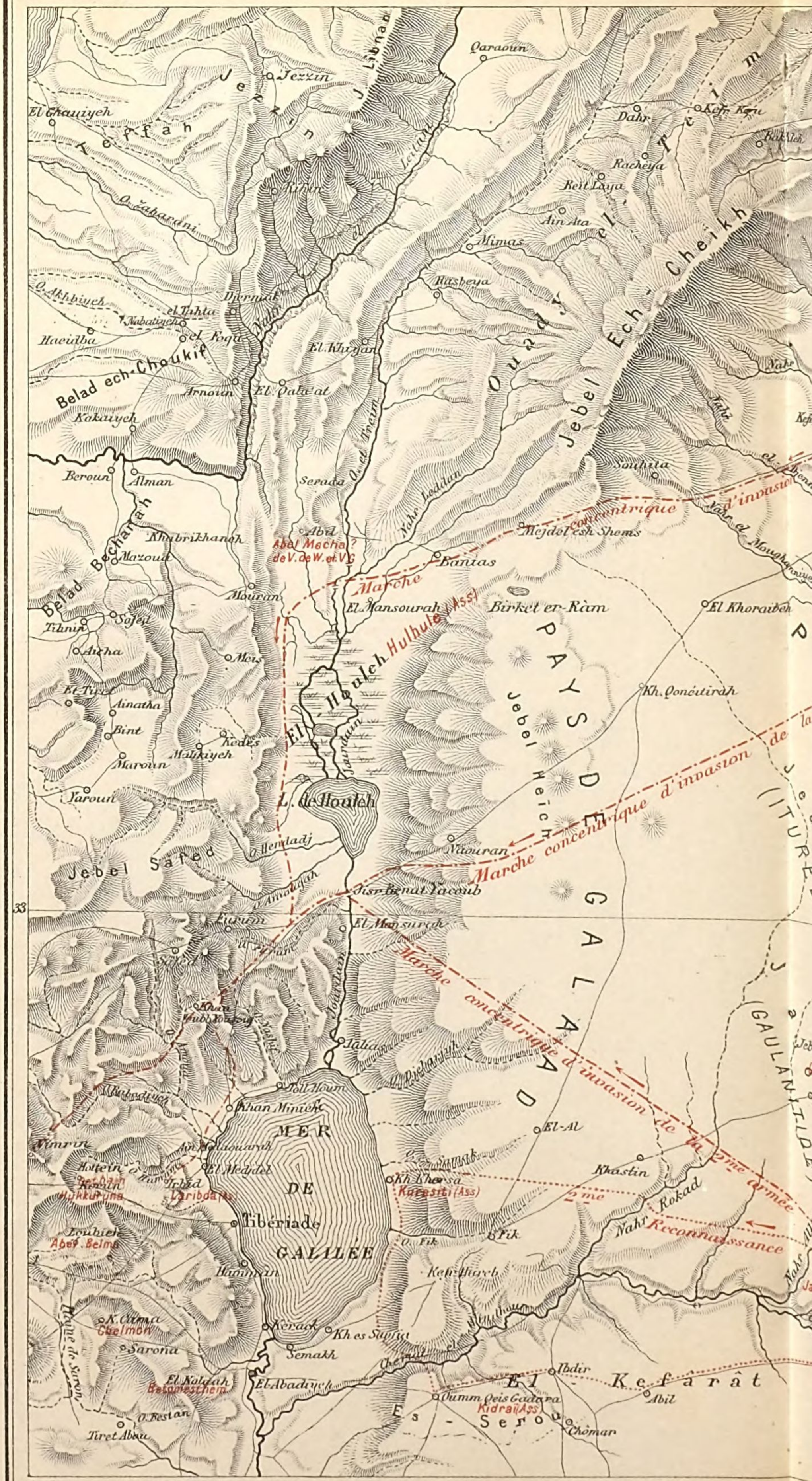
cavalerie de 22.000 hommes (1). De sorte que la réorganisation n'aurait eu, selon ces chiffres, d'autre effet que de combler les vides faits par la guerre pour l'infanterie, et que la cavalerie seule aurait été accrue de 10.000 chevaux.

Cela nous semble improbable ; les Assyriens ayant coutume au cours de leurs expéditions d'incorporer à leur armée la meilleure partie de leurs prisonniers de guerre, maintenaient de la sorte leurs effectifs quand ils ne les augmentaient pas. Il est donc plus admissible que les forces numériques des Assyriens ne furent pas amoindries au cours de leur première campagne arabique, ni de celles qui l'avaient précédé depuis le départ de Ninive.

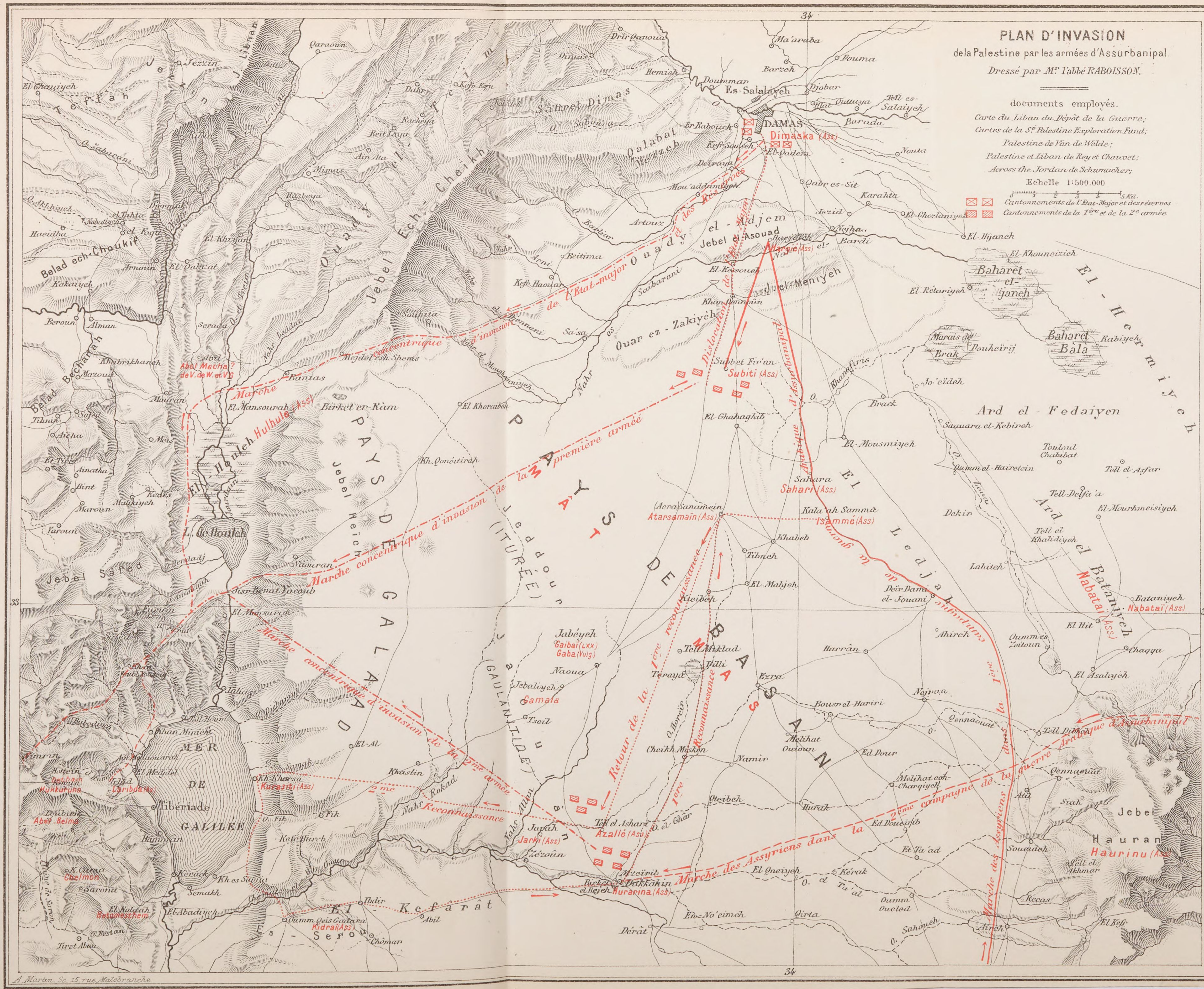
La version des LXX porte les effectifs assyriens devant Béthulie au chiffre de 170.000 fantassins, donnée beaucoup plus rationnelle. La réorganisation, — c'est-à-dire l'accession de la seconde armée venue de Ninive selon le récit des Prismes, — aurait donc accru l'infanterie assyrienne d'une force de 50.000 hommes.

La même version énonce pour la cavalerie le chiffre de 12.000 chevaux ; ici la leçon de la Vulgate qui porte 22.000 cavaliers, pour les mêmes raisons doit être préférée.

(1) VII, 2.



A. Martin, Sc. 15, rue Malebranche


PLAN D'INVASION
de la Palestine par les armées d'Assurbanipal.
Dressé par Mr l'abbé RABOISSON.
documents employés.
Carte du Liban du Dépôt de la Guerre;
Cartes de la St Palestine Exploration Fund;
Palestine de Van de Wolde;
Palestine et Liban de Rey et Chauvet;
Across the Jordan de Schumacher;
Echelle 1:500.000
Cantonnements de l'Etat-Major et des réserves
Cantonnements de la 1ère et de la 2e armée
DAMAS
Dimaska (Ass)
Es-Salahiyeh
Jebel Ech-Cheikh
Belad ech-Choukif
Jebel Safed
L. de Houleh
Houleh Hulhule (Ass)
Abel Macha? de V. de W. et V. G.
Banias
Birket er-Ram
PAYS DE GALAAD
PAYS DE BASAN
Jeddour (ITURÉE)
Djaulan (GAULANITIDE)
MER DE GALILÉE
Tibériade
Jabéyeh
Gaibai (LXX)
Gaba (Vulg.)
Gamala
Jarki (Ass)
Azallé (Ass)
Hurarina (Ass)
Kurasiti (Ass)
Kidrai (Ass)
Subiti (Ass)
Atarsamaïn (Ass)
Sahari (Ass)
Isammé (Ass)
Nabatai (Ass)
Haurinu (Ass)
Jebel Hauran
Ard el-Fedaiyen
El-Hermiyeh
El Ledjah
Ard el Bataniyeh
Marche concentrique d'invasion de la 1ère armée
Marche concentrique d'invasion de la 2me armée
Marche concentrique d'invasion de l'Etat-major
Marche des Assyriens dans la 2me campagne de la guerre Arabique d'Assurbanipal
Retour de la 1ère reconnaissance
Reconnaissance
Dislocation de l'Etat-major et des Réserves
A. Martin Sc. 55, rue Malebranche

CHAPITRE III

L'INVASION; LE SIÈGE DE HUK KURUN.

Voici maintenant la suite du récit assyrien :

Col. IX, l. 9. Au mois d'Ab, mois de la protection
10. de la belliqueuse fille de Sin,
le troisième jour, fête du roi des Dieux, Marduk,
de Dimaska je partis.
6 kasbu kakkaru, toute la nuit
je marchai et j'arrivai vers Hul Huleh.
15. Devant Huk Kuruna, montagne escarpée,
les habitants de tentes d'Abiâtê, fils de Têhri,
de Kidra, j'attaquai.
Je le mis en déroute; je lui pris son butin.
Abiâtê et Am,
20. les fils de Têhri, par l'ordre d'Assur et d'Istâr mes maîtres,
dans la bataille je pris de mes mains;
aux mains et aux pieds je leur mis les fers;
avec les dépouilles de leur pays
je les ai emmenés en Assyrie.
25. Ceux qui échappèrent à mes armes
s'enfuirent et gagnèrent Huk Kuruna, montagne escarpée.
A Manhabbi, Apparu,
Tenukuri, Sahuran,
Markanâ, Sadaten,
30. Belzikarmê, Tahna, Irrâna
et aussi en tous les lieux où se trouvaient des sources,
je plaçai des postes pour les garder;
je coupai les (cours d') eaux vives (nécessaires) à leur sub-
[sistance.

(Toute) boisson je fis rare à leur bouche;
35. Dans la soif et la faim se consumèrent leur vie;
les survivants dépecèrent les chameaux, leur richesse,
et pour apaiser leur soif en burent le sang et les eaux
[(urines).
Si quelques-uns dans les montagnes s'élevaient,
pénétraient, cherchaient un refuge,
40. aucun d'eux n'échappait à mes mains;
l'espace propre à leur fuite était tout en mon pouvoir.
S. A. Smith, *Die Keilschrifttexte Assurbanipals*, heft I, pp. 68-69.)

Suit une longue formule, bien connue, qui clôt d'ordinaire le récit de toutes les expéditions assyriennes, énumérant les prises en hommes, ânes, chameaux, moutons, etc., envoyés à Ninive; mais rien de la prise de « Huk Kurun, montagne escarpée ».

Le dernier événement de cette campagne est donc bien réellement un échec.

En face de ce document très important, il convient de présenter le récit du siège de Béthulie du Livre de Judith; mais auparavant débarrassons le terrain d'une difficulté, très légère, à la vérité.

C'est en effet une difficulté de chiffres, et nos lecteurs savent le peu d'état qu'en fait la critique moderne, à juste raison, et que nous en faisons nous-même.

Notre inscription note une distance de 6 kasbu kakkaru entre Dimaska, — Damas, — et Hul Huleh, c'est-à-dire 36 kilomètres environ d'après la valeur que nous avons reconnue à cette mesure itinéraire des Assyriens.

Nous avons déjà indiqué l'identification de *Hul Huleh* au pays nommé actuellement *El Huleh :* c'est la petite Célé-Syrie, soit la haute vallée qui s'étend sur les deux rives du Jourdain, depuis Banias au Nord jusqu'au canton

nommé Ard el Asseiferah au Sud du lac Houleh, — Bahr el Huleh.

La distance vraie entre Damas et cette région est en réalité de 62 à 65 kilomètres, en suivant la route passant par Katana et Medjdel esh Shems, que suivirent probablement, avec le général assyrien, son état-major, la cavalerie et une partie des réserves.

La solution de cette petite difficulté est des plus simples. Nous avons attribué au kasbu kakkaru une valeur de 6 kilomètres, et une durée de marche d'une heure; S.-A. Smith lui attribue une durée double et traduit constamment le terme kasbu kakkaru par le mot allemand : *Doppelstund*, une marche de deux heures.

Que si l'on admet l'estimation de S.-A. Smith, il n'y a plus de difficulté. L'étape nocturne de Damas au pays nommé El Huleh, aurait été de 12 heures et serait l'expression réelle de la distance entre ces deux points.

Si au contraire il faut attribuer à la mesure assyrienne, comme je continue à le croire, la valeur d'une heure de marche, on est forcé d'admettre ici une erreur de chiffres; la marche, ayant duré « toute la nuit », a duré plus de six heures. Il n'y a pas de nuit de six heures sous cette latitude, même en été.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il faut retenir, parce que ce n'est pas un élément chiffré, c'est la marche de « toute la nuit », parfaitement suffisante, — en une opération qui devait être nécessairement rapide, et qui était exécutée par l'état-major et la cavalerie, — pour les faire arriver de Damas aux environs de Banias.

Cette question résolue, nous citons le récit biblique du siège de Béthulie pour être comparé à celui du document assyrien de l'affaire de Huk Kurun.

Au milieu des clameurs retentissantes, multipliées sous toutes les formes, contre l'historicité du Livre de Judith, depuis près d'un siècle, par une *science* sûre d'elle-même autant que contemptrice de toute autre science, je ne sache rien d'aussi imposant que ce simple rapprochement de ces deux récits, l'un assyrien, l'autre biblique.

Voici celui du Livre de Judith d'après les LXX, complété pour les versets 6 et 7 par la Vulgate.

C. VII, v. 1. — Le lendemain, Holopherne ordonna à toute son armée et à tous ses alliés de marcher sur Béthulie; d'occuper les pentes des montagnes et de faire la guerre aux fils d'Israël.

2. — En ce jour, en effet, tous les hommes de ses armées partirent; la totalité de ses forces comprenait 170.000 fantassins et (22.000 cavaliers. — *Vulg.*), sans compter les hommes employés aux bagages, en nombre considérable.

3. — Ils envahirent la vallée voisine de Béthulie, au-dessus de la source, et s'étendirent en largeur jusqu'au-dessus de Dothaïn et jusqu'à Abelmaïm (*C. Sinaïticus*); en longueur depuis Béthulie jusqu'à Kyamon qui est situé en face (de la plaine) d'Esdrélon.

4. — Les fils d'Israël, quand ils virent leur multitude, furent saisis d'un grand effroi et ils se disaient l'un à l'autre : Maintenant ils couvrent toute la face de la terre, et ni les croupes des montagnes, ni les vallées ne peuvent en porter le poids.

6. — (*Vulg.*) Or, comme Holopherne parcourait les alentours de la place, il trouva une source dont l'eau s'écoulait dans la ville par un aqueduc situé au midi; il fit couper cet aqueduc.

7. — Cependant non loin des murs, il y avait d'autres sources où ils puisaient furtivement de l'eau, moins pour se désaltérer que pour amoindrir la soif (*Ad refocillandum potius quam ad potandum*) :

8. — (*LXX.*) Or les chefs des Fils d'Esaü (les Iduméens) et tous les princes de Moab et les capitaines des pays maritimes s'avancèrent (vers Holopherne) et dirent :

9. — Écoute nos paroles, ô notre maître, afin que ta puissance n'ait pas à subir d'échec.

10. — Car ce peuple des Fils d'Israël a confiance non dans la

force de ses armes, mais dans la hauteur des montagnes qu'il habite. Car il n'est pas facile d'atteindre le sommet des montagnes.

11. — Et maintenant, Seigneur, garde-toi de les combattre comme on fait dans une bataille, et tu ne perdras pas un seul de tes hommes.

12. — Reste dans ton camp; garde tous les hommes de ton armée, et tes serviteurs prendront possession de la source qui sort du pied de la montagne.

13. — Parce que c'est là que s'abreuvent tous les habitants de Béthulie. Ils mourront de soif et rendront leur ville. Et nous et nos hommes nous monterons sur les sommets des environs et veillerons à ce qu'il ne sorte pas un seul homme de la ville.

14. — Et ils périront de misère, eux, leurs femmes et leurs enfants; et avant qu'on ait tiré l'épée contre eux ils seront terrassés sur les places de leur ville.

15. — Et tu les châtieras ainsi de s'être révoltés et de ne t'avoir pas obéi dans la paix.

16. — Et ces paroles plurent à Holopherne et à tous ses officiers, et on se résolut à faire comme ils avaient dit.

17. — Un détachement des Fils d'Ammon décampa et avec eux 5.000 Assyriens; ils s'établirent dans la vallée et s'emparèrent des eaux et des sources où puisaient les Fils d'Israël.

18. — Les Fils d'Esaü et les Fils d'Ammon (l. pl. : de Moab) montèrent camper sur les montagnes en face de Dothaïn et ils envoyèrent des postes au Midi et à l'Est en face d'Acrebel, qui est voisin de Chus, situé au-dessus du torrent de Mochmour. Le reste de l'armée des Assyriens demeura campé dans la plaine et couvrait toute la face de la terre. Leurs tentes et leurs bagages formaient plusieurs camps séparés; leur multitude était très grande.

19. — Les Fils d'Israël crièrent vers le Seigneur leur Dieu, parce que leur courage défaillait, se voyant entourés de tous leurs ennemis de façon à n'avoir aucun moyen d'échapper au travers de leurs rangs.

20. — Et le cercle des camps des Assyriens, fantassins, chariots, cavalerie, demeura ainsi autour d'eux pendant trente-quatre jours. Tous les vases de provision d'eau qui étaient chez les habitants s'épuisèrent;

21. — Les citernes furent vidées, et il ne leur resta pas de

quoi boire suffisamment pendant un jour seulement, et on rationna l'eau qui leur fut distribuée.

22. — Et leurs enfants et leurs femmes se désespéraient, et les jeunes gens consumés de soif tombaient sur les places et dans les rues qui menaient aux portes.

La seule juxtaposition du récit assyrien du siège de Huk Kurun, et du récit biblique du siège de Béthulie, sera pour tout homme libre de parti pris, une démonstration évidente et décisive de l'identité de ces deux sièges, indépendamment de tout autre argument. Ces descriptions, en effet, ne sont point choses banales en elles-mêmes; les détails d'un investissement si complet et si étroit que pas un homme n'y peut échapper; d'occupation des sources, des ruisseaux et de tous les points d'aiguade; d'aqueducs coupés, d'angoisses des assiégés réduits à la dernière extrémité par la soif et la faim, ne peuvent se retrouver aussi semblables dans deux récits de cette époque reculée, par une coïncidence fortuite. Et ce qui donne à cette observation un maximum de force démonstrative, c'est que nos deux récits sont l'un et l'autre chose absolument exceptionnelle, on peut dire inouïe, dans leurs littératures respectives.

La Bible, en effet, non seulement ne nous offre *aucune* autre description de siège d'une ville en rien comparable à celle du Livre de Judith, mais on peut dire qu'elle n'en contient aucune qui soit quelque peu détaillée.

On en peut dire au moins autant des annales assyriennes; et le récit des Prismes exposé plus haut est un fait absolument exceptionnel, dont on ne peut trouver aucun analogue dans toute la littérature cunéiforme. Le seul passage des inscriptions qui contienne quelque chose, — bien peu de chose! — se trouve précisément dans les

Prismes, à propos du siège de Tyr. Il y a en tout trois lignes, que voici d'après S.-A. Smith :

Col. II, l. 52. J'ai élevé des ouvrages fortifiés contre lui,
Sur mer et sur terre j'ai pris ses chemins,
Sa vie (ses ravitaillements) j'ai gênée, j'ai réduite au besoin.
(*Die Keilschrifttexte Asurbanipals*, heft I, p. 15.)

En fait, les Assyriens n'étaient pas forts pour les longues opérations de siège; ils enlevaient les places par surprise ou par trahison, quelquefois de vive force : mais les sièges réguliers semblent leur être inconnus. En tout cas on peut porter à tous les assyriologues le défi de trouver, dans les documents connus à cette heure, aucun analogue au récit des Prismes que nous avons rapporté, pour le siège de Huk Kuruna.

A cet argument d'une valeur entièrement démonstrative à lui seul, viennent s'ajouter les nombreux arguments que nous a fournis déjà l'étude géographique de la matière, et ceux qu'elle va nous donner encore; et qui sont tels que jamais cause historique n'en réunit, à notre connaissance, d'aussi puissamment décisifs.

Étudions chacun des noms de notre document assyrien.

Huk Kuruna, Huk Kurun, — *sadu marsu* — montagne élevée et escarpée, — a été identifiée plus haut à *El Kurun*, appelé aussi Kurun Hattin.

C'est la dernière localité nommée dans le récit de la seconde campagne arabique; c'est là que s'est terminée l'expédition. Nous avons déjà vu, d'autre part, dans le préambule sommaire de cette campagne, que le point extrême y est aussi nommé « Laribda, forteresse rocheuse située auprès et au-dessus des lacs ». Nous avons fixé ce lieu à *El Arbid*, phonétiquement et topologiquement identique. Ces observations nous obligent à retrouver ces deux noms,

Huk Kurun et Laribda, pour ainsi dire sur le même point. En effet :

Laribda, *El Arbid*, est située à deux kilomètres et demi au Nord-Est de Kurun, presque au pied de cette montagne.

Viennent les neuf localités que le général assyrien fit occuper au cours du siège, pour intercepter toute communication des assiégés et tout moyen de ravitaillement et d'aiguade. Elles forment un circuit complet, autour de Huk Kurun, dont on peut suivre le développement sur notre carte, en commençant au Nord par :

Manhabbi qui se retrouve à Ain *Mandawerah*, — à 4.500 mètres au Nord-Est d'El Arbid ; — l'on y voit une source très abondante et célèbre. — Le docteur Lortet écrit ce nom *Moundawerah* (*Tour du Monde*, t. XLIII, pp. 214, 219). La plupart des auteurs l'écrivent : *Mudawerah*, ce qui serait plus correct si le nom ancien signifiait, comme on le dit : « source ou fontaine ronde ». Mais ce me paraît une adaptation arabe assez récente. En comparant la forme inscrite par le docteur Lortet, et assurément entendue par lui, aux descriptions des auteurs depuis Josèphe, qui ne tarissent pas d'éloges sur les charmes du lieu, tout comme la source ne tarit pas d'eaux délicieuses, on serait disposé à admettre que le nom ancien et plus poétique de la fontaine aurait été *Man'ammim*, מַנְעַמִּים « *délices* », « douces choses ». — L'homophonie serait plus complète, quoiqu'elle soit suffisante dans l'autre cas.

Apparu s'identifie à *'Abou Fureiweh*, vallée et cours d'eau, voisins et à l'Ouest de Ain Mandawerah.

Tenukuri est homophone de *Genesar*, qui fut le nom du lac, venu probablement, presque sûrement d'un nom de lieu de cette forme.

A propos de Kinereth, qui avait été le premier nom bi-

blique du lac, H. Reland, avec la perspicacité et la sûreté de jugement qui le distinguent, rejetant avec raison l'étymologie connue, — d'après laquelle le lac aurait tiré son nom du sens de ce mot « harpe », à cause de sa forme qui figure plus ou moins celle d'une harpe, — estime plus rationnel que le lac ait reçu son nom de la ville riveraine de *Kenereth*, nommée plusieurs fois dans la Bible (Num., XXXIV, 11; — Deut., III, 17; — Jos., XIX, 35). Il rejette également l'opinion de saint Jérôme qui identifiait Kenereth à Tibériade, par la raison décisive que Kenereth appartenait à la tribu de Nephtali (Jos., XIX, 35) et que Tibériade se trouve dans une région qui faisait partie incontestablement de Zabulon.

On sait que le lieu de Kenereth, aussi bien que le lac, s'est appelé à une certaine époque *Genesar*, probablement sous l'influence de l'invasion des éléments chaldéens dans la langue hébraïque. Il est entièrement conforme aux habitudes arabes, qu'ils aient retenu le vocable le plus ancien et rejeté la modification d'origine étrangère, qui persistait encore au temps de Notre-Seigneur J.-C. et des Évangélistes. Voilà pourquoi nous ne trouvons plus trace, dans la région, du nom *Genesar*, tandis que nous avons l'ancien *Kenereth*, demeuré dans le *Kaneitriyeh* actuel, dont les affinités phonétiques d'ailleurs, avec *Genesar* sont incontestables. C'est pourquoi nous inscrivons sans aucune hésitation : Tenukuri = *Genesar* = *Kenereth*.

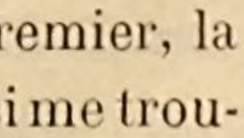
SA'URAN est isophone de *Sarona*.

MARKANA, est homophone de *Kama*, pour la seconde partie de ce terme; la première « Mar » me paraît être un nom de district, qui est resté d'ailleurs, puisque ce district se nomme actuellement Ard *Mar*adem; soit Kana du district de Mar ou Markana.

Sadaten est isophone de Kalaat es *Soda*, moins la terminaison qui a pu tomber, ou plutôt aura été ajoutée par les Assyriens, ce qu'ils faisaient assez souvent.

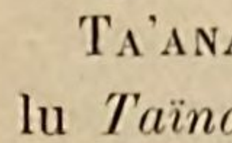
Il y a dans la même région, et par conséquent suffisamment homotopologue, un autre lieu nommé Kefr *Sabt*, dont l'homophonie me semble un peu inférieure malgré la présence de l'élément T absent dans l'autre. Je l'inscris aussi, mais avec le signe du doute (?).

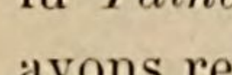
Belzikarmê, en valeurs phonétiques sémitiques devait être lu : *En-zi-kar-mê*. C'est par une vraie inspiration que Samuel Alden Smith, rompant avec la fameuse règle de lecture des valeurs phonétiques, a attribué au premier signe la valeur idéographique *Bel*, sans aucun autre motif d'ailleurs qu'une sorte d'intuition. Il a été d'autant plus heureux en cette infraction aux règles d'assyriologie dont j'ai rejeté plusieurs fois la rigueur, que ce Belzikarmê occupe, dans le cercle d'investissement décrit par les Prismes, un rang qui le fait coïncider avec la place que nous avions assignée déjà à *Belthem*, *Belmaïn*, *Abelmaim* de Judith, — *Abel Machéa* de Josèphe; — *Abel Beth Maacah* du livre des Rois; toutes modifications de ce dernier nom, qui est le plus ancien, avec lesquelles Belzikarmè a des affinités phonétiques assez visibles.

Il y a plus. Puisque S.-A. Smith a commencé, on ne peut trouver mauvais que je continue, et que, comme lui, — mais autrement que lui, en ce sens que je n'agis point sous le souffle d'une inspiration, hélas! ni d'une intuition, ces moyens sont trop au-dessus de moi, — je fasse à mon tour une toute petite infidélité aux lois assyriologiques et préfère pour le second signe, comme lui pour le premier, la valeur idéographique à la valeur phonétique. Ainsi me trouvant sûr du nom exprimé dans les prismes par 

lu par S.-A. Smith *Bel-zi-kar-mè*, sachant donc déjà le vrai vocable : *Abel Beth Maaçah*, j'en profite pour donner au second signe, sans courir aucun risque d'errer, sa valeur idéographique *Butu*, *But* (R. Brün. 2307), au lieu et place de sa valeur phonétique sémitique *Zi*. — Assyriologues, voilez-vous la face devant ce nouvel attentat, mais anathématisez d'abord S.-A. Smith qui m'a entraîné par son exemple! Toujours est-il que l'expression assyrienne lue de la sorte nous donne : *Bel-but-kar-mê*, ce qui, en retournant la métathèse chère aux Orientaux, mais plus chère et habituelle aux Assyriens, amène sous nos regards : *Bel-but-mêkar* identique à *Abel Beth Maacah*.

Nous avons établi que le lieu qui porte tant de noms s'appelle aujourd'hui simplement : *Lubieh;* d'Abel voilà ce qui nous reste!

Ta'ana,  exactement *Ta-ai-na-a*, doit être lu *Taïna*. C'est le *Dothaïn* du livre de Judith, que nous avons retrouvé à *Hattin*, *Hotein*.

Irana,  doit être localisé à *Nimrin*, et ferme le cercle d'investissement.

En donnant au premier signe, à l'exemple de S.-A. Smith, sa valeur idéographique *ina*, — il n'y a que le premier pas qui coûte, — nous avons : *Inarana*. Cette lecture me paraît la vraie parce qu'elle reproduit mieux le nom actuel.

Nous n'avons invoqué en cette énumération que les seuls motifs d'homophonie ; les données topologiques sont indiquées par l'ordre des noms qui forment un circuit elliptique autour de Huk Kurun, et qu'on peut lire sur notre carte. Cet ensemble présente une force probante qui défie toute contestation.

Mais ce qui n'est pas moins démonstratif, c'est la coïnci-

dence des noms de lieu inscrits dans le Livre de Judith selon les LXX, avec les noms assyriens des Prismes. Sans nous arrêter à signaler ici une à une ces coïncidences, nous engageons le lecteur à les relever lui-même sur notre carte, où les postes d'investissement du Livre de Judith sont indiqués par de petits triangles *blancs*, et ceux des prismes par des triangles *hachés*.

On remarquera peut-être que l'un des noms bibliques ne se trouve pas dans l'inscription des prismes, *Chus;* mais nous ne devons pas oublier que le texte assyrien a pris soin de nous avertir que sa liste n'est pas complète, puisqu'il y ajoute : « et aussi tous les lieux où se trouvaient des sources ». (L. 31.) Ce qu'il est important de remarquer aussi, c'est que la liste assyrienne est beaucoup plus complète que celle du Livre de Judith.

En indiquant sur notre carte les divers « camps séparés » des forces assyriennes, nous n'avons pas eu la prétention, — est-il besoin de le dire? — de fixer la véritable place de ces campements, mais simplement de donner une idée très approximative de l'espace occupé par ces forces d'après le Livre de Judith, qui nous apprend que l'armée assyrienne s'étendait d'un côté, le plus petit, depuis Dothaïn-*Hotein*, jusqu'à Abelmaïm-*Loubieh;* et de l'autre, le grand côté, depuis Béthulie-*Kurun*, jusqu'à Kyamon-*Kama*. C'est ainsi, évidemment, qu'il faut entendre les termes du Livre de Judith ; εἰς εὖρος, εἰς μῆκος (VII 3). Nous avons même, hypothétiquement, dépassé ces limites en plaçant un des camps sur le plateau qui s'étend à l'Ouest de Nimrim. Cette position à cheval sur les croupes qui séparent la plaine de Battouf, au Nord, de celle de Touran, au Sud, commande tous les chemins

qui venaient de la Galilée du côté de l'Ouest et du Nord et ne fut pas certainement négligée.

J'ai placé aussi un camp en face d'El-Arbid, pour l'unique motif de cette indication de texte assyrien :

> De Hadatta je partis,
> à Laribda, une forteresse de rochers
> en face et au-dessus des eaux des lacs
> j'établis mon camp. (Col. VIII, ll. 100-130.)

Je reconnais d'ailleurs que cette indication est assez vague, surtout en tenant compte des habitudes de style annaliste des Assyriens; enfin je dois reconnaître encore qu'il serait excessif d'en conclure que ce fut la première position occupée par les Assyriens en arrivant devant Huk Kurun, comme j'avais eu le tort de le penser à l'époque, déjà presque lointaine, où j'établissais ma « carte du siège de Béthulie », et comme je l'avais indiqué sur cette carte. Je confesse que ce fut, de ma part, chose un peu légère et irréfléchie. La réflexion venue, je fus forcé de voir, étant donnés les us et coutumes du style annaliste assyrien, que cette indication appartenant au préambule sommaire de la campagne, le campement devant Laribda avait dû être la *dernière* position occupée et non la première. Mais déjà ma carte était gravée, un remaniement, toujours possible, était difficile et dispendieux; j'ai jugé plus simple, plus franc et moins coûteux de faire ici mon « meâ culpâ ».

Selon nos habitudes, nous allons donner ici la récapitulation de toutes les identifications des noms géographiques contenus dans le récit assyrien de la seconde campagne de la guerre Arabique :

Hadatta = *Hadîtha*, île et ville de l'Euphrate;

Laribda = *El Arbid*, Arbela des Grecs, Acrebel du L. de Judith (LXX);

Pays de Mas = pays de *Basan;*

Hurrarin = *Dukkakin* (Mzeirib);

Azallê = Tell el *Ashari;*

Jarki = *Jarah, Jarach;*

Atar Samaïn = *Aera, Sanamaïn;*

Isammê = Kalaat *es Samma;*

Nabataï = *Bataniyeh;*

Kurasiti = *Khersa* (*Gersa*);

Kidraï = *Gadara*, Oumm *Keis;*

Dimaska = *Damas;*

Hul Huleh = *El Huleh;*

Huk Kuruna = *El Kurun;*

Manhabbi = Ain *Mandawerah* (= *Man'ammim*);

Apparu = O. *Abu Fureiweh;*

Tênukuri = *Genesar, Kaneitriyeh;*

Sa'uran = *Sarona;*

Markana = *Kama* de *Maradem;*

Sadaten = Kalaat es *Soda;*

Belzikarmê (Bel-but-mêkar) = *Abel Beth Maacah* = [*Lubieh;*

Taïna = *Dothain* = *Hotein, Hattin;*

Inarana (Irana) = Nimrin.

Dira-t-on encore que les documents assyriens se taisent sur le siège de Béthulie?

Ce n'est pas sans intention que nous récapitulons toujours nos identifications à la fin de chaque partie de notre étude et que nous les présentons ainsi, en quelque sorte, rangées en bataille. L'*ordre dispersé* dont il est si souvent parlé de nos jours, est très utile à la guerre pour préparer le terrain et faciliter les approches; mais pour

l'attaque, pour donner l'assaut, il n'est rien de tel qu'une colonne aux rangs serrés et profonds.

On rencontre parfois encore des esprits sceptiques qui voudraient n'être pas forcés d'admettre choses aussi nouvelles que nos démonstrations, et qui chercheraient un refuge dans cette banale fin de non-recevoir, « que, des similitudes de noms, il s'en trouve partout; qu'on arriverait, avec les subtilités de la phonétique, à trouver une ville quelconque de l'Amérique ou de l'Asie dans le voisinage de Pontoise ou de Chaillot, » etc., etc.

Une ville, peut-être! passe pour deux ou trois villes, quoique la chose devienne déjà singulièrement difficile. Mais en présence d'une longue liste de noms, qui n'ont pas seulement entre eux une similitude approximative, mais qui phonétiquement sont identiques et qui répondent exactement aux relations topologiques que portent les textes, les plus prévenus et les plus sceptiques sont bien forcés de se rendre; et notre petit bataillon les déloge victorieusement de leur fin de non-recevoir.

Cette plaisanterie surannée de Pontoise ou de Chaillot, au surplus, ne peut s'appliquer en aucun cas à nos identifications, même lorsqu'elles sont isolées. Nous n'avons jamais prétendu, en effet, les établir sur les seules affinités phonétiques, fussent-elles des plus exactes. Nous nous sommes même constamment opposé aux déterminations qui ne reposeraient sur d'autres bases que celles de l'homonymie, laquelle ne constitue qu'une seule des deux coordonnées archéologiques nécessaires, selon nous, à la détermination d'un nom de lieu ancien. Mais de même qu'en géométrie un point est déterminé par l'intersection de deux lignes; comme en géographie ou en cosmographie, la rencontre en un même point des coordonnées terrestres

ou célestes fixe la situation de ce point, ainsi la coïncidence en un même lieu de nos deux coordonnées archéologiques, les conditions homophoniques d'une part, les données homotopologiques de l'autre, quand elles sont claires et exactes, déterminent sans possibilité d'erreur, l'identification d'un nom de lieu ancien, même quand cette identification se présente seule et isolée; l'exactitude des données homotopologiques supplée, dans ce cas, à la pluralité plus ou moins grande des noms identifiés. Cette pluralité, d'ailleurs, n'a d'importance précisément qu'en tant qu'elle énonce plus clairement ou qu'elle confirme les données topologiques.

Nous avons exposé cette théorie ailleurs et n'entendons pas nous y arrêter ici plus longtemps; mais nous n'entendons pas non plus en rien abandonner, à cette heure moins que jamais, alors que nous en avons éprouvé la valeur, en retrouvant dans un document assyrien la confirmation éclatante des découvertes qu'elle nous avait procurées.

Nous pouvons donc considérer comme faits désormais acquis :

1° L'exactitude de la concordance descriptive (quant au siège de Béthulie) de nos deux sources, l'une assyrienne, l'autre biblique;

2° L'exactitude du parallèle géographique des mêmes.

Il nous reste à étudier la question chronologique; nous aurons de ce chef deux études intéressantes : l'une sur le temps de l'année où se sont passés les événements, elle fera l'objet du chapitre suivant; l'autre, plus expressément chronologique et qui viendra plus tard, discutera le rang que doit occuper dans la chronologie générale l'année même où ils eurent lieu.

PLAN DU SIÈGE DE BÉTHULIE.

Dressé par Mr l'abbé RABOISSON.

d'aprés la carte au 1:63.360 de la Société Palestine Exploration Fund. pour l'état actuel.

Echelle de 1:100.000.

0 1 2 3 K.

Légende.

1ères positions des forces Assyres selon le livre de Judith;
" " de l'Etat Major Ass. d'aprés les Inscr. Cunéif;
Postes d'investissement d'aprés Judith;
" " " d'aprés les Inscr. Cunéif;

A. Martin. Sc. 25. rue Malebranche

CHAPITRE IV

QUESTION DE TEMPS.

L'objet de l'étude actuelle est donc affaire de calendrier, plutôt que discussion de chronologie proprement dite.

Nous puiserons d'abord aux sources assyriennes et ensuite aux sources bibliques.

I. Documents cunéiformes. — Les Prismes nous parlent du mois de *Sivan*, — col. VIII, ligne 96 du P. R^{m}. 1.; — mais en quel sens? Les interprètes diffèrent d'avis : selon les uns, généralement plus anciens, — comme Georges Smith, Joachim Ménant, — le texte assyrien nous dirait que l'armée assyrienne a marché *pendant le mois de Sivan* pour aller de Ninive à Hurrarina, au pays de Mas. Selon les travaux plus récents de Samuel Alden Smith, le sens dudit texte serait simplement que l'armée est partie de la ville nommée Hadatta, sur l'Euphrate, étape intermédiaire entre Ninive et le pays de Mas, *au mois de Sivan*, le vingt-cinquième jour des fêtes de la déesse de Babylone.

Ayant pris le parti, comme nous en avons averti nos lecteurs, de suivre la traduction de ce dernier, nous avons enregistré son interprétation dans notre numéro

du 15 septembre, nous réservant de faire nos observations en temps utile.

Notons d'abord que la différence entre les deux interprétations est de minime importance quant aux conclusions à en tirer pour cette étude : un peu plus de précision en la première, un peu moins dans la seconde, et voilà tout. La même époque de l'année est indiquée dans les deux, légèrement vague ici, là entièrement définie.

Comme les motifs de ces divergences sont questions de ponctuation et par conséquent de logique, plus que d'assyriologie, nos lecteurs, gens de sens droit, sont aussi bien en état de juger le débat que les plus savants assyriologues.

Nous allons leur soumettre les pièces de conviction, soit d'une part le texte assyrien, selon la propre lecture de Samuel Alden Smith, et sans aucune ponctuation, puisque les Assyriens n'en usent pas; et d'autre part la traduction *mot pour mot* de ce texte, aussi sans ponctuation. Le lecteur fera lui-même la distribution des points et des virgules, selon la logique et le simple sens commun, et décidera ainsi de la question.

Arku Uaitê' sar Aribi	Contre Uaitêh roi d'Arabie
u Abiaté' sa itti emuki	et Abiateh qui avec les forces
Nabaitiai illika	des Nabatéens s'étaient avancés
irdû illiku ina arah Simanu arah [Sin	elle (l'armée) entra en campagne [elle marcha pendant le mois de [Sivan mois de Sin
apal ristû asaridu sa Bêl	fils aîné de Bêl
umu XXV sadahu sa Bêlit Bâbili	le 25e jour de la procession de la [déesse de Babili
kabitti ilâni rabûtê	la plus puissante des grands dieux
ultu Hadatta attumus	de Hadatta je partis

(Col. VIII, ll. 93-100).

Je ne crois pas que nul de nos lecteurs hésite un seul instant à ponctuer comme l'avaient fait Georges Smith et J. Ménant; excepté, peut-être, ceux qui, étant de nationalité et de langue allemande, comme Samuel Alden Smith, seraient comme lui portés à trouver plus volontiers partout la construction du *hoch Deutsch*, qui renvoie toujours le verbe à la fin de la phrase.

Ils ponctueront donc assurément de la sorte :

> Contre Uaitêh roi d'Arabie
> et Abiateh qui, avec les forces
> des Nabatéens, s'étaient avancés,
> elle (l'armée) entra en campagne; elle marcha pendant le
> [mois de Sivan, mois de Sin
> fils aîné de Bêl.
> Le 25e jour de la procession de la déesse de Babili,
> la plus puissante des grands dieux,
> de Hadatta je partis.

Notons encore que, même dans l'interprétation de Samuel Alden Smith, nous pourrions dater du commencement de Sivan, le départ de Ninive de l'armée assyrienne; mais il resterait quelque incertitude sur l'époque exacte du départ et de l'arrivée de cette armée à Hurrarin, dans le pays de Mas.

Nous nous en tenons cependant, bien entendu, au parti de la logique, qui est celui de la clarté et de la précision. A notre sens donc, l'armée d'Assurbanipal est partie de Ninive au commencement du mois de Sivan et a marché pendant tout le cours de ce mois.

Elle s'arrêta sans doute à Hadatta pour prendre part aux fêtes de la déesse de Babylone qu'on y célébrait, cette ville appartenant à la Chaldée. En comptant encore quelques autres jours de repos forcé en une aussi longue ex-

pédition, elle eut à faire de vingt à vingt-cinq jours de marche, ce qui s'accorde d'ailleurs avec les distances que nous avons notées précédemment, toujours en tenant compte de la fameuse rapidité assyrienne.

D'après ces observations on peut admettre, sans crainte d'erreur notable, que l'armée venue de Ninive est arrivée à Hurrarin, — Dukkakin de Mzeirîb, — vers la fin du mois de Sivan, ou dans les premiers jours du mois de *Duzu*.

Nous savons, d'autre part, que le général assyrien est parti de Damas pour Huk Kurun, le troisième jour du mois d'*Ab*. (Col. IX, l. 9-11.) Le mois de Duzu a donc été employé par lui à la réorganisation de son armée, à la prise en mains de l'ensemble de ses forces.

Si nous traduisons ces éléments en langue de calendrier moderne, le mois de Sivan étant l'équivalent de mai-juin; — Duzu, de juin-juillet; — Ab de juillet-août, nous devons inscrire l'arrivée de l'armée de Ninive et la jonction des forces assyriennes vers le milieu de juin; le départ des armées réunies pour l'invasion de la terre des Fils d'Israël vers le milieu du mois de juillet.

Rien ne nous dit, dans l'état de nos connaissances actuelles sur les inscriptions assyriennes, à quelle époque la première armée, — celle qui était venue de Babylone par le pays d'Azaran et la Moabitide, — était arrivée à Subiti. Je pense toutefois, quoique ma première opinion ait été différente, qu'elle a dû précéder de très peu la seconde, et que les marches de l'une et de l'autre ont été encore des marches convergentes et simultanées.

II. — Documents bibliques. — Quant au temps employé à la concentration des forces assyriennes, le livre de Judith nous dit que le général Holopherne, arrivé dans la

terre de Gabaa, y resta « trente jours à compléter ses effectifs :

Et sedit ibi per triginta dies, in quibus diebus adunari præcepit universum exercitum virtutis suæ. (III, 15.)

La version des LXX est identique : Καὶ κατεστρατοπέδευσεν ἀνὰ μέσον Γαιβαὶ καὶ Σκυθῶν πόλεως, καὶ ἦν ἐκεῖ μῆνα ἡμερῶν εἰς τὸ συλλέξαι πᾶσαν τὴν ἀπαρτίαν τῆς δυνάμεως αὐτοῦ. (III, 10.)

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié que nous avons retrouvé le *Gabaa* de la Vulgate, le Γαιβαὶ des LXX, à *Jabéyeh*, en pleine Basanitide, le pays de *Mas* des inscriptions assyriennes.

Pour ce qui est du temps de l'année où se firent les opérations, la Vulgate l'insinue, sans l'exprimer formellement, au c. IV, v. 4.

Et ils amassèrent du blé pour se préparer au combat.

Cette allusion même pourrait passer inaperçue et serait contestable, si nous ne lisions dans la version des LXX, à la suite de la même mention d'approvisionnements de blé pour la guerre : ὅτι προσφάτως ἦν τὰ πεδία αὐτῶν τεθερισμένα. (IV. 5.)

Car leurs plaines avaient été récemment moissonnées.

Le temps de la moisson du froment en Palestine est chose connue; mais comme nous nous sommes astreints à ne jamais faire un pas en cette étude sans nous appuyer sur des documents, au lieu de produire ici mes propres souvenirs, je citerai un auteur qui n'a point mes sympathies, à aucun titre, mais qui se trouve, hélas! entre les mains de tout le monde, ce qui rendra plus facile le contrôle de ma citation.

Nous lisons donc en Bædeker, *Palestine et Syrie, guide du voyageur,* p. 48.

L'époque de la moisson varie : dans les contrées basses, celle du froment a lieu en mai ; dans les parties élevées, durant la première moitié de juin. La récolte de l'orge se fait fréquemment en avril.

Il faut ranger la Palestine, même avec ses terres hautes, dans les « contrées basses », relativement à la Syrie dont la latitude est plus septentrionale et dont les altitudes sont de beaucoup supérieures ; ce sont « les parties élevées » où la moisson se fait dans la première moitié de juin. En Palestine, en effet, la moisson est terminée à la fin de mai.

C'est donc au commencement de juin que les fils d'Israël, menacés par l'approche d'une armée assyrienne, se mirent en état de défense, fortifièrent les villes et les bourgs et y amassèrent, pour la guerre, « les blés qui avaient été récemment moissonnés. »

Les inscriptions ne mentionnent pas, nous l'avons dit, le moment de l'année où la première armée assyrienne arriva à Subiti, dans le pays de Mas ou de Basan. Mais il nous est facile de le déduire de la mention biblique que nous venons de signaler. Nous avons, d'ailleurs, assez abondamment démontré déjà la haute valeur documentaire du Livre de Judith, pour pouvoir l'employer désormais comme base de nos déductions sans aucune crainte d'erreur. Dans l'espèce, en outre, le renseignement que nous fournit Judith, est confirmé, on va le voir, par la mention assyrienne de l'époque où arriva la seconde armée, soit la fin de Sivan ou le commencement de Duzu, c'est-à-dire la mi-juin.

Le moment où les Fils d'Israël se sentirent menacés, dut être celui où la première armée assyrienne, venue de

la Chaldée par Azaran et parvenue à Khiratakasa, — *Kérak*, — en Idumée, dans le voisinage de l'extrémité sud-est de la mer Morte, se mit à parcourir la Moabitide et le Hauran, du sud au nord.

Ce moment fixé par « les moissons récemment faites », serait donc le commencement de juin. L'armée assyrienne a dû employer une dizaine de jours pour parcourir en guerroyant et en razziant les 230 à 240 kilomètres qui séparent Kérak de Subbet Firân (1). Ce qui entraîne la conclusion indiquée précédemment, à savoir, que la première armée assyrienne est arrivée dans le pays de Galaad très peu de jours avant la seconde; qu'elles ont par conséquent accompli des marches convergentes et simultanées; et enfin que leur concentration s'est opérée en face du pays à attaquer, avec une savante correction stratégique et une étonnante précision. Quand on pense aux espaces et aux obstacles que ces deux armées avaient à franchir, on est forcé de reconnaître que les généraux assyriens étaient de fameux manœuvriers!

Mais comme tous ces détails concordent, assyriens et bibliques! Vous verrez que cette histoire de Judith si bien réputée de par la critique scientifique et l'*hypercriticisme*, comme mythique, ou symbolique, ou parabolique, tout ce que l'on voudra en *ique*, excepté historique, — va se présenter à nos yeux avec un luxe de détails géographiques, chronologiques et même historiques tel, que l'on ne puisse trouver dans l'antiquité rien qui lui soit comparable comme ensemble de circonstances réelles et authentiquement établies.

1. Nous comptons largement : en réalité cette distance répond à cinq ou six étapes assyriennes, de 6 kasbu kakkaru l'une.

— C'est vrai! mais cette abondance même donne l'impression d'une chose arrangée à l'avance, comme à plaisir; d'une sorte de « fait exprès ».

— Oh! mais oui! un « fait exprès » vraiment; arrangé à l'avance et comme à plaisir. Mais qui l'a fait?

Quelle réponse possible que celle de Lolo? ce réjouissant baby, dont la charge a peut-être diverti vos jeunes ans comme elle a amusé les miens. Je le vois encore avec sa petite mine ahurie, ses yeux arrondis par la peur, sa main droite en avant pour arrêter le châtiment redouté, répondre au maître, juste mais sévère, qui lui demande :

— « Lolo, qui est-ce qui a créé le ciel et la terre?

— « C'est pas moi, M'sieu, c'est pas moi! »

On peut m'en croire. Ce n'est vraiment pas moi qui ai tenu le stylet ou l'ébauchoir du scribe assyrien, il y a quelques vingt-cinq siècles; qui ai inspiré l'auteur du Livre de Judith ni assisté ses traducteurs, les LXX à Alexandrie, saint Jérôme à Bethléhem.

Quelqu'un cependant l'a fait; mais qui donc autre aurait pu faire conspirer à ces coïncidences si bien ordonnées des auteurs si divers, — sans en excepter Baedeker et son porte-plume Socin, — que Celui qui, tout en inspirant Moïse et Josué, sut bien faire dire ce qu'il voulut au faux prophète Balaam, voire à son ânesse.

Au surplus nous ne sommes pas à la fin, et nous en verrons d'autres, de toutes sortes, relevant de la géographie, de la chronologie, de l'histoire, de l'onomastique humaine, etc.

Voici par exemple encore un petit « fait exprès », aussi chronologique :

Judith, au moment où elle intervient, — vingt jours après cette phase du siège qui intercepte toute communi-

cation des habitants de Béthulie et tout moyen de se procurer de l'eau (*Vulg.* VII. 11.), alors que les habitants aux abois ont résolu de se rendre, quatre jours d'ailleurs ou cinq jours avant la fin inopinée du siège, — Judith est veuve depuis *trois ans et quatre mois;*

Καὶ ἦν Ἰουδὶθ ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῆς χηρεύουσα ἔτη τρία καὶ μῆνας τέσσαρας. (VIII, 4.)

Or Manassès, son mari, était mort *au temps de la moisson des orges :*

Καὶ ὁ ἀνὴρ αὐτῆς Μανασσῆς .... ἀπέθανεν ἐν ἡμέραις θερισμοῦ κριθῶν. (VIII. 2.)

La moisson des orges, en Palestine, se faisant vers la mi-avril, le moment où Judith intervient est donc déterminé à quatre mois plus tard, soit vers le 15 août, au commencement du mois assyrien de *Ulul.*

D'autre part, d'après le même livre de Judith, le siège de Béthulie dura en tout *trente-quatre jours;*

Καὶ ἔμεινε κύκλῳ αὐτῶν πᾶσα παρεμβολὴ Ασσουρ... ἡμέρας τριακοντατέσσαρας (VII, 20.)

Il durait donc à ce moment depuis vingt-neuf ou trente jours.

Donc le siège de Béthulie avait commencé au milieu du mois de juillet, soit aux premiers jours du mois assyrien *Ab.*

C'est précisément ce que nous ont dit les Prismes. (Col. IX, l. 9-11.).

Mais qui donc a pu pousser l'auteur du livre de Judith à nous donner tous ces détails si précis et inusités, du nombre des mois du veuvage de Judith et de la saison où il avait commencé? Serait-ce témérité de penser et de dire que Celui qui l'a fait, avait pu prévoir les attaques de la science humaine contre la véracité de cette partie des livres inspirés, et vouloir y en faire écrire à l'avance la réfutation victorieuse?

CHAPITRE V

LA RETRAITE.

Il n'est pas inutile de connaître la suite de l'inscription dont nous avons cité la partie vraiment historique.

Après y avoir suivi la description de l'investissement de Huk Kurun, — avec forces détails absolument inusités dans les documents assyriens, — après le récit des souffrances atroces des assiégés, réduits aux dernières extrémités, on devrait s'attendre ou à la reddition de la place ou au fameux et perpétuel : *Alu asibi, aksud;* — « j'assiégeai la ville et la pris ».

L'écrivain assyrien n'en dit mot; cette réticence en dit long.

Nous en trouverons plus loin un autre exemple, non moins significatif dans le Prisme de Taylor.

Rien n'est curieux à lire comme les longues tirades au moyen desquelles le scribe officiel s'évertue ensuite à tromper son public. Ce sont pratiques aussi anciennes que le monde.

Notre dernière citation finissait à la ligne 41 de la col. IX; voici la suite à partir de la ligne 42. Nous abandonnons ici l'ordre exact des lignes, parce que ce n'est plus un document que nous présentons pour appuyer une

discussion, mais un morceau de littérature assyrienne que nous voulons faire goûter au lecteur, tout en lui donnant une claire vue sur l'état psychologique des Ninivites en cette circonstance.

Toute la population, hommes et femmes, ânes, chameaux, bœufs et moutons sans nombre, j'emmenai en Assyrie. La totalité de mes états, que m'a donnés Assur, je remplis de leurs dépouilles. Chameaux et brebis je distribuai, je donnai aux Assyriens. En mes états, un chameau, un demi-sicle, un demi-sicle *kaspi* d'argent, se vendait au marché. Du butin capturé, pour ce qui est des sujets vigoureux, les cultivateurs achetaient chameaux et hommes au prix que je fixais.

Ua'têh, — ainsi que son armée, — qui n'avait pas obéi à ma loi, qui devant les armes d'Assur, mon maître, s'était enfui et hâté à la fuite, le puissant Lubaru (*dieu infernal*) les terrassa; il leur envoya la famine et ils mangèrent pour se nourrir la chair de leurs enfants. — Toutes les maléditions préfixées par leurs lois (*des dieux*), fondirent sur eux, lancées par Assur, Sin, Samas, Rammân, Bêl, Nébo, Istar de Ninive, sublime reine de Kitmuri, Istar d'Arbèle, Adar, Nergal, Nusku.

Les jeunes chameaux, les poulains, les veaux, les bufflons, les agneaux jusqu'à sept fois suçaient la mamelle sans pouvoir en tirer une goutte de lait. Les Arabes, l'un l'autre s'interpellaient de la sorte :

— « Pourquoi toutes ces calamités ont-elles fondu sur les Arabes?

— « Parce que nous avons trangressé les grandes lois d'Assur et oublié les bienfaits d'Assurbanipal, le roi, le favori du cœur de Bêl ».

Beltis, la bien-aimée de Bêl le puissant, la gardienne de la puissance divine, qui avec Anu et Bèl est constituée en autorité, frappa mes ennemis de ses puissantes cornes; Istar qui réside à Arbèle, qui se revêt de feu et s'élève avec éclat, sur les Arabes précïpita la ruine. Lubaru, le dieu infernal (?), affligea et détruisit mes ennemis. Adar, le fils de Bêl, de ses puissants javelots, de ses flèches aiguës perça mes ennemis. Nusku, le sublime mes-

sager, le fondateur de l'empire, — qui par l'ordre d'Assur et de la belliqueuse Beltis, sa céleste épouse, marcha à mes côtés et soutint ma puissance, — devant mon armée captura et mit en déroute mes ennemis. L'approche des armes d'Assur et d'Istar, les grands dieux mes maîtres, l'armée de Uaitêh l'apprit et se porta contre elles. Lui-même prit peur et prit la fuite. Par l'ordre d'Assur, Sin, Samas, Rammân, Bêl, Nébo, Istar de Ninive, sublime reine de Kitmuri, Istar d'Arbèle, Adar, Nergal, Nusku, je le pris de mes mains et le transportai à Assur. L'objet de ma prière de triompher de mes ennemis, j'ai obtenu : selon la volonté d'Assur et de Beltis, avec le glaive de la puissance que possède mes mains, je frappai ses fils issus de son sang; je les plaçai sous ses yeux dans un lieu inférieur (*souterrain?*) avec les chiens ; et à la porte du Levant, à Ninive, la porte *Nirib-masnakti-adnati,* je l'exposai lui-même dans une cage. Pour l'humilier devant la grandeur d'Assur et d'Istar, et des grands dieux, mes maîtres, je lui fis grâce de la vie.

(S.-A. Smith, *op. cit.*, pp. 68-73.)

Voilà assurément un modèle de bulletin officiel de guerre! A la suite de la réticence très significative que nous avons signalée plus haut, ce flot d'éloquence assyrienne sur les calamités infligées par les dieux aux ennemis de Ninive, n'est pas moins instructif. Il serait difficile de trouver démonstration plus convaincante de l'immensité du désastre subi par l'armée assyrienne, que cette longue et incohérente kyrielle d'imprécations, de cris de rage, de vérités à côté destinées à dissimuler la vérité vraie, de précautions cauteleuses autant que déclamatoires pour faire croire au public oriental que la puissance de Ninive, soutenue par toutes les divinités de l'Olympe et de l'enfer assyriens, non seulement n'avait point subi de dommage, mais encore avait été affermie par les vengeances que ces dieux avaient tirées de leurs ennemis.

Mais les malins de l'époque, — il y en a toujours en

tout pays et en tout temps, — durent se dire que tant de vengeances faisaient supposer beaucoup de malheurs à venger; que si les généraux et l'armée d'Assurbanipal, dont les habitudes étaient peu suspectes de douceur et de modération, avaient abandonné le soin de leur vengeance aux divinités infernales et autres, aux ardeurs du soleil représenté par « Istar d'Arbèle qui se revêt de feu et s'élève avec éclat »; « aux cornes puissantes de Beltis »; « aux javelots acérés et aux flèches aiguës d'Adar », c'était évidemment qu'ils avaient été impuissants à la réaliser de leurs mains.

Tous ces détours orientaux, avec ces réticences, font mieux comprendre aussi, que les Assyriens, sous l'influence de leur honte rageuse, aient évité de proférer le nom abhorré des véritables ennemis, les derniers qu'ils avaient eus à combattre : en ne nommant que les chefs et les tribus *arabes*, déjà vaincus notoirement dans la première campagne *arabique*, outre qu'ils évitaient à leur orgueil la torture d'écrire un nom dont l'odieux les étouffait, il leur était plus facile de donner le change à leur public et de lui faire croire au succès d'une guerre dont on pouvait voir les trophées dans les dépouilles venues de l'*Arabie* et dans la personne des princes *arabes* emprisonnés dans des caves avec des chiens, ou exposés dans des cages à « la porte du levant », la fameuse porte *Nirib-Masnakti-Adnati*.

Il est permis de supposer que toutes ces habiletés eurent un succès médiocre, surtout peu durable. — N'est-ce pas le sort ordinaire des habiletés officielles partout et toujours? — L'histoire laisse assez entendre que tel fut le cas à Ninive; la force de l'autorité royale, en effet, qui était faite surtout de réputation de force, y semble désormais

énervée; de la formidable puissance assyrienne il n'est plus fait mention; et l'issue fatale de la *guerre arabique*, en fait, marque le déclin de l'empire de Ninive, qui ne se releva plus du coup dont il avait été frappé par la main d'une femme.

Nous trouverons même plus loin, dans la suite de l'inscription étudiée ici, avec beaucoup d'autres choses bien curieuses, des motifs sérieux de penser que la nouvelle du revers subi à Huk Kurun, devança en Mésopotamie le retour de l'armée assyrienne.

Mais il nous semble utile, avant tout, de comparer au morceau précédent un autre rapport officiel de guerre, élaboré en des circonstances analogues et dont les procédés différent peu de ceux que nous venons d'admirer. Il s'agit de Sinachérib et de son expédition en Judée, qui se termina, selon la Bible (IV R. XIX.) par l'extermination de la plus grande partie de l'armée assyrienne, et par la retraite précipitée de ce prince et des survivants.

Tous les détails de cette campagne, — hormis le désastre final — sont identiques dans les deux récits, l'un assyrien, l'autre biblique; et il est si notoirement impossible de nier leur corrélation étroite, que l'un des *savants* de la *Revue des Deux Mondes,* Albert Réville, décidé à tout plutôt qu'à reconnaître la véracité de la Bible, — a trouvé plus facile de nier l'assyriologie elle-même, capable et coupable de confirmer aussi clairement des documents bibliques!

Il semble impossible de trouver rien de plus fort, pour démontrer la vérité des récits de la Bible, que ce phénomène énorme de parti pris,

Monstrum immane, informe, ingens cui lumen ademptum,

et l'on ne peut désormais se soustraire à l'obligation d'admettre, avec cette véracité du quatrième livre des Rois, la réalité de l'extermination.

De celle-ci, naturellement, le document assyrien ne souffle mot. Ce fut toujours, — la chose est connue, — la règle inviolable des scribes royaux à Ninive et à Babylone, aussi bien qu'à Thèbes et à Memphis. Mais dans ce cas, comme dans celui d'Assurbanipal, la réticence de l'écrivain assyrien, d'apparence habile, devait logiquement avoir un effet tout opposé à ses espérances.

Le but avéré de Sinachérib, en sa troisième campagne, était de subjuguer les Égyptiens et la Judée : il a déjà emporté une grande victoire contre ceux-là à *Altaca;* il a pris à celle-ci « 46 villes fortes et d'innombrables châteaux et bourgades »; il a mis le siège devant Jérusalem où il a « enfermé comme dans une cage » son roi *Hazakhiahu ;* il dispose d'une puissante armée et d'un matériel de siège important : et tout à coup il disparaît, au moment où il est menacé par une nouvelle armée égyptienne, sans prendre Jérusalem; le puissant roi d'Assyrie n'a même plus la force d'étendre la main sur la cage et l'oiseau, cependant très convoités. Et il s'arrête net dans son récit; il en oublie même, contre tous les usages assyriens, de mentionner son retour; il avale son « *ina taiartiya* » — « à mon retour. »

Vraiment les Assyriens ont la réticence sinistre!

Pour en atténuer les effets cependant, — si possible? — voici comment s'y prend le scribe de Sinachérib : tout simplement il transpose.

Le procédé n'était pas nouveau et il ne fut pas abandonné. Nous l'avons vu employé par Assurbanipal qui fait passer l'énumération des prises de la première phase de

de la campagne arabique après le récit de la seconde, afin qu'on les attribue à celle-ci. De même Sinachérib intervertit l'ordre des événements et raconte d'abord le siège mis devant Jérusalem, qui fut la dernière opération de guerre tentée en cette campagne, et nous expose ensuite l'affaire du tribut d'Ezéchias, qui avait précédé, espérant faire prendre ce tribut pour un résultat du siège et faire accroire aux Assyriens que, s'il n'a pas emporté la cage et l'oiseau, c'est qu'il n'a pas voulu et qu'il a d'ailleurs été payé pour cela.

Au surplus voici les pièces, en commençant par la Bible, dont la véracité, ici, outre beaucoup d'autres preuves, nous vient d'être démontrée, très indirectement mais très fortement, par Albert Réville :

IV. R. XVII, — 13. — La quatorzième année du règne d'Ezéchias, Sennachérib, roi des Assyriens, monta attaquer toutes les villes fortes de Juda et les prit.

14. — Alors Ezéchias, roi de Juda, envoya des messagers au roi des Assyriens à Lachis pour lui dire : J'ai eu tort, éloigne-toi de moi et tout le fardeau que tu m'imposeras, je le supporterai. C'est pourquoi le roi des Assyriens assigna à Ezéchias le tribut de 300 talents d'argent et de 30 talents d'or.

15. — Et Ezéchias donna tout l'argent qui fut trouvé dans le temple du Seigneur et dans les trésors royaux.

16. — En cette circonstance Ezéchias fit briser les portes du temple pour en enlever les lames d'or dont il les avait revêtues lui-même, et il les donna au roi des Assyriens.

17. — *Mais* le roi des Assyriens envoya de Lachis le Tharthan, le Rabsaris et le Rabsacès vers le roi Ezéchias, à Jérusalem, avec un corps d'armée puissant ; étant montés ils vinrent à Jérusalem et s'établirent près de l'aqueduc de la piscine supérieure, sur le chemin du champ du Foulon.

La suite du chapitre raconte les opérations du siège qui traînèrent en discours ; le Rabsacès assyrien s'éver-

tue en longs efforts d'éloquence, appuyés par des menaces terrifiantes et d'alléchantes promesses, à décider les habitants et le roi de Jérusalem d'ouvrir les portes et de se rendre à merci. Mais Isaïe était dans la place, et le chapitre suivant nous donne sa courte mais décisive réponse, qui rend le courage au roi et au peuple; les discours du Rabsacès sont repoussés avec perte. Alors celui-ci part tout à coup pour aller conférer avec son maître qui avait quitté Lachis et faisait le siège de Lobna, — *El Louban*. — On avait appris que Tharaca, roi d'Égypte, marchait contre les Assyriens avec une armée nombreuse. Sennachérib part à sa rencontre et, en route, il envoie encore des ambassadeurs redire le discours du Rabsacès à Ezéchias et au peuple; Isaïe répond de nouveau, avec plus d'abondance, et promet le secours de Jéhovah : nous citons la fin au lieu de l'analyser :

IV. R. XIX, — 52. — C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur, pour le roi des Assyriens : Il n'entrera pas dans cette ville; il n'y lancera point une flèche; aucun bouclier ne l'occupera; elle ne sera pas entourée de travaux de siège.

53. — Par le chemin qu'il est venu, il s'en retournera : et il n'entrera pas dans cette ville, dit le Seigneur.

54. — Et je protègerai cette ville, et je la sauverai à cause de moi et à cause de David mon serviteur.

55. — Et il arriva en cette nuit que vint l'ange du Seigneur, et il frappa dans les camps des Assyriens 185,000 hommes. Et lorsqu'il se leva (Sennachérib) à l'aube, il vit tous les cadavres des morts; et s'éloignant il partit.

56. — Et Sennachérib roi des Assyriens s'en retourna et demeura à Ninive.

Le lecteur aura admiré sans doute encore ici, aux v.v. 13-17, comment l'Assyrien, peint d'après nature par la Bible, sait habilement jouer de la réticence.

— Je reconnais mon tort, dit Ézéchias, — *peccavi;* — je te payerai le tribut que tu m'imposeras; mais va-t-en.

— Eh bien! alors, répond l'Assyrien, tu me payeras huit millions.

Quant à la condition exprimée par Ezéchias, silence! Et l'énorme tribut payé, Sinachérib voyant tout cet or, tout cet argent, regrette, comme d'autres conquérants plus récents, de n'avoir pas exigé plus; il pense que s'il pouvait mettre la main sur l'oiseau qui a pondu tant et de si beaux œufs d'or, il en obtiendait bien davantage. Et comme il n'a pris d'ailleurs aucun engagement explicite pour lui-même et surtout pour ses Tharthan, il les envoie à Jérusalem avec un corps d'armée respectable et la mission de mettre l'oiseau en cage, en attendant de prendre la cage et l'oiseau.

Voici maintenant le récit asyrien du Prisme de Taylor, — que reproduit exactement le Prisme C, publié par G. Smith (1), — d'après les traductions les plus récentes (2) :

Mais *Hazakhiahu* de Juda, qui à mon joug ne voulut point se soumettre, 46 de ses villes fortes, des châteaux et des bourgs sans nombre de son district, j'assaillis avec des *patbus*... et j'attaquai; avec des machines de siège je leur donnai l'assaut; je leur fis 200,000 prisonniers, hommes et femmes; chevaux, mulets, ânes, chameaux, bœufs et moutons sans nombre j'emmenai comme butin de guerre. Lui-même (Hazakhiau) j'enfermai, comme un oiseau dans une cage, dans Jérusalem sa capitale. J'élevai contre elle des travaux de siège; l'issue de la grande porte de sa cité je

(1) *Assyrian Discoveries,* pp. 297-299.

(2) Schrader : *Die Keilinschriften und das alte Testament*, pp. 171-177; Fred. Delitzsch, in *Assyrische Lesestücke*, Leipzig 1878, pp. 100-103, — cf. : J. Ménant, *Annales des rois d'Assyrie,* pp. 218-219. — V. le texte assyrien du Prisme de Taylor en W. A. I., t. I, pl. 39.

fermai. Ses villes, où j'avais fait des prisonniers, je les séparai de ses états et les donnai à Mitinti roi d'Asdud, à Padi roi d'Accaron, et à Ismibil roi de Gazza. Aux redevances qui leur étaient déjà imposées j'ajoutai un tribut en signe de soumission à ma souveraineté.

Alors *Hazakhiahu* fut saisi d'une crainte immense de ma puissance, et aussi ses gardes, ses sujets et les troupes qu'il avait introduites dans Jérusalem sa capitale. C'est pourquoi il se soumit au tribut que je lui imposai; 30 talents d'or; 800 talents d'argent,... des pierres précieuses, de riches harnachements de cavalerie, des peaux et des cornes de *amsi*, des bois de santal et d'ébène (?), de riches trésors; et aussi ses filles, les femmes de son palais, ses esclaves mâles et femelles, que je fis transporter à Ninive, siège de ma royauté. Il envoya son ambassadeur pour payer son tribut et promettre sa soumission.

Là se termine le récit du Prisme de Taylor pour cette expédition; la ligne suivante (49 de la col. III), commence l'exposé de la quatrième campagne contre Bît-Yakin.

— Pardon! redoutable majesté assyrienne; vous tournez bien court! Ne pourriez-vous nous donner des nouvelles de certain oiseau enfermé par vous dans une cage?

— C'est bon! parlons de Bît-Yakin.

A remarquer encore une autre transposition à effet : l'Assyrien mentionne l'ambassade d'Ézéchias, — sans nommer le lieu où elle lui fut envoyée, — après avoir rapporté le transport du butin de guerre à « Ninive, siège de sa royauté ». Comment ne pas supposer après cela que cette ambassade lui arriva à Ninive même et fut la suite du siège de Jérusalem?

Revenons au récit de la seconde campagne arabique des prismes de Koyunjik; voici le morceau de la fin; il débute par « ina taiartiya, » « à mon retour. » Enfin! Assurbanipal ne l'a pas avalé, comme l'avait fait son aïeul.

Col. IX. 115. A mon retour *Usu*
qui, sur le bord de la mer a établi son site, je pris.
Les habitants d'*Usu*, qui n'avaient pas respecté leurs gouverneurs,
et n'avaient pas payé leur tribut,
les revenus de leur pays, je mis à mort.
120. Au milieu de ce peuple insoumis je fis un massacre;
leurs dieux et leurs gens je transportai en Assyrie.
Les habitants d'*Akku*, également insoumis, je frappai aussi;
leurs cadavres j'attachai à des madriers
que je plantai sur le rempart de la ville;
125. les survivants je transportai à Assur;
je les formai en corps de troupes et je les incorporai dans la masse nombreuse de mon armée
que m'a donnée Assur.
Col. X. Am, fils de Têri
avec Abiatêh son frère
s'étaient élevés et à mon armée avaient livré bataille;
au milieu du combat je les pris vivants de mes mains;
à Ninive, ma capitale, je leur ôtai la peau.

(S.-A. Smith. *Die Keilschriftexte Assurbanipals*, heft I, pp. 72-75.)

J'ai traduit la traduction de S.-A. Smith, telle quelle, en rétablissant simplement la distribution des lignes du texte; mais je fais les réserves les plus formelles sur son interprétation de la seconde ligne (ligne 116). Le mot assyrien *tamti*, signifie bien ordinairement « la mer » comme il l'écrit. Mais ce terme, comme son homonyme hébreu יָם *iam*, comme son synonyme arabe بحر *bahr*, fut employé aussi pour désigner les grands lacs ou les grands fleuves, particulièrement le Nil et l'Euphrate (1).

(1) Les assyriologues traduisent toujours *tamdi*, *tamti* par « *la mer;* » comment pourraient-ils faire autrement, puisque la géographie de l'Assyrie est encore à faire, et que seule elle pourrait leur indiquer les cas où le texte parle de l'Euphrate ou du Nil et non de la mer? — L'analogie avec l'hébreu et l'arabe, c'est une indication philologique; il faut encore l'indication géographique. Dans mes études sur la géographie générale des textes Assyriens j'ai relevé un certain nombre

Maintenant savourons à l'aise le chef-d'œuvre d'habileté assyrienne que nous venons de lire. Au contraire de ce que j'ai dit ailleurs de la prophétie d'Isaïe contre Sinachérib, pour goûter ce morceau il le faut dépecer. Donc analysons, disséquons cette maîtresse pièce d'astuce savante.

Au point où nous en sommes, nous pouvons considérer, je suppose, comme avéré et vingt fois démontré, le fait d'un gros revers subi par l'armée d'Assurbanipal, à Huk Kurun, tout à côté du « pays de Mas, pays de soif et de mort », de lugubre mémoire. En pareille occurrence, les débris d'une armée malheureuse prennent, pour le retour, par le plus court, et ne se laissent détourner ni à droite ni à gauche. Il est donc permis d'admettre *à priori*, que les restes des forces assyriennes, comme Isaïe l'avait prédit de Sinachérib, — « *Per viam qua venit revertetur* », — s'en retournèrent par le même chemin qui les avaient amenés.

Il n'y a pas d'ailleurs deux routes du pays de Mas à Ninive. De Dimaska où ils purent rallier les réserves qui y étaient restées, les Assyriens ont dû couper droit à l'est, à travers le désert de Syrie, et aller passer l'Euphrate où ils l'avaient passé au départ, quelques trois mois auparavant, à Hadatta. Ils y avaient laissé certainement, ou y avaient fait envoyer, une garnison destinée à assurer leurs communications et leur ligne de retraite, avec leur matériel de passage des fleuves, leurs équipes d'outres de peaux de bœuf, objets bien précieux pour eux en ce cas.

De là pour atteindre Ninive, ils devaient longer ou fran-

de cas où *tamdi* ne peut absolument désigner que l'Euphrate, comme dans *Salmanasar*, *Balawat*, col. VI, l. 17; — *Sin-aki-erib, Prisme de Taylor,* col. III, l. 55 et l. 58. — Nous exposerons cela plus tard.

chir d'abord le Gebel Hamrin de la rive droite du Tigre, que couronne actuellement un fortin en ruines, le Kalaah Gebbar, en une position stratégique importante, commandant le défilé du Tigre, et qui fut occupée assurément de tous temps; ensuite doubler aussi ou franchir le Gebel Khan *Ouka,* qui porte le Kalaah *Mak'oul* en une situation analogue; enfin il durent défiler devant le Kalaah Shergat, autre place dont l'antiquité est notoire.

Tel est le chemin que nous pouvons *à priori* attribuer à leur retraite sans possibilité d'erreur; *à posteriori*, — point de vue décisif en une retraite, — nous trouvons la même voie clairement tracée dans le document cité plus haut.

Clairement oui! on va le voir, mais pour les attentifs; car grâce à la grande habileté du scribe assyrien, les gens peu attentifs, — ils sont toujours en grande majorité, même peut-être en assyriologie, — se seront certainement persuadé à cette lecture, que le général assyrien en revenant de Dimaska et de « la terre de soif et de mort » à Ninive, a fait un léger détour pour aller se rafraîchir sur les bords de la mer du côté de Akka, — Ptolémais — et d'Usu, — Abu el *Asouad* — tout auprès de Sidon, — *Saida;* ce qui serait un signe qu'il n'aurait pas été bien malade. Sans doute le chemin est peu direct; mais n'étaient-ce pas les habitudes avérées des conquérants assyriens, après leurs succès, d'aller promener au loin leur triomphe et de profiter du prestige et de l'effroi qui en étaient les suites, pour conquérir encore, subjuguer toujours et surtout toujours razzier, piller et détruire.

Ce détour était un signe de victoire, comme « revenir par le même chemin » était la dernière des hontes et équivalait à l'aveu d'un désastre.

Aussi admirez comme leurs précautions étaient bien prises pour dérouter le public, même en assyriologie, si en assyriologie il y avait un public.

Les Assyriens en retraite ont passé l'Euphrate, indubitablement à Hadatta ou tout auprès : ils se gardent bien de mentionner Hadatta; c'eût été reconnaître « qu'ils sont revenus par le même chemin » et confesser les désastres; mais ils nomment *Usu*, qui en est tout voisin, — actuellement *Ouzz*, île et ville de l'Euphrate située à 9 ou 10 kilomètres en aval de Hadhîteh, l'Hadatta des Assyriens. D'autre part ils pouvaient ne pas parler du fleuve, ils ne notent pas absolument toujours le passage des rivières; mais en tout cas ils ont évité de mentionner *Usu* comme ville riveraine du *Nâr Puratta;* l'effet eût été le même. Ils la disent établie sur les bords de « *tamdi* » ou *tamti*. Sept fois sur dix ce terme, en effet, dans les inscriptions, désigne la mer; deux fois sur dix, un grand lac; une fois sur dix seulement il désigne un grand fleuve. On devait être d'autant plus disposé à le prendre dans son acception la plus ordinaire, que les inscriptions du règne de Sinachérib mentionnent une ville du nom de *Usu* parmi celles de la région maritime de Phénicie qui se soumirent, en sa troisième campagne, après la fuite de Luli, roi de Sidon, vers les îles de la mer du soleil couchant.

> Les villes de Siduni la grande, Siduni la petite, Bit Zitti, Sariptav., Makhalibu, *Usu,* Akzibi, *Akku*,... firent leur soumission. » (Inscr. du Pr. de Taylor, col. II, ll. 37-40.)

On devait donc prendre : « Usu qui a établi son site sur les bords de tamti », — pour Usu de Phénicie, voisine de Sarepta, ville des bords de la mer occidentale.

Et ce qui rendait presque inévitable une telle méprise,

c'est que la seconde ville nommée dans l'inscription, — *Akku*, — présente une forme identique à celle de la ville maritime bien connue, qui s'appelait *Ako* sous les Phéniciens, a été nommée *Ptolémaïs* à l'époque gréco-romaine, Saint-Jean d'Acre au temps des croisades, et a repris depuis, pour les Arabes, son ancien nom phénicien.

Sans doute il y avait cette difficulté que « Usu » du Prisme de Taylor étant au nord d'Akku, et assez voisine de Sidon, il demeurait très invraisemblable que l'armée assyrienne à son retour de Damas à Ninive, fût allée d'abord tout près de Sidon pour revenir ensuite au sud presqu'à son point de départ; mais une telle difficulté, vu les habitudes assyriennes, n'était pas pour embarrasser beaucoup les Assyriens, dont les connaissances géographiques, d'ailleurs, étaient vraisemblablement peu complètes, ailleurs du moins que dans les états-majors militaires.

Akku ou *Akku-ilu*, *Akkul*, n'est pas ici un nom inventé par le scribe d'Assurbanipal; mais il est fort habilement choisi. Son armée en retraite a passé à *Mak'oul*, situé sur le Gebel Khan *Ouka;* ces formes sont identiques à celle de l'inscription, avec l'addition du préfixe local M pour la première, sans changement pour la seconde.

L'armée assyrienne a rencontré auparavant sur sa route le Gebel Hamrin avec la place nommée actuellement Gebbar, et après le Gebel Khan Ouka et Mak'oul, Kalaah Shergat; elle y a perpétré assurément la même répression sanguinaire qu'à Usu et à Akku; mais comme les noms de ces places n'ont pas d'analogue sur la côte de Phénicie, comme d'ailleurs elles étaient trop connues, surtout la dernière, il s'est abstenu de les mentionner. L'équivoque n'aurait plus été possible et l'illusion se serait évanouie.

En somme, la signification de *tamti* rectifiée, l'ins-

cription des Prismes nous apprend que l'armée assyrienne en revenant du pays de Mas, s'est emparée de la ville de « *Usu*, qui a établi son site sur les rives de l'Euphrate », — et qui est toute voisine de la ville de Hadatta, par où elle avait passé en partant pour la Syrie. Les termes de l'inscription semblent indiquer que les Assyriens ont trouvé le pays en effervescence, sinon en révolte ouverte.

Cette région appartient encore à la Chaldée, quoiqu'elle en soit la partie la plus voisine de la frontière du nord. La Chaldée naguère domptée, jamais soumise, a dû apprendre promptement le désastre de Huk Kurun. On sait avec quelque rapidité les nouvelles se propageaient en Orient par les signaux à feux, — le télégraphe optique en réalité; — *nil sub sole novum*. Les Chaldéens durent en concevoir l'espérance de reconquérir leur indépendance et d'avoir facilement raison de leurs récents vainqueurs, alors vaincus et en fuite.

Ces espérances furent des illusions, et les Assyriens eurent encore la force « de faire un massacre au milieu de ce peuple insoumis ».

Ils agirent de même plus loin, à *Akkou*, identifié déjà par nous à *Mak'oul*, avec le préfixe local *M*, et au Gebel Khan *Ouka* qui supporte cette petite ville et son fortin démoli.

La fin de l'inscription contient le refrain plusieurs fois répété avec un de ces traits horribles de la cruauté assyrienne : « Je les fis écorcher. »

En présence de ces horreurs et de celles de Akku, dont les habitants furent cloués sur des planches fichées sur les remparts de la ville, comment ne pas se rappeler les paroles du livre de Tobie, au sujet de Sinachérib?

Tum reversus esset Sennacherib fugiens a Judæa plagam quam circa eum fecerat Deus propter blasphemiam suam et *iratus multos occideret* ex filiis Israël, Tobias sepeliebat corpora eorum. (Tob. I, 21.)

Lorsque à son retour de Judée, Sennachérib fuyant devant le fléau dont Dieu l'avait frappé pour ses blasphèmes, faisait mettre à mort dans sa colère un grand nombre des Fils d'Israël, Tobie envelissait les corps des morts.

Une autre réflexion s'impose : à Usu les Assyriens font un massacre, à Akku ils égorgent une partie des habitants dont ils plantent les corps cloués à des madriers sur les murs de la ville, et emmènent les autres pour les incorporer à leur « nombreuse armée » ; à Ninive ils écorchent les chefs arabes qu'ils avaient capturés.

Ici donc, ils se chargent eux-mêmes d'exécuter leurs vengeances et se gardent d'en confier le soin « aux cornes puissantes de Beltis », ou aux « feux d'Istar d'Arbèle », ou « aux javelots acérés et aux flèches aiguës d'Adar » ; on en peut conclure une fois encore qu'ils n'abandonnaient point à leurs dieux les exécutions de cette sorte, sinon quand il leur était impossible de les exercer de leurs mains.

Mais voici une pièce importante et qui mérite la plus grande attention. Elle éclaire singulièrement le fait de la retraite des Assyriens.

C'est une lettre assyrienne, publiée en double transcription et traduction allemande dans le second fascicule de l'ouvrage déjà plusieurs fois cité : *Keilschrifttexte Asurbanipals, heft II*, pp. 36, 37, — dont le texte est celui du Prisme 562. En voici la traduction, d'après celle de S.-A. Smith :

> Au roi de la terre, mon maître,
> ton serviteur, Nabu-sum-esir.

Que Nabu et Marduk, longs jours,
années sans fin,
sceptre glorieux, trône
perpétuel, au roi de la terre,
mon maître, accordent!
Selon ce que le roi, mon maître,
m'a ordonné
en ces termes : « Les nouvelles des *Arabes*,
toutes celles que tu apprendras,
envoie-les-moi ». — Cette missive
du pays des Naba'atai
part selon tes ordres. — Aikamaru
fils de Ammèitah,
du *pays de Mas*, contre eux (*les Assyriens*)
s'est avancé; il a tué les guerriers
et les a dépouillés. L'un d'eux
s'est sauvé;
il est entré dans la ville royale.
Au roi mon maître
je l'envoie. Que le roi
de sa bouche l'apprenne.

Il semble bien malaisé de méconnaître que cette lettre, d'aspect sinistre, annonce sous des formes à peine voilées, un grand désastre, caractérisé irrécusablement par des détails tels que ceux-ci : « il a tué les guerriers et les a dépouillés; l'un d'eux a pu se sauver et arriver à la ville royale, » c'est-à-dire à Dimaska. Que ce désastre soit celui dont nous nous occupons, il n'est pas permis d'en douter : c'est toujours des *Arabes* dont il est question, du pays des *Nabataï*, enfin du terrible « pays de Mas, » terre de soif et de mort.

En outre, les noms d'hommes confirment cette certitude irrécusable : *Ammêitah*, nommé en cette lettre, c'est *Abiatêh*, si souvent nommé déjà dans l'inscription des Prismes. C'est le même nom, c'est la même nationalité, c'est le même pays. Et l'on peut défier les partis pris les plus

obstinés d'infirmer ces différentes identités et la signification attribuée par nous à cette lettre.

Reposons notre pensée que trouble fatalement le spectacle de la duplicité assyrienne, sur le récit biblique dont la droiture et la simplicité nous sera un vrai réconfort; aussi bien la comparaison et le contraste font ressortir avec plus d'éclat la sereine et forte véracité du livre de Judith, que démontrent victorieusement les preuves matérielles extraites des textes assyriens eux-mêmes.

C'est le chapitre XV que nous allons lire, dont les quatre premiers versets dans la Vulgate, le reste dans les LXX :

1. — Et lorsque toute l'armée (*des Assyriens*) eut appris la décollation d'Holopherne, le sens et l'intelligence les abandonna; et mûs uniquement par l'épouvante et la peur, ils cherchent leur salut dans la fuite.

2. — A tel point que nul n'osait parler à son voisin *et pas même le regarder en face* (1); mais baissant la tête, abandonnant tout, ils se précipitaient à la fuite devant les Hébreux qu'ils entendaient marcher sur eux en armes, et ils couraient par tous les chemins de la plaine et des montagnes.

3. — Aussi les fils d'Israël les voyant en fuite, se mirent à leur poursuite; ils descendirent en sonnant de leurs trompettes et poussant de grands cris derrière eux.

4. — Et parce que les Assyriens, en leur fuite précipitée, couraient en désordre, les fils d'Israël les poursuivant en bon ordre et en une seule masse, frappaient tous ceux qu'ils pouvaient rencontrer.

[LXX] — 4. — Et Ozias envoya des messagers à Bétomesthem, à Choba et à Chola (2), annoncer ce qui s'était passé et deman-

(1) Les mots en *italiques* sont ici de la Version des LXX.

(2) Chola doit être identifié à *Solam;* Béthomesthem et Choba ont été aussi déterminés en notre première partie.

der que tous vinssent se joindre aux guerriers (*de Béthulie*) pour la poursuite des Assyriens.

5. — Dès qu'ils l'eurent appris, tous les fils d'Israël tombèrent en masses sur les fuyards et les taillèrent en pièce jusqu'à Choba... Ceux du pays de Galaad et de la Galilée, les devançant pour leur couper le chemin, leur infligèrent un grand désastre, — ὑπερεκέρασαν αὐτοὺς πληγῇ μεγάλῃ, — jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les environs de Damas.

6. — Ceux qui étaient restés à Béthulie, envahirent les camps des Assyriens et en emportèrent un énorme butin.

7. — Ceux des fils d'Israël qui revinrent de la poursuite des ennemis, s'emparèrent du reste de leurs dépouilles; et les bourgs et les hameaux, dans la montagne et dans la plaine, s'enrichirent grandement, car les richesses abandonnées par les Assyriens étaient immenses.

On peut trouver en ces lignes un commentaire saisissant de la lettre de Nabusumesir : « Aikamaru a marché contre eux; il a tué les guerriers et les a dépouillés. Un d'eux s'est échappé, il est arrivé jusqu'à la ville royale : je te l'envoie; tu apprendras tout de sa bouche. »

Ce commentaire sera même plus significatif encore quand nous saurons qui est cet *Aikamaru*. Nous allons voir cela dans l'étude suivante sur l'*Onomastique humaine* du livre de Judith.

CHAPITRE VI

LES NOMS D'HOMMES EN JUDITH.

Achior, Judith, Holopherne, Nabuchodonosor.

Cette question de l'Onomastique humaine du livre de Judith est celle qui paraît avoir le plus scandalisé et agacé les savants opposants.

— *Achior!* Mais ce terme signifie « le conseiller », disait M. Renan à la suite de ma lecture; c'est « le frère de la lumière », avait-il dit déjà (1). C'est un symbole, non un homme.

— *Judith!* Cela veut dire « la Juive », objectait à son tour M. Oppert; ce nom ne fut jamais donné en Israël pour désigner concrètement une femme. C'est encore un symbole.

— *Holopherne!* Mais c'est un nom évidemment étranger à l'Assyrie, réclamait M. Derenbourg; il est mède ou persan. Les inscriptions assyriennes d'ailleurs ne contiennent aucun nom de forme semblable.

— *Nabuchodonosor!* Un Nabuchodonosor ninivite! — s'était exclamé M. Lenormant, — quelle pitié!

— *Arphaxad!* Mais ce nom est pris à Genèse X, —

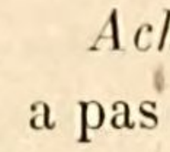
(1) *Origines du Christianisme*, V, p. 30.

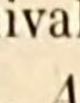
avait-il dit encore. C'est d'ailleurs un terme sémitique et non aryan.

Soit! que le mot Achior signifie « conseiller » ou « frère de la lumière », et qu'il caractérise ainsi la fonction attribuée en Judith à celui qui est nommé de la sorte; nous ne voyons aucun intérêt à y contredire. Mais qu'il ne soit qu'un symbole, c'est une autre affaire. On pourrait prouver avec un pareil système qu'Abram et Abraham, sont des symboles de même fonction que le sens de ces mots, et que l'histoire d'Abraham est un mythe. Et il n'y a pas une page de l'histoire des Sémites en général, de l'histoire des Fils d'Israël en particulier, qui pût résister à cette belle critique.

Nous avons cependant autre chose à opposer à d'aussi étonnantes conclusions qu'une argumentation préjudicielle.

Achior est nommé dans les documents assyriens; il n'y a pas à regimber; ce nom s'y trouve en toutes lettres.

Le voici :  S.-A. Smith l'a lu : *Aï-ka-maru*, ce qui en assyriologie est l'équivalent exact, après correction de la métathèse, de *Akiamaru,* et à cause de l'équivalence admise bien connue. M = B = V. de : *Akiabaru, Akiavaru.*

Il y a plus : ce signe  , qui n'est jamais lu autrement que *ma* par la jeune assyriologie, était couramment inscrit par Norris et tous les assyriologues de son temps, comme ayant également la valeur phonétique *va*. Ce n'est pas ici le lieu de discuter les motifs très discutables, pour lesquels on a depuis un certain nombre d'années, exclu rigoureusement des *listes* le son V; ces motifs, qui ne me semblent pas entièrement convaincants, même pour la langue assyrienne, n'ont plus aucune valeur dès qu'il

s'agit de noms propres; surtout lorsque ces noms appartiennent à des régions où le son v était incontestablement d'un usage extrêmement fréquent, soit en cet état de consonne, soit à l'état vocalisé.

Quant à l'atténuation des conséquences illogiques de cette exclusion, atténuation basée sur les équivalences de son signalées plus haut, elle n'est plus d'aucun effet lorsqu'il s'agit d'une lettre comme v, qui est tour à tour consonne et voyelle, ce qui ne peut être pour B et M.

Pour toutes ces raisons on doit maintenir la valeur phonétique sémitique 𐤅 = *va*.

C'est donc bien *Akiavaru* qui est écrit dans la lettre assyrienne, terme absolument identique à אחיאוד, Ἀχιώρ, Achior. C'est lui, le fils d'*Amméitah* ou *Abiateh*, — nom que nous avons lu si souvent dans les récits assyriens des deux campagnes arabiques, — c'est lui qui « a tué les guerriers et les a dépouillés », à tel point que « l'un d'eux » seulement, d'après l'écrivain assyrien, vraiment peu suspect d'exagérer le désastre, « a pu se sauver et parvenir dans la ville royale » de Damas.

Voilà donc ce personnage *mythique* par excellence, — d'après l'*hypercriticisme* en vogue, — qui n'aurait eu d'autre existence et d'autre raison d'être que la signification de son nom « le conseiller », « le frère de la lumière »! Les Assyriens sont d'autre avis! ils ont conservé des souvenirs cuisants de la réalité matérielle de ce prétendu fantôme, et leurs écrits en témoignent assez hautement pour imposer silence, à l'avenir, aux subtils inventeurs de systèmes *hypercritiques*.

Il est très aisé de concevoir d'ailleurs que les Assyriens aient synthétisé tous leurs malheurs et tous leurs enne-

mis en la personne d'Akiavaru, surtout, résolus qu'ils étaient à ne pas souffler mot des noms abhorrés des Fils d'Israël; c'est lui, selon les documents bibliques, qui avait voulu d'abord empêcher les Assyriens d'attaquer les Fils d'Israël; et il avait pris leur parti avec tant de force et d'éclat que le général assyrien, furieux, l'avait fait conduire aux avant-postes devant la place assiégée, lié à un arbre et exposé aux coups de l'ennemi. Délivré par ceux-ci et conduit à Béthulie, il avait aussitôt pris une place des plus importantes dans les conseils des chefs de la ville; et il est permis de supposer aussi qu'il en prit une non moins importante dans la poursuite des Assyriens. Après les menaces et les mauvais traitements dont il venait d'être gratifié par eux, il leur devait bien cela. Et il est même très probable qu'il se hâta de rejoindre ses compatriotes de Galaad pour prendre leur tête, quand profitant des avantages de leur situation sur la ligne de retraite des Assyriens, ils se mirent à leur couper le chemin par le Nord-Est, comme firent les habitants de la Galilée, par le Nord-Ouest.

Il est plus que probable que notre Akiavaru fut le plus acharné à la poursuite, la poussa le plus loin et s'approcha de Damas en cette poursuite plus que nul autre.

Voilà largement éclairée la lettre si remarquable de Nebo-Sum-Ésir; nous en comprenons mieux à cette heure le ton de mélancolie voilée, les demi-mots mystérieux, les équivoques voulues, les allusions sinistres, les précautions prudentes contre les explosions de fureur d'Assurbanipal à l'arrivée des terribles nouvelles du pays de Mas.

Tu me l'as ordonné : — « Tout ce que tu pourras apprendre « (à Damas) — m'as-tu signifié — sur le compte des Arabes,

« fais-le moi connaître aussitôt ». — Donc *selon ton ordre formel*, je t'envoie cette dépêche du pays des Nabataï. — Akiavaru, fils d'Abiatêh du pays de Mas a marché contre eux (1); il a tué les guerriers et les a dépouillés. Un d'eux s'est sauvé et a pu parvenir dans la ville royale (*de Damas*). Au roi mon maître je l'envoie; (*j'aime mieux cette commission pour lui que pour moi*); le roi apprendra de sa bouche toutes choses (*que je n'ose confier à cette brique de peur des indiscrets et plus encore pour la belle peur que me fait ta fureur; je l'entends et la vois d'ici*).

Je réclame l'indulgence du lecteur pour la paraphrase un peu moderne que j'ai ajoutée, entre parenthèses et en italiques, au texte assyrien; elle m'a semblé utile pour faire apparaître les sous-entendus et faire ressortir le caractère de cette pièce qui est vraiment de la plus haute importance, autant au moins pour la psychologie que pour l'histoire.

Et d'un. Passons au nom de Judith.

Sans le moindre embarras, sans nulle confusion, je confesse que je n'ai pas trouvé le nom de Judith dans les documents assyriens; et il est plus que probable qu'on ne l'y trouvera jamais. Je reconnais même que je n'ai pas trouvé le moindre argument nouveau sur la question; tout a été dit depuis longtemps; et il y a beaux jours que justice est faite de cette objection contre la véracité de Judith, qu'on avait voulu tirer de la signification de ce nom qui serait *toujours* et *exclusivement* celle de « Juive »; et de cette

(1) Trait d'habileté assyrienne : qui donc est désigné ici par le pronom « eux », — *sunu?* De prime abord on croirait qu'il s'agit des Arabes nommés plus haut; à réflexion il ne peut être question d'eux, Akiavaru est *Masai*, du pays de Mas et n'a point marché contre les siens; l'équivoque pouvait tromper un instant les curieux; Assurbanipal ne s'y pouvait méprendre, lui!

déduction, qui en découlerait, que ce nom ne fut jamais donné à une fille d'Israël. Nombre de nos lecteurs ont certainement lu dans les livres de l'abbé Vigouroux le résumé de ces réponses triomphantes, qui sont basées sur le fait que la première femme d'Esaü avait nom *Judith*, et qu'elle était de race hétéenne.

Esau vero quadragenarius duxit uxores : Judith filiam Beeri Hethæi, etc. (Gen. XXVI, 34.)

Donc le nom de Judith ne signifie pas toujours et nécessairement *juive;* et il faut lui attribuer en ce texte de la Genèse sa signification commune de *célèbre, illustre.* Pourquoi pas aussi dans le livre dont nous établissons la véracité?

Quant à affirmer que nulle des femmes juives ne porta le nom de Judith, en raison de la signification exclusive attribuée à ce vocable, ce semble bien téméraire, pour le moins. Comme si les applications de cette sorte étaient rares en quelque pays et quelque temps que ce soit. Nombrez, si vous le pouvez, les Romains qui ont porté le nom personnel de *Romanus,* les Français qu'on appelle « Le Français »; les *Le Breton,* ou Breton; les « Le Normand », etc., etc.

Tout cela a été dit et redit à satiété, ce qui n'empêche pas le pauvre argument ainsi réfuté cent fois, de traîner encore dans les élucubrations des adversaires de l'historicité de Judith. Il faut vraiment une forte dose de — comment dirai-je? je n'ose dire, de peur d'offenser les oreilles scientifiques; — pour oser prétendre que le nom de Judith signifie *toujours* la juive, ne fut jamais porté par une Juive et en arguer que le livre de Judith est une pure parabole.

Il est vrai, nous devons le reconnaître, que l'un de nos adversaires, M. J. Oppert, a poussé, — comment dire encore cela? — eh bien soit! a poussé la condescendance jusqu'à accorder, que si la question principale du livre de Judith, la question historique était une fois résolue, les questions accessoires tirées des noms et de leur signification ne pourraient plus faire la matière d'une objection « formidable »! On le croira sans peine; mais cette observation très juste nous n'en avons que faire, d'autant qu'elle se présente sous forme de concession. Or de concession nous n'en voulons d'aucune sorte; notre thèse est trop fortement établie; elle n'en a nul besoin.

Pour le nom de Judith, en particulier accepter un *transeat* quand nous pouvons réfuter; mais c'est une dérision.

Et de deux; continuons la série jusqu'à épuisement.

C'est le tour d'*Holopherne*.

Nous ne nous arrêterons pas aux réponses déjà faites par les exégètes catholiques aux objections tirées de la forme iranienne, — mède ou persane — de ce nom; réponses qu'on peut lire aussi dans les travaux de l'abbé Vigouroux. Le fait de souverains engageant à leur service des généraux étrangers de valeur, souvent pris à la guerre, est notoirement un fait de tous les temps et de tous les pays; les rois assyriens moins qu'aucun autre, n'eurent jamais le moindre scrupule à utiliser des concours étrangers, pas plus que la Prusse de nos jours, ennemie du Danemark, à se servir d'un de Moltke danois.

Donc que Holopherne ait été Mède ou Persan, vous ne voyez pas ce qu'on en peut conclure contre l'historicité de Judith.

— Mais, répliquent les adversaires, il était d'usage chez

les Orientaux, de changer les noms des chefs étrangers et de leur donner, chez les Assyriens par exemple, un nom de forme assyrienne.

— Après! Prétendrait-on astreindre l'auteur du livre de Judith qui l'écrivit probablement en Chaldée, à choisir le nom assyrien à l'exclusion du vrai nom du personnage? en vertu de quoi? ce serait d'ailleurs contraire aux habitudes connues des écrivains sacrés; comme on le voit en Daniel pour son nom et ceux de Ananïas, Misaël et Asarias.

— Mais quel nom assyrien portait le général qui commandait l'expédition de la guerre Arabique?

J'ai noté, à la fin de la première partie de ce travail, la réponse que j'avais faite à M. Derenbourg, m'objectant l'absence de ce nom dans les documents assyriens, à savoir, l'impossibilité d'en rien conclure, en présence de la pauvreté de ces documents quant aux noms des chefs qui avaient commandé les armées d'Assurbanipal, pauvreté qui est un dénuement complet.

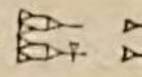
Depuis j'ai cherché et j'ai trouvé.

S.-A. Smith a publié dans l'ouvrage plusieurs fois cité ici, III[e] livraison, — une lettre presque aussi intéressante que la précédente (1). Nous ne reproduisons pas ici en entier son interprétation, qui ne nous paraît pas tout-à-fait satisfaisante. Nous nous sommes interdit d'ailleurs de produire des pièces traduites par nous. Nous nous contenterons donc de noter que cette lettre est écrite par un chef des armées assyriennes, pendant la campagne contre Samas-sum-ukin en Chaldée, laquelle précéda immédiatement la guerre Arabique. On y lit les mêmes noms

(1) K. 1249, *Keilschrifttexte Assurbanipals*, heft III, pp. 50-51.

d'hommes et de villes; Bel-iddin, Samas-sum-ukin, Rimmanilu le *Musarkis;* — Dilbat, Mataktu, Babili, Barsip. La lettre se termine par la demande à Assurbanipal de « fermer les chemins de Babylone et de Borsippa. » Comme l'auteur de la lettre est lui-même en Chaldée, on doit conclure que s'il demande au roi d'Assyrie de fermer les chemins vers la Babylonie, c'est qu'il va la quitter et qu'il réclame les mesures propres à assurer la sécurité de son armée pour ses opérations ultérieures. Cela indique une expédition lointaine dans laquelle il emmène toutes ses forces, ce qui le met dans l'impossibilité de pourvoir lui-même aux postes nécessaires pour protéger ses derrières et sa ligne de retraite, précaution que ne manquaient jamais de prendre les généraux assyriens.

Nous savons d'ailleurs par le livre de Judith, éclairé des savantes dissertations de M. Robiou, appuyées sur les textes assyriens, que ce fut le même général assyrien, qui après avoir guerroyé en Syrie, était accouru en Chaldée réprimer la révolte de Samas-sum-ukin, et après cette répression était parti en Arabie pour châtier les alliés du roi de Babylone.

Or l'auteur de la lettre ci-indiquée est nommé  : lu par S.-A. Smith : *Aplâ*, soit après correction de la métathèse : *Alpâ*, *Alap*.

La similitude phonétique de cette forme et du nom *Holophernes* est assez évidente.

Je soupçone même fortement le terme inscrit dans le Prisme 1249, de reproduire plus exactement encore le nom du général assyrien. S.-A. Smith dans sa transcription a lié en un seul signe  et  ; ces deux signes sont en effet assez souvent unis graphiquement, et on leur attribue, en cet état, la valeur *aplu*. Je suis loin

d'être convaincu qu'ils le soient dans l'original; l'union graphique de la reproduction de S.-A. Smith pourrait bien être une induction plus au moins plausible de ce savant auteur. C'est chose si fréquente en assyriologie! Que si l'on doit lire séparément les deux signes, le second ayant la valeur phonétique *nit, net,* le premier ayant déjà à lui seul la valeur *aplu,* nous aurions pour le groupe entier *Aplu-net-a*, métathèse de *Alup-net-a,* identique aux formes : *Holophernes* de la Vulgate, Ὀλοφέρνης des LXX.

M. Derenbourg a désiré voir le nom d'Holopherne en des documents assyriens,

Le voilà satisfait et ses vœux sont comblés.

Il convient d'observer encore que, même dans le cas où la haute science assyriologique confirmerait la liaison graphique lue par S.-A. Smith, ce qui me semble fort improbable, il resterait une forme — *Apla,* ou *Alpa,* ou *Alap,* — beaucoup moins différente assurément du nom Holopherne, que ne le furent les noms imposés par Nabuchodonosor à Daniel et à ses compagnons, de ceux qu'ils portaient auparavant (1).

Et de trois. — Nous venons d'écrire le nom qui a le plus irrité la verve de nos adversaires, *Nabuchodonosor;* celui-ci toutefois était babylonien. Mais « un Nabucho-

(1) Daniel reçut le nom de *Baltassar,* — c'était une traduction : Daniel signifiait « juge divin », Baltassar, « prince révéré »; pour les autres noms, on soupçonne une transposition de noms très ancienne assurément, puisqu'on la trouve dans les LXX et dans l'hébreu, mais qui n'en est pas moins très probable et qui a mis Ananias à la place d'Azarias et réciproquement; à moins que cette transposition ne se soit appliquée aux noms babyloniens. La loi d'homophonie qui réglait ces changement de noms, nous indique que *Azarias* devint Sidrach; *Misaël,* Misach; — *Ananias*, Abdenago.

donosor ninivite », clamait Lenormant avec un mouvement superbe de pitié et d'horreur!

Pour ce vocable du livre de Judith, en effet, nous devons faire le même aveu que nous avons déjà exprimé pour le nom même de l'héroïne de Béthulie : nous ne l'avons pas trouvé dans les textes assyriens. Il est vrai aussi que nous ne l'y avons pas cherché. Le nom du maître d'Holopherne fut Assurbanipal; en chercher un autre dans les annales assyriennes serait courir au-devant d'une déception assurée.

Mais il est aujourd'hui démontré que le roi d'Assyrie, Assurbanipal, à la suite de la défaite et de la mort de Samas-sum-ukin, supprima la vice-royauté de Babylone et régna directement sur la Chaldée. Des documents cunéiformes que nous ont fait connaître MM. Oppert et Schrader lui donnent, comme roi de Babylone, le nom de *Kandalanu,* dont les Grecs ont fait *Chiniladan.* « Les Chaldéens ne l'appelèrent jamais du nom d'Assurbanipal qu'il continua pourtant de porter à Ninive (1). »

Rien d'étonnant dès lors que l'auteur du livre de Judith, qui l'écrivit, croit-on, en Chaldée, pendant la grande captivité, vers l'époque de Nabuchodonosor de Babylone (Nabu-Kudur-Uzur III) ait attribué à Assurbanipal, — roi de Babylone sous le nom de Kandalanu et dont les Chaldéens ne voulaient rien savoir de son nom ninivite, — le *titre* qu'avaient déjà porté trois souverains de la Chaldée, sinon plus.

Ce terme fut bien en effet un titre ajouté au nom per-

(1) *Hist. anc. de l'Orient par François Lenormand, continuée par Ernest Babelon*, tome IV.

Cf. Schrader, in *Zeitschrift für Keilerschriftforschung* juillet 1884; — Oppert, *Revue d'assyriologie*, 1884, 1er fascicule.

sonnel de ces princes; ces doubles vocables furent fréquents en Mésopotamie aussi bien qu'en Égypte. Et ici, nous le savons de science certaine pour Nabu-Kudur-Uzur III, dont Bérose nous a conservé le nom personnel : Ἀβοβάσσαρος, en même temps que son titre royal de Ναβουχοδονόσορος que nous lisons aussi dans les fragments de cet historien.

La fameuse inscription de Béhistoun nous fait connaître encore deux faits, au moins, de même ordre.

Nous y trouvons un prince dont le nom personnel est *Nidintabel* et qui s'intitule : « *Nabuchodonosor Nabonidien* (de la race ou dynastie de Nabonid) *roi de Babylone* »; et un autre nommé personnellement *Arakha* qui s'attribue les mêmes titres (1).

En somme si l'usage de donner aux souverains de Babylone le titre de Nabuchodonosor a été moins constant, moins régulier qu'à Thèbes ou à Memphis le titre de Pharaon, ou à Rome celui de César, il est cependant hors de doute que cet usage fut en vigueur surtout dans les derniers temps de l'empire chaldéen.

Il était dès lors tout naturel que l'auteur du livre de Judith, écrivant dans un pays où l'on s'était absolument

(1) Il est vrai, Darius les accuse de mentir lorsqu'ils disent : « *Je suis Nabuchodonosor Nabonidien; je règne sur Babylone* », — accusation qui semble de prime abord les incriminer de prendre un *nom personnel* autre que le leur propre. Mais le sens vrai de cette accusation nous est livré, à la réflexion, par la seconde proposition incriminée : *Je règne sur Babylone*, et surtout par les autres accusations semblables de la même inscription, comme celles-ci : « *Celui-ci est Asèna qui mentit en disant : « Je suis roi des Susiens* » (Insc. dite c) — *Celui-ci est Frada qui mentit en disant : « Je suis roi des Margiens* » (Insc. dite J.). Dans ces deux cas, et par conséquent dans les deux premiers, c'est bien une usurpation de *titre* que Darius reproche, à tort ou à raison, à ses ennemis.

refusé à rien savoir du nom d'Assurbanipal, et à une époque où le titre de Nabuchodonosor était déjà couramment attribué aux souverains de Babylone, ait désigné ce roi de Ninive et de Babylone par le titre ordinaire des rois de Babylone, titre, au surplus, que Kandalanu a peut-être porté. Nous avons si peu de documents sur cette époque! Saurions-nous, malgré toutes les découvertes modernes, que Nabuchodonosor III, s'appela de son vrai nom *Abobassar,* si le fragment de Bérose qui contient ce nom, avait péri avec tant d'autres?

« Un Nabuchodonosor Ninivite », vraiment, est-ce donc chose aussi extravagante que l'avait pensé François Lenormant?

CHAPITRE VII

ARPHAXAD.

Un *Arphaxad Mède!* le voilà le trait suprême du mythisme! le nom honni, hué par tous les échos de la science! Le grand thème de dérision?

Un roi des Mèdes, disait F. Lenormant, affublé du nom sémitique d'Arphaxad emprunté à la descendance de Sem dans le chapitre X de la Genèse (1)!

On avait répondu suffisamment pour montrer que la chose n'était pas tellement risible. L'Arphaxad du livre de Judith aurait été Phraortès qui tenta une expédition contre Ninive, fut battu par un roi d'Assyrie et périt dans la bataille.

Cette solution naturellement n'eut pas l'heur de satisfaire François Lenormant, comme on l'a pu voir dans la citation que nous avons donnée de lui en notre introduction. Non point qu'il l'ait méthodiquement réfutée; il s'était borné à en rire.

Au point de vue de la philologie elle pouvait passer pour suffisante, et de ce chef elle était difficile à réfuter

(1) *La divination chez les Chaldéens*, p. 184.

et en tout cas nullement risible. On conçoit très bien en effet qu'un écrivain hébreu eût traduit en *Arphaxad*, le nom *Phraortès*.

Au point de vue de l'histoire et de la chronologie, il en va autrement et il semble difficile, depuis les rectifications apportées aux dates de cette époque, de placer la défaite et la mort du Phraortès d'Hérodote sous le règne d'Assurbanipal. Il est très probable, sinon absolument certain, que le roi d'Assyrie qui vainquit Phraortès, fut Assarhaddon (Assur-Akhi-iddin) et qu'il faut rapporter cet événement à l'expédition sommairement décrite dans l'Inscription publiée en W. A. I, t. III, pl. 15, col IV, l. 19 et s.

Le roi des Mèdes vaincu par le Nabuchodonosor de Judith, — Assurbanipal, — fut celui que les Grecs ont nommé Cyaxare et dont le vrai nom, conservé par l'inscription de Béhistoun, fut : *Uvakhsatara*. Nous allons l'établir de façon à donner toute satisfaction aux plus exigeants.

Est-il vraiment nécessaire de faire remarquer tout d'abord que l'interprétation par un auteur Sémite d'*Uvakhsatara* en *Arphaxad*, était chose si naturelle qu'elle semble avoir dû être inévitable? (1) Pour établir l'identité d'Uvakhsatara roi des Mèdes et de l'Arphaxad de Judith, nous devons rechercher dans les documents profanes qui nous restent, — « les histoires » d'Hérodote et les inscriptions assyriennes — si le fait d'un premier conflit entre Cyaxare et les Assyriens, — dans lesquels ce prince aurait été vaincu et fait prisonnier, comme l'affirme le livre de Judith d'Arphaxad, — est réellement établi.

(1) Nous démontrerons dans un de nos *appendices*, que l'expression de Béhistun, doit se lire : *Urvakhsatara*, ce qui rend notre observation encore plus saisissante.

Nous rappellerons d'abord que le règne du roi des Mèdes qui renversa enfin l'empire assyrien, a eu d'après Hérodote et Ctésias une durée de 40 ans; que le premier souci de ce prince en montant sur le trône fut de tirer vengeance de la défaite et de la mort de son père Phraortès, vaincu par les Assyriens; que sa première expédition contre cet empire, — laquelle échoua — doit se placer sinon au lendemain de son accession au trône de Médie, du moins peu après; on sait aussi que sa mort arriva un petit nombre d'années après sa victoire à Ninive : cela dit uniquement pour établir que le cadre chronologique des événements est assez large pour supprimer toute difficulté de ce chef.

Cyaxare a-t-il réellement conduit une première expédition contre les Assyriens dans les premières années de son règne? On en pourrait douter à lire les lignes suivantes du savant J. Oppert :

> Cyaxarès s'apprêtait à venger la mort de son père et se *préparait* à la guerre contre l'Assyrie, lorsque les Scythes, poussés par la migration des Cimmériens Celtiques, envahirent l'Asie occidentale et enlevèrent au roi de la Médie tout pouvoir effectif. Ce ne fut que vingt-huit ans plus tard (an 606 avant J.-C.) que Cyaxarès, s'étant débarrassé du joug de ces intrus, prit, aidé des Babyloniens, une revanche aussi complète que décisive. Il détruisit Ninive...
>
> (*Le peuple et la langue des Mèdes*, p. 22.)

J'ignore si M. J. Oppert s'est appuyé, en cette opinion, sur d'autres documents que « les histoires » d'Hérodote à qui paraissent empruntés ces détails; il ne le dit pas et il semble difficile de le supposer. Mais ce qui ne paraît pas téméraire c'est de soupçonner qu'il a été quelque peu distrait en lisant Hérodote, qui nous dit formellement ceci :

Phraortès étant mort, Cyaxare son fils et le petit-fils de Déjocès, lui succéda. On dit qu'il fut beaucoup plus puissant que ses ancêtres... Ce fut lui qui fit la guerre aux Lydiens, et ce fut pendant cette guerre que le jour se changea en nuit au milieu de la bataille; et il soumit à sa puissance toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys. Alors ayant assemblé des troupes de toutes les contrées qu'il tenait sous son pouvoir, *il tourna ses armes contre Ninive* pour venger son père et avec le désir de détruire cette ville. *Mais après qu'il eut vaincu d'abord les Assyriens et comme il assiégeait Ninive*, il fut attaqué par une grande armée de Scythes sous la conduite de leur roi Madyès...

Φραόρτεω δὲ τελευτήσαντος ἐξεδέξατο Κυαξάρης ὁ Φραόρτεω τοῦ Δειόκεω παῖς. Οὗτος λέγεται πολλὸν ἔτι γενέσθαι ἀλκιμώτερος τῶν προγόνων... Οὗτος ὁ τοῖσι Λυδοῖσι ἐστι μαχοσάμενος ὅτε νὺξ ἡ ἡμέρη ἐγένετό σφι μαχομένοισι, καὶ ὁ τὴν Ἅλυος ποταμοῦ ἄνω Ἀσίην πᾶσαν συστήσας ἑωυτῷ. Συλλέξας δὲ τούς ὑπ' ἑωυτῷ ἀρχομένους πάντας, ἐστρατεύετο ἐπὶ τὴν Νίνον, τιμωρέων τε τῷ πατρὶ καὶ τὴν πόλιν ταύτην θέλων ἐξέλειν. Καὶ οἱ, ὡς συμβαλὼν ἐνίκησε τους Ἀσσυρίους, περικατημένω τὴν Νίνον ἐπῆλθε Σκυθέων στρατὸς μέγας... (Ηροδοτου Ἱστορ. βιβλ. Α.) (*Édition F. Didot*, p. 35.)

Donc, selon le père de l'histoire, Cyaxare, après une première expédition en Lydie, aurait tourné ses armes contre les Assyriens, les aurait d'abord vaincus et serait venu jusqu'aux portes de Ninive; s'il se *préparait* alors à quelque chose, c'était à en faire le siège.

Ne vous semble-t-il pas que c'est un peu plus que de « se préparer à la guerre contre l'Assyrie? »

Mais il est permis de douter que l'invasion « d'une grande armée de Scythes » fût la véritable cause qui ait forcé Cyaxare à se retirer de devant Ninive. Hérodote, on le sait, a écrit cette partie de ses « histoires » sur des documents mèdes ou perses; on sait aussi que les peuples

anciens se gardaient bien d'enregistrer les échecs qu'ils avaient subis. Sans doute l'invasion des Scythes fut réelle ; mais on est en droit de soupçonner que son importance a été exagérée dans les documents perses et mèdes, — et peut-être aussi la date de cette attaque altérée, — de façon à pouvoir expliquer la retraite de Cyaxare des portes de Ninive, autrement que par une grande défaite qu'il aurait essuyée.

Il faut demander aux documents assyriens la vérité sur ce point. Mais nous les verrons à leur tour taire les premières victoires des Mèdes, que mentionne Hérodote et que démontre leur présence aux portes de Ninive, constatée par les inscriptions assyriennes elles-mêmes. Les Assyriens, comme firent les Mèdes, s'efforceront de dissimuler la véritable cause de ce progrès inouï, en l'expliquant tantôt par une marche de nuit, tantôt par une panique ou par une défection des garnisons-frontières.

Nous allons les voir encore recourir à tous les procédés que nous avons déjà surpris dans la guerre contre les Fils d'Israël leurs vainqueurs, qu'ils énoncent comme une campagne contre les Arabes vaincus par eux. C'est ainsi qu'ils nommeront les Mannaï (peuple de Van) et Achséri leur roi, comme s'il n'y avait eu d'autre chef et d'autres combattants dans l'expédition qui s'est avancée victorieuse jusque sous les murs de Ninive. Et si la seconde phase de cette campagne ne leur avait pas été définitivement favorable, nous ne trouverions pas trace en cette partie de leurs annales, du nom des Madaï (les Mèdes) et de celui de leur roi que nous allons y relever, mais qu'ils ont relégués honteusement dans un petit coin, à la fin de leur récit; comme s'ils avaient peur encore, au moment d'écrire, de cette puissance qui les avait fait trembler; et qui, vaincue,

leur inspirait toujours de grandes craintes en raison de son accroissement menaçant, un instant arrêté, mais dont ils semblent avoir pressenti les nouveaux et irrésistibles progrès.

C'est encore aux Prismes de Koyunjik que nous devons recourir : nous allons reproduire d'abord le récit qu'ils contiennent de l'expédition d'Assurbanipal contre *Achséri* roi des *Mannaï* ou *Vannaï*, que G. Smith nomme les *Manians* et qui furent les ancêtres des Arméniens.

Ici je dois faire un aveu : les procédés assyriens de dissimulation étaient si habilement conçus qu'ils m'ont trompé moi-même tout d'abord. Convaincu par l'étude géographique des Prismes de Koyunjik, que l'expédition contre les Mannaï, qu'on y lit, fut bien la guerre contre Cyaxare, relatée par le livre de Judith et le premier livre des *Histoires d'Hérodote*, je m'étais arrêté longtemps à la pensée que ce roi des Mannaï nommé Akhséri ou Akhséra aurait été le Cyaxare des Grecs, — l'affinité phonétique d'ailleurs y était, — et que Biriskhadri chef des Madaï, dont il est à peine fait une courte mention à la fin du récit et dans un des Prismes seulement, ne devait être qu'un de ses lieutenants, un obscur général d'un contingent mède.

Il a bien fallu revenir de cette erreur à force de fouiller les documents ; et surtout lorsque des études plus approfondies des divers textes assyriens nous eurent mis en possession de leurs procédés annalistes.

Un mot avant tout sur ce *Biriskhadri*, chef, littéralement *Podestat*, — « neru », — des Mèdes. C'est exactement, avec le retour des métathèses, *Irbiskhadri*, *Irbikhsadri*, nom phonétiquement identique à *Uvakhsatara*, roi des Mèdes, — *Urvakhsatara* selon ma lecture établie plus loin.

Cette guerre dite contre les Manians et contre Achséri, est énoncée très sommairement dans le cylindre A (de Koyunyik) reproduit en double transcription interlinéaire et traduction anglaise par G. Smith en son *History of Assurbanipal;* et dans le cylindre R^{m}. 1, transcrit et traduit en allemand par S.-A. Smith; mais elle est exposée avec d'assez nombreux détails dans le cylindre B (aussi de Koyunjik) et employé pour cette partie dans le même ouvrage de G. Smith.

C'est le Prisme B et la traduction de Georges Smith que nous reproduisons.

Cyl. B. col. III,

l. 16. Dans ma V^{e} expédition contre Akhséri roi des Mannaï je marchai :
Par l'ordre d'Assur *etc*...

23. Akhséri apprit le progrès de mon expédition et
fit avancer son armée;
25. Au milieu de la nuit, en silence,
en ordre de bataille, ils marchèrent
pour combattre mon armée.
Mes hommes de guerre avec eux entrèrent en lice et
les mirent en déroute;
30. sur un espace de 3 kasbu leurs morts remplirent la vaste plaine.
Par l'ordre d'Assur, Sin, Samas les grands dieux mes seigneurs,
qui me protégeaient, dans le pays des Mannaï j'entrai et
marchai victorieusement. Dans ma marche *Aiusias*,
leur forteresse *Pasa*[*na*], *Busut*,
35. *Asdias*, *Urkiyamun*, *Uppis*, *Sihua*
Naziniri, huit grandes places fortes
du district d'*Izirti* je pris,
je renversai, je détruisis et livrai aux flammes.
40. Gens, chevaux, ânes, bœufs et moutons
du milieu de leurs villes
j'emmenai et comme dépouilles je traitai.
Akhséri apprit le progrès de mon expédition et
abandonna Izirtu sa ville royale;
45. à *Adrana* son château fort (*sa forteresse*) il s'enfuit
et chercha refuge. Izirtu, Urmiate, et

Usbia, ses villes fortifiées j'investis;
Les hommes qui étaient dans ces villes
j'attaquai; j'humiliai leurs esprits, je les confondis.
Tout ce district je conquis, je dévastai; je détruisis, j'incendiai;
l'espace de 15 jours de marche je ravageai et des hautes terres
je m'emparai. Dans la marche de mon expédition
les villes voisines de Paddiri
— que du temps des rois mes pères les Mannaï avaient prises
et avaient rendues à leur indépendance,
— je les repris, les livrai aux flammes et j'emportai leurs dépouilles.
ces villes je rendis au territoire de l'Assyrie.
Le district d'*Arsiyanis*, qui confine à *Akanani*
de *Harsi*, montagne qui est au-dessus
du pays de *Kumurda*, dans le territoire des Mannaï,
je ravageai et je brûlai. Raidisadi, commandant de leurs forteresses, je tuai;
je m'emparai de ses dépouilles.
Le district d'Eristeyana
je pris; ses villes je détruisis,
j'incendiai, je dépouillai.
Par le choc de mon armée ce district je dévastai.
Je réduisis toute la contrée,
enlevant beaucoup de butin,
et imposant de nombreuses contributions. Paisiblement je revins
et marchai vers la frontière d'Assyrie.
[*Bi*]*rua*, *Sarugbi*
Gusune et [*Bi*]*rute*
villes voisines de l'Assyrie, qui du temps des rois mes pères
avaient été prises par les Mannaï,
ces districts je repris,
les Mannaï j'en éloignai.
Les chevaux et les instruments de guerre
j'enmenai en Assyrie.
Ces villes je repris
et les rendis au territoire de l'Assyrie.
Akhséri, qui n'avait pas craint ma puissance,
[la volonté] d'Istar le livra aux mains de ses sujets :
le peuple de cette contrée se révolta contre lui;
ses serviteurs jetèrent son cadavre devant la ville.
Après lui Valli son fils
monta sur son trône.
La puissance d'Assur, Sin, Samas, Bêl, Nébo
Istar de Ninive, Istar d'Arbèle, Adar, Nusku, Nergal,

les grands dieux mes seigneurs, il considéra et
se soumit à mon joug.
Pour sauver sa vie il présenta sa main
et accepta ma domination.
Erisinni, son fils aîné,
il envoya à Ninive. Il baisa mon pied;
je l'accueillis favorablement et
mon ambassadeur pour faire alliance je lui envoyai (*à Vâlli*);
sa fille, née de son sang, il m'envoya pour être parmi mes con-
les anciens tributs que, du temps des rois mes pères, [cubines;
ils (les *Mannaï*) avaient interrompus, ils les portèrent en ma
trente chevaux en sus de l'ancien tribut j'ajoutai et [présence;
je leur imposai.
En ces jours là aussi *Biriskhadri* (Irbikhsadri), roi des Mèdes,

Col. IV,

Sarati et *Parisi*, fils de Gagi, [voir,
commandants de Sakhi, qui avaient secoué le joug de mon pou-
de leurs places fortes je pris; j'emportai leurs dépouilles;
eux-mêmes je les pris vivants
et les conduisis à Ninive, capitale de mon empire.
Andaria préfet [*Var.* : tartan] de *Lubdu*
qui avait occupé Arserumme et Kullimer,
était descendu et s'était avancé pendant la nuit;
— Les gens qui habitaient Kullimer,
qui étaient mes tributaires et mes sujets,
au milieu de la nuit sa nombreuse armée massacrèrent;
il n'en resta pas un seul.
La tête d'Andaria ils coupèrent et
à Ninive devant moi la portèrent.

Écartez les formules, les ritournelles, destinées comme toutes les ritournelles à détourner l'attention pour faire passer la muscade, et vous dégagerez du document cité les faits incontestables qui suivent.

1° Une grande bataille fut livrée, *dans la plaine*, au début de la « cinquième » campagne d'Assurbanipal, laquelle campagne se fit principalement en Arménie.

2° Le lieu de cette bataille, que l'inscription prend grand soin de ne pas nommer expressément, est, sans contesta-

tion possible, dans la plaine qui sépare Ninive des montagnes de l'Arménie, puisque aussitôt après la bataille, Assurbanipal entre dans le pays des Mannaï, — l'Arménie — non sans avoir couvert une vingtaine de kilomètres en cette plaine, — 3 kasbu, — des cadavres de ses ennemis; détail qui reporte d'autant au sud des montagnes arméniennes le lieu exact de la bataille.

Tout cela nous rapproche beaucoup de Khorsabad, et même pas mal de Ninive; assez, assurément, pour qu'on puisse dire que la bataille dont parle l'inscription s'est livrée aux portes de Ninive. La plaine, en effet, qui sépare Ninive des premiers relèvements du relief Arménien, n'a guère plus d'une quarantaine de kilomètres de largeur.

De la question de lieu passons à la question des gens.

3° L'armée combattue et battue par Assurbanipal, avant son entrée en Arménie, comprenait : des Arméniens, — les Mannians, comme les nomme G. Smith, — sous la conduite d'Achséri leur roi; — des Mèdes commandés par Irbikhsadri leur roi; — des Lydiens commandés par Sarati et Parizi fils de Gagi (Gygès roi de Lydie); — enfin des Chaldéens sous la conduite d'Andaria préfet ou tartan de Lubdu (Lubad sur l'Euphrate) qui appartient à la Chaldée; nous verrons par d'autres documents assyriens que l'armée vaincue par Assurbanipal, avant son entrée en Arménie, comprenait aussi des contingents élamites commandés par Urtaki, roi d'Elam.

A remarquer, avant d'aller plus loin, le peu de place et la belle place donnée par notre inscription à Irbikhsadri roi des Mèdes : son nom occupe la *dernière* moitié de la *dernière* ligne de la colonne III! — la 102° ligne, — et il faut passer à la colonne suivante pour savoir ce que l'écrivain assyrien veut bien nous en dire.

On n'a jamais dépassé, depuis, cette habileté de disposition lapidaire, j'allais dire typographique.

Nous avons vu que, selon Hérodote, Cyaxare, après avoir vaincu les Lydiens et soumis *toute* l'Asie « au-dessus du fleuve Halys », « assembla des troupes de *toutes les contrées* qu'il tenait sous son pouvoir », « tourna ses armes contre Ninive », « vainquit d'abord les Assyriens » et en vint même jusqu'à mettre le siège devant Ninive.

Pour ce dernier point, si les archives des Mèdes et des Perses, où puisa Hérodote, ont dépassé la mesure, en affirmant que Cyaxare assiégea Ninive, il faut avouer que ce n'est pas de beaucoup. D'après les documents assyriens en effet, les armées coalisées sont venues, on peut dire, jusqu'aux portes de Ninive, puisqu'elles ont été battues dans la grande plaine qui sépare cette ville des premières montagnes de l'Arménie, et à vingt kilomètres au moins de ces montagnes, c'est-à-dire à vingt kilomètres environ de Ninive.

Mais comment ont-elles pu arriver jusque-là? est-ce par une simple marche de nuit comme l'affirment deux fois les Assyriens? (col. III, ll. 25-27 et col. IV. l. 8.) — ou bien à la suite de combats victorieux dans lesquels elles auraient culbuté les postes avancés des Assyriens, comme le raconte Hérodote.

Cette dernière hypothèse est la seule admissible; et nous voyons une fois de plus les Assyriens taire la vérité qui leur est défavorable, — comme firent d'ailleurs les Mèdes, ainsi que nous l'avons remarqué précédemment, en donnant à la retraite de Cyaxare le motif spécieux d'une invasion de Scythes, tandis que le vrai fut la défaite qu'il subit, et qu'attestent à la fois les documents assyriens et le Livre de Judith, I, 5-6.

Anno igitur duodecimo regni sui, Nabuchodonosor rex Assyriorum qui regnabat in Ninive civitate magna, pugnavit contra Arphaxad et obtinuit cum in campo magno qui appellatur Ragau.

On comprend fort bien maintenant que les Assyriens n'aient pas nommé le lieu où ils remportèrent une grande victoire sur leurs ennemis coalisés : c'eût été proclamer à la face des générations futures que Ninive, sous Assurbanipal, avait été à deux doigts de sa perte, en inscrivant la présence d'une grande armée ennemie en un lieu précis et connu, dans le voisinage de la capitale. Comme ils ont tu leurs défaites qui avaient permis à Cyaxare de s'avancer jusque-là, ils devaient taire le nom du lieu voisin où ils avaient eu à repousser une invasion menaçante.

A la suite de cette observation qui a son importance, il en vient une autre à l'esprit, d'une importance plus grande.

Du coup voilà donc bien déterminée la région où il faut chercher, où l'on doit trouver le fameux *Ragau* du Livre de Judith; ce ne sera pas long.

Mais il convient, auparavant, de présenter deux documents assyriens, qui, selon mon humble avis, n'ont pas été compris par les assyriologues.

Je m'explique : ils ont assurément été compris quant au sens littéral; mais les noms géographiques n'ont pas toujours été lus exactement. Or, c'est la géographie qui mène l'histoire, surtout lorsque l'histoire est dans l'enfance comme c'est le cas pour celle de l'Assyrie. De sorte que la modification d'un petit nom géographique détermine parfois un remaniement considérable de l'histoire. Nous allons le voir tantôt.

Et pour la lecture des noms géographiques, et de tous les noms propres en général, pour lesquels le traducteur des documents assyriens n'est pas muni à l'avance de no-

tions externes au document, comment voudrait-on qu'il pût s'en tirer et faire un travail correct, en présence de la fameuse *polyphonie* des signes cunéiformes, compliquée encore, et affreusement, de la *poly*... comment dire? allons-y d'un mot baroque de plus, de la *poly-idéographie*, étrangement *poly*... *poly*..., cent fois *poly*... Au milieu de ce dédale, comment se guider? Quant il s'agit des parties du discours autres que les noms propres, ils ont la *nécessité philologique* qui *réduit* la polyphonie. Cette *nécessité*, c'est comme les rails de la voie ferrée qui limitent à une ligne le champ d'action de la locomotive.

Mais pour la géographie de ces temps reculés, comme elle est à faire, lorsque le traducteur assyriologue se trouve en face des noms géographiques, il n'a plus rien, le plus souvent, pour réduire la terrible polyphonie, et il est forcé d'établir une lecture *au petit bonheur*.

Voilà par exemple le groupe lu *Isirtu, Isirti,* dans le texte que nous venons de traduire. En tenant compte de la *valeur phonétique sémitique* du dernier signe, qui est, selon les variantes, tantôt *tu* tantôt *ti,* on l'a donc lu *Isirti* et *Isirtu;* mais comme ces mêmes signes ont aussi les valeurs *phonétiques sémitiques : lah,* dans un cas, *lak* dans l'autre, et que le précédent a lui-même la valeur non moins phonétique et non moins sémitique *kul*, *gal*, on peut tout aussi légitimement lire ledit groupe : Ikullah, Igallah; Ikullak, Igallak. Lequel choisir? Évidemment la géographie seule peut guider en ce choix, et réduire l'encombrante polyphonie.

Ajoutez à cela les équivoques, plus ou moins inconscientes, commises par les scribes assyriens. Nous en avons un bel exemple dans le texte des Prismes de Koyunjik qui se rapporte à la guerre contre Urtaki roi d'Élam; pour celle-là

je me garderai bien d'affirmer l'*inconscience* de l'écrivain ninivite! On comprendra bientôt pourquoi.

Cette campagne contre Urtaki, est inscrite comme la VI^e^ d'Assurbanipal. C'est ici le lieu de rappeler à la suite de G. Smith, ce que savent bien d'ailleurs tous les assyriologues, que les divisions des inscriptions assyriennes sont d'ordinaire géographiques plutôt que chronologiques ou historiques; que plusieurs des expéditions y sont classées sous des chiffres d'ordre différent, qui furent ou concomitantes ou faites même dans un ordre opposé. Ici, pour la VI^e^ *campagne*, faite contre Élam, nous avons des raisons multiples d'affirmer, le lecteur va pouvoir s'en convaincre, qu'elle fut contemporaine de la V^e^ du même Prisme (contre les Mannians ou Arméniens); c'est une phase différente de la même guerre; une poursuite vers le *Sud* des coalisés battus dans la plaine qui sépare Ninive des montagnes arméniennes, comme la V^e^ expédition en fut la poursuite vers le *Nord*.

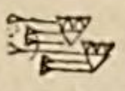
Ce qui est incontestable c'est que cette VI^e^ campagne est certainement contemporaine de l'alliance effective conclue entre l'Élamitide et la Chaldée, et ne peut trouver place hors du temps qu'a duré cette alliance.

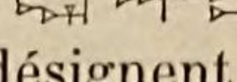
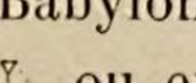
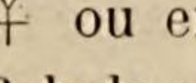
Or, une certaine lecture de deux expressions cunéiformes du susdit document, lui fait dire cette énormité : « que tout à coup le roi d'Assyrie a été informé d'une attaque d'Urtaki roi d'Élam contre *Babili;* que les Élamites couvrent le pays d'*Akkad* de leur multitude; qu'ils ont élevé des travaux de siège en face de Babili ».

Ce qui peut paraître digne d'étonnement, c'est que les traducteurs nombreux de cette pièce, ne se soient pas aperçus de cette impossibilité. S'ils en avaient eu le moindre soupçon ils auraient évidemment interrogé plus

attentivement les deux expressions cunéiformes qui leur auraient certainement répondu comme à moi.

Mais l'attention si grande que donnent les assyriologues aux choses philologiques, les empêchent parfois d'en garder la moindre parcelle pour les éléments géographiques et historiques des questions.

Voici le cas : le pays qui a été couvert par la multitude des soldats d'Élam, est écrit :  ; c'est en effet l'idéogramme d'*Akkadu*, la Chaldée; mais c'est aussi l'idéogramme de : *Urarthu*, l'Arménie.

A première vue, et antérieurement à toute réflexion, on est tout naturellement porté, puisqu'il s'agit de soldats élamites, à lire plutôt *Akkadu;* ce pays étant plus voisin d'Élam, on conçoit plus aisément, en effet, que les Élamites aient pu couvrir la Chaldée de leur multitude sans que le roi d'Assyrie ait rien su de leur marche; ils n'auraient eu que le Diglat à traverser. Et ce qui complète l'induction en erreur, c'est que le nom de la place attaquée dans le pays dont le nom est ainsi écrit, ce nom de ville est exprimé lui-même par  ; or ce groupe est un des idéogrammes qui désignent parfois la ville de *Babili*, Babylone, dont le nom phonétiquement écrit est  ou encore  . Alors Babili en Akkad, c'est-à-dire Babylone en Chaldée, quoi de plus naturel?

Où la réflexion a manqué, c'est à examiner si le groupe qui est souvent l'idéogramme de Babili, ne peut pas être autre chose, l'idéogramme d'Akkadu étant d'ailleurs aussi celui d'Urarthu; et enfin s'il est possible d'admettre un roi d'Élam allié de Babylone, couvrant tout à coup la Chaldée de ses soldats et élevant des travaux de siège contre cette ville.

Or le groupe qui est parfois l'idéogramme de Babili, lu

phonétiquement, en *valeurs phonétiques sémitiques pures*, est : *Kan-anu-ra*.

Comme il est impossible que le premier groupe désigne le pays d'Akkad, et qu'il n'a que deux valeurs connues, — les deux idéographiques, — la conclusion qui s'impose irrésistiblement c'est qu'il désigne le pays d'*Urarthu*, l'Arménie. Il ne s'agit plus que de trouver dans le voisinage Kan-anu-ra.

Pour résoudre cet intéressant problème, qui doit nous apprendre quelle est la ville devant laquelle les Élamites, après être arrivés dans le pays d'Urarthu et l'avoir couvert de leur multitude, ont élevé des travaux de siège, essayons de remplacer la valeur phonétique du dernier signe *ra* par sa valeur idéographique *Sabatu;* nous avons alors : *Kan-anu-sabatu;* cela ressemble beaucoup à *Khorsabad*.

Or, comme la localité qui porte actuellement ce dernier nom se trouve dans la plaine qui sépare Ninive des premières montagnes d'Urarthu, où nous savons déjà par le récit assyrien de la v^e^ campagne d'Assurbanipal éclairant les *Histoires* d'Hérodote et éclairé par elles, que le roi d'Assyrie remporta une grande victoire sur des ennemis coalisés, venus de « toute l'Asie » ; comme d'ailleurs Khorsabad était, depuis Sarkin, une forteresse avancée, destinée à protéger Ninive du côté du Nord et à défendre la vallée du Khusur, si importante comme accès à la capitale et comme voie de ravitaillements de toutes sortes, — eaux et vivres, — on comprend mieux les Élamites, coalisés avec les Mèdes, les Arméniens et les Chaldéens, élevant des travaux de siège contre cette place.

Sous Sarkin elle avait été appelée *Dûr Sarkin*, *Dûr Sarkeyan* comme l'écrit M. J. Oppert, « la forteresse de Sargon ». On se demandera sans doute comment il pour-

rait se faire qu'elle eût été nommée autrement par Assurbanipal ou ses scribes dans l'inscription du Prisme.

On pourrait répondre d'abord par cette observation générale, qui souffre peu d'exceptions, que ces noms imposés par les rois d'Assyrie aux lieux illustrés par leurs hauts faits, n'ont guère survécu à leurs auteurs.

Mais ici il y avait peut-être une autre raison qui pouvait empêcher Assurbanipal d'énoncer clairement le nom de la citadelle de Sarkin : n'était-ce pas proclamer à la face des nations, jusque-là contenues par la crainte d'Assur, qu'une armée ennemie, malgré toutes les divinités assyriennes, avait pu s'avancer jusque sous les murs d'une résidence royale, illustrée par le nom de l'un des plus grands conquérants assyriens, laquelle était en réalité, stratégiquement, la vraie porte de Ninive?

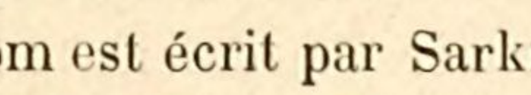
De même que dans le récit de la v^e^ campagne commentée ci-dessus, il a pris grand soin de ne pas nommer « la vaste plaine » qui fut couverte l'espace de trois kasbu des cadavres de ses ennemis, il devait voiler le plus possible le nom de la fière citadelle de Sarkin, qui avait été déshonorée par la présence et les attaques, jusque-là inouïes, d'une armée menaçante. Et qui oserait dire que l'expression qui fut choisie pour énoncer l'ancien nom de Dûr Sarkin, et qui se trouve être la même que celle qui désigne parfois Babylone, le fût sans intention d'équivoque? Équivoque d'autant plus trompeuse, que l'expression graphique employée pour définir le pays d'Urarthu, était aussi la même qui est appliquée au pays d'Akkadu.

Les Assyriens, il faut le reconnaître, étaient de fameux maîtres en fait d'équivoque, d'amphibologie et d'amphibographie.

Mais quel était réellement, d'après les autres documents

assyriens, avant la construction du palais et de la citadelle qui amena le changement de ce nom, le nom du lieu Dûr Sarkin?

L'inscription du Baril (de Sarkin) nous le fait connaître, et nous fournit en même temps un moyen précieux de contrôler notre lecture de l'expression ci-dessus énoncée par nous *Kan-anu-Sabatu.*

Ce nom est écrit par Sarkin  (ligne 39) phonétiquement : *Ma-ag-ga-nu-ub-ba, Maga-nuba,* par retour de la métathèse avec laquelle il faut toujours compter en assyriologie, *Gamanuba.*

Cette forme est déjà si identique pour les trois premières syllabes à la précédente — *Gamanu* à *Kananu* ou *Kamanu,* — qu'on est en droit d'en conclure à l'identité du dernier élément de ces deux noms, et à la possibilité d'une lecture commune de cet élément dans les deux expressions.

Or comme il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de lire uba, et qu'on peut lire au contraire les deux derniers signes du groupe du Baril, *sa, su* pour l'un (R. Brünn. 5789); *pitû, pûtu* pour l'autre (R. Br. 110, 111); nous avons comme lecture du groupe du Baril, *Gamanu-Sapitu, Gamanu-Sapatu* identique à *Kamanu-Sabatu.*

Le nom actuel du lieu, au surplus, *Khorsabad,* confirme notre double lecture, dont il retient et la physionomie et la signification : « enclos, (défense, protection, château) du repos. »

Il est temps de présenter le texte assyrien de la VI^e^ campagne d'Assurbanipal.

Le prisme A et le R^m^ 1 ne contiennent, pour cette cam-

pagne comme pour la précédente, que des récits sommaires; le cyl. B. est plus développé. Mais la première partie en est très dégradée et par conséquent très difficile à lire. Tout ce qu'il y reste d'intelligible, — dans les toutes premières lignes, — c'est que le roi Assurbanipal marcha contre Urtaki roi d'Élam, « qui avait oublié ses bienfaits et ceux de ses pères, qui n'avait pas su prévoir la famine dont souffrirent ses États et à qui lui, Assurbanipal, avait porté secours en cette circonstance. » Ce sont les invectives ordinaires et les reproches assez fréquents au début des récits de guerre assyriens.

La ligne 25 (col. IV.) serait intéressante si elle était complète, elle énonce formellement une invasion des Élamites « au milieu de... » le nom malheureusement a disparu.

Les lignes suivantes, assez complètes, exposent que Belbasa du pays de Gambul, *Ilpasighadora* le Matenna (1) et Marduk-Zikir-ibni, général d'armée Élamite s'unirent à Urtaki pour faire la guerre dans le pays d'Urarthu.

Jusqu'à la ligne 40 tout devient illisible. Mais il est permis de conjecturer par la suite du récit, que, le préambule sommaire terminé, il y est question des nouvelles soudaines qui furent apportées à Assurbanipal, lui apprenant que les chefs susnommés et leurs troupes avaient envahi l'Arménie et s'étaient avancés jusque sous

(1) Ce nom est lu par G. Smith : *Nébozikiresses le Tigenna*. Nous donnons aux appendices les raisons de notre lecture différente de celles de la plupart des assyriologues qui ont plus ou moins suivi G. Smith. Leur lecture est presque toute faite de valeurs idéographiques, et nous donne un nom et un titre tout à fait énigmatique; la nôtre, basée sur des valeurs phonétiques, présente un nom et un titre au moins très plausible : Ilpasighadara le Matenna, c'est Uvagthatara le Mède.

les murs de Khorsabad, nouvelles qui surprirent si fort le roi d'Assyrie qu'il voulut les faire contrôler par un envoyé spécial, lequel les confirma.

Voici en effet ce que nous lisons à partir de la ligne 40 :

Cyl. B. Col. IV,

l. 40. Mon envoyé j'ai commandé, je l'ai fait partir et ces choses furent confirmées et
il me répéta
de la sorte : les Élamites comme une nuée de sauterelles couvrent le pays d'Urarthu.
45. En face et contre Kananu-Sabatu (*Khorsabad*) leur camp est établi et des travaux de siège sont élevés.
Avec le secours de Bêl et de Nabu, mes seigneurs, dont j'honore la divinité,
mes troupes j'assemblai et je mis en marche.
50. Il (Urtaki) apprit le progrès de mon expédition et la crainte le saisit et
il retourna dans son pays.
Derrière lui, je pris (*la route*); sa défaite j'accomplis; je le poursuivis jusqu'à sa frontière.
Urtaki roi d'Élam
55. qui n'avait pas prévu la famine
au jour de son malheur, la mort (*désira*).
. . . . . .

Tout est limpide maintenant en cette pièce, éclairée des observations et des citations d'Hérodote qui précèdent; tout se lit aisément et se lie étroitement à ces autres documents, d'origines diverses, les uns grecs, les autres assyriens.

Mettez à la place d'Urarthu, *Akkadu;* à la place de Khorsabad, *Babilu;* à la place d'Ilpasighadara le Matenna, l'inconnu *Nebozikiresses* affublé, comme parle F. Lenormant, d'une qualité non moins inconnue : *le Tigenna,* et tout devient incohérent et ténébreux.

Un roi d'Élam met le siège devant la capitale de ses

alliés; le roi de Ninive est stupéfait de l'apprendre, — ce que l'on comprend; — il part contre lui, alors que celui-ci serait aux portes de Babylone, sans dire qu'il passe « le Diglat dans sa crue », — hérésie monstrueuse en écriture assyrienne, — sans nommer aucune étape de sa route jusqu'à Babilu; il le poursuit jusqu'à la frontière d'Élam sans nommer davantage ni le Diglat qu'il aurait fallu passer, ni aucune autre place intermédiaire... impossibilités, contradictions, incohérences et ténèbres.

Produisons encore une dernière pièce qui se rapporte certainement aux mêmes événements, d'après les traductions reçues, modifiées en trois points seulement par nos déductions exposées dans les appendices. Cette pièce qui est une tablette votive, — *Omen Tablet*, comme l'appelle G. Smith, — publiée sous la notation : Cyl. 159, en G. Smith et en S.-A. Smith, a une importance très grande, surtout au point de vue chronologique :

Cyl. 159;

I. 21. Ilpasikhadara le Mède (*lit. du pays de Mataï*)
lequel méconnut les bienfaits d'Assurbanipal, roi d'Assur,
créature de tes mains, et son souverain, lorsqu'il avait proclamé
l'adoration de son grand nom, avait marché victorieusement.
25. Or, Assurbanipal roi d'Assur,
ton adorateur apprit
ce qui suit : « Les archers (*gens de guerre*) dans Élam
se sont assemblés; ils y vinrent
avec les guerriers, les grands d'Assurbanipal
30. roi d'Assur. Des Assyriens,
Les Arméniens (*Urarthu*), les Chaldéens,
les Élamites qui avaient baisé le pied d'Assurbanipal
créature de tes mains, il les entraîna à la résistance, à la lutte,
à la guerre.
35. Mal! — (*ul tâbu : infamie!*)
Il quitta la montagne et se porta
à la frontière (*assyrienne*) du pays de Saku et à celle de son pays.
Soit par peur, soit par connivence

les frontières (garnisons —) ne leur résistèrent pas.
40. Au mois de Nisan, le 4e jour, dans le limmu de Sagab,
Danturi-Sarru, Dana-bêl-ku,
la conspiration à Suze fut faite.

Nous verrons plus loin les conclusions que comporte cette pièce, historiquement et chronologiquement; qu'il nous suffise de noter pour le moment que la frontière de Saku, — actuellement *Sakis* au Sud du lac d'Ourmiah, — se trouvait bien à la fois sur les confins du district de ce nom et de la Médie, ainsi que de l'Assyrie.

CHAPITRE VIII

RAGAU.

C'est dans « la grande plaine de *Ragau* », — où, selon le livre de Judith, Arphaxad, roi des Mèdes, fut battu par Nabuchodonosor, roi de Ninive, — que les adversaires de l'historicité de ce livre ont donné libre carrière à la gaîté de leurs dérisions.

Nous savons maintenant le vrai nom d'Arphaxad, c'est Uvachsatara ou Urvachsatara, le Cyaxare des Grecs; nous savons aussi celui de Nabuchodonosor, roi de Ninive, c'est Assurbanipal, également roi de Babylone sous le nom de Kandalanu, et probablement sous le titre de Nabuchodonosor; enfin nous savons quelle est « la grande plaine » où eut lieu la grande victoire d'Assurbanipal-Nabuchodonosor sur Urvachsatara-Arphaxad, c'est celle qui s'étend depuis Ninive jusqu'aux premiers relèvements des montagnes arméniennes.

Quant à y retrouver le nom de *Ragau*, nous l'avons déjà dit, ce n'est pas besogne longue ni difficile.

Mais avant de l'indiquer, qu'on nous accorde la satisfaction de citer encore les lignes suivantes de F. Lenormant :

Tout le reste y est absolument fantastique, aussi bien que les autres données d'histoire du même livre, — et les noms attribués aux trois rois de Médie, d'Assyrie et d'Élam, et la citation d'une localité de *Ragau* dans la vallée du Tigre, quand le seul Ragau authentique était dans le pays des Parthes, et la situation géographique de cette plaine, laquelle tout en appartenant au territoire d'Élam, trouve moyen d'être à la fois voisine du Tigre et de l'Euphrate, et même, suivant le texte grec, de l'Hydaspe.

(*La Divination chez les Chaldéens*, Paris, 1875, p. 184.)

Puisque le savant auteur des *Lettres assyriologiques* cite l'Hydaspe d'après le texte grec, il faut croire qu'il l'avait lu. Dans ce cas il aurait pu et, je pense, il aurait dû signaler la divergence qui existe, sur ce point, entre cette version et celle de la Vulgate, et ne pas imputer à l'original un non-sens qui appartient à un traducteur ou à un copiste infidèle. Enfin, il est étrange qu'il n'ait tenu compte, en chacune des deux versions, que des divergences qui leur sont propres et qu'une critique loyale devait par conséquent éliminer. Ou il devait s'en tenir au texte des LXX et alors ne point faire état des difficultés qui ressortent seulement de celui de la Vulgate; ou s'en référer à la Vulgate et ne point chicaner sur *l'Hydaspe* des LXX.

Quant à nous, nous produisons les pièces; nous citons le passage en question d'après les deux versions.

Celle des LXX, on va le voir, ne place pas *Ragau* dans le voisinage à la fois de l'Euphrate, du Tigre et de l'Hydaspe, comme semble vouloir nous le faire accroire F. Lenormant; mais on y voit se rencontrer, à Ragau, les habitants des rives de ces fleuves. On y lit :

I. 5. — Καὶ ἐποίησε πόλεμον ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ὁ βασιλεὺς Ναβουχοδονόσορος πρὸς βασιλέα Ἀρφαξὰδ ἐν τῷ πεδίῳ τῷ μεγάλῳ, τοῦτό ἐστιν ἐν τοῖς ὁρίοις Ῥαγαῦ.

6. — Καὶ συνήντησαν πρὸς αὐτὸν πάντες οἱ κατοικοῦντες τὴν ὀρεινήν, καὶ πάντες οἱ κατοικοῦντες τὸν Εὐφράτην καὶ τὸν Τίγριν καὶ τὸν Ὑδάσπην, καὶ (1) Εἰριὼχ ὁ βασιλεὺς Ἐλυμαίων.

5. — « Et le roi Nabuchodonosor à cette époque fit la guerre au roi Arphaxad, dans la grande plaine voisine de Ragau.

6. — « Et là se rencontrèrent contre lui les habitants des montagnes et ceux qui habitaient les bords de l'Euphrate, du Tigre et de l'Hydaspe et aussi Erioch (*Urtaki*) roi des Élamites. »

Voici maintenant la version de saint Jérôme :

I. 5. — Anno igitur duodecimo regni sui, Nabuchodonosor rex Assyriorum qui regnabat in Ninive civitate magna, pugnavit contra Arphaxad et obtinuit eum.

6. — In campo magno qui appellatur Ragau, circa Euphraten et Tigrim et Jadason, in campo Erioch regis Elicorum.

« La douzième année de son règne Nabuchodonosor, roi des Assyriens, qui régnait dans la grande ville de Ninive, combattit contre Arphaxad, le vainquit et le fit prisonnier.

« Dans la grande plaine nommée Ragau, dans le voisinage de l'Euphrate, du Tigre et du Jadason, dans la plaine d'Erioch, roi des Éliciens (?) (les Élamites). »

(1) Nous supprimons en cet endroit le mot πεδίω qui s'y lit dans l'édition de Tischendorf, suivie par nous pour tout le reste. Cette suppression est justifiée par la conviction en notre pensée, que c'est là une interpolation, et voici nos raisons : 1° l'absence dudit mot dans le manuscrit d'Alexandrie, où il est remplacé par παιδιά ; et aussi son absence complète dans celui du Sinaï, première main; la seconde main a inséré le même mot — τα παιδια, — du C. A., ce qui est un signe assez clair que παιδια comme πεδίω, sont des interpolations; — 2° la logique ne peut admettre en cet endroit une seconde détermination de la plaine de Ragau, différente de la première; — 3° la grammaire réclamerait le génitif pour l'apposition « roi des Élamites » aussi bien que pour Erioch qui en est le sujet.

Cet Erioch a été identifié avec raison par M. Robiou avec *Urtaki* roi d'Élam, père d'Ummanigas; Assurbanipal déclare avoir emmené avec lui ce dernier prince dans sa campagne contre Élam, qui suivit immédiatement celle de Ragau; ce qui indique que le fils y avait accompagné son père et y avait été fait prisonnier.

Au premier examen de ce texte, confronté avec celui des LXX, on est convaincu qu'il y a ici une suppression de texte, une phrase *tombée*, plus probablement par la faute de copistes maladroits. En rétablissant simplement, d'après les LXX, les mots disparus, — et en corrigeant d'autre part la fin du verset, conformément à notre note à propos de πεδίω — le verset 6 de la Vulgate se présente de la sorte :

In campo magno qui appellatur Ragau *ubi convenerunt adversus eum omnes qui habitabant* circa Euphraten et Tigrim et Jadason *et* Erioch rex *Elamitarum.*

« Dans la grande plaine de Ragau *où se réunirent contre lui tous les peuples qui habitaient* dans le voisinage de l'Euphrate, du Tigre et du Jadason *et* Erioch roi des Élamites. »

Les mots soulignés sont ceux employés pour combler la lacune qui a rendu ce verset irrationnel et dénué de sens, et aussi ceux de la correction de la fin.

En tout cas il était loisible aux critiques de choisir la leçon des LXX, qui est non seulement rationnelle, mais encore justifiée par les documents assyriens et par Hérodote, comme le lecteur l'a déjà certainement compris et comme nous l'exposerons tout à l'heure avec plus de développement. Cette faculté de choisir, ils l'ont négligée; il ne semble pas qu'ils aient été fort jaloux d'en user. Tout leur a paru bon qui leur donnait prétexte à vilipender un livre qu'il était de haut goût, *dans la science*, de traiter avec mépris.

Commentons maintenant méthodiquement les noms de rivières que nous lisons dans les différentes versions.

Notons d'abord que la version syriaque, faite, comme on sait, sur celle des LXX, lui est, en ce point encore, entièrement conforme, à cette exception près que le fleuve

nommé en celle-ci *Hydaspes,* est nommé dans celle-là : *Ulæus, — Ulaï.* Comme ce dernier nom est identifié, de l'aveu de tous, au *Choaspes* actuel; comme le terme *Choaspes* ressemble beaucoup à *Hydaspes*, on en peut déduire avec certitude : 1° que les auteurs de la Syriaque ont simplement fait pour ce nom une interprétation au lieu et place d'une transcription; 2° que les LXX, ou plus probablement les copistes, ne sachant trop ce que pouvait être le terme « Choaspes », apparemment écrit dans l'original, ont, de leur côté, fait une interprétation en mettant à la place du Choaspès inconnu, l'Hydaspès, fleuve de l'Inde déjà classiquement connu; 3° enfin, — et c'est peut-être la conclusion la plus intéressante, au point de vue de l'archéologie géographique, — que le fleuve nommé si souvent sous cette forme *Ulaï* dans les documents assyriens, a eu plusieurs noms dans l'antiquité, comme nombre de lieux géographiques, et fut aussi, en ces temps reculés, connu sous ce vocable de Choaspes, qui n'est certainement pas d'origine arabe, et en tout cas pas d'origine récente. J'inclinerais volontiers à penser que ce fut le nom usité par les Élamites en concurrence avec le terme Ulaï, plus employé par les Assyriens et les Chaldéens.

Quant au *Jadason* de la Vulgate, dont on s'est tant gaussé, il est ici à sa place et en bonne place tout aussi bien que l'Euphrate, le Tigre et le Choaspès. Ce nom, qui a paru ridicule, est pour nous une confirmation précieuse pour notre thèse.

Hérodote nous dit, on ne l'a pas oublié sans doute, que Cyaxare, — Urvakhsatara, — après avoir conquis la Lydie et toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, réunit les contingents de tous les peuples qu'il s'était soumis, et les conduisit contre l'Assyrie, en une campagne qui fut d'a-

bord si prospère qu'il en vint à mettre le siège devant Ninive; le prisme *B* d'autre part nous apprend que dans son expédition contre les Mannians et les Mèdes, Assurbanipal eut parmi ses ennemis *Sarati* et *Parizi fils de Gygès* (cyl. B, col. IV, l. 1), c'est-à-dire des Lydiens. Or le fameux fleuve Halys, ainsi nommé par les Grecs, qui possédaient, comme on sait, une habileté spéciale pour déformer les noms propres étrangers, a retrouvé, tout naturellement, après les Grecs, son nom indigène, et se nomme aujourd'hui *Jediz*, absolument identique au *Jadason* de la Vulgate.

Le Livre de Judith, en nommant ce nom à la suite de l'Euphrate et du Tigre, énonce simplement, comme Hérodote et comme le prisme de Koyunjik, que l'armée qui fut battue par Assurbanipal dans la grande plaine de Ragau, comptait parmi ses combattants des Lydiens, habitants des rives du Jediz, avec des Chaldéens, riverains de l'Euphrate et du Tigre.

Le Jadason de la Vulgate n'est donc point si ridicule.

De tout cela il ressort que le texte original contenait en réalité le nom de quatre fleuves : l'Euphrate, le Tigre, le Choaspes ou Ulaï et le Jediz. Les LXX ont supprimé ce dernier; la Vulgate a oublié le Choaspes, dont la Syriaque a donné le nom sémitique, Ulaï.

Il semble assez facile maintenant de reconstituer l'histoire des différentes altérations qui ont dénaturé ce passage dans les différentes versions.

On surprend ici, une fois de plus, la réaction réciproque des copistes de la Vulgate sur ceux des LXX *et vice versa*.

C'est sous l'influence de la lacune du verset 6 dans la Vulgate, que les copistes de la version des LXX, auront

cru que la plaine de Ragau était en effet dans la partie méridionale de l'Élamitide où se rencontrent, à peu près, l'Euphrate, le Tigre et le Choaspes, et auront ajouté le πεδίω que nous avons critiqué et rejeté.

L'époque de cette interpolation est assez marquée par le fait que le dit πεδίω n'existe pas dans le *Codex Sinaïticus première* main, et qu'on l'y trouve ajouté de *seconde* main, probablement, sinon certainement, sous l'influence que nous venons d'indiquer, à moins que ce ne soit par imitation des autres manuscrits grecs qui avaient subi les premiers cette influence.

Nous verrions volontiers en ces détails une preuve de plus en faveur de la priorité du manuscrit sinaïtique, relativement à tous les autres qui nous soient connus.

Réagissant à son tour sur les copistes de la Vulgate, la leçon du verset 6 des LXX, y a fait introduire l'altération qu'elle avait elle-même subie de l'influence de la Vulgate; et c'est ainsi que nous retrouvons dans la version de saint Jérôme *le champ ou la plaine d'Erioch, roi d'Elam.*

Revenons à « Sarati et Parisi fils de Gagi, qui commandaient à Sachi » et qui furent faits prisonniers par Assurbanipal en même temps que le roi des Mèdes Irbikhsadri. (Cyl. B. col. IV. l, 2 et s.); ces jeunes captifs sont des plus intéressants. Nous avons déjà le nom de leur père dans une autre partie des Prismes de Koyunjik, — Cyl. A, col. III, l. 5 et s. et cyl. R^{m} 1. col. II l. 95 et s. — il y est énoncé : *Guggu sar Luddi,* identifié par tous les auteurs à « *Gygès roi de Lydie* ».

Ces deux jeunes princes sont dits : « gouverneurs » — *neru* — de Sachi. G. Smith avait pensé que ce nom propre de *Sachi* désignerait la nation ou le pays des *Saces.*

L'identité phonétique des deux noms rendait cette détermination séduisante. Mais l'étude géographique, d'une part, de la marche d'Assurbanipal pendant cette campagne; l'étude exégétique, d'autre part, du récit de l'expédition contre Urtaki roi d'Elam, dans laquelle nous avons déjà rencontré ce même *Sachu* ou *Sachi* indiqué comme ville frontière, nous oblige à rejeter l'identification de G. Smith, pour attrayante qu'elle soit, et à localiser le lieu ainsi nommé en la ville actuelle de Sakis, qui répond à toutes les données topologiques des récits assyriens de la V^e^ et de la VI^e^ campagne d'Assurbanipal (1).

Le titre de *Neru sa Sachi*, gouverneur de Sachi, n'est point, on le devine, le titre d'un principat, mais celui d'une fonction, confiée sans doute par Cyaxare aux deux fils de Gygès, roi de Lydie, qu'il avait emmenés, avec les contingents de guerre de ce pays; et, sans aucun doute, aussi il les avait cantonnés ensemble à Sakis, aux postes frontières, ce qui permet de supposer avec vraisemblance que le terme « Neru » signifie plutôt ici « gouverneur militaire ».

Mais qui fut ce Gygès père de Sarati et de Parizi?

Certainement, ce n'est pas le roi de Lydie de ce nom que mentionne Hérodote; d'après la chronologie de l'historien d'Halicarnasse, celui-ci vivait plus d'un siècle avant les événements dont il est ici traité.

(1) Ces données sont, pour la cinquième campagne, que le roi d'Assyrie prit 75 places fortes du pays à eux soumis et des États d'Irbikhsadri roi des Mèdes; la détermination d'ailleurs des lieux nommés en cette campagne démontre qu'Assurbanipal ne fit que traverser la partie la plus occidentale de la Médie. Il est donc impossible de chercher le siège de l'autorité des deux frères dans le pays des Saces qui était à l'Orient de la Médie. — Pour la sixième campagne, Sachi est donnée comme ville frontière, ainsi que nous l'avons noté en son lieu.

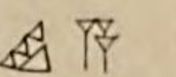
Mais, c'est bien le Gygès, — Guggu sar Luddu — dont il est parlé dans les prismes de Koyunjik aux endroits que nous avons déjà indiqués plus haut, et qui était contemporain d'Assurbanipal.

Le roi de Lydie qui eut à faire face à une invasion de Cimmériens et qui la repoussa, selon Hérodote et selon les documents assyriens, qui fut ensuite vaincu par Cyaxare roi des Mèdes, d'après Hérodote, est nommé par celui-ci *Alyattès*, — Ἀλυαττης — et les Assyriens le nomment *Guggu*. Mais il n'est pas douteux, les Cimmériens l'attestent, que l'Alyattès d'Hérodote et le Gygès d'Assurbanipal ne soit un seul et même personnage.

Il serait fort possible d'ailleurs et assez plausible que le terme *Gygès* eût été un titre royal en Lydie, comme celui de Pharaon en Égypte, celui de Nabuchodonosor en Chaldée, et celui de César à Rome.

Cela dit, pour rendre plus clairs et plus plausibles les détails qui précèdent, nous revenons encore à nos jeunes princes.

Hérodote nous apprend que le roi Alyattès — *aliàs* Gygès — étant mort, son fils Crœsus, alors âgé de 43 ans, lui succéda (1); or les princes Lydiens qui assistent à la bataille de la « grande plaine », — y sont faits prisonniers et sont dits « fils de Gygès », — sont nommés dans l'inscription assyrienne, l'un *Sarati*, l'autre *Pariza*. Rien en ces deux noms qui ressemble au Κροῖσος d'Hérodote.

Mais si, au lieu de la lecture de G. Smith, nous prenons les expressions cunéiformes elles-mêmes, nous avons pour le second de ces deux noms le groupe  G. Smith l'a lu et devait le lire en l'absence de toute don-

(1) *Hérod. Hist.*, l. I, XXVI, — p. 8. de l'édit. F. Didot.

née externe : Pa-ri-za-a. Le premier signe toutefois, 𒁀 outre la valeur phonétique *Pa*, a aussi la valeur non moins phonétique *Gar* (R. Brünn. 5567). Renseigné par Hérodote sur le nom du fils d'Alyattès-Gygès, nous pouvons réduire la polyphonie du signe au moyen de la « nécessité historique » et lire *Gar-ri-za-a*, *Gariza*, identique au Κροῖσος d'Hérodote.

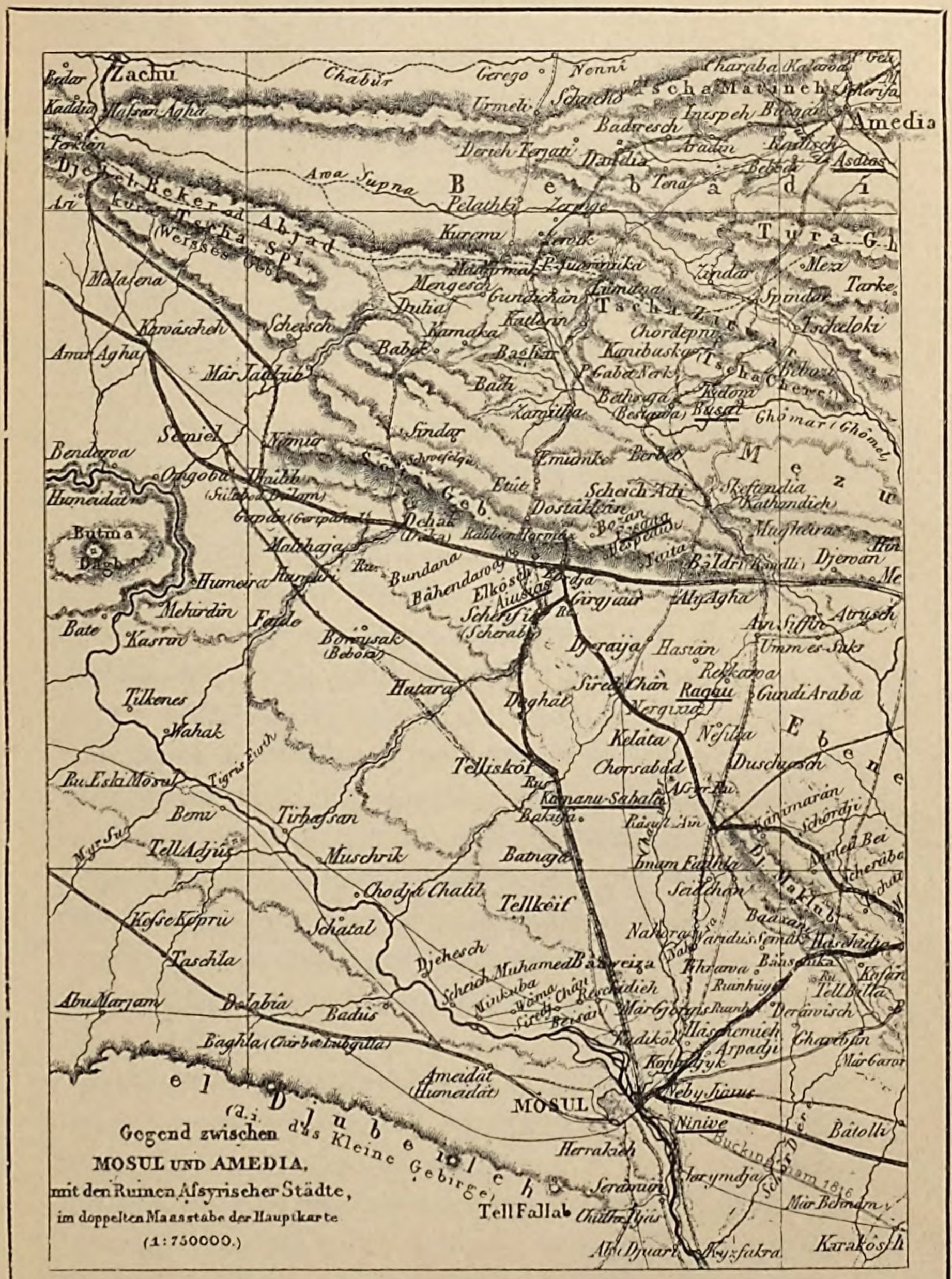
Grâce au concert en ce point des autorités Médo-grecques, assyriennes et bibliques, nous savons maintenant que le fameux et opulent Crœsus, roi de Lydie, avait assisté à la bataille de Ragau et y avait été fait prisonnier.

Notons encore que le nom de son frère *Sarati*, est le même que le nom lydien de son grand-père, d'après Hérodote, Σαδυάττης, père d'Alyattès.

C'est bien longtemps faire attendre l'identification de *Ragau!* et c'est d'autant plus mal que la chose est des plus faciles.

A onze kilomètres au nord de Khorsabad, qui nous est bien connu, sur les bords aussi du Khusur, dans la même grande plaine, se trouve une localité nommée actuellement *Rakawa*, *Rekawa;* personne ne pensera certainement à nier l'identité phonétique de ce nom avec le *Ragau* biblique: et pas davantage on ne pourrait en rejeter l'homotopologie avec ce lieu. On a voulu le chercher en Grande-Médie; si c'était pour ne pas l'y trouver on a bien réussi. Comme il eût été plus simple de le chercher plus près de Ninive, puisque tous les documents connus, sérieusement et sincèrement interrogés, y invitaient clairement.

La carte que voici, d'ailleurs, vaut mieux que des commentaires. C'est une reproduction par la photogravure d'un cartouche de la carte de Karl Ritter, de 1854.


Zachu
Chabur
Gerego
Nonni
Charaba
Kalaoda
Ghelu
Urmeli
Schuscho
Tschamaminch
Amedia
Badresch
Inispeh
Derieh Tergati
Araden
Asdias
Awa Supna
Pelathki
Tena
Kuremu
Tura G.
Mezi
Tarke
Zindar
Spindar
Mengesch
Gundschan
Tschazac
Isdaloki
Chordepni
Kanibusko
Tschabrek
Babek
Kamaka
Kallesin
Badi
Kargilla
Bahoga
Busat
Ghômar
Sindas
Emianko
Berbeo
Scheich Adi
Skefandia
Kathandieh
Etüt
Dostaklian
Dehak
Maghedra
Butma
Djerwan
Bundana
Elkösch
Aiusias
Girgjaur
Alty Agha
Mehirdin
Fajdo
Bate
Kasran
Ain Siffin
Atrusch
Hasian
Ummes-Suki
Hatara
Tilkenes
Wahak
Kelata
Nesilja
Duschuesch
Tigris
Ru Eski Mosul
Telliskôf
Kanaru-Sabalta
Bemu
Tirhassan
Muschrik
Batnaja
Tell Adjus
Chodja Chalil
Tellkeif
Kosse Kopru
Schatal
Taschla
Djehesch
Abu Marjam
Delabia
Badus
Baghla
Ameidat
MOSUL
Ninive
Batolli
Tell Fallah
Karakosch
Seraman
Jarymdja
Mar Behnam 1816
Gegend zwischen
MOSUL UND AMEDIA,
mit den Ruinen Assyrischer Städte,
im doppelten Maasstabe der Hauptkarte
(1:750000.)

J'avais pensé à en donner une de moi; mais en raison de la plus grande valeur démonstrative, aux yeux de certains, d'un document déjà ancien et *allemand*, j'ai choisi celle-ci, lui laissant sa forme allemande, en y ajoutant mes identifications en *romaines grasses*, sous-lignées.

Il nous est facile maintenant, grâce au concert des documents grecs, assyriens et bibliques, de reconstituer l'histoire de la bataille de Ragau et des événements qui l'ont précédée.

Cyaxare, animé d'un violent désir de venger la mort de son père Phraortès et de détruire l'empire de Ninive, après avoir soumis tous les peuples de l'Asie « au-dessus du fleuve Halys », réunit une puissante armée dans laquelle il fait entrer des contingents tirés de toutes les nations soumises par lui; il fait alliance avec Urtaki, roi d'Élam (Arioch de Judith) et avec Samassumukim, vice-roi de Babylone et frère d'Assurbanipal. Une première conférence à cette fin se tient à Suse le 4 de Nisan dans la seizième année du règne d'Assurbanipal; une seconde le 15 de Tisrit de la même année; conférences auxquelles participèrent non seulement les Arméniens, les Élamites, les Chaldéens avec les Mèdes, mais même des princes Assyriens, ce qui était arrivé d'ailleurs en d'autres coalitions contre les rois d'Assyrie, particulièrement sous le règne de Sinachérib, au rapport de l'inscription de Bavian.

L'année suivante, la XVII^{e} d'Assurbanipal, les opérations commencèrent. Les concentrations de toutes les forces alliées se firent dans les régions de l'Arménie méridionale, les plus voisines de Ninive et les plus propres à l'attaque de cette ville. Andaria, gouverneur de Lubdu (Lubad) en Chaldée occupa *Arserumme* et *Kullimer* (act.; *Kalrannis* et *Gulamerg* en Arménie), dont les habitants,

après la défaite de Ragau, le mirent à mort pour se mettre à l'abri des vengeances assyriennes; Urtaki, couvrit l'Arménie méridionale de la multitude de ses soldats comme « d'une nuée de sauterelles », sans doute après avoir tourné, à l'est et au nord-est les frontières assyriennes; et tous ensemble après avoir culbuté les postes-frontières, vinrent camper en face de Khorsabad où ils commencèrent leurs travaux d'attaque. Alors, Assurbanipal, enfin instruit de ce progrès si inopiné d'une grande armée ennemie, accourut avec toutes les forces qu'il put réunir, descendit tout à coup des hauteurs de Makloud, put faire une trouée dans cette puissante armée, rejetant à sa droite les Élamites qui furent reconduits « jusqu'à leur frontière », et poussant devant lui le reste des forces d'invasion qui s'enfuirent en Arménie et qu'il y poursuivit dans sa cinquième campagne.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans appeler de nouveau l'attention du lecteur sur l'importance de la certitude qu'assure à nos déductions, cet accord des trois sortes d'autorités connues; les Grecs et les Médo-Persans d'une part; les Assyriens de l'autre; et enfin le Livre de Judith si injustement traité jusqu'à cette heure.

CHAPITRE IX

LA CHRONOLOGIE DE JUDITH.

Les études chronologiques sont généralement plus importantes que récréatives; il ne saurait en être autrement dans la question présente où nous devons percer de véritables ténèbres et chercher dans les ombres de la fameuse nuit des temps, au moins dans une pénombre crépusculaire très obscure, des points de repère pour relier des faits, déjà bien lointains, aux grandes dates de l'histoire. Ce ne peut se faire sans labeur, ni pour nous ni pour le lecteur. Nous avons tout fait pour lui épargner la fatigue; c'est dans ce but que nous avons relégué dans les *appendices* toutes nos discussions les plus rébarbatives. Mais nous ne pouvons cependant faire la conviction dans son esprit sans le promener à travers les *limmu* Assyriens, sorte de choses qui ne sont pas précisément d'une gaîté folle.

Il lui restera la ressource, s'il trouve ce chapitre par trop ennuyeux, de passer au suivant, ou même de fermer le livre.

Judith ne contient qu'un seul élément chronologique, en deux indications, celle du rang qu'occupe dans le règne de Nabuchodonosor (Assurbanipal) l'année de la bataille de Ragau, et la suivante où eut lieu « le grand

conseil » dans lequel ce prince prit la résolution de faire la guerre au monde entier.

Voilà pour la Bible.

Quant aux documents assyriens, nous avons les fameux *limmu;* mais il faut les comprendre, c'est-à-dire découvrir la relation qu'ils peuvent avoir avec les événements dont nous avons trouvé les récits, d'une si satisfaisante concordance, dans les sources tant assyriennes que médo-grecques et bibliques.

C'est là qu'est le labeur, mais aussi le succès :

... Labor omnia vincit
Improbus.

Nous avons déjà présenté un premier limmu à nos lecteurs dans notre interprétation du Cyl. 159, en ces termes :

Ligne 40. Au mois de Nisan, le 4e jour, dans le limmu de Sagab,
Danturi-Sarru, Danâ-bêl-ku,
la conspiration à Suse fut faite.

S.-A. Smith avait autrement lu et autrement compris : voici la traduction de sa traduction :

Au mois de Nisan, le 4e jour, dans le limmu de Sagab,
Assur-danin-Sarru, Danâ-bêl-ku
la conspiration dans le nouveau palais fut faite.

On trouvera aux appendices la justification des trois divergences que nous avons admises à la traduction de cette pièce, traduction que nous avons suivie en tout excepté pour ces trois points; quant à notre lecture des noms propres du limmu de Sagab, comme c'est affaire de chronologie, nous devons dire un mot ici même pour la justifier.

S.-A. Smith aurait, sans aucun doute possible, lu

comme nous le second de ces noms, *Danturi-Sarru*, s'il lui était venu à l'idée de rapprocher ce limmu de celui que contient le K. 4 publié par lui dans la III^e^ livraison de son *Keilsch. Ass.* p. 77, et que voici :

Ligne 30. Au mois de Tisrit, le XV^e^ jour, dans le limmu de Sagab. Danuturi-Sarru, Danâ-bêl-ku.

Il est évident que ces deux expressions désignent le même limmu et qu'il faut trouver dans les signes du deuxième nom, une lecture commune aux deux textes, en d'autres termes réduire la polyphonie de l'un par les *nécessités* graphologiques de l'autre. Nous faisons grâce, ici, au lecteur de cette petite opération assyriologique qu'il trouvera aux appendices, s'il est curieux de la connaître. Nous nous bornons présentement à en indiquer le résultat qui est celui-ci :

Il est impossible de lire *Assur-Danin-Sarru* pour le second nom propre du K. 4; mais il est possible de lire *Danturi-Sarru* pour le même second nom propre du K. 159, ce qui est identique au *Danuturi-Sarru* du K. 4.

Nous avons donc une année commune, le limmu de *Sagab*, à deux événements dont l'un eut pour date précise le quatrième jour de *Nisan*, — soit vers le 20 mars; — l'autre le quinzième jour de *Tisrit*, c'est-à-dire dans les premiers jours d'octobre de la même année.

Il s'agit maintenant de définir les événements marqués à ces deux dates.

Le premier document, — K. 159 — déjà connu de nos lecteurs, rapporte une conjuration faite à Suse entre Ilpasikhadara le Mède, des princes Assyriens, les Arméniens, les Chaldéens et les Élamites, contre Assurbanipal; c'est l'événement du 4 nisan.

Le second document, — K. 4 — a été comme le premier, — nous l'avons indiqué, — publié en double transcription avec traduction allemande par S.-A. Smith. Nous suivons sa traduction, excepté pour un idéogramme dont il déclare ignorer la lecture, et par conséquent aussi la signification. Voici le groupe :  ; le premier de ces deux signes est l'idéogramme de *Kamû*, (R. Brünn. 3979) qui signifie : posséder; accumuler; *réunir; to associate* (Norr. 567); le second est le signe de pluralité. Nous lisons donc le groupe : *Kamat*, ou *Kamati* et nous l'interprétons *alliés*, *associés*, *conjurés*.

Voici maintenant la traduction de cette pièce.

Samassumukin vers Élam
est allé; complot il fit faire contre moi;
Vers Élam allèrent
cinq *associés* (*conjurés*) au complot mauvais
au mois de Tisrit, le XV^e^ jour, dans le limmu de Sagab,
Danuturi-Saru, Danâ-bêl-ku.

Ces deux pièces se rapportent aux mêmes événements ou à des événements connexes, il est impossible de le méconnaître. C'est une alliance offensive contre le roi d'Assyrie dans les deux; — le lieu des conférences est le même : *Suse* dans l'une, *Elam* dans l'autre; ce sont les mêmes conjurés, tous désignés nominalement dans la première, indiqués numéralement dans la seconde avec l'énonciation expresse de deux d'entre eux, *Babylone et Elam*.

Il y a aussi des différences, outre celle des dates précises : Dans le K. 159 les Chaldéens sont nommés, non leur roi; dans le K. 4, au contraire, Samassumukin roi de Babylone et nominalement désigné. On en peut conclure que dans la première conférence, — du 4 Nisan — le roi

de Babylone s'était fait représenter et qu'il avait personnellement assisté à la seconde, — du XV Tisrit.

De même le roi des Mèdes, Ilpasikhadara, est nommé dans le premier et non dans le second.

J'avais cru d'abord pouvoir en inférer que la première conférence avait eu lieu immédiatement avant la bataille de *Ragau* et de Khorsabad, et la seconde après.

L'étude du rang chronologique du limmu de Sagab en comparaison avec les données du livre de Judith, et surtout le chiffre *cinq* qui oblige à conclure à l'identité des conjurés dans les deux conférences, a modifié cette appréciation.

Il a dû se passer d'ailleurs un temps assez considérable entre le complot et son exécution, temps nécessaire aux préparatifs de guerre.

Il est donc beaucoup plus rationnel de conclure que la réunion des conjurés à Suse, du 3 Nisan, fut une conférence préliminaire où furent arrêtées les principales clauses du traité, qui fut définitivement conclu le XV Tisrit; entre temps les préparatifs commencèrent sans doute et se poursuivirent après les ratifications du XV Tisrit pendant l'hiver qui termine l'année du limmu de Sagab.

Les grandes opérations et la bataille de Ragau et de Khorsabad doivent donc être assignées à l'année suivante.

Il est au moins très probable, que le roi des Mèdes, qui n'est pas expressément mentionné dans le K. 4, n'assista pas en personne à la conférence du XV Tisrit et s'y fit représenter comme avait fait le roi de Babylone pour celle du 4 Nisan.

Nous devons actuellement rechercher le rang qu'il faut attribuer au limmu de Sagab dans le règne d'Assurbanipal, et dans la chronologie générale du monde.

La question n'est pas sans difficulté.

On ne s'attend pas sans doute à trouver ici une discussion chronologique approfondie, qui nous entraînerait beaucoup trop loin, et qui d'ailleurs n'offrirait qu'un intérêt fort secondaire pour notre thèse.

Nous aimons mieux poser comme une sorte de *postulatum* que le premier limmu du règne d'Assurbanipal doit être rangé dans l'année 668 avant l'ère chrétienne, opinion assez générale à cette heure. Ce sera donc la base de nos autres dates, qu'on n'aura plus qu'à déplacer dans le même ordre, si plus tard de nouvelles découvertes venaient à déplacer notre base elle-même, chose d'ailleurs très probable.

Georges Smith nous a donné une liste restaurée des premiers limmus du règne d'Assurbanipal ; dans cette liste celui de Sagab, Danturi-Sarru, Danâ-bêl-ku, occupe le 16^{e} rang.

D'après cette liste, par conséquent, les deux conférences de Suse auraient eu lieu en 653 A. C., si nous tenons la liste pour complète et sans lacune.

Mais l'éditeur responsable de ladite liste y suppose des lacunes ; 3 limmus y manqueraient.

Il justifie son hypothèse de lacunes, uniquement par les concomittances des limmus avec les campagnes énoncées dans les inscriptions Assyriennes de ce règne ; comme il trouve un nombre de campagnes plus grand de 3 que celui des limmus, il croit en être autorisé à soupçonner que 3 limmus seraient *tombés*.

Il nous semble en cela trop oublier qu'il a mis en lumière, avec plus de clarté et de preuves que nul autre, ce fait aujourd'hui admis de tous en Assyriologie, que l'ordre des campagnes, dans les textes Assyriens ne doit

pas être considéré comme exactement chronologique, mais basé fort souvent sur des raisons de priorité politique ou géographique; que plusieurs campagnes, énoncées sous des chiffres ordinaux différents, ont été concomittantes, ou se sont suivies de fort près et dans la même année, par conséquent dans le même limmu.

Il paraîtra donc beaucoup plus rationnel de ne point supposer des disparitions de limmus que rien d'autre ne peut justifier.

Si toutefois l'avenir, avec qui il faut toujours compter dans une science aussi jeune que l'Assyriologie, venait à nous faire découvrir d'autres limmus intermédiaires entre le 1^er^ et le 16^e^, il faudrait ramener d'autant la date assignée par nous à la coalition de Suse.

Nous croyons aussi peu probable que possible, d'ailleurs, une telle découverte.

Nous inscrivons donc, sauf rectification s'il y a jamais lieu, l'année 653 A. C. pour les conférences du Suse; et par conséquent l'année 652, la dix-septième du règne d'Assurbanipal pour la bataille de Ragau-Khorsabad, dans le limmu *Bêl-Harran-Sadua*.

Voyons maintenant le Livre de Judith.

La version de la Vulgate marque la douzième année du règne de Nabuchodonosor (Assurbanipal) pour la bataille de Ragau, et la treizième pour « le grand conseil du Palais » où le roi d'Assyrie décida de faire la guerre au monde connu.

La version des LXX assigne aussi la douzième année du règne de Nabuchodonosor pour la bataille de Ragau, mais la dix-huitième pour « le grand conseil du Palais »; cette dernière date est seule en concordance avec les limmus.

Serions-nous donc pour la première fois en cette étude

en présence d'une divergence entre les données bibliques et les documents profanes?

Lors même qu'il en serait ainsi, notre thèse si fortement établie et si richement documentée, ne pourrait en être infirmée. On sait que la critique mòderne ne fait pas grand état des différences de chiffres; et à juste titre assurément! nul autre élément n'a autant que celui-là subi l'influence des erreurs subjectives des copistes, voire de leurs caprices.

Que si, au contraire, on parvient à découvrir de véritables concordances entre les chiffres, on a prouvé par là même l'autorité des éléments numéraux, et il en résulte une confirmation des thèses, établies d'ailleurs sur d'autres bases, confirmation qui a sa valeur.

J'ai donc cherché à surprendre la cause de l'erreur ou des erreurs de chiffres que nous trouvons dans les différents textes des deux principales versions du livre de Judith.

Et après avoir bien fouillé partout, dans les manuscrits, dans les travaux lexicographiques sur les langues orientales, je me suis aperçu un jour que j'avais sous la main la solution vainement cherchée au loin. Un simple coup d'œil sur les dates de la Vulgate, exprimées en chiffres romains, XII, XIII, comparés aux dates vraies exprimées de la même façon, XVII, XVIII, m'a montré l'unique cause de cette double erreur : le chiffre V *tombé* dans les deux cas.

Mais pourquoi cette suppression d'un chiffre? — Ceux d'entre vos lecteurs qui ont quelque maniement des manuscrits, qui les ont fouillés et collationnés, savent toute la part qu'il faut faire aux erreurs et aux simples caprices des copistes, qui trop souvent ont copié selon leurs idées

subjectives, sans tenir assez compte des éléments objectifs qu'ils avaient à reproduire et non à juger. Il aura suffi, un jour, d'une idée préconçue, d'un sentiment personnel d'un scribe ignorant et présomptueux, trouvant trop long à son gré ce règne de Nabuchodonosor, pour le décider à supprimer ou à ne pas lire ce V.

Ajoutons qu'une erreur même accidentelle, un oubli involontaire de ce chiffre dans l'un des deux cas, aura entraîné la correction volontaire et inepte dans l'autre.

Quant aux LXX dont la seconde date, celle « du grand conseil du palais » est exacte, il est à peu près certain que la première aura été altérée par les copistes ou les correcteurs sous l'influence de la date erronée de la Vulgate.

En somme, grâce à ce que nous avons pu surprendre la genèse de l'erreur de dates, des versions du livre de Judith, nous avons pu montrer, par ces erreurs mêmes, la concordance des données bibliques avec les éléments profanes de la matière, et démontrer assez plausiblement que les événements mentionnés ont bien réellement eu lieu, la bataille de Ragau en 652, la dix-septième année du règne d'Assurbanipal, dans le limmu de Bêl-Harran-Sadua; « le grand conseil du Palais » en 651, la dix-huitième année du même règne, dans le limmu d'*Ahi-ilai*.

Que si la date, posée en *postulatum*, de 668 A. C. pour le commencement du règne d'Assurbanipal, vient à être déplacée par de nouvelles découvertes, — ce que je regarde pour ma part comme très probable, — les dates de 652 et 651 devront suivre le déplacement de leur base; mais les limmus mentionnées restent en place avec le rang assigné par notre étude à chacune des deux années du règne d'Assurbanipal, la dix-septième et la dix-huitième.

Pour dire toute ma pensée, je crois la date de 668 trop reculée de six ou huit ans au moins, et que l'avenir ramènera vers nous d'autant les autres dates étudiées ici.

CHAPITRE X

ECBATANE.

Nous finissons par où peut-être il aurait fallu commencer, du moins si nous avions adopté l'ordre même du texte de Judith, et nous instituons enfin une discussion sur le fameux problème de la fondation d'Ecbatane, dont nous parlent les premières lignes de ce livre.

Toutefois, selon l'ordre méthodique de l'importance relative de chaque question de notre thèse, l'histoire d'Ecbatane vient bien ici à son rang légitime; et nos lecteurs n'ont certainement pas attendu jusqu'à cette heure pour se faire une opinion raisonnée, scientifique, certaine sur l'historicité du Livre de Judith. Quelle que soit donc la solution de cette dernière discussion, le fond même de notre étude est désormais hors d'affaire.

Mais il ne nous est pas cependant permis pour cela de dédaigner la capitale de l'antique Médie.

Nous commençons donc, selon nos habitudes, par produire les pièces sur la matière :

Nous lisons dans le Livre de Judith de la Vulgate :

I. 1. — Arphaxad itaque, rex Medorum; subjugaverat multas gentes imperio suo; et ipse aedificavit civitatem potentissimam quam appellavit Ecbatanis,

2. — Ex lapidibus quadratis et sectis; fecit muros ejus in latitudinem cubitorum septuaginta et in altitudinem cubitorum triginta; turres vero ejus posuit in altitudinem cubitorum centum.

3. — Per quadrum vero earum (*turrium*), latus utrumque vicenorum pedum spatio tendebatur, posuitque portas ejus in altitudinem turrium.

Arphaxad, roi des Mèdes, avait subjugué un grand nombre de nations; il édifia aussi une très puissante place qu'il appela Ecbatane,

En pierres de taille, avec des murailles de 70 coudées de largeur sur 30 coudées de hauteur et des tours hautes de cent coudées.

Ces tours, carrées, avaient 20 pieds de côté; il fit des portes selon la hauteur des tours.

La version des LXX sur ce point, a :

1. — ... Ἀρφαξάδ ὃς ἐβασίλευσε Μήδων ἐν Ἐκβατάνοις,

2. — καὶ ᾠκοδόμησεν ἐπ' Ἐκβατάνων καὶ κύκλῳ τείχη ἐκ λίθων λελαξευμένων, εἰς πλάτος πηχῶν τριῶν καὶ μῆκος πηχῶν ἕξ, καὶ ἐποίησε τὸ ὕψος τοῦ τείχους πηχῶν ἑβδομήκοντα, καὶ τὸ πλάτος αὐτοῦ πηχῶν πεντήκοντα·

3. — καὶ τοὺς πύργους αὐτοῦ ἔστησεν ἐπὶ ταῖς πύλαις αὐτῆς πηχῶν ἑκατόν, καὶ τὸ πλάτος αὐτῆς ἐθεμελίωσεν εἰς πηχεις ἑξήκοντα·

4. — καὶ ἐποίησε τὰς πύλας αὐτῆς πύλας διεγειρομένας εἰς ὕψος πηχῶν ἑβδομήκοντα, καὶ τὸ πλάτος αὐτῶν πήχεις τεσσαράκοντα, καὶ ἐξόδους δυνάμεων δυνατῶν αὐτοῦ καὶ διατάξεις τῶν πεζῶν αὐτοῦ.

1. — ... Arphaxad qui régna sur les Mèdes à Ecbatane;

2. — Et il construisit à Ecbatane des murs circulaires en pierre de taille, qui mesuraient 3 coudées dans un sens et 6 coudées dans l'autre; et il donna aux murailles 70 coudées de hauteur sur 50 coudées de large (*ou de profondeur*).

3. — Et il flanqua les portes de tours (*carrées*) de 100 coudées de haut et de 60 coudées de côté;

4. — Et il fit des portes de 70 coudées de hauteur et de 40 coudées de large, pour le passage commode de ses puissantes troupes et la sortie en bon ordre de son infanterie.

La version syriaque, ici, est entièrement conforme à celle des LXX.

Nous avons donc, selon les différentes versions, pour la hauteur des murs, 30 coudées dans l'une, 70 coudées dans l'autre; pour la largeur (ou épaisseur), 70 coudées dans celle-là, 50 coudées dans celle-ci; pour le côté des tours carrées, 20 pieds dans la Vulgate, 60 coudées dans les LXX; pour la hauteur des portes, 70 coudées selon ceux-ci; 100, soit la même hauteur que les tours, pour celle-là.

De tous ces éléments numériques, un seul est le même dans les deux versions, la hauteur des tours, qui était de cent coudées.

S'il fallait un argument de plus pour faire ressortir le peu de fond qu'il faut faire en saine critique, sur les documents de chiffres, on pourrait produire celui-ci avec quelque avantage.

Sans doute il y aurait moyen d'arranger un peu les affaires, de supposer, par exemple, une confusion trop facile en effet, pour les copistes de la Vulgate, entre *altitudinem* et *latitudinem;* on pourrait ainsi atténuer l'importance et le nombre des divergences de chiffres; mais on ne pourrait, je crois, les faire toutes disparaître, et il en resterait toujours assez pour grossir d'un exemple de plus, la quantité si grande de ceux qu'on peut invoquer contre la valeur documentaire des éléments numéraux en bonne et saine critique.

Du reste les dimensions vraies des murailles d'Ecbatane ne semblent pas ici d'un intérêt extrême; nous laissons donc cette question aux acrhéologues qui font de l'art pour l'art, et retenons seulement, des citations précédentes, le fait que Cyaxare, — Urvachsatara, — nommé

Arphaxad par le Livre de Judith, résida comme roi des Mèdes à Ecbatane; qu'il y construisit des murailles circulaires d'une grande hauteur, avec de grandes portes flanquées de hautes tours, qui auraient eu une élévation de cent coudées d'après nos deux sources, d'accord sur ce point; soit environ cinquante mètres.

Comme on le pense bien, ces données ont fourni d'excellents sujets de railleries contre le Livre de Judith et des arguments pour en établir une fois de plus le symbolisme, c'est-à-dire le mythisme.

Un des plus savants et des plus considérés, à juste titre d'ailleurs, parmi les orientalistes anglais, G. Rawlinson s'exprime ainsi dans son grand beau livre, devenu classique en assyriologie : *The five great Monarchies :*

> Ainsi la merveilleuse description (*d'Ecbatane*) du Livre de Judith, qui est très improbable en elle-même (*internally*), semblerait être entièrement dénuée en fait du plus petit fondement (1).

Et comme pour se donner la réplique à lui-même, le savant auteur expose un peu plus loin le récit d'Hérodote sur la matière. Que nous parle-t-il de « la merveilleuse description du Livre de Judith »? au moment où il nous met sous les yeux le morceau que voici :

> Il (Déjocès) construisit une citadelle vaste et puissante, qu'on appelle maintenant Ecbatane, disposée de telle sorte qu'un rempart circulaire était ceint d'un autre. La citadelle était ordonnée de façon que le rempart le plus central ne dépassât le suivant en hauteur que de l'élévation des parapets. Pour cela faire, la disposition du lieu le rendait en partie assez facile, puisque c'était une colline. Cependant l'art y était pour une plus grande part, car il y

(1) Thus the marvellous description in the Book of Judith, which is internally very improbable, — would appear to be entirely destitute of any slightest foundation in fact. (*The five gr. Mon.* III, p. 24.)

avait en somme sept remparts circulaires et concentriques, dont le plus élevé enfermait le palais et les magasins et trésors. La muraille qui forme le plus grand circuit est presque égale en développement à celle qui entoure la ville d'Athènes. Les parapets du premier circuit sont blancs, ceux du second noirs; du troisième, pourpre; du quatrième, bleu azur; du cinquième, bleu-sombre; ainsi les parapets de chaque rempart sont revêtus de couleurs; les deux derniers ont, l'un son parapet argenté, l'autre doré.

Donc Déjocès construisit ces remparts autour de ses palais; et il ordonna au peuple de s'établir aux alentours de la citadelle (1).

Pour le merveilleux de la description, et la couleur, — qui ne le voit? — le récit du père de l'histoire l'emporte sur celui du Livre de Judith, de toute la hauteur des tours d'Ecbatane, = cent coudées.

Mais comment un homme grave comme Rawlinson peut-il nous dire, au moment même où il nous présente ce morceau d'Hérodote, qui renchérit en « merveilleux » sur le texte biblique, et enfin le confirme, que « la merveilleuse description du Livre de Judith, dépourvue de toute probabilité interne, est absolument dénuée, en fait, du moindre fondement? »

Mystère! peut-être, mais mystère que saint Thomas a

(1)... οἰκοδομέει τείχεα μεγάλα τε καὶ καρτερὰ, ταῦτα τὰ νῦν Ἀγβάτανα κέκληται, ἕτερον ἑτέρῳ κύκλον ἐνεστεῶτα. Μεμηχάνηται δὲ οὕτω τοῦτο τὸ τεῖχος, ὥστε ὁ ἕτερος τοῦ ἑτέρου κύκλος τοῖσι προμαχεῶσι μούνοισί ἐστι ὑψηλότερος. Τὸ μέν κού τι καὶ τὸ χωρίον συμμαχέει κολωνὸς ἐὸν ὥστει τοιοῦτο εἶναι, τὸ δέ καὶ μᾶλλόν τι ἐπετηδεύθη, κύκλων ἐόντων τῶν συναπάντων ἑπτά. ἐν δὲ τῷ τελευταίῳ τὰ βασιλήια ἔνεστι καὶ οἱ θεσαυροί. Τό δὲ αὐτῶν μέγιστόν ἐστι τεῖχος κατὰ τὸν Ἀθηνέων κύκλον μάλιστά κη τὸ μέγαθος. Τοῦ μὲν δὴ πρώτου κύκλου οἱ προμαχεῶνες εἰσι λευκοί, τοῦ δὲ δευτέρου μέλανες, τρίτου δὲ κύκλου φοινίκεοι, τετάρτου δὲ κυάνεοι, πέμπτου δὲ σανδαράκινοι. Οὕτω πάντων τῶν κύκλων οἱ προμαχεῶνες ἠνθισμένοι εἰσὶ φαρμάκοισι. Δύο δὲ οἱ τελευταῖοι εἰσὶ ὁ μὲν καταργυρωμένους, ὁ δὲ κατακεχρυωμένους ἔχων τοὺς προμαχεῶνας. (ΗΡΟΔ. ΙΣ. ΒΙΒ. Α. — XCVIII, XCIX. — *Edit.* F. Didot. p. 34.)

pénétré : « prout est affectus sensus, intellectus judicat ». — Je cite de mémoire; je ne suis pas sûr des mots; j'atteste la pensée du grand docteur, grand philosophe (1), et c'est une grande pensée.

Selon l'explication du sens commun, moins profond, non moins sûr, c'est le *parti pris*, la passion qui altère tout et entraîne à tout, même les grands hommes; on serait tenté de dire : surtout les grands hommes.

Assurément on nous dira que l'ancienne Ecbatane, capitale de la Médie, qui fut le siège de la puissance de Cyrus et de Cambyse, c'est la ville nommée actuellement *Hamadan*, située dans une plaine absolument plate, au pied septentrional du mont *Elwend*, *Elouend*, transformé par les Grecs en *Oronte;* et que les descriptions de Judith et d'Hérodote ne peuvent en rien s'y appliquer.

Nous pourrions leur répondre : « Mais parlez pour votre Hérodote dont la description, qui place Ecbatane « sur une colline, » est en effet fort dépaysée à Hamadan; le Livre de Judith ne dit rien de tel et énonce simplement de hautes murailles élevées autour d'Ecbatane par Arphaxad, c'est-à-dire Urvachsatara, votre Cyaxare : Qu'y a-t-il donc en cela de si impossible même à Hamadan? »

Mais voici qui caractérise l'état d'âme de ces doctes orientalistes s'efforçant de faire à tout prix du livre de Judith une pure fiction : c'est que précisément le même Rawlinson qui a si prestement classé parmi les chimères « la merveilleuse description du livre de Judith, » s'ap-

(1) V. *Sum. Theol.* 2ae 2ae; quaest. LI, 3. ubi leg. : sicut etiam in speculativis aliqui sunt bene inquirentes, propter hoc quod ratio eorum prompta est ad discurrendum per diversa... et tamen hujusmodi quandoque non sunt boni judicii; quod est propter defectum intellectus, qui maximi contingit ex mala dispositione communis sensus.

plique aussitôt à revenger Hérodote des misères qu'on lui a faites à propos d'une description bien plus merveilleuse il est vrai, et parvient à replacer les récits de l'historien grec dans le domaine des réalités, tout en laissant ceux de Judith, — inférieurs en merveilleux et à peu près identiques pour le fond, — dans l'empire des mythes! Nous verrons cela tantôt; voyons d'abord un autre document grec, d'un auteur trop décrié, et qui pour le cas actuel présente des données géographiques incontestées : c'est de Ctésias que je parle; il nous dit de Sémiramis :

Étant arrivée à Ecbatane, ville située *dans la plaine,* elle y construisit un palais à grands frais; elle y fit aussi des travaux avec plus de soin et de zèle que partout ailleurs. La ville en effet étant privée d'eau et n'ayant aucune source dans son voisinage, elle la pourvut des eaux les plus abondantes et les meilleures, qu'elle y amena à force de travaux et de dépenses (1).

Ctésias décrit ensuite une haute montagne qu'il place à douze stades de la ville et qu'il nomme *Oronte,* reconnue de tous dans le mont *Elwend* actuel; c'est de cette montagne que furent amenées les belles eaux dont Sémiramis dota la capitale de la Médie. Notre auteur avait fait venir la grande reine de Babylone par Bagistan = *Béhistoun,* Chauona = *Sahna;* et le mont Zarcaos = le mont *Zagros;* il avait ainsi très correctement tracé la route antique, qui est aussi la route actuelle, de la Chaldée à Hamadan. Tous ces détails géographiques sont d'une exac-

(1) Παραγενηθεῖσα δ'εἰς Ἐκβάτανα, πόλιν ἐν πεδίῳ κειμένην, κατεσκεύασεν ἐν αὐτῇ πολυτελῆ βασίλεια καὶ τὴν ἄλλην ἐπιμέλειαν ἐποιήσατο του τόπου περιττοτέραν· ἀνύδρου γὰρ οὔσης τῆς πόλεως καὶ μηδαμοῦ σύνεγγυς ὑπαρχούσης πηγῆς, ἐποίησεν αὐτὴν πᾶσαν κατάῤῥυτον, ἐπαγαγοῦσα πλεῖστον καὶ κάλλιστον ὕδωρ μετὰ πολλῆς κακοπαθείας τε καὶ δαπάνης. (*Ctesiæ fragmenta, Ed.* F.-Didot, p. 24.)

titude remarquable — en un auteur grec de cette époque et dont on a, décidément, trop médit, — et déterminent sans possibilité d'hésitation l'Ecbatane de Sémiramis à Hamadan.

Mais voilà d'une part Ecbatane fondée, ou du moins grandement restaurée et embellie par Sémiramis, *dans une plaine;* tandis que selon Hérodote, Ecbatane est fondée par Déjocès, roi des Mèdes, sur *une colline* dont les flancs portent sept orbes de murailles, étagés et concentriques.

Il ne nous déplaît pas d'ailleurs de voir aux prises les autorités profanes; quant à nos textes bibliques, nous les retirons pour l'instant de la mêlée; ils n'ont point à se commettre en cette querelle de famille et peuvent attendre la fin des débats pour dire leur mot.

Il ne saurait non plus nous déplaire de voir Ctésias, le discrédité, en aussi belle posture d'historien exact et pertinent.

Wesseling a essayé d'arranger les affaires en faisant observer que la même ville pourrait bien avoir été fondée par Sémiramis, et de nouveau fondée, c'est-à-dire considérablement restaurée et transformée en place forte par un autre.

Mais ce sont les deux Rawlinson, Henry et Georges, qui ont trouvé le mot de l'énigme; celui-là dans le *Journal of the Geographical Society* (1), celui-ci dans son grand ouvrage : *The five great Monarchies* (2).

Leur solution est la suivante : Il y aurait eu en réalité deux villes mèdes du nom d'Ecbatane, l'une capitale de

(1) *On the Site of the Atropateian Ecbatana, Journ. of the Geogr. Soc.* 10 vol. pp. 65-158.

(2) *The five great Monarchies*, 1re éd. t. III, pp. 24 et s.

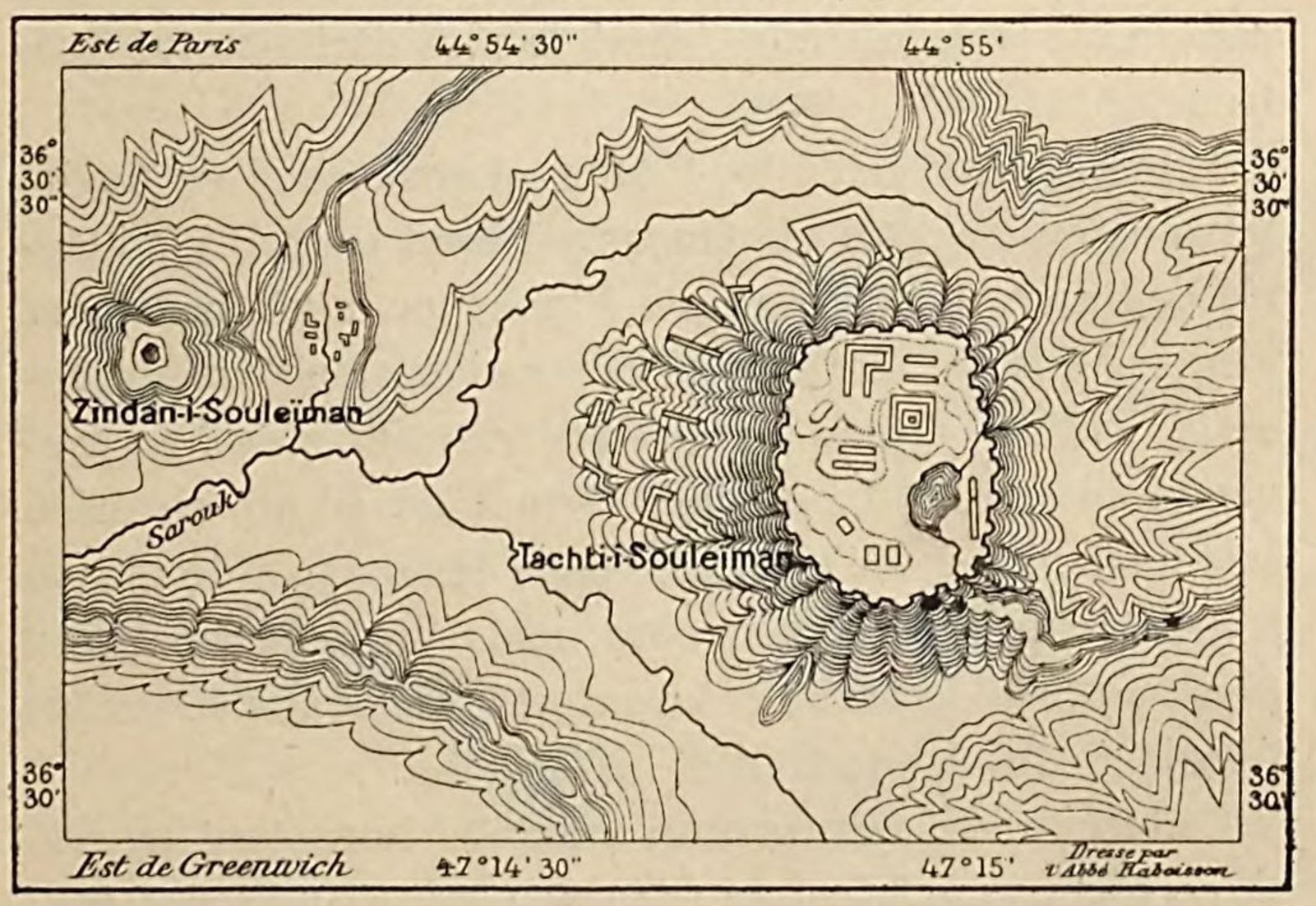
el Yamon
Kh. Suruj
Bir el Batniyeh
Kh. Anin
Kh. Abu Jdmir
Bain es Sendian
250
Kefr Adân
168
117
Sh. Sâdeh
el Kharrubeh (R)
285
el Arrâkah
398
el Barid
Moulin
Sheikh Zeid
389
Bir el Maleh
362
Sh. Shibleh
Jenin
157
Kh. et Turm
476
Kefr Kud
311
(Capnarkolia)
Burkin
266
Ain el Hasn
Kh. Jebjeb
Sh. Mansûr (R)
Yabid
372
Bir es Sinjib
Bir el Bel'ameh
165
Sheikh Musally
Kefreireh
311
Hepher Jos. XVII ?
Kh. Umm el Hasseh
Kaukab (R)
Arrâbeh
Kefr Yârûh ou el Channâm
Ouady Selhab
Sahel
el Mughâzin
343
Kh. Umm el Butme
Kh. Jinzâr
El Mahruneh (R)
Tell Dôthân
Kubatieh

A. Martin, Sc.

la grande Médie et qui était en effet au lieu nommé actuellement *Hamadan*, l'autre capitale de la petite Médie et qu'il faudrait localiser selon eux à *Tachti-i-Souleïman*.

Leur opinion est fondée historiquement sur le témoignage formel de Moïse de Chorène, qui affirme les deux

Plan de Tachti-i-Souleïman (Ecbatane)



D'après G. RAWLINSON.

Échelle = 1 : 23000.

Ecbatane, l'une en grande Médie, l'autre en petite Médie dont les limites étaient les mêmes, à peu de chose près, que celle de l'*Aderbijan* actuel, soit l'*Atropatène* des Gréco-Romains.

Topographiquement elle est établie sur l'exploration et la description de la colline qui supporte actuellement les ruines d'une ancienne place forte, que les habitants ont appelée dans les temps modernes *Tachti-i-Suleïman*, un de ces innombrables « trônes de Salomon » qu'il sont pla-

cés sur tous les sommets d'aspect quelque peu imposant, lorsque le nom ancien se prêtait plus ou moins, par ses consonances, à un jeu de mots de goût oriental.

La découverte et l'explication de Sir H. Rawlinson, adoptées par le savant auteur des *Five great Monarchies*, eurent un plein succès en Angleterre dès le premier jour de leur apparition; en France elles trouvèrent alors d'assez nombreux contradicteurs, dont le plus éminent fut Quatremère (1).

Actuellement, je crois, tout s'est apaisé : si en Angleterre on en est resté à la faveur qui avait accueilli la théorie des deux Rawlinson, en France on a généralement compris que des arguments contre l'existence réelle des deux Ecbatanes, tirés surtout des écrivains grecs, ne peuvent infirmer le témoignage formel du grand historien arménien, Moïse de Chorène, dans les œuvres de qui on trouve assurément des erreurs, mais qui jouit cependant d'une autorité légitime et incontestée quant aux choses de l'Arménie des époques dites historiques.

Cette opinion a encore un avantage important en critique historique; c'est de faire disparaître une des trop nombreuses accusations d'inexactitude qu'il a été de bon ton, à un certain moment, en certains milieux scientifiques, d'élever contre l'historien d'Halicarnasse, non sans quelque légèreté, peut-être, et passion. Il y a eu sans doute déjà, je le reconnais, un mouvement de réaction contre cette tendance aussi funeste à la vérité historique qu'à l'honneur des créateurs de l'histoire profane; la critique traite à cette heure avec plus d'égards et de circonspection les descriptions et récits qui semblent choquer

(1) Voir son mémoire dans le tome XIX des *Mém. de l'Académie des Insc. et B.-L.* part. I, p. 419 et s.

des idées reçues mais non irréformables à jamais. Et ce qui n'a pas peu contribué à inspirer à la critique une aussi sage réserve, c'est que nombre de faits ou de traits descriptifs qu'elle avait d'abord rélégués dans le royaume des ombres et des contes bleus, en ont été retirés avec éclat par les découvertes récentes.

On doit considérer particulièrement avec satisfaction la réhabilitation en ce point de l'autorité d'Hérodote par la thèse des deux Rawlinson, fondée, nous l'avons dit, sur deux témoignages irrécusables, celui de Moïse de Chorène et celui de la forme topographique de Tachti-i-Suleiman.

Nous verrons plus loin une autre preuve encore de leur thèse dans le récit des Prismes de Koyunjki; et enfin une dernière, non la moins forte, dans le Livre même de Judith. Car si nous avons séparé tantôt la cause des textes bibliques de celle des historiens profanes, ce ne pouvait être définitif; et celle-ci étant une fois vidée, nous ramenons ceux-là dans le champ clos, non pour les faire profiter de la victoire d'Hérodote, mais pour la confirmer au contraire de son autorité, que nous croyons avoir d'ailleurs fortement et abondamment établie.

Avant tout qu'on nous permette une observation qui peut mettre d'accord tout le monde.

La Bible ne nous dit pas que le roi d'Assyrie, après sa victoire de Ragau, ait pris et détruit la ville d'Ecbatane; les Prismes se taisent également sur ce point précis, quoiqu'ils nous parlent de nombreuse villes prises, ravagées et brûlées en cette région. Il reste donc douteux que la ville même ait été détruite à ce moment; mais ce qui ne saurait être douteux, c'est que le ravage de la contrée

a dû obliger Cyaxare, — fait prisonnier à Ragau et rendu ensuite à la liberté par son vainqueur sous des conditions plus ou moins bien observées, — à fuir le plus possible la surveillance assyrienne pour l'exécution de ces conditions, et à s'établir plus loin à l'orient, dans l'autre Ecbatane, où d'ailleurs Ctésias nous affirme qu'*Arbacès*, roi des Mèdes et cette fois vainqueur de Ninive, transporta le siège de son empire. Il ne faut pas d'ailleurs grande réflexion pour reconnaître que ce nom d'*Arbacès* est le même que celui d'Urvachsatara, l'Arphaxad de Judith, le Cyaxare d'Hérodote.

L'Ecbatane de la petite Médie ayant été abandonnée, dut donc tomber rapidement en ruines et disparaître de l'histoire. Dès lors le silence, sur cette ville, des auteurs grecs considérablement postérieurs aux événements, les contradictions apparentes d'Hérodote, qui décrit d'une part la fondation de l'Ecbatane du nord d'après les documents et les archives médiques, et qui établit d'autre part le siège de l'autorité de Cyrus et de Cambyse dans l'Ecbatane du midi d'après d'autres documents et *de visu* : tout s'explique.

Ce qui s'explique aussi, c'est que Rawlinson n'ait plus trouvé trace de l'Ecbatane médique sous les ruines Sassanides de Tachti-i-Souleïman, et cela par un fait géologique des plus remarquables, mais non unique. Toute cette colline a été formée assez récemment, — pour les géologues, — par l'abondante source qui alimente le petit lac de Tachti-i-Souleïman; c'est une source chargée de carbonate de chaux qui se concrète à l'air libre par la mise en liberté de l'acide carbonique, comme les sources de Saint-Allyre à Clermont-Ferrand, et forme un dépôt qui s'élève graduellement. Quand on connaît l'activité de ces

sortes de formations, dont on a un exemple frappant dans les fameuses cataractes de pierre de *Bambouk Kalessi*, — « château de coton (1), » — aux environs de l'ancienne Laodicée, *Eski-Hissar*, — on est amené forcément à admettre que la ville et les murs de l'Ecbatane du nord, abandonnée et en ruines, furent rapidement recouverts d'une bonne couche d'incrustation calcaire de *travertin*, qui devait être déjà puissante à l'époque où les Sassanides établirent de nouveau une citadelle en ce lieu.

Quoi d'étonnant alors que les fouilles de Rawlinson, nécessairement superficielles, ne lui aient rien montré de l'ancienne ville médique? Il aurait fallu une tranchée profonde de dix à vingt mètres et coupant la colline de part en part dans toute sa largeur, selon l'un de ses diamètres, pour pouvoir en tirer une conclusion quelconque.

Ainsi tout a conspiré, forces de la nature et destructions de l'homme, pour effacer de la terre l'ancienne capitale fondée par Déjocès, selon Hérodote, fondée de rechef ou au moins agrandie et fortifiée à nouveaux frais par Cyaxare, selon la Bible, et dont il était si fier! Vanité des grandeurs humaines!

Quant à la question de savoir quel fut le vrai et le premier fondateur de cette ville, de Déjocès ou de son petit-fils Cyaxare, on inclinera pour Cyaxare, parce qu'il est nommé par Judith dont l'autorité vient d'être abondamment établie, tandis que celle du père de l'histoire a souffert plus d'un dommage dont nous avons eu peine à le défendre.

Rien n'est d'ailleurs plus facile à concevoir, comme rien

(1) Voir la *Revue de Terre-Sainte*, 1891, p. 292 et s.; — A. de Lapparent, *Traité de géologie*, 1885, 2e éd., p. 512.

n'était plus facile à commettre, que cette légère erreur d'Hérodote renseigné par des documents et des dires au milieu desquels la critique, à peine née, devait avoir beaucoup de difficulté à s'orienter.

Le Prisme B de Koyunjik, éclairé du livre de Judith, confirme, nous l'avons mentionné, l'existence de la capitale médique trouvée par G. Rawlinson à Tachti-i-Souleïman ; voici comment :

Assurbanipal, après la bataille de Ragau, entre en Arménie par *Aiusias*, qui est déterminé avec certitude par les données de ce texte et celles de l'Inscription de Bavian de Sinachérib, à *Elgosh* ou *Algosh*, à l'entrée de la gorge de Raban Hormus, où s'ouvre en effet la principale route de Ninive vers l'Arménie ; il parcourt un certain nombre de localités mentionnées en cette inscription du Prisme B, que nous avons, d'ailleurs, retrouvées en Arménie, Pasana à *Bozan ;* — Busut à *Bestawa ;* — Asdias à *Kadish ;* et enfin il fait le siège des villes d'*Izirtu*, *Urmiate*, *Usbia* qu'il ne dit pas avoir prises, mais dont il affirme avoir « conquis, dévasté, brûlé le territoire » (1).

De ces trois villes, l'une, Izirtu, la plus souvent nommée dans les différentes inscriptions assyriennes, est celle de toute la littérature assyrienne qui nous a donné le plus de peine à retrouver et qui nous a coûté le plus de travaux. Actuellement, cependant, nous croyons pouvoir la localiser à *Siri*, sur une hauteur au sud d'Ourmiah, où se trouvent des ruines assez importantes et des inscriptions *vanniques*. Cette identification, satisfaisante pour les données topologiques et les conditions homophoniques,

(1) Voir cette inscription exposée précédemment en notre chapitre VIII, p. 179 et s. ; — Voir aussi notre carte de la page 206.

ne me semble pas encore absolument certaine. Mais pour les deux autres, nommées souvent avec Izirtu, dans les annales assyriennes, il en est tout autrement, et nous les déterminons avec certitude Urmiate à *Ourmiah*, Usbia ou Usmia à *Usnei*, localités voisines de Sîri. La région d'ailleurs est bien définie avec non moins de certitude, à la contrée qui s'étend au sud-ouest du lac d'Ourmiah.

Dans ce même texte du Prisme B, Assurbanipal mentionne une citadelle dans laquelle se retire Achséri après avoir abandonné *Izirtu;* selon la direction de la marche d'Assurbanipal qui était d'abord du sud au nord et ensuite de l'ouest à l'est, cette ville où se réfugient les chefs ennemis doit donc se trouver plus loin à l'est.

Ladite citadelle est nommée *Istati* dans le P. A; *Adrana* dans le P. B. Voilà donc une ville portant à la fois les noms de : *Istati* et *Adrana*. Les habitudes orientales de jeux de mots dans les changements de noms, expliquent bien, conformément à nos observations répétées si souvent, que le lieu connu sous ce double nom : *Istati-Adrana* ou *Ardana* soit devenu *Tachti-i-Souleïman*.

La région d'ailleurs dans laquelle se trouvait cette *citadelle* est bien déterminée par les derniers noms mentionnés par le P. B et qui marquent les dernières affaires de cette campagne. Ce sont *Birua, Sarugbi, Gusune, Birute*. L'une de ces localités, *Sarugbi* doit être localisée certainement sur le *Sarug*, rivière tributaire du Jaghatu, — qui se jette lui-même dans le lac d'Urmiah; — ledit Sarug coule au pied de la colline de Tachti-i-Souleïman. Les quatre localités ont été déterminées par nous comme suit : Birua = *Bari;* — Sarugbi = *Sagbita* sur le *Sarug;* — Gusune = *Ghasan;* — Birute = *Beruder*.

Mais elle l'est aussi par l'identité des noms du docu-

ment assyrien et de celui d'Hérodote, retrouvé si heureusement par G. Rawlinson à Tachti-i-Souleïman. *Istati*, en Zend, signifie *forteresse* : Iç = *fort, puissant;* data = *création, construction;* — *fabrique* dans la langue des peintres. Ardana, doit reproduire *Ahurdana*, dont Ahur = *seigneur, maître* : dana, comme data, = *création, construction.* (Voir Ferdinand Justi, *Handbuch der Zendsprache*, à ces différents mots).

Or *Ecbatane*, qui n'a pas assurément une physionomie mède, doit être aussi rapportée au composé : *Athur-kava dana,* dont le second élément *Kavan = roi.* C'est d'autant plus identique à la précédente forme que les mots *ahur* et *kavan*, vont ordinairement ensemble comme dans ce texte : *Ahurô kava Huçrava;* — « *le Seigneur roi Huçrava* ». On en peut inférer que le texte d'Assurbanipal a simplement donné en *Ardana* = (*Ahurdana*) une abréviation de *Ahurkavadana;* — « le château du Seigneur » au lieu de : « le château *du Seigneur roi.* »

Que l'auteur de Judith et Hérodote aient d'ailleurs transformé ce dernier terme *Ahurkavadana* en *Ecbatana,* rien là que de très naturel et même de très conforme à l'évolution phonétique générale.

Ajoutons quelques détails topographiques sur la colline de Tachti-i-Souleïman. Elle s'élève de 50 mètres environ, d'après Élisée Reclus, au-dessus de la plaine, qu'elle domine de tous côtés excepté du côté de l'Est où son relief, moins élevé, s'appuie sur une autre colline de même formation et elle-même très circonscrite.

On conçoit donc bien ici les données du livre du Judith, complétées par celle d'Hérodote. Si on donne à la muraille la plus excentrique et la plus basse 70 coudées d'éléva-

tion, — 35 mètres — aux six autres, qui ne dépassaient la première que de la hauteur du *propugnaculum*, parapet, 5 coudées pour cette élévation de chaque parapet, c'est-à-dire 30 coudées pour les six, on a une somme de cent coudées pour l'ensemble des murs, élévation mentionnée par la Vulgate et les LXX pour celle des tours, et qui répond en effet à la hauteur actuelle de la colline au-dessus de la plaine, diminuée cependant d'une dizaine de mètres qu'elle a dû gagner par les incrustations calcaires dont nous avons parlé ; cette différence d'ailleurs doit correspondre à la saillie du couronnement de la muraille supérieure au-dessus du sol du plateau.

Nous avions dit que nous ferions avancer la Bible au secours d'Hérodote ; la chose est faite et il n'y a pas sujet d'insister. Toutefois nous en dirons encore un mot plus loin, en notre *conclusion*.

LA CONCLUSION

La conclusion ? Le lecteur l'a déjà établie.

Mais il y a vingt ans qu'elle avait été virtuellement faite par J. Oppert, en ces termes :

Ainsi, si ce fait de la signification du nom de Judith était isolé, si les livres bibliques, les auteurs profanes et les découvertes cadraient entre eux, ne se trouvaient pas contredits par l'écrit qui nous occupe ; si nous y voyions un roi mède connu, en guerre avec un monarque chaldéen incontestablement contemporain ; si nous ne voyions pas ce roi agir contrairement à ce que nous révèle de ses idées la totalité des sources authentiques ; si nous nous trouvions en présence d'une localité connue d'autre part ; si le fait mémorable était consigné ailleurs que dans un écrit d'une origine évidemment récente, et descendant jusqu'à sept siècles au moins (?) après l'événement qu'il raconte ; si enfin tous les faits et noms propres ne portaient pas le cachet d'une époque postérieure, certes le nom de Judith seul ne saurait constituer un argument bien formidable.

(*Le livre de Judith*, in *Revue d'Ethnographie*, 1865, p. 67).

Nous lui en avons donné beaucoup plus qu'il n'en avait demandé ; et lui de son côté ne nous donna pas grand' chose. Ce qu'il concédait, nous l'avions sans lui.

Revoyons sommairement, et désormais dans l'ordre rationnel et chronologique des événements, les principaux récits du Livre de Judith, en coordination avec les

annales assyriennes, les *Histoires* d'Hérodote et les *Fragments* de Ctésias.

Un roi Mède « fort connu dans l'histoire », sous le nom de *Cyaxare* dans Hérodote, — nommé par Ctésias *Açtibara* en un endroit, *Arbacès* en un autre, — mentionné dans l'inscription de Béhistoun sous la forme *Vachsatara* en la colonne mède, sous celle de *Uvachsatara* en la colonne persane, ou plutôt *Urvachsatara*, selon notre lecture, — est appelé *Arphaxad* par le Livre de Judith, qui dit de lui qu' « il avait subjugué et soumis à son empire un grand nombre de nations », — « tous les peuples de l'Asie au-dessus du fleuve Halys », dit Hérodote, — et qu'il avait bâti une très puissante citadelle, — *civitatem potentissimam*, traduction remarquable de *Istati* des Assyriens — qu'il nomma *Ecbatane*, sans doute en souvenir de l'autre Ecbatane plus ancienne, — *Hamadan* — fondée par Sémiramis, selon Ctésias, dans une *plaine*, au pied du mont *Oronte* — le mont *Elwend* — et qui restait capitale de la grande Médie, tandis que la nouvelle cité devenait capitale de la petite Médie, — l'*Aderbijan* actuel (1).

La description des défenses de cette forteresse en Judith est incontestablement conforme, dans les grandes lignes, avec celle que nous donne Hérodote de l'Ecbatane fondée par Dijocès *sur une colline*. Le texte biblique, il est vrai, ne nous marque pas le nombre des enceintes comme le fait celui d'Hérodote ; mais les dimensions de

(1) Plus probablement ce nom fut choisi en raison de sa signification exposée précédemment. La similitude de fonction, pour la capitale de la petite Médie et pour celle de la grande Médie, aurait très naturellement déterminé la similitude de nom exprimant cette fonction.

hauteur et de largeur des murailles, des portes et des tours ne peuvent se comprendre de façon satisfaisante sans les éclaircissements que leur donne la description d'Hérodote; de sorte qu'on en est induit à supposer que ce nombre des enceintes, nécessaire pour comprendre ces dimensions, a dû être écrit dans le texte primitif et périr dans les vicissitudes auxquelles sont soumis les écrits anciens qui nous sont parvenus par des séries de translations et de transcriptions.

D'autre part le site étudié par G. Rawlinson pour l'ancien emplacement de l'Ecbatane d'Hérodote, s'adapte exactement aux données métriques de l'Ecbatane de Judith et aux données descriptives de celle d'Hérodote; et comme deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, on est autorisé deux fois à admettre et à inscrire l'identité de l'Ecbatane de Judith et de celle d'Hérodote, malgré la différence, d'ailleurs peu importante, des fondateurs, nommés, Arphaxad d'un côté, et Déjocès de l'autre.

Cet Arphaxad « fier de sa puissance, de la force de ses armées et du nombre de ses chars de guerre, » selon Judith, — animé d'un violent désir de venger son père qui avait été vaincu par les Assyriens et avait péri dans la bataille, selon Hérodote, marcha contre eux, — emmenant avec lui, toujours selon Hérodote, des contingents tirés de toutes les nations qu'il avait subjuguées, y compris les Lydiens qu'il venait de soumettre, — et remporta sur eux plusieurs victoires qui l'amenèrent jusqu'aux portes de Ninive.

Une grande bataille fut livrée, selon Judith, dans la plaine de Ragau, — retrouvée à *Rekawa* à une trentaine de kilomètres au nord de Ninive, à une dizaine au nord de

Khorsabad. Dans cette bataille, Nabuchodonosor de Judith, Assurbanipal des annales assyriennes, eut devant lui des forces venues « des montagnes, — Arméniens et Mèdes, — et des rives du Tigre, de l'Euphrate, du Choaspes (Eulaï), du Jadason, — Jediz de Lydie — avec Arioch (Urtaki) roi d'Elam », données inscrites aussi dans les annales assyriennes, tant pour le lieu du combat que pour la nationalité des combattants. Arphaxad, — Irbikhsadri des Assyriens, — fut vaincu et pris dans le combat, d'après les deux sources.

Cette bataille importante eut lieu dans la dix-septième année du règne de Nabuchodonosor-Assurbanipal, année dont la date relative à la chronologie générale reste soumise à l'incertitude de sa base, — la première année d'Assurbanipal; — mais qui devrait être fixée avec certitude à l'année 652 A. C., si la date généralement inscrite pour le commencement du règne d'Assurbanipal, 668, était définitivement maintenue (1).

Alors Assurbanipal-Nabuchodonosor, exalté à son tour par ses victoires sur le plus puissant monarque de l'Asie, conçut le dessein de soumettre le monde entier à son empire. Il tint un « grand conseil du Palais » l'année suivante, la dix-huitième de son règne, et chargea *Holopherne*, — que nous avons retrouvé dans les inscriptions assyriennes sous le nom *Apla*, *Alap*, *Alpaneta*, — de l'exécution de ses modestes desseins. Celui-ci partit avec une armée de 120,000 fantassins et de 12.000 cavaliers-archers, se dirigea d'abord vers le mont *Angé*, — le mont *Argée* des Grecs, — en Cappadoce, conquit et ravagea toute cette

(1) Cette date, nous l'avons dit déjà, sera probablement plutôt rapprochée, au moins de six à huit ans, et celle de la bataille de Ragau d'autant.

contrée, se rabattit ensuite sur la Cilicie qu'il traita de même, ainsi que toute la Syrie.

Mais pendant qu'il guerroyait et conquérait dans l'Asie occidentale, Samassamukin, frère d'Assurbanipal et vice-roi de la Chaldée, inquiet, sans doute, des suites que pouvait entraîner pour lui sa participation à la coalition vaincue à Ragau, et redoutant le sort subi récemment par Urtaki, roi d'Elam, se révoltait tout à coup, ouvertement cette fois, contre son frère et suzerain, s'alliait contre lui avec *Watêh* roi des Arabes, *Am* et *Abiatêh* cheikhs des Moabites et Ammonites, et menaçait Ninive, dégarnie de troupes et laissée sans grande défense.

Les Arabes forment deux armées, dont l'une se joint aux forces de Samassumukin en Chaldée, tandis qu'une autre marche de la Moabitide vers la Syrie, menaçant les communications et la ligne de retraite du général assyrien vers Ninive, de façon à laisser les coudées franches à l'armée de Chaldée qui s'avançait vers l'Assyrie.

Holopherne déjoue ce plan habile par son énergie et sa rapidité; il franchit à marches forcées la Syrie de Sobal et l'Apamée de Syrie, sur l'Oronte, — traverse la Mésopotamie en écrasant les Chaldéens et leurs alliés Arabes, et se tournant alors contre ceux-ci pour les châtier du secours donné aux révoltés de Babylone, il vient en Idumée et de là en la terre de Gabaa, qui nous est bien connue (Judith, III, 14.)

C'est à Robiou que revient l'honneur d'avoir mis en belle lumière l'accord, sur ce point, des documents assyriens et du livre de Judith.

Mais en quittant la Chaldée pour marcher vers l'Arabie, l'Idumée, la Moabitide, et la terre de Gabaa dans le

pays de Mas, Holopherne, dont les forces avaient été réduites peut-être par tant de marches rapides, pendant lesquelles il ne lui avait point été loisible de combler les vides de ses effectifs au moyen des prisonniers de guerre, mais surtout connaissant les difficultés et les périls de la campagne qu'il méditait contre la terre d'Israël et probablement contre l'Égypte, demande à Assurbanipal de « fermer les chemins de Babili et de Borsippa, » c'est-à dire d'envoyer des forces assyriennes en Chaldée, pour garder ses communications et assurer sa ligne de retraite, ce qu'il ne pouvait faire avec ses moyens propres. C'est alors aussi, vraisemblablement, qu'il demande l'armée de secours qui arriva à Hurrarin dans le pays de Mas, presque aussitôt qu'il était arrivé lui-même à Subiti, dans la même région, en face de la frontière du pays à envahir.

Nous avons déjà fait remarquer l'incroyable précision stratégique de ces deux marches convergentes, qui arrivent en même temps à travers cinq ou six cents kilomètres de désert, devant le front d'attaque ; nous le répétons, il y a lieu d'admirer l'habileté des manœuvriers assyriens. Nous ne croyons pas qu'ils aient été dépassés jamais.

D'après nos deux sources, l'une biblique, l'autre assyrienne, la jonction des deux armées dans le pays de Mas ou de Basan, se fit vers la fin du mois de *Sivan*, — vers la mi-juin ; — le mois de *Duzu*, — de la mi-juin à la mi-juillet, — fut employé à l'organisation, à la fusion des deux armées, aux opérations préliminaires qui permettaient aux généraux assyriens la mise en mains des forces nouvelles, à la reconnaisance du terrain, aux razzias

de bêtes et d'hommes pour grossir les approvisionnements et les effectifs.

L'expédition véritable commença le quatrième jour du mois d'Ab, — vers le 20 juillet. En trois ou quatre étapes l'armée assyrienne arrivait devant Huk Kuruna, — *Kurun* actuel — Médineh Thawileh, *Beth Thawileh,* la Béthulie de Judith, et le siège commençait aussitôt, vers la fin de juillet (du 25 au 28).

Tout cela se passait vraisemblablement l'année qui suivit celle du « grand conseil du Palais, » soit la dix-neuvième du règne d'Assurbanipal, en 651 A. C, si on s'en réfère à l'année 668 comme la première de ce règne; ou même l'année d'après, plus probablement, la vingtième d'Assurbanipal, en 650 A. C.

Presqu'aussitôt les Assyriens, par une innovation de méthode dont on ne ne trouve aucune trace dans le reste de leurs annales, opéraient un investissement régulier et complet de la place assiégée, pour ôter aux habitants tout moyen de ravitaillement et de fuite ou de secours externe. La Bible nous explique cette exception inouïe aux méthodes et usages de guerre des Assyriens : le conseil en avait été donné à Holopherne par les chefs Moabites et Ammonites.

Les souffrances atroces des assiégés nous sont racontées en termes douloureux mais modérés et concis par la Bible; en tirades intempérantes et interminables par les inscriptions assyriennes, où le dépit rageur le dispute à la satisfaction haineuse de ces souffrances.

Le siège durait depuis 29 jours, et les habitants de Béthulie étaient sur le point de se rendre, lorsqu'intervient Judith; on était donc vers la fin d'août. Or Judith était veuve depuis trois ans et quatre mois ; son mari, Manas-

sès avait été frappé d'insolation au moment de la moisson des orges, soit fin avril 653 ou 654, si notre base est exacte. La correspondance de calendrier avec les indications assyriennes est donc d'une exactitude entière.

Nous avons relevé en son lieu, la retraite ou plutôt la déroute des forces ninivites fuyant en désordre, les alliés arabes vers le sud pour prendre les chemins du *Ghôr,* les gués du Jourdain vers l'Ammonitide et la Moabitide; les Assyriens vers le nord pour retrouver leurs réserves restées à Damas et le plus court chemin vers Ninive; les habitants de la Galilée courant après eux leur couper le chemin par le nord-ouest; les habitants de Galaad de même par le nord-est; nous avons retrouvé dans une lettre assyrienne des traces non équivoques de ce désastre, et dans cette lettre le nom de l'homme mythique par excellence, « le conseiller », « le frère de la lumière » de Renan, *Achior* de la Bible, *Akiavaru* de ce texte assyrien, à la tête de ses compatriotes de Galaad, du « pays de Mas », « tuant et dépouillant les guerriers »; « l'un d'eux échappant au massacre et parvenant à atteindre la ville royale » de Damas, lequel fut chargé par Nabu-sum-esir de porter au roi d'Assyrie le message sinistre du désastre.

Assurbanipal est fini; finie aussi la puissance d'Assur; et Cyaxare aura tout le loisir de préparer la vengeance de sa défaite de Ragau; cette vengeance sera terrible; sa victoire sera définitive. Il pourra ensuite, sous le nom d'Arbacès que lui donne Ctésias, transporter le siège de la puissance de ces contrées, selon cet auteur grec, dans l'Ecbatane de la grande Médie, l'Hamadan actuelle.

Mais une autre conclusion s'impose : pendant tout un siècle, la science humaine, — avec un appareil scientifi-

que formidable, muni de toutes les découvertes récentes, des argumentations les plus spécieuses et les plus irréfutables en apparence, — a dirigé contre l'historicité du livre de Judith, un feu continuel, ininterrompu et qui ressemblait, par plus d'un point, à un vrai feu d'artifice. Cependant l'Église, dont le magistère a son point d'appui ailleurs, dans les sphères surnaturelles, trop dédaignées sinon méprisées, ne s'est point laissée émouvoir de tant et de si savantes attaques; elle a attendu que la science humaine mieux informée, réformât les arrêts de la science humaine insuffisamment pourvue : et il arrive à l'heure actuelle, que toute cette histoire de Judith qui avait été proclamée la plus mythique, la plus illusoire des fictions, se trouve munie de preuves humaines, historiques et géographiques, avec une richesse telle, qu'il n'est pas d'épisode dans l'histoire des hommes, en ces âges relativement lointains, qui puisse en présenter de pareille.

Mais toutes ces attaques, néanmoins, auront eu, comme toujours, de précieux résultats, à savoir : de susciter des études intéressantes sur cette partie des lettres sacrées, d'éclairer maints événements de l'histoire profane restés obscurs, de rendre plus visiblement rationnels les récits d'un beau livre; et par là, enfin, de procurer à la Bible et au magistère de l'Église un honneur que rend plus éclatant la puissance même des attaques.

Ne semble-t-il pas, après cette expérience, que tout homme instruit et de bonne foi devrait conclure qu'il n'y a point dans la science la plus spécieuse, la plus brillante, de point d'appui aussi sûr que l'enseignement de l'Église?

FIN

TABLE

Pages.

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Étude géographique.

L'énigme de Béthulie 11

CHAPITRE I. — Discussion critique des données du problème... 12

CHAPITRE II. — Région où l'on doit chercher Béthulie, d'après le chapitre IV de Judith 25

CHAPITRE III. — Détermination du terrain de concentration des armées Assyriennes 31

CHAPITRE IV. — Localisation de Béthulie et des trois villes voisines, Dothain, Belma et Chelmon 37

CHAPITRE V. — Détermination des noms de lieu propres à la version des LXX et omis par la Vulgate 53

EPILOGUE 61

DEUXIÈME PARTIE

Discussion historique d'après les documents assyriens.

Prologue 63

Documents 71

Pages .

Style assyrien..... 78

Chapitre I. — Récit assyrien de la seconde phase de la guerre arabique d'Assurbanipal..... 83

Chapitre II. — Opérations préliminaires..... 93

Chapitre III. — L'invasion; le siège de Huk Kurun..... 113

Chapitre IV. — Question de temps..... 129

Chapitre V. — La Retraite..... 139

Chapitre VI. — Les noms d'hommes en Judith : Achior, Judith, Holopherne, Nabuchodonosor..... 159

Chapitre VII. — Arphaxad..... 173

Chapitre VIII. — Ragau..... 194

Chapitre IX. — La chronologie de Judith..... 209

Chapitre X. — Ecbatane..... 219

Conclusion..... 237

CORRECTIONS

Page 9, ligne 1, *au lieu de :* Schrader; *lisez :* De Wette Schrader;

Page 14, ligne 7, *au lieu de :* la grande plaine; *lisez :* la grande chaîne.

Page 10, ligne 15, *au lieu de :* et qu'il eût renoncé; *lisez :* et qu'il eût peut-être renoncé;

Page 18, ligne 22, *au lieu de :* nous verrons bientôt; *lisez :* nous démontrerons bientôt;

Page 18, ligne 5 de la note, *au lieu de :* n° 2; *lisez :* n° 3;

Page 94, ligne 16; *au lieu de : Iarki; lisez : Jarki;*

Page 148, ligne 18, *après :* de la quatrième campagne; *ajoutez une virgule nécessaire au sens;*

Page 149, ligne 16, *au lieu de :* s'étaient élevés; *lisez :* s'étaient levés;

Page 174, ligne 7, *au lieu de :* sous le règne; *lisez :* à la dix-septième année du règne;

Page 191, ligne 17, *au lieu de : Ilpasighadora, lisez : Ilpasighadara;*

Page 191, ligne 7-8 de la note, *au lieu de :* Uvagthatara; *lisez :* Uvaghsatara;

Page 194, ligne 4, *au lieu de :* fut faite; *lisez :* avait été faite;

Page 200, ligne 6, *au lieu de :* le fameux fleuve Halys; *lisez :* le fameux fleuve de Lydie, l'Hermus;

Page 207, ligne 6, dernière, *au lieu de : Kabrannis, lisez : Zerava;*

Page 210, ligne antépénultième, *au lieu de :* nous devons dire; *lisez :* nous devons en dire;

Page 234, ligne 10-11, *au lieu de : Athur-kava-dana; lisez : Ahur-kava-dana;*

Page 238, ligne 26, *au lieu de :* Dijocès; *lisez :* Déjocès.

Note explicative à la page 10.

Il m'a été objecté, relativement au fait relaté à la page 10, que François Lenormant aurait eu une fin des plus chrétiennes et des plus édifiantes. Ce fait est exact et ne contredit pas celui que j'ai rapporté et que je tiens d'ailleurs de personnes absolument sûres et autorisées. Toutefois, pour atténuer ce qu'il peut y avoir de trop rigoureux dans la conclusion que j'en avais tirée, j'ai introduit un *peut-être* à la ligne 15 de cette page, comme on a pu le voir à la 2e correction de la page précédente.

JUDITH

APPENDICES

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

APPENDICE A

SUPPLÉMENT EXÉGÉTIQUE

LE SILENCE DES JUIFS SUR L'HISTOIRE DE JUDITH

J'avais envoyé au mois de janvier (1895) un exemplaire complet des *bonnes feuilles* de l'étude qui précède, sur l'autorité du livre de Judith, à un membre de l'Institut, qui veut bien m'honorer de sa constante amitié depuis déjà quinze ans. Quelques jours après, nous étant rencontrés, il me remercia de cet envoi et me dit avec sa grande franchise, non exempte d'une certaine bonne rudesse :

« J'ai lu avec le plus grand intérêt votre travail sur le livre de Judith; toutefois je crois que vous vous faites des illusions. — Vous avez manqué entièrement de précautions oratoires. — Si au moins vous aviez établi une démonstration complète de votre thèse, on pourrait comprendre que vous traitiez la science et les savants avec le dédain que vous affectez; mais il est un côté de la question, le plus important de tous, que vous n'avez pas abordé; c'est que *les Juifs ne savent rien de l'histoire de Judith*. Les documents assyriens ce n'est pas tout; en une telle matière les documents juifs sont d'une importance majeure, or ils se taisent sur ce sujet. »

Un peu surpris au premier instant, j'avais cru que mon savant ami voulait parler de l'absence du livre de Judith dans le canon palestinien, et je lui avais répondu que j'en avais dit un mot, d'ailleurs sans discussion de la difficulté, dont l'importance m'échappait.

Le lieu où nous nous trouvions, du reste, étant peu propice pour une réponse un peu développée à ses observations, je résolus d'y répondre plus amplement en une lettre.

J'ai cru en outre devoir la publier ici, bien convaincu que le cher destinataire de ces lignes ne trouvera pas mauvais de les voir utilisées aussi pour d'autres.

Les réflexions critiques, en effet, qu'il m'avait fait entendre, pourraient naître en d'autres esprits que le sien; je les soupçonne même, ces réflexions, — au moins celles qui font état au plus haut point du prétendu silence des Juifs sur Judith, — d'avoir eu leur première origine en des intelligences plus férues que la sienne de la prééminence des lettres hébraïques et plus pénétrées de l'autorité souveraine des sources juives en toutes choses.

Je dois répondre à tous en lui parlant, et je ne peux le faire avec certitude sinon en publiant ma réponse, que voici :

Vous pensez donc, cher maître, que je me fais « des illusions » au sujet de mon travail sur Judith.

Volontiers je vous répondrais que j'ai pris des précautions peu communes, — rien des précautions oratoires, — pour me mettre à l'abri des illusions en cette affaire et que je crois y avoir réussi. Vous me répliqueriez sans doute que c'est là, tout simplement, une illusion de

plus; le dialogue pourrait se continuer indéfiniment, sans résultat utile, sur ce thème ainsi généralisé.

Entrons donc plus avant et précisons. De quelles illusions avez-vous entendu parler? Est-ce de celles que j'aurais pu concevoir touchant l'accueil *immédiat* qui sera fait à mon étude par le monde savant? — Ou bien serais-je dans l'illusion quant à sa valeur intrinsèque, et partant quant à l'accueil *ultérieur* que lui réserve l'avenir?

Du premier chef je ne crois pas avoir caressé beaucoup d'illusions. En mon estime, l'accueil actuel, immédiat, qu'obtiendra mon travail sera probablement *commandé* par le sentiment de deux ou trois assyriologues.

Je ne veux pas me faire ici l'écho responsable des bruits qui courent dans « le monde savant », et d'après lesquels l'assyriologue, en général, serait sujet à une maladie particulière, une sorte de jalousie professionnelle, féroce, pareille à celle qui sévit sur les médecins de haute marque; je crois bien qu'il est peu tendre en effet pour les nouveaux et les travaux nouveaux. Mais c'est la loi commune: les initiateurs admettent difficilement d'autres initiateurs. Je reconnais d'ailleurs que je les ai traités parfois, — avec dédain? mille fois non! Je me déclare indigne de leur délier les sandales, en assyriologie, s'entend. Je confesse leur supériorité en cette science; en géographie, c'est autre affaire. — Mais peut-être leur ai-je trop ménagé les ménagements sur certains points de détail. En tout cas je reste convaincu que, les eussé-je prévenus de toutes « les précautions oratoires » possibles, les eussé-je couverts de fleurs, ils ne m'en auraient pas été moins irrémédiablement hostiles; parce que ces savants avaient d'ailleurs pris déjà position dans la question. Or il est inouï, vous le savez comme moi, qu'un

savant, surtout officiellement titré, ait abandonné une position prise, autrement que contraint et forcé. Cela vous explique ma négligence, — complète, dites-vous, — des précautions oratoires.

N'espérant pas, ne pouvant espérer les voir évacuer bénévolement les positions occupées par eux, sûr que je croyais être de pouvoir les en déloger par la force des arguments, j'ai dû frapper, et frapper fort, au risque de rendre plus maussade encore l'accueil *premier* réservé à ma thèse.

Quant à l'accueil *dernier*, celui de l'avenir, il ne pouvait que gagner, selon mon sentiment, à cette façon de traiter choses et gens, à cet oubli des « précautions oratoires », bonnes surtout pour énerver l'argumentation, quand elles ne la mutilent pas. J'ai entendu sacrifier le premier accueil au dernier, et le souci de ma gloire (?) à l'intérêt de ma cause.

C'est pourquoi, je le reconnais, j'ai été parfois aggressif; ou, plus exactement, j'ai pris l'offensive en la campagne, selon les règles de toute bonne tactique de combat; mais je me défends énergiquement d'avoir jamais traité avec dédain ni la science ni les savants. Je professe au contraire la plus grande admiration, particulièrement pour la science assyriologique et les illustres assyriologues qui l'ont faite de toutes pièces. C'est bien là une *vraie science*, et ce sont de vrais savants, tant qu'ils se maintiennent du moins sur leur terrain de graphologie et de philologie assyriennes. Mais lorsqu'ils en partent en guerre contre l'autorité de l'Église; lorsque, enorgueillis de leurs belles et très réelles découvertes, ils ne voient plus qu'elles et affectent de tenir pour rien tout autre *criterium;* lorsqu'ils prétendent arguer de

données, d'ailleurs encore si incomplètes, pour juger de l'autorité des livres bibliques, on a le droit de réprouver des procédés qui cessent d'être vraiment scientifiques autant pour le défaut de méthode exacte que pour celui de matière compétente; et on a le devoir de le dire aussi fortement qu'on le peut.

C'est en ce sens que Léon XIII a taxé les systèmes qui agissent de la sorte, d'usurpation du nom de *science*, — *scientia falsi nominis*, — parce qu'ils sont coupables d'usurpation de matière compétente. C'est dans le même sens et les mêmes limites que j'ai répété le jugement du chef de l'Église catholique.

La science la plus vraie, la plus réelle dans son domaine, devient une fausse science dès qu'elle envahit le domaine voisin; c'est un souverain usurpateur et partant sans droit sur ce terrain, illégitime; un *faux* souverain.

Quant à la valeur intrinsèque de ma thèse, — je peux dire de ma découverte, — et conséquemment à l'accueil définitif qui lui sera fait dans le monde savant comme dans le grand public, m'est avis, toutes choses mûrement pesées et considérées, repesées et reconsidérées cent fois, qu'il n'y a pas d'illusions possibles.

Après tout, de quoi s'agit-il? est-ce d'une question de haute science assyriologique plus ou moins discutable? Nullement! Pas n'est besoin de savoir l'assyrien ni de lire les cunéiformes pour se faire une opinion raisonnée et vraiment scientifique sur le débat. Il suffit d'entendre le français, le latin et l'allemand, choses vulgaires, et de savoir lire une carte, ce qui l'est, je l'avoue, beaucoup moins, mais enfin n'est pas absolument rare (1).

(1) Je connais tel assyriologue, passé maître en philologie sémitique, voire en la connaissance du panthéon oriental, qu'il a spécialement

Avec ces connaissances élémentaires, le premier venu peut comparer le récit de Judith, — unique dans la Bible par l'abondance des descriptions, des détails, des noms géographiques, des mentions chronologiques, — au récit assyrien de la campagne arabique d'Assurbanipal; non point d'après une traduction qui me soit propre, mais tel que l'a publié un assyriologue juif, ami du rationaliste Socin, récit non moins riche sinon plus, en détails caractéristiques, presque inusités dans les documents assyriens, en noms géographiques, en mentions chronologiques; enfin de suivre ces nombreux détails sur les cartes anglaises et allemandes, éclairées, si l'on veut, de nos explications.

Une telle comparaison faite avec quelque attention, il sera impossible, — c'est ma conviction établie, — à tout homme libre de ses facultés et libre de parti pris, de se soustraire à l'évidence de l'identité substantielle des deux récits, l'un biblique et l'autre assyrien.

Je dis : « à tout homme libre de ses facultés et libre de parti pris »; car il n'existe pas d'évidence ni de force démonstrative pour celui dont l'intelligence est asservie par la passion du parti pris, l'obstination néfaste dans une opinion publiquement professée. Il en faut dire autant, naturellement, de l'homme qui a aliéné le libre usage de ses facultés intellectuelles et critiques, — espèce plus nombreuse qu'on ne pense chez les gens instruits, — soit par insouciance crasse, soit par abdication devant les premiers dont le prestige et l'autorité lui imposent.

Ce n'en est pas moins agaçant et humiliant que cette *non-réceptivité* de l'évidence rationnelle chez des rationa-

étudié, et dont la grande intelligence me paraît entièrement réfractaire aux notions géographiques. Ne pas oublier que la base de ma thèse est toute géographique.

listes! Avoir conscience qu'on a constitué une démonstration logiquement exacte, et voir des gens tenus pour logiques, y échapper sans dire pourquoi! qu'on a projeté une lumière claire, intense, sur un coin sinon obscur, au moins obscurci de l'histoire, et entendre des savants, pourvus de leurs deux yeux, crier qu'ils n'y voient goutte, tout en les tenant consciencieusement clos, vous ne nierez point que ce soit violent!

Ce n'est là pourtant, après tout, qu'un alinéa de l'interminable chapitre des arcanes insondables de l'illogisme humain, trop souvent incurable!

Vous au moins, cher maître, si vous ne vous rendez pas, vous en donnez les raisons. On peut alors discuter et on finit par s'entendre.

Mais j'en connais, des plus huppés, qui se sont contentés de répondre par un sourire de pitié et un haussement d'épaules; et qui, mis en demeure d'articuler quelque chose, ont simplement dit: « Ça n'est pas bien solide; avec le système de M. Raboisson, on pourrait démontrer tout ce qu'on voudrait ».

— Mais essayez donc, contempteurs dédaigneux! Et tant que vous n'aurez pas réussi, avec mon système, à mettre d'accord les données de Judith, celles des inscriptions assyriennes et de la géographie, non point sur des centaines de noms, comme je l'ai fait, mais sur dix seulement, en tout autre terrain, je suis en droit de dire que votre fin de non-recevoir est une brutalité, qui pour affecter de se faire hautaine n'en est que plus odieuse.

Quoi qu'il en soit, si en mon affaire je suis dans l'illusion, j'y reste jusqu'à réfutation formelle.

Cette réfutation ne sera pas faite et ne peut l'être; et j'ose défier qu'on la fasse.

J'entends une réfutation méthodique du gros œuvre, de la partie principale de ma dissertation; l'identité des événements racontés par le livre de Judith et des faits enregistrés dans le récit assyrien de la guerre arabique d'Assurbanipal.

Quant aux très multiples détails, aux mille questions accessoires qui se groupent autour de cette question souveraine, je m'attends bien à ce que l'une ou l'autre de mes opinions soit contestée ou même réfutée. Ces corrections et additions ne pourront que rehausser l'autorité de ma découverte principale; et on peut prévoir, d'autre part, que de nouvelles découvertes en seront dans l'avenir l'éclatante confirmation.

Les appendices que j'ai ajoutés à ma thèse, dans lesquels j'ai eu la satisfaction d'établir moi-même quelques corrections et quelques additions à ma thèse primitive, rendront ces vues plus sensibles.

Déjà, pendant que mon mémoire historique était en cours d'impression, j'ai eu à faire quelques-unes de ces corrections. J'avais supposé d'abord, par exemple, que la seconde armée de la campagne arabique était arrivée dans le pays de Mas (Bazan) un mois environ après la première; et j'avais rédigé, sous l'influence de cette opinion, la première partie de ce mémoire. Elle était déjà imprimée au moment où j'eus à étudier plus attentivement les éléments chronologiques des textes assyriens et bibliques. Je reconnus alors que les deux armées étaient arrivées simultanément, presque au même jour et je l'enregistrai.

Il est résulté naturellement de cette correction une plus grande force démonstrative de l'ensemble de ma thèse.

Ainsi en a-t-il été de plusieurs corrections de mes déterminations géographiques, que j'ai pu faire moi-même et que j'ai notées en leur lieu; ainsi en serait-il des corrections philologiques ou autres qui pourraient être apportées par la critique : il est à présumer qu'elle ne me les épargnera pas si elle en reconnaît la légitimité, et je m'en féliciterai.

Donc que l'on épluche sans pitié tout ce l'on jugera inexact en mes opinions; que mes erreurs de lecture ou de philologie assyrienne, s'il y en a, soient rigoureusement censurées : la cause que je soutiens ne pourra qu'y gagner. Eût-on démontré, au surplus, que je ne sais pas l'assyrien, voire l'hébreu, le grec, le latin, même le français, qu'est-ce que cela prouverait pour le fond du débat ?

Resterait toujours à démontrer que les mille contours divers du récit assyrien en S.-A. Smith, et du récit biblique en Judith, si manifestement concordants entre eux et avec la géographie, ne concordent pas !

Il faudrait disjoindre du récit biblique, décoller sans le briser, le récit assyrien de la guerre arabique, lequel, mis en présence du livre de Judith défini par la géographie, s'y est aussitôt incrusté comme un moule sur son contre-moule, y a fait corps, s'y est soudé.

Pour cette opération de disjonction, ce n'est plus moi, c'est l'assyriologue juif et allemand Samuel-Alden Smith qu'il faudrait convaincre d'erreurs graves en assyriologie; ce ne suffirait même pas, il faudrait le convaincre d'ignorance totale, de n'avoir rien compris au texte assyrien et de n'avoir même pas su en lire les noms géographiques.

Et alors on devrait établir une traduction entièrement nouvelle et substantiellement différente de la sienne.

De plus, comme les documents géographiques actuelle-

ment connus sont les témoins irrécusables de la correction de lecture de S.-A. Smith, pour la presque totalité des noms géographiques, et témoignent même de la légitimité, pour le sens général, de sa traduction qu'ils rendent plausible, il faudrait s'attaquer résolument à l'autorité des travaux géographiques et des cartes de Carl Ritter, de Kiepert, de Schumacher, de Van de Welde, du général Niox, de Rey, du major Conder et des autres géographes de « Palestine Exploration Fund », *e tutti quanti,* en démontrer l'inexactitude et par conséquent établir une géographie et une cartographie toutes neuves.

Pour une grosse entreprise et hardie, c'en serait une! vous parliez d' « illusions »; il faudrait parler ici de chimères.

Ce sera peut-être assez sur ce sujet des « illusions »; il me faut me défendre maintenant contre votre imputation de n'avoir point établi une démonstration *complète* de ma thèse.

J'ai omis en effet, je le confesse, d'examiner l'objection tirée du prétendu *silence* des Juifs sur l'histoire de Judith, d'expliquer comment, pourquoi et dans quelles limites « ils ne savent rien de cette histoire », selon votre piquante et heureuse expression. Cette difficulté, que vous avez considérée comme la plus importante, n'avait point attiré mon attention, parce que depuis plus d'un demi-siècle elle avait été fort négligée des savants opposants, qui s'étaient exclusivement retranchés sur le terrain des découvertes assyriologiques.

J'ai dû les y suivre et c'est pourquoi j'ai eu pour but d'établir, selon le titre de mon étude : « La véracité du Livre de Judith, *devant les documents cunéiformes* et les *Histoires* d'Hérodote. »

En ces termes, je pense que ma démonstration a été « complète ».

Si les savants assyriologues, que je ne peux me défendre de voir derrière vous, abandonnent l'Assyrie où ils s'étaient exclusivement cantonnés jusqu'à cette heure, pour revenir à d'anciennes objections, d'ailleurs depuis longtemps réfutées, ce changement de position ne serait point pour me déplaire. Ne serait-il pas permis, en effet, d'en induire que le terrain assyrien ne leur aurait plus paru tenable? Mais ce serait un vrai triomphe pour ma thèse!

Toutefois je veux bien les suivre encore sur ce nouveau ancien terrain de la littérature hébraïque.

Est-il vrai, d'abord, comme on vous l'a fait accroire sans doute, que les Juifs « ne savent rien de l'histoire de Judith »?

On pourrait l'admettre sinon définitivement, au moins provisoirement, un *transeat*, mais à la condition formelle de pouvoir limiter « ce que savent les Juifs » aux choses contenues dans les livres sacrés du canon Palestinien (canon d'Esdras), les protocanoniques des catholiques.

Ils en savent plus long, vous l'avouerez et ils ne le nieront pas!

Je dois cependant l'établir et exposer une petite partie de ce qu' « ils savent » en dehors des vingt-deux ou vingt-quatre livres du canon esdrinien; « une petite partie », — ai-je dit, — car s'il fallait exposer la totalité de leurs autres connaissances, qui pourrait y suffire? ce serait vaste comme le monde.

Il faut procéder avec ordre et fournir un inventaire des principaux documents de la littérature hébraïque ancienne sur ce sujet; vous verrez que l'histoire de Judith y occupe une assez belle place.

Toutefois, je dois auparavant répondre à l'objection, de toutes la plus spécieuse, que l'on a prétendu tirer du silence des livres sacrés du canon d'Esdras sur la matière. En voici la substance :

Le canon d'Esdras ne comprend pas le livre de Judith; en outre, on ne trouve dans les livres historiques de ce canon, — les Rois et les Paralipomènes, — aucune mention formelle des événements racontés en Judith.

Jusque-là tout est exact et je reconnais la vérité de cette observation. Mais on va plus loin et l'on affirme que :

Non seulement il ne se trouve pas de mention *explicite* du récit de Judith dans les livres historiques, mais pas même une allusion aux faits en question ni dans ces livres ni dans les Prophètes (1).

Or, on ne saurait admettre que des événements aussi considérables eussent pu n'être l'objet d'aucune mention et pas même de la moindre allusion ni dans les prophètes, ni dans les livres historiques, s'ils avait été réels; donc ils ne le sont pas.

Que les livres sacrés historiques, en l'état où nous les possédons, ne contiennent aucune mention explicite des événements racontés en Judith, c'est exact et c'est admis; mais quant aux allusions, il n'est point vrai, a-t-on répondu déjà, qu'il ne s'y en trouve aucune.

On a relevé spécialement les textes suivants : En Isaïe XXII, 20 et suiv.; — en II Paral. (II Chroniques) XXXIII, 14; — en Nahum de I, 12 à III, 4 (2).

Le premier passage signalé est, il est vrai, prophé-

(1) V. Fritzsche, *Handbuch zu den Apocr. II*, p. 125

(2) Cornely, *Historica et critica Introductio in U. T. libros sacros*, II, 410.

tique et non historique, au moins pour ceux qui admettent l'authenticité intégrale du livre d'Isaïe, et j'en suis. Mais pour les rationalistes qui ont imaginé des interpolateurs plus ou moins anciens du prophète, il serait alors historique et notre argument n'en serait que meilleur. Quelle que soit l'opinion admise, il n'est pas possible d'affirmer qu'on ne trouve point d'allusions dans le livre d'Isaïe aux faits de Judith, lorsqu'on y voit, nommément cité, Éliakim, le grand prêtre qui dirigea la défense de Jérusalem et de la Palestine d'après le livre de Judith, dont Isaïe avait prédit qu'il serait « un père pour les habitants de Jérusalem et la maison de Juda », et à qui il avait promis « la clef de la maison de David », de telle sorte que nul autre que lui ne pût l'ouvrir ou la fermer. « En ces paroles, — conclut avec raison Cornely, — ce prophète lui annonce une fonction plus élevée et plus auguste que celle de premier ministre du roi, déjà occupée dès la fin du règne d'Ézéchias par ledit Éliakim, fils d'Helcias; et rien ne fait obstacle à ce que nous comprenions qu'il s'agit en ce cas d'un *vicaire royal*. Il remplit cette fonction, selon notre avis, continue-t-il, pendant le temps que Manassé demeura en captivité à Babylone (1) ».

Il me semble fort difficile, en vérité, de repousser cette interprétation du passage cité d'Isaïe; mais quelle que soit l'opinion qu'on veuille s'en faire, il n'est plus possible désormais d'affirmer péremptoirement que « les prophètes ne contiennent pas même une allusion aux événements du livre de Judith ». A qui les raisons de Cornely ne paraîtraient pas avoir assez de force *probante* pour constituer une démonstration positive, elles pré-

(1) Cornely, *Hist. et crit. Introductio in U. T. libros*, II, 404.

senteraient toujours assez de force *offensante* pour énerver un système qui ne saurait avoir de valeur s'il ne repose sur des faits incontestables.

Je ne m'arrête pas au second passage relevé, celui de II Paral. XXXIII, 14; vous en trouverez la substance et la signification dans l'auteur et à l'endroit déjà cités. Mais je vous signale comme très remarquable et très plausible l'exposition faite par lui de Nahum, I, 12-III, 4. Cornely a découvert dans ce texte, d'ailleurs assez étendu, des traits nombreux et significatifs qui appartiennent à l'histoire de Judith. Et ce qui porte à un très haut point l'intérêt de nos observations, ce sont les circonstances que voici : le prophète Nahum était né dans le voisinage de Kurun où j'ai retrouvé Béthulie, à Caphar Nahum, à quinze kilomètres de la ville de Judith (1); il vivait dans le temps du siège de cette ville et écrivit son livre peu après; il peut être donc considéré comme témoin des événements dont il parle d'une façon voilée à peine et en tous cas recouverte d'un voile fort transparent.

La seconde partie de la proposition de l'argument adverse est donc niable et je la nie; la première partie, je l'ai concédée, à savoir que les livres historiques de la Bible ne font pas mention formelle et explicite des événements racontés en Judith.

Mais qu'en peut-on conclure?

En appliquant le procédé au livre d'Esther on devrait réléguer aussi les faits importants racontés en ce livre, dans la même région des contes bleus; les livres historiques de la Bible, en effet, n'en soufflent mot.

(1) En plaçant Caphar Nahum à Tell Hum.

Je ne pense pas que nul parmi les Juifs veuille accepter une telle conclusion.

— Mais pourquoi alors?

Ils vous diront que le livre d'Esther est compris dans le canon d'Esdras.

Sans doute! et la question se réduirait en ce système à celle de l'autorité, en histoire, de la canonicité esdrinienne. Nous y viendrons tout à l'heure.

Mais il n'en resterait pas moins étrange et tout aussi inexplicable, que les faits historiques d'Esther eussent été omis dans les annales des Juifs, si ces annales étaient complètes.

Il ressort de cette observation, et rigoureusement, que les annales judaïques des Rois et des Chroniques (Paralipomènes) présentent en réalité des lacunes considérables.

Une seconde observation, — et celle-ci tout à fait topique, — confirme cette conclusion de la façon la plus remarquable.

Le règne de Manassé, qui a duré cinquante-cinq ans, tient en quelques lignes dans les livres historiques de la Bible qui nous sont restés, et ces quelques lignes sont d'ailleurs occupées *exclusivement* au quatrième livre des Rois par le récit de ses prévarications, soit d'une petite partie de son règne, récit que se borne à reproduire le deuxième livre des Paralipomènes en y ajoutant *exclusivement* celui de sa captivité à Babylone et de sa conversion. Il y a donc là de grandes lacunes, reconnues formellement d'ailleurs par les deux livres :

« Les autres faits du règne de Manassé ne sont-ils pas écrits en *Dibrei Haiammim* des rois de Juda? » (IV Reg., *pluries*.).

Le reste des événements du règne de Manassé est contenu en *Dibrei Melkei* d'Israel. » (II Chron., *multoties*.).

De prime abord il semble ici que le livre des Rois envoie aux Chroniques et les Chroniques aux Rois. Mais si vous lisez les textes, vous reconnaissez aussitôt qu'ils signalent des passages ou même des livres que nous n'avons plus. Les choses rapportées, par exemple, en II Chron. XXXIII, 18 et 19, comme contenues en *Dibrei Melkei,* ne se trouvent pas dans le livre des Rois. Il y a donc eu des textes perdus qui pouvaient mentionner l'histoire de Judith. En tout cas on ne peut rien conclure contre la réalité de cette histoire, d'une lacune en des annales aussi brèves, aussi évidemment incomplètes.

Que si l'on vient nous dire, pour expliquer le silence des Rois et des Chroniques sur les événements du livre d'Esther, que les auteurs des *Melachim* et des *Iamim* ont pu les omettre parce que ces faits se trouvaient écrits d'autre part dans le livre d'Esther, je répliquerai à mon tour : Pourquoi n'en auraient-ils pas agi de même pour les fastes de Judith, qui devaient être aussi écrits au moins, — il nous est permis de le penser, — dans les *Dibrei* des rois de Juda, qui ont péri?

Il y a plus, et je crois être en droit d'affirmer que les auteurs des Rois et des Chroniques pouvaient compter être suppléés non seulement par les récits des *Dibrei* des rois de Juda, mais encore par le livre de Judith qu'ils possédaient certainement.

On a tellement dit le contraire que nombre d'hommes instruits de ce temps sont en effet persuadés que Judith est un livre assez récent, qu'il aurait été écrit vers le temps

des Machabées, etc. Il est donc expédient que je m'arrête à prouver ce que j'avance, à savoir que le livre de Judith est beaucoup plus ancien; qu'il était entre les mains des Juifs, au temps d'Esdras, par exemple, non sans doute parmi les livres dits *canoniques*, c'est-à-dire tenus pour directement inspirés de Dieu, mais au nombre de ceux auxquels les Talmudistes attribuent le quatrième degré d'inspiration, qui est, selon eux, une simple assistance divine, préservant l'écrivain d'erreur; ils ont appelé ce quatrième degré בת קול, « filia vocis ».

Je ne vous infligerai pas ici la définition peu récréative et assez confuse des trois autres degrés d'inspiration d'après les Talmudistes; si cependant la chose vous intéresse, vous trouveriez cette définition en De Voisin, Raym. Martini, *Pugio Fidei*, éd. de Leipsig de 1687, pp. 22 et s., ou encore en Maimonide, *More Nebochim II*, 45, à qui De Voisin l'a empruntée.

Vous trouverez d'ailleurs dans le même Raym. Martini, même ouvrage et mêmes pages, et en Neubauer, *The Book of Tobit*, p. VII, cette affirmation que les Juifs avaient conservé dans leurs *Midraschim*, le livre de Judith aussi bien que celui de Tobie; et que s'ils ne l'avaient pas reçu dans leur canon, ce fut uniquement parce qu'ils le disaient écrit, non par le Saint-Esprit mais par « la fille de la voix », dans le sens exposé plus haut.

Pour la question qui nous occupe, qui est purement une affaire d'autorité historique plutôt que de théologie ou d'herméneutique, il est peu important, vous en conviendrez, que le livre de Judith ait été écrit sous l'inspiration directe du Saint-Esprit ou simplement avec l'assistance divine écartant l'erreur; et même, en serrant de plus près l'objet de cette lettre, il suffit que les Juifs aient

conservé le livre de Judith en leurs *Midraschim* et l'aient employé dans leurs synagogues, pour établir que réellement « ils savent quelque chose de l'histoire de Judith ».

Wolf, d'autre part, en sa *Bibliothèque hébraïque*, II, 197 et s., affirme que « l'histoire de Judith non seulement est mentionnée par les chronologistes et les historiens Juifs, mais encore est tenue par eux pour vraie ».

Vous voyez qu'il s'en faut d'un peu que « les Juifs ne sachent rien de cette histoire ».

Quant aux opinions si répandues dans une importante école critique, qui assignent l'origne du livre de Judith au temps des Machabées ou même à une date plus récente, il est difficile de les concilier avec le fait de la présence dudit livre dans la version des Septante. Cette version fut écrite, en effet, ou du moins commencée en 275 avant Jésus-Christ; or l'époque des Machabées commence plus de cent ans après, par la victoire de Mathathias en 167 A. C.

Voilà plus d'un siècle que Tournemine a porté « aux plus hardis critiques, le défi de prouver d'une façon quelconque, que l'un ou l'autre des livres deutérocanoniques, — les *apocryphes* de l'école palestinienne, — n'ait pas été traduit par les LXX et inséré par eux en leur version (1) ».

Je ne vois pas que ce défi ait été relevé jusqu'à ce jour.

Nous avons bien des dissertations critiques, très savantes assurément, sur l'âge probable des différents manuscrits que nous possédons de ladite version; on a bien tenté d'arguer du long espace de temps qui sépare la date de cette version de celle desdits manuscrits, que le livre

(1) *Appendix ad prælоquia Eonfreri* I, 1.; v. aussi *Menochii comment.*, 1775.

de Judith aurait pu être ajouté dans ce laps de temps à la version originelle; mais ce n'est là qu'une pure hypothèse, en dépit de quelques arguments exégétiques fort légers de poids et sur la valeur desquels je m'expliquerai plus loin. Or il aurait fallu une thèse; on devrait trouver les auteurs probables, au moins le temps à peu près exact et incontestable où aurait été faite telle ou telle addition frauduleuse, inadmissible d'ailleurs, *à priori*, si l'on tient compte du soin jaloux, de la rigueur inflexible que gardaient les Juifs, autant de l'école d'Alexandrie que ceux de Palestine, à défendre leur *canon* contre toute intrusion d'un ouvrage nouveau. Les critiques doivent être forcés, en bonne logique, de tenir compte de cet exclusivisme au moins assez pour se reconnaître obligés de montrer le temps et l'auteur d'un changement aussi insolite, aussi opposé au génie judaïque.

C'était là une des obligations qui incombaient à qui aurait tenté de répondre sérieusement au défi de Tournemine.

Au lieu de cela, que voyons-nous? Une variété des plus édifiantes dans les opinions des critiques. G. Klein, au huitième congrès des Orientalistes, — Stokholm et Christiania 1889, — en a fait un tableau des plus significatifs quoiqu'il n'en ait pas compris assurément la signification (1). En voici le résumé :

— Nöldeke se range à l'avis de Gutschmid qui tient que l'auteur de Judith est venu peu après le temps d'Artaxerxès Ochus;

— Herzfeld croit le livre plus récent mais ne fixe pas le *Zeit punkt*, l'époque précise de sa composition;

(1) *Actes du huitième Congrès des Orientalistes*, sect. I, Sémitique, 2e fascicule, pp. 87 et s. Leyde, Brill, 1893.

— Fritzsche lui assigne le deuxième siècle avant Jésus-Christ ;

— Movers, plus précis, la fixe à l'an 105 ou 104 avant Jésus-Christ, à l'époque de la guerre d'Alexandre Jannée et de Ptolémée Lathur ;

— Ewald, à l'an 130 avant Jésus-Christ, au temps du Séleucide Démétrius II ;

— Hilgenfeld et Lipsius, à l'an 144, à l'époque de Mathathias ;

— Volkmar, à l'an 117 ou 118 après Jésus-Christ, sous Trajan.

Enfin G. Klein, brochant sur le tout, réfute longuement le dernier système, celui de Volkmar, pour lui substituer, non moins longuement d'ailleurs, le sien propre que voici : Nabuchodonosor de Judith, c'est l'empereur Adrien ; Olopherne représente Jules Sévère, le terrible général qui réduisit la révolte de Bar Cocheba, reprit Jérusalem, couvrit de ruines et inonda de sang le sol de la Palestine ; Béthulie, c'est Bethar ou Bether dont le siège l'arrêta quelque temps ; le livre de Judith, postérieur nécessairement aux événements, ne pourrait donc être reporté plus loin que l'an 136 ou 137 de l'ère chrétienne.

Vous voyez d'ailleurs que les faits ressemblent bien aux faits de Judith, excepté que c'est l'inverse.

S'il y a en tout cela quelque chose de bien établi, c'est l'incohérence des systèmes critiques et une impuissance radicale à présenter une date certaine pour l'origine récente du livre de Judith, à plus forte raison pour son introduction subreptice supposée, dans le canon des Écritures.

C'est d'ailleurs le moindre de leurs soucis ! Non seulement ils n'ont pas entendu le défi de Tournemine, mais

ils n'ont pas même aperçu, — tant ils étaient tout à leurs systèmes, — la difficulté très grande, très apparente et bien digne de leur attention, qui ressort de la présence du livre de Judith dans tous les manuscrits connus les plus anciens de la version des LXX. Ils n'ont pas fait le moindre effort pour expliquer cette présence, ne fût-ce que par une induction vague à l'auteur et au temps du fait de l'intrusion du livre de Judith pendant la prétendue lacune de temps qui séparerait la tradition alexandrinienne de l'époque des manuscrits du quatrième siècle.

En fait, d'ailleurs, il n'y a pas de lacune de temps entre le règne du canon des Juifs (d'Alexandrie) et celui du canon des Chrétiens. Ceux-ci ont reçu des mains de ceux-là la version des LXX en son entier et l'ont employée tout entière dès leur origine. La chose a été déjà démontrée par les passages de tous les livres de cette version qui ont été cités dans les livres du Nouveau Testament d'abord, et presque aussitôt dans les écrits des plus anciens Pères de l'Église, à commencer par saint Clément, troisième successeur de saint Pierre. La recension de la version des LXX la plus ancienne ne date donc point du quatrième siècle, auquel appartiennent nos manuscrits les plus anciens (Alexandrinus, Vaticanus, Sinaïticus, etc.), mais de l'origine même du christianisme, et il n'y a conséquemment aucune lacune de temps entre la tradition juive et la tradition chrétienne, qui puisse laisser place à l'intrusion inaperçue d'un livre apocryphe de l'Ancien Testament.

Je vous ai promis, tout à l'heure, d'examiner les graves raisons critiques pour lesquelles on a prétendu déterminer l'origine du livre de Judith, chose assurément grave en effet, et la fixer à une époque relativement récente, ce qui est plus grave encore.

Examinons d'abord les raisons les plus sérieuses, au moins d'apparence; les autres, les plus légères, viendront après.

Voici les premières :

1° On relève, en trois passages, une expression prétendue critique : ἡ γηρουσία (IV, 8); — τῆς γηρουσίας (XI, 14); — ἡ γηρουσία (XV, 8) (1). — Le Sanhédrin, que l'on veut voir désigné formellement et exclusivement par ce mot, n'aurait pas été définitivement institué, comme corps politique, avant les Machabées; donc l'auteur qui s'est servi de ce terme ne peut être antérieur au temps des Asmonéens;

2° On trouve, en outre, au chapitre VIII, 6, les mots : προσαββάτων, προνουμηνιῶν (2); or l'usage de célébrer les *prosabbats*, ou vigiles des *sabbats*, et les *pronouménies* serait aussi d'institution relativement récente; donc le livre de Judith également.

On devait s'attendre, en bonne logique, à ce que les *critiques* qui produisent des textes destinés à justifier une théorie nouvelle, laquelle prétend renverser ici toute la science exégétique des siècles passés, se fussent au moins assurés, au préalable, de la valeur *critique* des textes qu'ils allèguent.

Point!

Du livre de Judith nous avons trois versions principales : celle des LXX, la Vulgate et la Syriaque.

Il est remarquable que de ces trois sources, une seule, celles des LXX, contienne les quatre passages que l'on a voulu armer en guerre; que pas un seul de ces termes, au moins dans le sens qu'on leur attribue, ne se puisse trouver dans aucune des deux autres.

(1) V. G. Klein, *op. cit.*; — Nöldeke, *Die Alttestamentliche Literatur*, § 95.

(2) Herzfeld, *Geschichte*, I, 319; — Fritzsche, *Die Bücher Tobit und Judith*, § 130.

En faire cependant la base d'une théorie qui prétend confondre la science des devanciers, n'est-ce pas en agir envers les principes de la critique, avec un dédain un peu excessif?

Cette absence des mots objectés en la version de saint Jérôme, est particulièrement significative. Chacun sait qu'il a employé pour la faire, outre celle des LXX, nombre de manuscrits, chaldéens et autres; de sorte que son œuvre fut en réalité une œuvre *critique*. Pour qu'il n'ait pas reproduit une seule fois, sur les trois cas, le sens attribué à l'expression γηρουσία, il faut de toute rigueur, ou qu'elle ne se soit point trouvée dans le *codex* grec qu'il avait sous les yeux, ou qu'il ait jugé devoir la corriger par les autres manuscrits, ou encore qu'il ait compris selon ses connaissances propres de la langue grecque et selon ces autres manuscrits, qu'il ne pouvait être question du *Sanhédrin*.

Voici qui semble bien justifier cette dernière conclusion : pour le troisième cas où nous trouvons ἡ γηρουσία dans les LXX (xv, 8), le passage parallèle de la version de saint Jérôme (xv, 9) rend cette expression par *cum universis presbyteris suis*. De la sorte, tandis que les LXX nous diraient, d'après le sens attribué par les critiques au terme γηρουσία : « Et Joachim, le grand prêtre, et le *sanhédrin* des fils d'Israel, qui habitaient en Jérusalem, vinrent pour voir les grandes choses que le Seigneur avait faites à Israel et pour voir Judith », saint Jérôme nous dit : « Mais Joachim, le grand prêtre, vint de Jérusalem à Béthulie avec tous ses anciens (*cum universis presbyteris suis*) pour voir Judith. »

En vérité! quel argument sérieux est-il possible de tirer de la γηρουσία des LXX pour déterminer le temps où

fut écrit le livre de Judith et pour rompre en visière, à cet égard, avec tout le passé des interprètes et des exégètes?

Mais voici encore plus limpide et plus décisif.

La version syriaque, de l'aveu de tous les critiques, sans exception que je sache, a été faite sur celle des LXX et la suit mot pour mot. Une comparaison, même sommaire, faite par exemple sur la Polyglotte de Walton, vous en convaincrait aisément et complètement. Il est donc très intéressant de consulter cette version syriaque pour les passages objectés.

Or, pour les trois cas où l'on trouve γηρουσία dans les LXX, on lit dans la Syriaque, — traduction latine de ladite Polyglotte de Walton, — dans le premier cas *senatores*, dans le 2e *seniores*, dans le 3e *presbyteri* (1), rien du Sanhédrin.

Voilà donc bien fixé par la Syriaque le sens qu'on doit attribuer à la γηρουσία des LXX : « les anciens ». La traduire par *Sanhédrin* est un simple contresens.

Que vient-on donc nous parler du temps de la constitution définitive du Sanhédrin et des Machabées? c'est bien de cela qu'il s'agit! Et à qui voudrait-on faire accroire d'ailleurs que l'usage et l'importance des collèges d'anciens aient commencé sous les Machabées? Nul n'ignore que c'est aussi vieux qu'Israël, on peut ajouter, et aussi ancien que les sociétés humaines.

Et voilà pourtant l'argument fondamental employé par la critique pour assigner l'origine du livre de Judith à l'époque des Asmonéens : un contresens de mot, il est vrai répété trois fois, ce qui est loin de fournir une circonstance atténuante.

(1) *Polyglotte* de Walton, t. IV, pp. 68, 80, 85.

Faut-il ajouter que les *prosabbata* et les *pronoumenia*, du quatrième passage allégué (VIII, 6) brillent aussi par leur absence dans la version syriaque comme dans la Vulgate? On s'en doutait un peu.

En outre, les variantes des manuscrits grecs, pour ce passage, même dans le seul *Codex vaticanus*, — où la *seconde main* a ignoré ce qu'avait écrit la *première* (1), — auraient dû suffire à détourner la critique de s'armer d'une leçon aussi suspecte pour partir en guerre contre toute la tradition et toute la science du passé.

Cornely, après avoir exposé la substance de ces arguments si étonnants, ajoute : « Mais de tels arguments ne prouvent rien, *Quibus argumentis nihil probatur* (2). »

J'en demande pardon à l'éminent exégète, je ne suis pas ici de son avis.

Ces arguments, au contraire, prouvent beaucoup.

Ils prouvent d'abord la légèreté, difficile à qualifier, de ces imposants savants qui ont fait la loi en critique et qui ont bien pu échafauder tout un système de discussion *hyperdoxale*, destiné à réduire en poussière la misérable science du passé, sur des textes dont ils avaient négligé de rechercher l'exactitude, et même d'étudier la signification vraie.

Ils prouvent aussi l'impossibilité, l'*irrationel*, d'un système dont les auteurs, éminents à tous autres égards, n'ont rien su trouver de meilleur et de plus fort.

De plus fort, non vraiment! Ils ont cependant trouvé encore autre chose; mais je n'oserais dire, tout bien considéré, si pour l'arbitraire et la fantaisie ces dernières trouvailles ne sont pas encore quelque chose de plus fort!

(1) Voir Tischendorf, *Vet. Test. græce*, éd. 6e, I, p. 634.
(2) Cornely, *op. cit.* II, 1, p. 413.

C'est l'argument hypercritique du symbolisme, de la tropologie, dont d'autres ont fait un si bel usage pour démontrer par la signification des noms de *Judith*, *Achior*, *Béthulie*, etc., que ces noms ne seraient que des tropes et l'histoire de Judith un mythe pieux.

Ils ont donc prétendu retrouver, sous les figures supposées du livre de Judith, un simple épisode des guerres des Machabées, ou autres; ils ont reconnu en Nabuchodonosor un Antiochus, ou un Séleucide quelconque; en Béthulie, — « la maison du Très-haut », comme ils s'obstinent à traduire ce mot, — Jérusalem ou Sion, la cité de Dieu; en Judith, la nation juive, etc. Sans doute ils ne peuvent aller bien loin en ces adaptations fantaisistes; ils sont vite arrêtés par l'impossibilité d'arranger de même les autres noms fort nombreux de lieux et d'hommes que contient le livre de Judith. Mais ils ne s'embarrassent pas pour si peu et n'en persistent pas moins dans leur dessein arrêté de prendre ce livre pour un apologue inspiré par les luttes héroïques des Asmonéens contre les Grecs ou même des Juifs et des Perses contre les Romains.

J'ai à vous signaler dans cet ordre d'idées une publication récente, qui vous semblera comme à moi un vrai phénomène.

Si je n'étais connu de vous comme je le suis, je devrais craindre, en vous présentant pareille pièce, de passer à vos yeux pour un mauvais plaisant. Ce n'est pourtant point une bouffonnerie; ou du moins, si bouffonnerie il y a, elle n'est pas mon fait.

La pièce est bel et bien un article de la docte revue anglaise *Proceedings of the Society of biblical Archæology*, march 1894. Et pour peu qu'il vous reste quelque doute, je tiens l'original à votre disposition, non l'auteur sans

doute, mais son article. En voici le titre et les principaux passages :

AN UNKNOWN HEBREW VERSION OF THE
HISTORY OF JUDITH,
by M. GASTER.

Dans la littérature hébraïque nous trouvons deux formes de la légende de Judith : une longue et soigneusement travaillée (*elaborate*), l'autre courte et concise. La première est à peu près semblable, mais non absolument identique à la version grecque, et a été publiée jusqu'à ce jour deux ou trois fois. La recension brève, toutefois, n'est connue actuellement que dans un seul texte : dans la collection de récits (ou de contes, *tales*) attribués à R. Nissim de Kairouan (Nord de l'Afrique), onzième siècle. (P. 156.)

Il n'est point dans mon intention d'entrer ici dans une étude détaillée de ce sujet.

M. Gaster a des raisons pour ne pas s'expliquer sur ce point et renvoie à Schürer : *Geschichte des jüdischen Volkes in Zeitalter Jesu Christi*, II (1886), p. 599-603. Puis il ajoute :

L'opinion reçue est que la légende de Judith naquit dans le temps des Machabées et fut originellement composée en un idiome sémitique, hébreu ou araméen. Nul, cependant, n'a pu encore établir cette conclusion avec quelque certitude (1), ou éclaircir qui fut le mystérieux Holopherne, ou déterminer le lieu exact ou s'accomplit le drame. (P. 156.)

Voilà une chose au moins bien déterminée : c'est l'intention de M. Gaster de faire ressortir l'importance de la trouvaille qu'il présente, et qui, selon lui, donne à « l'opi-

(1) C'est un aveu cela, que nul n'ait pu encore établir l'origine machabéenne de Judith.

nion » de l'origine machabéenne de l'histoire de Judith, la certitude que « nul » n'avait encore pu lui fournir, — dont acte, — éclaircit le problème de l'identité du mystérieux Holopherne, et fixe le lieu où se passa le drame, ce qui, à son sens, manquait aussi totalement.

Vous n'accuserez pas sans doute cet auteur anglais de négliger « les précautions » et de ne point soigner son *prospectus*. Quant à moi, je la retiens, cette triple intention si clairement indiquée, pour en signaler tantôt les conséquences.

Me permettrez-vous de relever en passant la mention expresse de l'existence dans les lettres hébraïques, d'un texte hébreu de Judith, « déjà publié deux ou trois fois et assez semblable à la Version grecque sans lui être absolument identique » (1)? Vous pouvez juger par là, une fois encore, de la confiance que méritent les Juifs qui prétendent ne rien savoir de cette histoire.

Les préoccupations de M. Gaster, en l'article signalé, indiquent assez, d'autre part, que les Juifs ne sont pas en cette matière aussi ignorants qu'ils l'affectent. Autrement cet illustre hébraïsant, zélateur ardent de la littérature hébraïque et talmudiste, n'eût point montré la grande joie que vous verrez tout à l'heure, d'avoir découvert un document dont toute l'importance à ses yeux serait d'annuler l'autorité de « la première forme hébraïque » de l'histoire de Judith, celle qui est « à peu près semblable à celle des LXX ». On n'éprouve pas le besoin d'annuler ce qui n'existe pas, ni tant de joie quand on croit avoir réussi à pourfendre un nuage.

Quant au besoin d'avoir un document hébraïque de « la

(1) ... *Almost akin to the Greeck version, though not absolutely identical.* (*Op. cit.*, p. 156.)

seconde forme », courte et concise, que l'on pût opposer à la première, de façon à l'anéantir, il paraît que ce besoin se faisait très vivement sentir, si l'on s'en rapporte à M. Gaster.

On avait, il est vrai, dit-il, une pièce de cette sorte, peu différente de celle que publie notre hébraïsant anglais, celle de la collection attribuée à R. Nissim de Kairouan, du onzième siècle; mais un seul texte c'était peu; en outre, les savants de tous pays avaient eu le mauvais goût de ne pas faire grand état de ce document et s'étaient obstinés à n'en reconnaître absolument ni l'autorité ni l'authenticité.

Un tel état de choses, vous en conviendrez, ne pouvait durer. Il fallait de toute rigueur découvrir un second document semblable, mais plus ancien, d'une authenticité qui s'imposât et imposât aux savants, — que le morceau du R. Nissim avait laissés froids, — qui fût enfin plus complet. Le texte du onzième siècle, en effet, est incomplet, dit M. Gaster; ni Holopherne ni Béthulie n'y sont mentionnés; on n'y trouve aucune des prières et supplications; rien d'Achior.

Il continue ainsi, soyez attentif :

J'ai eu récemment le rare bonheur de découvrir une autre copie de la même recension, à la fois beaucoup plus ancienne et beaucoup plus complète, et, comme on va le voir, de la plus haute importance.

Grâce à la bonté d'un ami, je suis entré en possession d'un nombre considérable d'anciens manuscrits hébreux d'une grande valeur, tous provenant de la Perse ou plutôt de Babylone. Parmi ces manuscrits, dont je donnerai une description détaillée une autre fois, il en est un du plus haut intérêt (actuellement n° 82 de ma collection de manuscrits hébreux). C'est la plus complète et probablement la plus ancienne collection de cette sorte, et je

regarde ces manuscrits comme appartenant au dixième ou au onzième siècle. La langue, particulièrement des parties écrites en araméen, est beaucoup plus pure, beaucoup plus archaïque et beaucoup plus voisine du langage mandéen, que celle des récits correspondants qui se trouvent dans nos éditions du Talmud. C'est de cette collection, ou d'une pareille, que R. Nissim a tiré les récits insérés dans son livre...

Dans cette collection, nous trouvons donc le récit de l'exploit héroïque de Judith. En comparant ce texte avec celui de R. Nissim, on peut voir au premier coup d'œil que ce dernier est emprunté à celui de notre collection, dont il omet précisément les incidents qui sont de la plus haute importance pour nos recherches.

C'est ainsi qu'il omet la ligne de tête (*the heading*) et le nom du roi tué par Judith. Ces deux éléments, heureusement conservés en mon manuscrit, projettent une lumière inespérée sur l'histoire de Judith et l'origine de sa légende ; et, ce qui est plus important, nous fournit une *date historique* qui peut nous aider à fixer *définitivement* l'époque de cette histoire.

Cette ligne de tête est la suivante : « Le dix-huitième jour d'Adar, le jour ou Séleukus vint (monta) ». Ce préambule est de la plus haute importance. Il est libellé absolument dans la même forme que toutes les dates que l'on trouve en MEGILLAH TAANITH. C'est un fait établi que cette Megillah constitue le calendrier des jours de fête de l'époque machabéenne. Le jour qui avait été marqué par une victoire était fixé comme jour de réjouissance. Le dix-huitième jour d'Adar a disparu de la Megillah Taanith, qui nous est parvenu mutilée ; cette date est désormais suppléée par notre texte, lequel, comme *le démontre infailliblement* (*unmistakably*) *ce libellé, doit avoir appartenu à l'ancienne Megillah.* (*Op. cit.*, p. 157 à 158.)

Les mots en italiques ont été soulignés par moi pour y appeler votre attention.

Je vous crois capable d'estimer toute cette ingénieuse exégèse, trop ingénieuse et peu satisfaisante, l'authenticité du manuscrit très *en l'air*, son origine bien vague,

ses données assez suspectes et ses démonstrations infaillibles très douteuses. Tous ces éléments donnent si bien, à point nommé, complète satisfaction à tous les *desiderata* de l'éditeur responsable, qu'on a quelque peine de n'y point voir un *justaucorps* fait sur mesure et sur commande, un témoin *seriné* à l'avance, d'autant qu'on ne sait après tout d'où il vient et quel il est.

On vous répondrait sans doute que vous êtes bien difficile.

— Mais puisqu'un gentleman, savant hébraïsant, vous affirme qu'il a acquis ladite pièce par les soins obligeants d'un sien ami, avec toute une collection d'anciens manuscrits hébreux, et qu'il regarde cette acquisition comme « un rare bonheur » ; puisqu'il vous déclare qu'il sont tous de « très grande valeur » ; qu'ils proviennent tous de la Perse en général, à moins que ce ne soit plutôt de Babylone, *all hailing from Persia, or rather from Babylon;* puisqu'il vous certifie qu'ils sont revêtus des caractères philologiques d'une haute antiquité ; puisqu'enfin celui de Judith porte son estampille et un *numéro,* le n° 82 de sa collection de manuscrits hébreux !

Le moyen de soupçonner d'ailleurs, lorsqu'on le voit nous exposer ces détails avec une si parfaite candeur, que Master Gaster ait pu être joué par un mystificateur, comme il n'est pas inouï, il est vrai, d'en rencontrer même en Israël ?

Si vous me disiez maintenant que l'inanité de telles tentatives démontre mieux que tout l'inanité du système qui les inspire, je vous répondrai que c'est aussi mon sentiment.

Pour faire mieux ressortir d'ailleurs la valeur de cette dernière appréciation, je dois mettre sous vos yeux en

son entier le factum que M. Caster déclare naturellement beaucoup plus plausible que la longue recension, « celle qui est à peu près semblable, sinon identique à la version des LXX » du livre de Judith.

Il trouve Holopherne dans le Séleucus de son manuscrit et Béthulie en Jérusalem; cela dit, voici la pièce, dont il donne le texte hébreu après en avoir présenté la traduction anglaise.

L'HISTOIRE DE JUDITH

Récit : (*A tale*, מעשה). — Nos maîtres nous apprennent ceci : le dix-huitième jour d'Adar (un jour qui n'est pas destiné au jeûne), c'est le jour où Séleukus arriva. On nous dit que pendant qu'il assiégeait Jérusalem, les Israélites jeûnaient et se couvraient de sacs. Il y avait alors une femme très belle, nommée Judith, fille d'Ahitob. Chaque jour, elle priait Dieu dans la cendre et le vêtement de pénitence (ou de deuil, *sackcloth*). Dieu lui inspira la pensée qu'un miracle arriverait par elle. Alors elle alla vers les gardiens de la porte et leur dit : Ouvrez-moi les portes, peut-être qu'un miracle arrivera par moi. Ils lui répondirent : Voudrais-tu, par hasard, passer à l'ennemi? Elle répondit : Dieu m'en préserve! Alors ils lui ouvrirent les portes, et elle alla au camp de Séleukus, elle et sa servante avec elle. Elle leur dit (c'est-à-dire aux soldats de Séleukus) : J'ai un message secret pour le roi. Ils allèrent parler au roi et lui dirent : Une belle femme est venue de Jérusalem, et elle dit qu'elle a un message secret pour le roi. Il dit : Faites-la entrer. Elle alla vers le roi et se prosterna devant lui. Il lui dit : Qu'est-ce que tu désires? Elle répondit et dit : Mon seigneur roi, j'appartiens à une grande famille de Jérusalem; mes frères et mes pères furent rois et grands prêtres. J'ai ouï dire à ton sujet que le temps est venu où cette ville tombera entre tes mains; c'est pourquoi j'ai pris les devants, afin de trouver grâce à tes yeux.

Quand le roi eut vu son beau visage et entendu ses paroles, il se réjouit de ce qui lui avait été dit. Alors il commanda à ses gens de préparer un grand festin. Pendant qu'on le préparait, il

ordonna que tous les princes se retirassent, parce qu'il désirait avoir la société (1) de la demoiselle (damsel).

J'aime mieux copier la suite que de la traduire; j'éprouve quelque embarras à écrire ces choses en français; tandis que dans la langue de la pudibonde England...

He asked her to sin. The answered and said : 'My lord king, for this very thing I have come hither with all my heart! but now it is impossible, as I am in my impurity; to-night is the time of my purification; I therefore desire the king to herald throughout the camp, that no one should stay the woman and her handmaid, when she goes out in the night to the fountain of water. When I return I will give myself over to the king; that he do what is pleasing in his sight (!!).

M. Gaster pourrait s'approprier ici le mot de Cicéron : *latine loquor! — I speak english!* Je n'y contredirais pas.

Notez que ce passage est celui dont il a dit précédemment : *The reason which Judith gives for her coming is much more plausible than the very curious and unsatisfactory in the long recension.* (P. 159.)

De sorte que pour cet esprit d'Anglais hébraïsant et peut-être hébreu, il serait « beaucoup plus plausible » que Judith eût déclaré au chef ennemi lui proposant *ex abrupto* le *stuprum,* qu'elle était venue juste pour cela. Et le langage noblement chaste que l'histoire biblique de Judith met dans sa bouche, selon toutes les versions de la « longue recension », serait chose très curieuse et nullement satisfaisante, incroyable, — *very curious and unsatisfactory.*

Affaire de goût et d'idéal! Ces choses-là ne se discutent

(1) *Company* que je rends par *société*, a en anglais parfois un sens qu'il m'est impossible de traduire.

pas. Mais il faut constater un tel état psychologique pour lequel une héroïne chaste est une pure curiosité et une parfaite invraisemblance!

Les Juifs, qui depuis le christianisme portaient désormais le poids terrible du sang du Juste, qu'ils avaient appelé sur eux et sur leurs enfants, et qui dès lors étaient devenus ces *Juifs charnels*, ne pouvant comprendre, ne pouvant goûter que les choses charnelles, comme le leur reprochaient les Apôtres et surtout saint Paul, n'avaient pas un idéal différent. Ils étaient dès lors et pour toujours confirmés dans cet état psychologique spécial, qui est incapable de comprendre ni une Judith chaste en ses paroles et en ses actes, ni l'intervention de la Divine Providence pour protéger sa chasteté dans l'exécution d'une mission, humainement si périlleuse.

Cet état spécial de l'âme juive a été bien constaté par les écrivains modernes : Schopenhauer qui dit qu'elle est inaccessible à ce que les Latins avaient appelé *verecundia*, Littré, Dumas, Drumont, Saint-Auban, et une infinité d'autres qui déclarent et croient démontrer expérimentalement que le cerveau des Juifs a une structure spéciale. Leur erreur est d'attribuer cette structure à la race, d'en faire une question d'éthnologie, tandis que c'est une question absolument historique.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas chercher ailleurs l'explication d'un fait étrange qui a justement préoccupé nombre de bons esprits, à savoir l'hostilité irréductible des Juifs de tous les temps, depuis l'ère chrétienne, contre l'histoire de Judith qui cependant fait si grand honneur à leur race.

On a cherché jusqu'ici la solution de ce problème provocant dans l'animosité, historiquement constatée, de

l'école juive de Palestine contre celle d'Alexandrie. Mais cette animosité, si elle avait été la vraie cause, se serait exercée avec une égale rigueur contre tous les livres deutérocanoniques qui avaient été acceptés dans le canon alexandrinien, et nous voyons au contraire que tous les autres « apocryphes » ont été exceptés de la poursuite implacable, de la haine exquise dont fut toujours l'objet le livre de Judith chez les Juifs. Aussi Flavius Josèphe, prêtre et pharisien, admet bien vingt-deux livres canoniques, mais il rejette si peu les autres qu'il en insère la substance dans ses travaux historiques : Judith est le seul dont il ne dise rien. « La conspiration du silence » n'est point une invention récente.

Et lorsque saint Jérôme travaillait à la traduction des livres de l'Ancien Testament, l'animosité des Juifs ses maîtres de langue, contre Judith, avait été si active, si industrieuse, si efficace sur son esprit, qu'il refusa longtemps de s'occuper de ce livre et qu'il fallut les instances pressantes, impératives, de Chromatius et d'Héliodore (1), les supplications réitérées de sainte Paule, pour le décider à en faire la traduction.

Le livre de Judith a donc une place spéciale parmi les « apocryphes » et il faut donner des explications spéciales de l'ostracisme dont il a été frappé par les Juifs.

Le dessein arrêté, systématique de le faire disparaître autant qu'il était possible, au moins d'en annuler l'autorité en l'altérant, est démontré par la variété même des moyens employés : conspiration du silence, comme nous l'avons surprise en Flavius Josèphe, comme vous en avez entendu les lointains ressouvenirs dans les dires

(1) « Chromatii et Heliodori postulationi, imo exactioni acquiescens... » (S. Hier. *Præf. in Judith.*)

que vous m'avez répétés, « que les Juifs ne savent rien de l'histoire de Judith; » — parodies et contrefaçons, comme celles de R. Nissim et le n° 82 de la collection de M. Gaster; — dissertations savantes comme le furent sans doute celles des rabbins Juifs qui enseignèrent les langues sémitiques à saint Jérôme, comme l'ont été certainement tant d'études remarquables des critiques modernes, lesquels sont parvenus à persuader, tout aussi bien que ceux-là, à nombre de chrétiens soit protestants comme Grotius, Fritzsche, Schuerer, Rawlinson, etc., soit catholiques comme Jahn, Movers, Ant. Scholz, Lenormant, — que le livre de Judith serait dépourvu de toute valeur historique.

Mais la variété même et la contradiction de ces divers moyens, qui sont en conflit réciproque, rend suspecte la cause qu'ils ont prétendu servir : en présence de l'ensemble de telles tentatives vous avez invinciblement le sentiment qu'on a voulu étouffer une affaire *per fas et nefas*. Et si l'on cherche le vrai motif de cette hostilité tenace qui dure depuis près de vingt siècles, on se doute bien qu'on est en présence d'une passion, d'une fausse honte qui croit devoir cacher une histoire gênante; mais si l'on se demande pourquoi elle gêne, si l'on veut rechercher le point de départ et définir avec précision cette passion, on ne trouve rien de satisfaisant.

L'état psychologique surpris dans les lignes de M. Gaster nous fournit ici la lumière, nous donne l'explication que l'on avait vainement cherchée.

Les Juifs, depuis la mort du juste, confirmés dans cet état particulier, et devenus incapables de croire à la vertu de Judith et à la réalité de l'intervention providentielle, eurent honte de cette histoire; une sorte de crainte pudi-

bonde leur fit écarter et tenter d'étouffer une histoire en laquelle il ne leur était plus possible de voir autre chose qu'un assassinat perpétré au moyen d'une prostitution, et qu'ils redoutèrent de voir comprise de même par les autres humains, au grand déshonneur de leur race (1).

Si cette crainte n'a pas été absolument chimérique, s'il s'est rencontré de nos jours parmi les chrétiens quelques rares esprits disposés à douter aussi de la vertu de Judith, c'est le fait des Juifs qui ont agi de bien des façons pour amener pareil résultat. Cette exception d'ailleurs ne fut qu'un phénomène d'un instant, et les écrivains à qui je viens de faire allusion, dès qu'on eut fait appel à leur attention, à leur esprit d'équité, à leur foi en l'Écriture, abandonnèrent leurs soupçons injurieux qu'avait fait naître une exagération d'antisémitisme.

Mais cette exception même n'en fait que mieux ressortir l'absolue unanimité de toute la tradition chrétienne à honorer Judith comme le plus beau type de l'héroïne forte et chaste. La série commence au premier siècle : Clément de Rome, la déclare *beatam;* — Clément d'Alexandrie, « parfaite entre toutes les femmes »; — Origène, « magnifique et la plus noble des femmes »; — Tertullien la place au nombre des saints; — Ambroise la dit « admirable »; — Augustin, « glorieuse »; — pour Jérôme, lui-même, une fois échappé aux obsessions rabbiniques, « Judith a une si grande gloire, que son nom a été donné à un livre sacré »; — Fulgence l'appelle « sainte et illustre veuve »; —

(1) Il est bien loin de ma pensée que ces vues puissent être appliquées aux honorables savants orientalistes israélites qui ont pris position en France contre l'historicité du livre de Judith. Pour eux, je suis tout disposé à le reconnaître, les raisons scientifiques ont été la base de leur opinion consciente. Mais ont-ils ou n'ont-ils pas subi, à leur insu peut-être, l'influence des traditions de leur race sur ce sujet? L'âme

Chrysostome *très sainte* (1). J'aurais à citer tous les Pères, tous les Docteurs de l'Église, tous les théologiens et ses exégètes et devrais y ajouter les textes consacrés par les diverses liturgies chrétiennes pour produire la série complète des louanges ininterrompues depuis vingt siècles, et unanimes, qui célèbrent la vertu de l'héroïne de Béthulie.

Il faudrait, en effet, se trouver en l'état d'âme spécial que nous ont révélé les réticences de Flavius Josèphe et les paroles étranges de M. Gaster pour oser penser que l'histoire de Judith parlant et agissant chastement est une invraisemblance et que le langage de l'autre, celle du n° 82, que je ne veux pas répéter, est beaucoup plus plausible !

Je dois cependant citer la suite du n° 82; nous l'avons laissé à l'endroit où sa Judith a prononcé les paroles que je n'ai osé traduire; il continue ainsi :

> Le méchant homme (Séleukus) agit en conséquence. Dans la nuit il invita tous ses princes, ses généraux et ses officiers; ils mangèrent et festoyèrent en un grand repas et se saoulèrent (*and got drunk*). Quand ils virent que le roi leur faisait signe de la tête, ils se dirent : « Allons-nous-en, car il désire avoir la *société* (*the company*) de la jeune fille juive ». Ils sortirent donc et laissèrent le roi seul avec la jeune fille et sa suivante. Elle prit ensuite le glaive et lui coupa la tête. (P. 161.)

Entre l'avant-dernière et la dernière phrase il y a ici une réticence intentionnelle, telle qu'on en trouve dans les romans grivois. Il s'est passé quelque temps, apparemment, entre le moment où le roi faisant un signe de la tête, n'était pas du tout endormi et celui où il a été

collective juive, dont j'ai indiqué les tendances, n'est-elle pour rien dans l'orientation de leurs travaux? Qui pourrait et oserait le dire?

(1) V. Nickes, *De libro Judithæ*, p. 11.

possible à la jeune fille de lui couper la tête. On se tait sur ce qui a eu lieu entre temps, moyen le plus sûr de faire conclure que ce fut d'abord la réalisation de ce qui avait été promis. Surtout l'auteur du *factum* hébreu n° 82 se garde bien de dire, comme le fait le livre de Judith, que le roi serait tombé d'ivresse et de sommeil à la fin du repas pendant que Judith était restée à l'écart avec sa servante sans prendre part au festin, parce que de tels détails expliqueraient trop bien comment elle aurait pu accomplir son exploit sans rien perdre de son intégrité; ce serait sans doute, pour l'éditeur responsable, d'une suprême invraisemblance; l'autre manière de narrer est beaucoup plausible *much more plausible*.

Je vous fais grâce, d'ailleurs, des quatorze lignes qui terminent le n° 82; elles ne contiennent rien de bien intéressant ni aucune divergence avec « la longue recension », c'est-à-dire le livre de Judith.

Je vous fais grâce aussi du texte hébreu qui suit sa traduction anglaise.

Mais en voilà assez, même sans doute trop, — *satis et quid nimis*, — et en tout cas plus qu'il ne vous en fallait pour juger de la valeur de l'assertion : « que les Juifs ne savent rien de l'histoire de Judith ». Vous estimerez assurément que leur ignorance à cet égard est affectée, comme le silence de Flavius Josèphe fut un silence affecté. Ce sont des fictions; fictions aussi et pastiches, les manuscrits de M. Gaster. Et que ces fictions soient diverses et changeantes, voire contradictoires, vous ne verrez pas en cela peut-être une preuve que ce ne soient pas des fictions.

Au surplus, M. Gaster, dont l'érudition en bibliographie hébraïque est trop vaste, est trop riche pour qu'on puisse

s'empêcher de voir en lui quelque chose de plus qu'un simple hébraïsant, M. Gaster a pris soin de nous offrir une notice bibliographique sur les différents textes hébreux connus de l'histoire de Judith, laquelle notice, pour n'être pas complète, ni surtout impartiale, n'en constitue pas moins un document du plus grand intérêt : en nous fixant sur la sincérité de l'ignorance des Juifs, elle fait en même temps bien ressortir la résolution arrêtée de ce gentleman de rattacher l'histoire de Judith à l'époque des Machabées.

Je vous la présente en anglais, — langue qui vous est d'ailleurs familière, — parce qu'elle perdrait certainement à être traduite.

I may mention further that the Synagogue has always brought the history of Judith in connection with the Makkabæan period. One of the variations of our recensions, published by Jellinek (Bet-hamidrasch, I, p. 132-136), is actually imbodied in a liturgical piece which was recited on the feast of Dedication, established by Judah Makkabee. Judith is mentioned in connection with this festival also by Abudarham (fourteenth century) in ed. Venice, f. 135 *a*. The longer recension is also found in connection with the history of the Makkabæans, in Hemdath-hayamin (Constantinople, ואתנב, II, f. 62 *b*-65 *c*) reprinted by Jellinek. (Bet-hamidrasch, II, p. 12-22.) Of this longer recension there is — as I may mention by the way — another copy in the M S. Chronicle of Jerahmeel, from which I have published the Testament of Naphtali; and to the Kindness of Dr. Neubauer I owe the information that Cod. 2240, 5 (Oxford) contains also the long recension. (*Op. cit.*, p. 159.)

Voilà bien établi par des documents hébreux et par des Juifs, que leur ignorance de l'histoire de Judith est purement fictive; il est intéressant spécialement d'apprendre d'eux que cette histoire « était contenue dans une

pièce liturgique qu'on lisait à la fête de la Dédicace établie par Judas Machabée ». Que M. Gaster en prenne prétexte pour trouver encore ici sa sempiternelle « connexion » de ladite histoire avec l'époque machabéenne, c'est une monomanie qu'il faut lui passer.

Si la connexion qu'il voit partout et toujours existait réellement dans les anciens textes, il faudrait en inférer que nos critiques modernes ne l'ont point inventée comme on le croit communément, mais que ce serait une très ancienne tentative juive pour altérer le texte primitif du livre de Judith sous l'influence de l'état psychologique signalé précédémment.

Toutefois, je crois plutôt que la « connexion » de l'histoire de Judith avec l'époque machabéenne est chose récente, malgré la triple affirmation de M. Gaster, et que les anciens textes ont été récemment ou interprétés ou remaniés en conséquence; cette conviction persistera légitimement tant qu'on ne vous aura pas présenté des textes anciens d'une authenticité incontestable pour établir le contraire. Il y a gros à parier que nous attendrons longtemps.

Je vous ai déjà montré combien sont vains et décevants les arguments de critique interne, d'origine récente, tendant à rattacher l'origine de l'histoire de Judith à l'époque des Machabées; Cornely a produit un argument positif, aussi de critique interne, qui oblige à placer cette origine au plus tard au sixième siècle avant Jésus-Christ.

C'est un passage du livre de Judith (II, 28 des LXX), qui énumère les villes des côtes de Syrie, qui furent saisies d'épouvante à l'approche des Assyriens :

> La crainte et l'épouvante frappèrent tous ceux qui habitaient le littoral, ceux qui demeuraient à Sidon, *Tyr*, *Sour*, Acco, Iamnia, Azoto et Ascalon.

Cette distinction entre *Tyr* et *Sour*, — *Tyr* et *Palæo-Tyr*, — n'a pu être faite que par un auteur ou contemporain des guerres d'Assurbanipal, ou peu postérieur à cette époque, pour la raison que la ville nommée Palæo-Tyr, assez longtemps avant la fin du sixième siècle A. C., sous le règne de Cambyse, fut détruite par un tremblement de terre et que le souvenir même en fut presque aboli (1).

Je ne conteste pas la valeur de cet argument, et l'on ne conçoit pas, en effet, un auteur du deuxième siècle A. C. signalant, parmi les villes qu'épouvantèrent l'approche des armées assyriennes avec Tyr et Sidon, *Palæo-Tyr* qui avait disparu depuis quatre siècles.

Mais des arguments de cette sorte, Cornely et vous-même pourriez en trouver quelques douzaines dans mon étude sur l'historicité du livre de Judith devant les documents cunéiformes. La juxtaposition des annales assyriennes et du texte de Judith, nous a révélé l'existence de nombreuses villes et d'hommes nombreux, que ne connaissaient plus assurément les auteurs de l'époque Machabéenne.

Excusez, cher illustre ami, la longueur démesurée de cette lettre, que peut seule justifier l'importance des questions soulevées par vos critiques amicales, et croyez toujours à mon inaltérable affection.

(1) « Sed satis diu ante finem saec. 6. Cambyse regnante Palaetyrus terrae motibus convulsa et planè destructa disparuit atque ipsa ejus memoria paene interiit. » (Cornely, *Introd. in libr. sacr. — Int. spec.*, I, pp. 408-409.)

APPENDICE B

NOTE GÉOGRAPHIQUE

LETTRE DU R. P. GIRARD, S. J., MISSIONNAIRE, A CÉSARÉE DE CAPPADOCE

Césarée de Cappadoce, le 23 septembre 1895.

Monsieur l'Abbé,

C'est avec le plus vif intérêt et même un peu d'enthousiasme que je lis dans la *Revue de Terre Sainte* votre travail sur la véracité du livre de Judith. Après l'avoir retouché, vous le publierez sans doute en volume, car il le mérite. Permettez-moi donc de vous signaler une erreur de détail, qui, bien que petite, ne lui enlèverait pas moins de sa valeur aux yeux des hommes trop nombreux qu'une erreur bien constatée sur un point porte à se défier des autres assertions, même les mieux établies.

Dans le n° du 1er juillet vous identifiez le Jadason de la Vulgate avec l'Halys, et vous dites : « Le fameux fleuve Halys, ainsi nommé par les Grecs, qui possédaient, comme on sait, une habileté spéciale pour déformer les noms propres étrangers, a retrouvé tout naturellement, après les Grecs, son nom indigène et *se nomme aujour-*

d'hui Jediz ». C'est là-dessus que portera mon observation.

Voilà douze ans que j'habite à proximité de l'Halys. Durant ce laps de temps, j'ai séjourné quelques années vers son embouchure, d'autres sur son cours supérieur, le plus grand nombre à Césarée. Partout, la curiosité m'a porté à m'enquérir de ce qui regarde l'histoire et la géographie de la contrée. C'est même à cela que j'emploie mes moments libres. Or jamais je n'ai entendu dire que l'Halys ait été appelé Jediz. Le nom moderne est partout Kezel Ermak, qu'il doit à la teinte rouge de ses eaux, autant et plus peut-être qu'au Kezel Dagh où il prend sa source. Les cartes de Kiepert et de Petermann, les seules cartes spéciales que je puisse consulter, sont sur ce point d'accord avec les habitants du pays.

Je connais bien, à 20 kilomètres O. de Sivas, une petite rivière, affluent de l'Halys, appelée Yeldez Ermak, du Yeldez Dagh où elle a sa source; c'est peut-être ce qui a occasionné votre méprise; mais, outre la difficulté d'y trouver Jediz, il me semble impossible, vu son peu d'importance et son éloignement de la Lydie, de lui faire désigner les Lydiens.

Si j'osais vous transmettre une conjecture, je transporterais à l'Hermus ce que vous dites de l'Halys. Ce fleuve s'appelle aujourd'hui Gediz ou Gedouz tschaï, il arrose la Lydie et passe pour ainsi dire aux portes de Sardes. La lettre initiale ne peut faire une difficulté : écrite en caractère arabe, c'est un *kiaf*, et bien que dans la transcription on lui ait donné la valeur du *kiaf* persan, le *kiaf* turc, qui a la même force, donne le son de notre *y* devant une voyelle : on aurait donc Yédiz, ce que vous cherchez. Il en est de même si l'on emploie les caractères

grecs (Γεδίς) à cause de la double prononciation du γ. Croyez que je serai heureux si cette note peut vous être de quelque utilité.

Votre très humble serviteur *in Xto*,

D. M. GIRARD, S. J.

RÉPONSE AU R. P. GIRARD.

Mon Révérend Père,

Je vous suis bien reconnaissant de ce que vous me dites de bon sur mon étude de la véracité de Judith et plus encore de m'avoir signalé une erreur que votre grande indulgence juge « petite ».

Cette erreur, d'ailleurs corrigée depuis quelque temps dans les *errata* ajoutés à ma brochure, ne pouvait plus l'être, lorsque je l'eus reconnue, dans le texte même, qui avait été imprimé simplement en *tirage à part*, à peu près en même temps qu'il paraissait dans la *Revue de Terre Sainte*.

Vous avez doublement raison, mon Révérend Père, et pour l'Halys et pour l'Hermus. Le fleuve Halys d'Hérodote, de Strabon et des autres auteurs grecs, lequel, selon Hérodote, « prenait sa source dans les montagnes de l'Arménie, servait de limite aux pays soumis aux Mèdes et à ceux qui dépendaient de la Lydie, avait sur sa rive droite les Matiènes (?) (1), sur sa rive gauche les Phrygiens, après un grand circuit se dirigeait vers le Nord, entre la Cappadoce à droite et la Paphlagonie à gauche, et enfin termi-

(1) Les *Matiènes* d'Hérodote sont sans doute les *Mariandynoi* de Strabon (p. 522 de l'édition de Bâle, 1659); mais qui étaient ces peuples, je l'ignore.

nait son cours dans le Pont-Euxin » (1), ce fleuve a été justement identifié par tous les auteurs modernes avec le Kezel Ermak, et il ne saurait y avoir le moindre doute sur l'exactitude de cette identification.

L'Hermus de même, comme vous l'avez pensé, est bien le seul vrai fleuve de Lydie (2), le seul qui puisse désigner les Lydiens. Le Méandre est la rivière de la Carie, l'Halys le fleuve de la Cappadoce. L'Hermus passe en face de Sardes (3); la plaine de Sardes est appelée couramment par Strabon « la plaine de l'Hermus (4). » D'où il suit indubitablement que l'Hermus des Grecs c'est bien le *Jediz* ou *Gediz* Tschaï actuel, que Kiepert écrit *Guédiz*, on ne sait pourquoi. Car si les gens de langue arabe, dans la contrée, prononcent *Djediz*, les Turcs prononcent *Yediz* comme vous le dites fort bien.

En tous cas, vous avez encore raison de juger que l'identité phonétique de *Yediz*, *Gediz*, *Jediz* et du *Jadason* de saint Jérôme ne peut être douteuse; et il est à peine besoin de faire remarquer que la terminaison *accusative on* est une addition grecque des plus fréquentes.

Merci de nouveau, cher Révérend Père, et veuillez agréer, avec mes remercîments, l'hommage de ma respectueuse sympathie.

RABOISSON.

(1) Hérodote, *Hist.*, liv. I, LXXII; p. 23 de l'édit. F.-Didot; — Strabon, p. 522 de la même édition de Bâle.

(2) Hérodote, liv. I, LV, p. 16 de l'éd. F.-Didot.

(3) *Ibid.*, liv. I, LXXX, p. 26 de l'éd. F.-Didot.

(4) Strabon, pp. 531, 556, 596 de l'éd. de Bâle.

APPENDICE C

SUPPLÉMENT GÉOGRAPHIQUE.

MARCHE D'ASSURBANIPAL EN SA CAMPAGNE CONTRE LES MANNAÏ

Aux pages 179-181, nous avons reproduit le récit de la campagne d'Assurbanipal contre les Mannaï, et en avons ensuite commenté les principales données. Nous croyons utile de donner ici la liste complète des noms de lieu qu'il contient, avec nos identifications; et nous ajoutons une carte qui, tout en faisant ressortir la rigueur de nos adaptations si fortement appuyées sur l'enchaînement des données topologiques, fera mieux comprendre le véritable but du monarque assyrien. Si en effet sa campagne avait été dirigée vraiment contre les Mannaï, — les peuples de Van, — c'est vers cette ville qu'il se serait dirigé et vers le lac de Van, non vers le lac d'Ourmiah et la ville d'Istati-Ardana où nous avons retrouvé l'Ecbatane de la petite Médie et du livre de Judith.

Voici donc notre liste : les noms placés à gauche, en caractères romains ordinaires, sont les noms de l'inscrip-

tion assyrienne; ceux de droite, en italiques, sont les noms actuels.

Aïusias	= *Al Gosbh;*
Pasana	= *Bozan;*
Busut	= *Bestawa;*
Asdias	= *Kadish;*
Urkiyamun	= *Kalamun;*
Ar Serume	= *Zerava;*
Kullimer	= *Gulamerk;*
Uppis	= *Espin;*
Si Khua, Si Hua	= *Gova;*
Nazi-Niri	= *Nasi;*
Isirtu, Isirti	= *Siri* (?);
Urmiate	= *Urmiah;*
Usbia	= *Ushnéï;*
Ar Siyanis	= *Sugan;*
Akanana	= *Kanian;*
Harsi (mont.)	= *Shirassar-Dagh;*
Eristteyana	= *Arishtanab;*
Ku Murda	= *Murdi;*
Birua	= *Bari;*
Sakhu	= *Sakis;*
Istati-Ardana	= *Tachti-Suleiman* (Ecbatane du Nord);
Sarugbit	= *Shiraktepe;*
Gusune	= *Ghazân*, sur le haut *Ouzen;*
Birute	= *Béruder;*
Ninua	= *Nebi-Yunus*, en face de Mossoul.

APPENDICE *D*

URVAKHSATARA

Note assyriologique à la page 174.

Nous avons promis précédemment de démontrer en nos Appendices que le nom qui désigne Cyaxare dans l'inscription de Béhistoun (1re colonne, perse) doit être lu *Urvakhsatara* plutôt que *Uvakhsatara* généralement admis.

Les motifs de notre lecture sont de deux sortes, les uns glossographiques, les autres graphologiques.

Rappelons d'abord que l'inscription de Béhistoun, gravée sur un rocher à pic, à Bisoutun, au voisinage de Kirmanshah dans les montagnes du Kurdistan, comprend un long texte en trois langues : perse, mède et babylonienne (1).

(1) C'est Henry Rawlinson, l'inventeur de l'inscription de Béhistoun, qui a considéré la troisième colonne comme babylonienne; selon M. J. Oppert elle serait assyrienne. Je m'étais d'abord rangé à l'avis de ce dernier savant en raison de sa grande compétence en assyriologie; mais, la réflexion venue, il m'a semblé impossible que les scribes de Darius aient pu employer la langue assyrienne, morte depuis tout près d'un siècle. L'empire d'Assyrie avait disparu vers 606 A. C.;

Les trois expressions qui désignent Cyaxare sont respectivement, selon les lectures reçues : *Uvakhsatara*, *Vachsatara*, *Uvakistar*.

Laissant de côté la troisième, — qui n'est qu'une interprétation phonétique babylonienne d'un terme étranger à la langue de Babylone, sans signification en cette langue, — si l'on considère les deux autres, on est porté à supposer, *à priori*, que ces deux termes, l'un perse et l'autre mède, employés pour nommer un même personnage en deux langues sœurs si semblables, doivent avoir une signification commune; et si l'on considère, d'autre part, la similitude phonétique si parfaite des deux vocables, l'hypothèse cesse et cède à une présomption des plus fondées.

M. Oppert n'avait pas échappé à la préoccupation d'une identité de sens dans ces différents noms, et ne l'ayant pas aperçue entre les deux premiers noms, tels du moins qu'ils sont lus jusqu'à cette heure, il avait cru la trouver entre le second, *Vachsatara*, et celui qui désigne le même Cyaxare en Ctésias, *Astibarès*.

l'inscription de Béhistoun raconte les événements jusqu'à l'année 515 A. C., et ne peut être, par conséquent, antérieure à cette date. Autant on conçoit aisément que les Perses aient voulu raconter leurs fastes dans les langues de deux peuples encore vivants et relativement puissants qu'ils venaient de soumettre, les Mèdes et les Babyloniens, autant il est difficile d'admettre qu'ils eussent pensé à employer la langue des Assyriens qui n'existaient plus, ou, pour le moins, ne comptaient plus. Leur empire, dont la puissance avait été tout artificielle, ne comprenant qu'un nombre restreint de sujets proprement Assyriens, fut entièrement anéanti par la destruction de Ninive et il ne fut plus question d'Assyriens dans l'histoire. Il en a été de même assurément des formes propres de leur langue; c'est la loi universelle attestée par l'expérience. Il est donc, sinon absolument certain, au moins extrêmement probable, que les Perses, l'eussent-ils voulu, n'auraient pu écrire en pur assyrien.

Il attribue d'abord au premier nom, Uvakhsatara, le sens que voici : « Celui qui possède de beaux mulets »; il fait remarquer qu'un tel titre n'a rien de royal, remarque peu contestable mais qui ne rend cependant pas plus plausible son interprétation. D'autre part, le nom mède, *Vachsatara*, signifierait, d'après l'éminent savant, « porteur de lance »; or il trouve le même sens dans l'*Astibarès* de Ctésias, qui ne serait dès lors que la traduction du précédent. Toutefois il reconnaît que pour signifier « porteur de lance », le nom inscrit par Ctésias devrait être légèrement modifié par l'addition de la lettre *r* à la première syllabe et devenir *Arstibarès*.

Les choses sont en réalité beaucoup plus simples.

Que l'on considère d'abord notre lecture *Urvakhsatara* comme une simple hypothèse, un *postulatum*.

Cette hypothèse est des plus admissibles si l'on tient compte de ce que la lecture du premier signe, 𐎢 = *U*, est conjecturale et qu'il est aussi probable qu'on peut la lire *ur*. L'hypothèse devient donc déjà une probabilité.

Mais l'étude glossographique des deux premiers noms, perse et mède, et celle même du nom inscrit par Ctésias vont changer la face des choses.

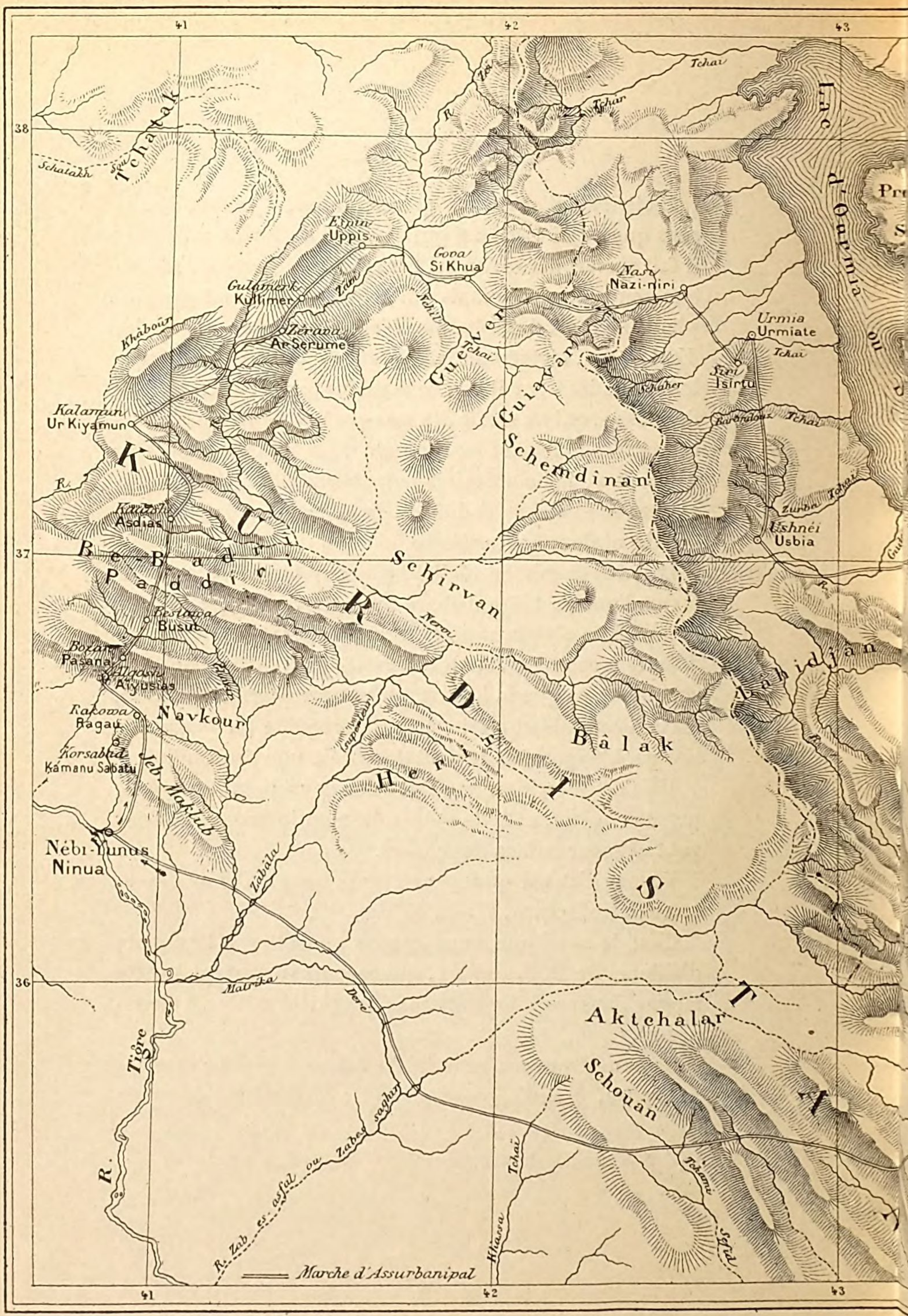
Voyons d'abord quel peut être le sens du nom perse, selon notre lecture, *Urvakhsatara*.

C'est le *zend* que nous devons consulter, à l'exemple d'ailleurs de M. J. Oppert, qui recourt si souvent à cette langue dans ses interprétations des textes mèdes et vieux-perses.

Or nous trouvons en zend la forme verbale : *urvakhs* = *croître, grandir, augmenter* (1); le participe passé de

(1) Ferdinand Justi, Handbuch der Zendsprach, p. 67.

La Véracité de Judith, *carte* n° 6.



MARCHE D'ASSURBANIPAL

en sa campagne contre les Mannians

DRESSÉE PAR L'ABBÉ RABOISSON

documents cartographiqaes employés:

Die Euphrat-Tigris Länder de C. Ritter

Carte des prov. asiatiques de l'emp. Ottoman de H. Kiepert

Echelle de 1:1.750.000

1 0 1 2 3 4 5 6 7 8 Myr.

44 43 38 37 36

TEBRIZ
Adjᵗ
Tchaï
Mikpánaroúd
Arishtannb
Eristeyana
Shirassan
Harst
Sugan
Ar Siyans
Kanian
Akanana
Tchaï
Tchaï
Tchaï
Saraskend
Kurangow
Murdi
Ku Murda
Saf.
Tchaï
Murad R.
R.
R.
Tchaï
Zengané
R.
Diaghatou
Tátává
Bard
Birua
Myándóáb
Shiragtepe
Sarugbit
Tachti Suleiman
Istáti Andana
Ouzen
Sárouk
R.
Tátává
Sakis
Sakhu
Djaghatou
Khorkhora
Kelai
R.
R.
Kotchiân
Guerroûs
Ouzen
ou
Kizil
R.
Kurdasir
R.
Schárcum
Ghazân
Gusune
Zerdán
Béruder
Birute
Guermiân
Djilou
Mindéré
Azerbeïdjan
Arménie

ce verbe *urvakhsa* signifie donc *accru, grandi, augmenté.* La terminaison *tara*, suffixe ordinaire du superlatif en zend (1), porte donc urvakhsa au superlatif, et Urvakhsatara signifie bien *très agrandi, très grand.*

D'autre part, pour le nom mède, nous avons dans la même langue : *vachs = croître, grandir, augmenter* (2); par conséquent *vachsa* signifiant : *accru, agrandi, augmenté, grand;* le superlatif *Vachsatara très accru, très agrandi, très grand.*

On a de même en sanscrit : *vax, vaxami, = croître, être grand, être fort* (3).

Urvakhsatara et Vachsatara sont l'équivalent de l'*Augustus* latin, qui procède des mêmes racines, avec le même sens.

On ne dira pas que ce titre n'a rien de royal.

L'identité de signification de nos deux noms, dont l'identité phonétique donnait à l'avance le pressentiment, justifie amplement la lecture qui la met en évidence. Tandis que, avec Uvakhsatara, cette identité de sens est absente malgré l'isophonie qui la réclame impérieusement.

Examinons maintenant le nom qui se lit en Ctésias *Astibarès,* quoiqu'il soit beaucoup moins important au premier aspect, en raison de ce qu'il n'a point d'affinité phonétique avec les deux autres.

Toutefois, vu les habitudes des peuples de l'Iran à cette époque, il est permis de lui soupçonner à l'avance une signification analogue à celle que nous venons d'exposer.

(1) Même auteur et même ouvrage, p. 375.
(2) Même auteur et même ouvrage, p. 260.
(3) F. Justi et les lexicographes du sanscrit signalent l'identité phonétique de ces formes avec le Wachsen allemand, αὔξω des Grecs, *augu* du lith., *augeo* des Latins.

Et en effet, on a en zend et en sanscrit la racine verbale : *aç*, part. pass. *açita* = *avancer avec force*, — *vordringen*, dit Justi qui écrit en allemand (1), verbe dont la forme adjective (participe passé) est aussi portée au superlatif par la duplication de sens du suffixe adverbial *fras*, qui signifie *en avant*. *Açitafras* signifie donc : *qui s'est avancé avec force au loin, très en avant*. Qu'un auteur grec d'ailleurs ait traduit ce mot en *Astibarès*, c'est la chose la plus naturelle et il faut convenir que la physionomie phonétique du nom mède a été assez bien reproduite par lui (2).

Nous avons donc ici un sens, non entièrement identique, mais du moins fort analogue à celui des deux autres.

Cette observation confirme notre argument tiré de l'identité idéologique et phonétique des deux premiers noms de Cyaxare dans l'inscription de Béhistoun, et partant notre lecture.

Étudions maintenant la question au point de vue de la graphologie cunéiforme.

Il s'agit de savoir comment il faut lire le premier signe du nom perse de Cyaxare. Ce signe  n'existe pas ailleurs que dans l'inscription de Béhistoun et on n'en trouve aucun autre exemple dans les documents cunéiformes actuellement connus.

D'autre part, il est impossible de le rattacher, comme variante graphique, à aucun des signes qui ont la valeur phonétique *U*.

(1) F. Justi, *eod. lib.*, p. 35.

(2) Est-ce bien *Astibarès* qu'il faut lire en Ctésias avec M. J. Oppert et la plupart des auteurs? L'excellente édition de F.-Didot porte *Astibara*. Pour cette leçon qui me semble d'ailleurs la meilleure, il faudrait remplacer l'adverbe zend *fras* par celui de *para* qui a exactement le même sens et la même fonction. — V. *Justi*, p. 185, et pour la leçon *Astibara*, Bibl. des aut. grecs de F.-Didot, t. XIX, p. 43.

On n'a donc pu lui attribuer cette valeur que par analogie à la valeur du premier signe du nom de Cyaxare dans la colonne babylonienne de la même inscription, *Uvakistar*. Ce signe, 𒁹, a en effet la valeur certaine et bien connue *U*.

Mais cette raison d'analogie, si souvent sujette à erreur, est ici particulièrement suspecte. Le nom de la 3e colonne, en effet, ne nous donne et ne peut nous donner que l'interprétation phonétique babylonienne du nom perse, et rien ne nous oblige à admettre que cette interprétation qui a modifié *Khsatara* en *Kistar* n'ait pu modifier aussi *Ur* en *U*. D'autant que les peuples de langue sémitique avaient une grande tendance à vocaliser les liquides *r*, *l*, *v*, lorsqu'elles étaient placées à la fin d'une syllabe. Notre vieux français en a agi de même pour la seconde liquide *l*, et c'est à cette vocalisation que nous devons tant de mots terminés en *au*, *eu*, *ou*, comme *beau*, *vieux*, *fou*, de *bel*, *vieil*, *fol*. C'est ainsi que le son *r*, surtout *r* final, a disparu dans la prononciation anglaise.

De même, par exemple, que *la Martinique* est devenu dans les organes du créole ou de l'Anglais *la Maatinique*, on conçoit très bien que Urvakhsatara eût pu devenir pour les organes des Babyloniens *Uvakhsatara*, *Uvakistar*, *Uvakistra*. Le scribe en ce cas devait écrire selon la prononciation de Babylone, puisqu'il écrivait en cette langue.

C'est d'autant plus admissible que les officiers de Darius qui firent graver l'inscription de Béhistoun durent employer vraisemblablement, des graveurs babyloniens pour la colonne babylonienne, comme pour les deux autres des scribes perses et mèdes.

On ne peut donc rien tirer de certain de la comparaison du premier signe du nom perse au premier signe du

nom babylonien; il faut reprendre à nouveaux frais l'étude du signe en question et en établir la lecture d'après les procédés suivis jusqu'à présent, en lui appliquant la fameuse règle de la *nécessité philologique*, fondée sur l'identité de signification d'*urvakhs* et de *vachs*. Dès lors, on est autorisé à attribuer au signe étudié la valeur phonétique *Ur*, avant tout examen graphologique.

Que si l'on applique attentivement cet examen au signe , on reconnaît qu'il peut être considéré comme la liaison phonétique, avec contraction, des deux signes et , dont le premier a la valeur phonétique bien connue *u* et le second (*var.*, ,) = *êrû* (1), soit *er*, *û* final d'une syllabe étant muet devant une consonne. On a donc pour les deux, unis phonétiquement *uêr*, contracté en *ur*.

Voilà donc amplement démontré, et par la glossographie et par la graphologie, la légitimité de notre lecture du nom perse de Cyaxare et qui est bien *Urvakhsatara*.

(1) Rod. Brünn., 11333.

APPENDICE *E*

JUSTIFICATION GRAPHOLOGIQUE DE NOS LECTURES DES NOMS INSCRITS CYL. B, COL. IV, L. 27, ET CYL. 159, L. 21.

Note assyriologique aux pp. 191-193.

Le nom propre du Cyl. B, col. IV, l. 27, que nous avons lu *Ilpasighadara le Mâtenna,* est lu par G. Smith, avons-nous dit (p. 191) : *Nébozikiresses le Tigenna;* d'autre part S.-A. Smith le lit : *Nabuzikrêres;* ces différentes lectures sont établies sur des valeurs idéographiques. Celle que j'ai adoptée est faite de valeurs phonétiques, mais en corrigeant le dernier signe du groupe, 𒀀𒊑𒁀 en 𒀀𒊑𒀀 *ara, dara* (1); Je présenterai tout à l'heure les motifs de cette correction. Je dois exposer d'abord pourquoi au lieu de : *le Tigenna* accepté de tous jusqu'à présent, je lis : *le Mâtenna.*

Voici le pourquoi : je trouve, d'une part, en un autre passage, un nom d'homme qui est très sensiblement le même que celui-ci (Cyl. 359, l. 4), et ce personnage y est

(1) R. Brünn., p. 425.

présenté comme chef d'un peuple appelé les *Martenai*, qu'on peut toujours lire en assyrien les *Mâtenai*, grâce au goût assyrien pours supprimer le son *r*.

D'autre part, le premier signe du groupe qui a été lu *Tigenna*, soit  , a bien en effet la valeur phonétique *tig*, mais il a aussi la valeur idéographique *Mâtu* (1), *Mât*, ce qui nous donne *Mâtenna* au lieu de *Tigenna*.

— Que signifie ce terme *Tigenna?* personne ne l'a jamais su, tandis que Mâtenna désigne le *Mède* et que cette leçon est justifiée par l'autre nom dont nous venons de parler plus haut.

La même discussion s'applique aussi aux passages de Cyl. B, col. IV, l. 63, et de Cyl. A. col. III, l. 116, où se trouvent les mêmes expressions.

Je ne suppose pas qu'on veuille nous objecter que les Mèdes étant d'ordinaire désignés par le nom très connu et très fréquent de *Madaï*, notre interprétation de Mâtenna = Mède devrait en être infirmée. On sait assez combien les langues anciennes de l'Orient étaient vagues dans leurs termes, et combien souvent le même personnage, le même lieu, étaient désignés par des expressions un peu différentes. Au surplus, même dans nos langues modernes, en français, par exemple, la plus arrêtée, la plus précise dans ses formes, nous avons parmi beaucoup d'autres, des termes identiques de sens et phonétiquement différents, comme *similaire* et *semblable*, comme *Perse* et *Persan*. Pourquoi les anciens peuples de l'Orient n'auraient-ils pu avoir de même les *Mèdes* et les *Mé-*

(1) R. Brünn., 5216. — Nos devanciers ne peuvent nous reprocher d'admettre ici une valeur idéographique, eux qui en ont tant admis! En outre, les idéogrammes qui ont la valeur *matu*, *pays*, sont couramment employés par les Assyriens pour nommer les *Madaï*, les *Mèdes*.

dans, les Mataï ou Madaï et les Mâtennaï ou Mâdennaï?

Quant à la justification graphologique de ma lecture du nom lui-même, comme elle est fondée sur la comparaison de cinq exemples qui, de toute évidence, se rapportent au même personnage, on trouvera cette justification dans cette comparaison, un peu plus loin.

Justifions d'abord le titre de *Mède* donné aussi par moi (page 193) à un personnage dont j'ai lu le nom : *Ilpasikhadara,* tandis que les auteurs lui attribuent le titre d'*homme des pays maritimes,* et le lisent : G. Smith, *Nabu bel Zikri,* — S.-A. Smith, *Nabu bel Simatu.*

Le groupe qui exprime son titre a les valeurs phonétiques, en effet : *tam-ti-aï,* ce qui veut bien dire de la mer, et avec le *mat, matu* qui précède : du *pays de la mer.*

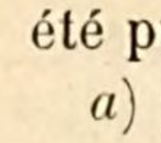
Mais qu'on veuille bien relire, à la page 193, notre traduction, d'après S.-A. Smith, du document où il est question de ce personnage. On verra, sans doute possible, que l'expression « du pays de la mer » ne peut lui être appliquée. Le contexte nous le présente comme un habitant des montagnes, qui « quitte la montagne », — son pays évidemment, — pour s'avancer vers la frontière (d'Assyrie); cela ne peut s'entendre que d'un habitant des régions montagneuses qui s'étendent au Nord de l'Assyrie; d'autant que cette frontière est dite « la frontière de *Saku* et de son pays » et que Saku, que nous avons déjà retrouvée à Sakis, est bien dans les montagnes de la Médie.

Logiquement donc la traduction « du pays de la mer » est impossible; philologiquement elle ne l'est pas moins. Les Assyriens, en effet, lorsqu'ils veulent désigner les habitants des pays maritimes, l'expriment formellement, comme en cyl. R[1], colonne IX, ligne 116, où nous lisons : *sa ina ahi tamtim,* « qui est sur les rives de la mer ».

Ces observations et les précédentes nous amènent à chercher autre chose, ce qui est d'ailleurs facile, grâce à ce que nous savons déjà de l'usage si fréquent, si ordinaire chez les Assyriens, de la métathèse. En retournant celle du premier signe de *tam-ti-aï*, nous avons : *Mat-ti-aï*, *mattaï;* et pour *mat mattaï* « du pays des Mèdes ».

Cette rectification est d'ailleurs corroborée par la qualification donnée ailleurs à quatre des noms semblables, comme nous l'avons vu : *chef des Mâtennaï*, « le Mâtenna ».

Il s'agit maintenant de justifier nos lectures des deux noms dont nous venons d'étudier la qualification : nous le ferons au moyen d'une concordance de cinq expressions cunéiformes qui doivent désigner, en tenant compte du contexte, un seul et même personnage. Ces expressions ont, d'ailleurs, une ressemblance graphique facile à reconnaître au premier aspect. Les voici, telles qu'elles ont été publiées dans les différents travaux déjà cités :

a)  (cyl. 159, l. 21);

b) (cyl. 359, l. 4);

c) (cyl. B, col. IV, l. 27);

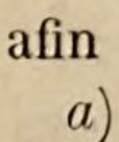
d) (cyl. B, col. IV, l. 63);

e) (cyl. A, col. III, l. 116).

Nous sommes amenés, par la comparaison des groupes, à corriger le dernier signe de chaque expression. Il est assez évident, par la ressemblance graphique de ces signes, que les quatre scribes qui les ont employés ont eu l'intention de figurer la même valeur. Or, aucune réduction à l'un ou à l'autre de ces signes n'est possible, et il faut de toute nécessité recourir à une correction. La seule correction obvie et fondée sur la graphologie assyrienne, en son état actuel, est celle que nous avons

adoptée. Il en est de même du quatrième signe de la seconde expression. Le troisième signe des deux premières expressions doit être aussi évidemment corrigé comme nous l'avons fait.

Pour la transcription, nous avons attribué à chaque signe sa valeur phonétique, beaucoup plus d'ailleurs qu'on ne l'a fait jusqu'à nous pour ces mêmes noms. En un seul cas, nous souvenant de ce que nous avons exposé ailleurs, à savoir que les trois quarts des valeurs phonétiques admises par les assyriologues ne sont que des abbréviations d'idéogrammes, et considérant, d'ailleurs, que nous ne possédons dans nos listes qu'une partie des signes phonétiques qui furent employés par les Assyriens, nous avons attribué à ce signe la valeur de la première syllabe d'un idéogramme. Mais dans ce cas, nous inscrivons en italiques et entre parenthèses la suite de l'idéogramme, afin de rendre plus facile le contrôle de notre lecture.

a)  il-pa-sik-had[*u*]-dara, Ilpasikhadara « du pays de Mataï »;

b) (1) il-pa-sik-kad-dara, Ilpasikkadara, « chef des Marténaï » le Mâténna;

c) Il-mê[= vê]-sig-ham-dara, Ilvêsighamdara « le Mâtenna »;

d) Ir-mê-sig-ham-dara, Irvêsighamdara « le Mâtenna »;

e) Ir-mê-sig-ham-dara, Irvêsighamdara « le Mâtenna » (2).

(1) Une erreur du dessinateur, reproduite naturellement par le graveur, a fait disparaître le troisième signe de ce groupe, qui est d'ailleurs le même que le troisième du groupe précédent; le lecteur pourra facilement le restituer.

(2) Il est bon de remarquer que notre lecture du premier signe des trois premiers groupes : *il*, est confirmée par celle du premier signe

Que l'on considère maintenant attentivement l'ensemble et chacune de ces expressions cunéiformes, et l'on se convaincra irrésistiblement de l'identité des noms exprimés, que démontre l'enchaînement des ressemblances des formes graphiques, de telle sorte qu'il est impossible d'établir une séparation soit pour un, soit pour plusieurs des groupes.

Quant à la conclusion, elle s'impose non moins évidemment. Il est clair que c'est un seul et même personnage, dont les Assyriens ont interprété le nom comme ils ont pu, — fort empêchés assurément par les différences de dialecte et d'organes, pour exprimer en caractères assyriens des sons mèdes, qu'ils ne pouvaient percevoir que fort imparfaitement d'ailleurs; — et ce personnage n'est autre que le roi des Mèdes *Urvakhsatara*, de l'inscription de Béhistoun, *Irbikhsadri* du cyl. B, col. III, l. 103 (1), l'*Arphaxad* du livre de Judith.

Restent toutefois deux difficultés; nous nous garderons de les éluder, après les avoir laborieusement recherchées et trouvées.

Première difficulté. — Nous avons encore, dans les documents cunéiformes relatifs au règne d'Assurbanipal, un groupe assez semblable à ceux que nous venons d'étudier (2); mais d'une part, il se rapporte à une époque postérieure et assez distante de celle qui nous occupe; et d'autre part ce nom est déterminé par le complément de

des deux derniers *ir*, qui est identique, et réciproquement; de même celle du quatrième signe du premier groupe *had*, par les quatre autres des autres groupes. De même aussi, toutes les identités graphiques et phonétiques de tous les signes qui se confirment mutuellement.

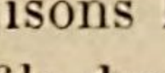
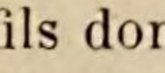
(1) V. pp. 178 et s. de Judith.

(2) Cyl. A, col. VII, ligne 43 et s., cyl. R^1, col. VII, l. 27 et suiv. à la fin de la VIII^e campagne, contre Ummanaldas.

qualité : « petit-fils de Marduk baladan »; tandis que notre Irbasighadara est déterminé par : « le Mâtenna ». Il ne saurait donc y avoir aucun prétexte à confusion, malgré la ressemblance de la forme graphique qui peut d'ailleurs et doit être lue tout différemment. On la lit : *Nabu-bel-zikri*, et je n'y fais aucune opposition pour ma part, quoique j'estime les *Nabu* et les *Bel* bien nombreux dans les lectures des noms assyriens et babyloniens!

Voici la seconde difficulté : le personnage dont nous lisons le nom : *Irpasighadara le Mède* (*Mâtenna*), a deux fils dont les noms, d'après les lectures de G. Smith, seraient : *Nabonid* et *Belédir;* lesquels furent faits prisonniers dans le pays de Gambul par Assurbanipal et envoyés à Ninive, l'année d'après la bataille de Ragau (Rekawa).

On ne voit pas les fils de Cyaxare affublés de noms de *Nabonid* et *Belédir*, comme dirait F. Lenormant, et on s'étonne d'ailleurs de les trouver guerroyant contre Assurbanipal dans le pays de Gambul, c'est-à-dire au Sud de la Mésopotamie, lorsque leur père, le roi des Mèdes, avait été si bien battu l'année précédente par le même Assurbanipal. Tout cela réclame donc quelque attention.

Voici d'abord les formes graphiques assyriennes de ces deux noms : cyl. B, col. IV, l. 116 :  ,  , dont la lecture la plus obvie, celle qui ne s'autorise que des *valeurs phonétiques sémitiques*, sans aucun recours aux valeurs idéographiques, est pour le premier : *As-ag-i*, et pour le second *En-kar-ir* ou *In-karri*.

Il est curieux de retrouver ici précisément le nom attribué par les historiens grecs au fils et successeur de Cyaxare en *Asagi*, que l'on peut supposer encore plus exact phonétiquement que celui d'*Astyages*, Ἀστυάγης (1).

(1) V. Oppert, « Le peuple et la langue des Mèdes », p. 24; — se-

Quant au fait de la présence des fils de Cyaxare dans l'armée du roi de Gambul, où ils furent pris et ensuite envoyés à Ninive, il faut reconnaître qu'il ne présente rien d'anormal. Je dois avouer, cependant, à ma confusion, que je m'en suis fait longtemps une difficulté et un scrupule pour admettre, malgré les évidences exposées plus haut, l'identité des noms exprimés dans les groupes *a*, *b*, *c* et *d* avec celui de Cyaxare.

On me prendra peut-être pour un novateur, désireux de bouleverser les travaux de ses devanciers! Si l'on savait par quelles perplexités il m'a fallu passer pour la moindre modification, que m'imposait l'évidence des faits, aux lectures des maîtres en assyriologie!

Dans le cas présent cependant, la présence de princes mèdes dans l'armée du roi de Gambul est un fait exactement de même ordre que celle des princes lydiens dans l'armée de Cyaxare, dont personne ne songera à s'étonner.

En outre, après la bataille de Rekawa, Cyaxare, prisonnier d'Assurbanipal, a dû accepter la paix et la liberté que lui offrit certainement le roi d'Assyrie, — dans le but de diviser ses ennemis et de concentrer ses efforts contre ceux du Midi, Elam et la Chaldée, — quelles que fussent d'ailleurs ses conditions. On peut deviner que les deux principales furent des contributions en argent et des cessions de troupes avec leurs officiers, dont nous retrouvons un des plus importants en Holopherne au nom persan. Mais les fils de Cyaxare pouvaient n'avoir point pris d'engagement envers Assurbanipal. Peut-être avaient-ils

lon lui, le nom mède d'Astyage aurait dû être : *Arse-uggi*, *Arsuggi*, qui aurait la même signification en langue médique que *Uçpada* (Aspada) en langue persane, c'est-à-dire « grand guerrier ».

Le nom *Inkari*, d'autre part, a bien aussi une physionomie médique; on en verra plus loin la signification.

été rejetés, par les suites de la bataille, dans la partie de l'armée coalisée qui prit avec Urtaki le chemin des frontières d'Elam. Leur jeunesse, leur ardeur guerrière devait, en ce cas, et même pouvait sans ce cas, les entraîner à continuer la guerre là où elle était encore possible.

Il ne faut pas oublier qu'ils étaient les fils d'un roi qui avait fait de la ruine d'Assur le but de tous les efforts de sa vie et de sa politique, aussi habile que persévérante. La haine d'Assur, de cette puissance qui avait opprimé et ravagé tout l'Orient pendant des siècles, avait dû se communiquer du père aux fils. Il faut noter que les Mèdes, à cette époque, étaient dans la période de progrès militaire et politique, dans toute la vigueur de l'adolescence d'un peuple; il ne faut pas oublier que le nom même d'Astyage, *Asagi, Arsaggi,* — d'après l'opinion fondée de M. Oppert, — aussi bien que celui d'Aspadas, Uçpada, signifie « grand guerrier ». Cyaxare battu et lié par un traité qui lui rendait la liberté, mais non la faculté de continuer la guerre, il était naturel que ses fils, eux entièrement libres, avec la fougue de leur race et de leur âge, avec la haine de l'Assyrien que leur avait communiquée leur père et qu'avait exaspérée sa défaite, se jetassent dans les aventures qui leur laissaient quelque espoir de vengeance.

Ce qui est assez curieux et significatif, c'est que le nom du second des deux fils d'Irpasighadara, qui avait été lu en valeurs idéographiques : *Belédir*, si on le lit en valeurs phonétiques sémitiques, nous donne : *Inkarir*, *Inkarri*, forme qui a une signification des plus caractéristiques relativement à l'état que nous venons d'expliquer. C'est un terme composé, *In-kara,* dont le premier composant signifie en zend : *presser, poursuivre sans relâche, insister,* et le second, *kara*, « faisant », suffixe causatif, — de

kar, « faire, agir », — se place à la fin des composés, pour indiquer l'influence de l'agent à produire l'action exprimée par le premier composant (1); *Inkara* signifie donc en zend : *faisant poursuivre sans relâche, poussant à la rescousse.*

La difficulté des noms Nabonid et Belédir, qui m'avait d'abord arrêté, nous a valu deux preuves de plus, toutes recherches faites, en faveur de nos lectures des cinq groupes *a, b, c, d,* et *e* d'une part, et de l'autre de la plausibilité de la présence de ces princes dans une des armées qui tenaient encore la campagne.

(1) Voir F. Justi, *Handbuch der Zendsprach,* aux mots *In* et *Kara.*

APPENDICE *F*

JUSTIFICATION DE NOS INTERPRÉTATIONS DU CYL. 159 PARTICULIÈREMENT POUR LA VILLE DE SUSE

Note assyriologique aux pages 193 *et* 210-211.

Notre traduction de la Tablette votive publiée par G. Smith et S.-A. Smith sous la notation *cyl.* 159, reproduit la traduction allemande de ce dernier (1), excepté pour cinq de ses interprétations de détail, auxquelles j'ai substitué les miennes propres.

L'importance de ce document pour l'histoire ressort de ce qu'il nous fait connaître les éléments de la conjuration de Suse, entre quelques princes assyriens rebelles à leur roi, les Arméniens, les Chaldéens et les Élamites contre Assurbanipal.

Rappelons nos cinq divergences d'interprétations avant d'en établir la légitimité :

1° Le nom propre qui commence la ligne 21, lu par

(1) V. S.-A. Smith, *Keilschrift. Asurb.*, heft III, pp. 80-81; revoir notre traduction, pp. 93-94.

par S.-A. Smith *Nabu-bêl-Simatu*, « du pays maritime », et par moi : *Ilpasikhadara* « du pays des Mèdes »;

2° Le premier nom ethnique de la ligne 31, pour lui *Akkadu*, pour moi *Urarthu;*

3° Le second nom d'homme du limmu de Sagab, ligne 41, qu'il lit : *Asur-danin-Sarru,* que je lis *Danturi-Sarru;*

4° Le nom de pays de la ligne 36, où il voit *Elama*, où je vois *Saku;*

5° La dernière ligne (42) qui signifierait selon lui :

La conspiration fut faite au nouveau palais,

qu'il faut traduire selon mon avis :

La conjuration au palais de la ville de Suse avait été faite.

A la page 210 de cet ouvrage, j'ai envoyé aux Appendices pour la justification de ces divergences, tout en donnant une première justification de la troisième, celle du limmu; c'est l'heure de compléter celle-ci et de donner les autres.

I. On a pu lire la justification de la première divergence, celle du nom et de la qualité de : *Ilpasikhadara*, « du pays des Mèdes », dans le précédent appendice.

II. On trouvera à la page 187 de ce travail le motif de la seconde divergence; c'est l'amphibologie d'un signe, — qui y est visé et reproduit l. 28, — lequel a la valeur idéographique *Akkadu*, et aussi la valeur *Urarthu*. L'erreur relevée par nous en cet endroit a été commise également dans le cas actuel. Pour choisir entre ces deux valeurs, il fallait s'aider des éléments internes du texte et des données externes des documents parallèles. On a négligé de le faire, à moins qu'on ne l'ait pas su. Ici, les éléments internes obligeaient à choisir *Urarthu*, de préférence à *Akkadu* qui ferait un double emploi avec les

Chaldéens nommés à la même ligne. Les données externes, particulièrement le cyl. 4 dont nous parlons plus bas, imposent d'autre part le choix de la valeur *Urarthu,* puisque l'on sait par ce document, et tous les autres, que les Arméniens furent les alliés des Chaldéens en cette conjuration contre Assurbanipal.

III. Quant à la troisième divergence, justifiée à la page 211 comme je viens de le dire, j'ajoute ici simplement les expressions cunéiformes dont la comparaison impose la lecture enregistrée par nous.

J'ai donc lu les trois dernière lignes du cyl. 159 que j'ai citées :

> Au mois de nisan, le 4e jour, dans le limmu de Sagab
> *Danturi-Sarru*, Danâ-bel-ku,
> la conjuration au palais de Suse avait été faite.

Or, au cyl. 4 (1), je lis :

> 26. Samas sum ukin vers Elam
> est allé; complot il fit faire contre moi;
> vers Élam allèrent
> cinq associés au complot mauvais,
> au mois de tisrit, le XVe jour, dans le limmu de Sagab,
> *Danturi-Sarru*, Danâ-bel-ku.

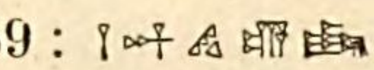
Il est évident que nous avons, indépendamment même de ma lecture du second nom propre, le même limmu, la même année, non sans doute le même mois qui est celui de nisan dans le premier, tisrit dans le second. Il est non moins évident que ce sont les mêmes événements, ceux de la coalition contre Assurbanipal, dont la réunion de Suse posa les préliminaires au premier mois de l'année, et dont la seconde en Élam, c'est-à-dire encore à Suse,

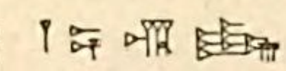
(1) S.-A. Smith, *Keilschr. Assurb.*, pp. 77 et s.

entre cinq puissances coalisées, nommément indiquées dans le premier document, arrêta, cinq mois après, les dernières conditions et les détails de l'exécution.

L'identité des noms *Sagab* et *Danâ-bel-ku* suffit à établir l'identité du limmu et la nécessité de trouver une lecture commune au second nom propre qui a été lu, comme nous l'avons dit ailleurs : *Assur-danin-Sarru* pour la première pièce et *Darri-Sarru* pour la seconde.

Les groupes lus de la sorte sont :

pour le cyl. 159 : 

pour le cyl. 4 : 

Les valeurs des deux derniers signes de chacune de ces deux expressions sont les mêmes ou équivalentes : *rib Sarru*, pour la première, *ri Sarru* pour la seconde ; il s'agit donc de réduire à une commune valeur les deux premiers signes du premier groupe et le premier du second pour avoir une leçon identique des deux groupes.

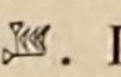
Après avoir beaucoup fouillé toutes les listes et tous les répertoires, je n'ai pu mettre d'accord les deux expressions sinon en admettant une métathèse, — chose d'ailleurs si fréquente en assyrien, — pour le premier signe du premier groupe. Nous avons de la sorte dans le premier cas :

Antu-du-rib Sarru, et en retournant la métathèse : *tanu-du-ri[b] Sarru*.

Dans le second cas : *Danuttu* (idéogr. du 1er s.) *-ri-Sarru*, soit *Danutturi Sarru*, *Danturi Sarru*, et avec la correction phonétique du premier nom, indiquée par le second, *Danturi Sarru*, pour les deux cas.

Peut-être pourra-t-on trouver mieux pour accorder les deux noms et j'y applaudirais le premier. Une seule chose

importe et reste certaine : c'est l'identité du limmu dans les deux cas.

Puique nous avons en mains le cyl. 4, il est bon de signaler et de justifier une interprétation qui m'est aussi personnelle pour la ligne 29 ; j'y trouve « cinq associés » ou coalisés avec Samassumukin contre Assurbanipal. Comme je suis le premier à les y trouver, je dois une explication aux lecteurs qui savent l'assyriologie et connaissent les textes. Le groupe que j'ai ainsi traduit est le suivant :  . Le premier signe exprime le nombre « cinq » sans possibilité d'erreur et S.-A. Smith l'a exprimé de la sorte dans sa transcription. Quant au groupe des deux signes suivants; c'est un idéogramme dont il déclare ignorer la lecture et le sens.

La difficulté n'est cependant pas insoluble; le premier signe se trouve dans presque toutes les listes publiées avec la valeur idéographique *Kamû*, « réunir », « associer », — *to associate*, dit Norris (Nor. 567); — le second est le signe ordinaire de pluralité. On peut donc lire le groupe : *V Kamat* ou *Kamati*, « cinq associés, coalisés ». J'ai donc lu comme suit les six lignes dont j'ai déjà présenté la traduction :

Cyl. 4, l. 26 Samas-sum-ukin ana Êlamti.
in-hal-lik a-mat u-sa-si-tu si-i
ana Êlamti i-hal-li-ki
V kamat ina libbi ul tabu
Arah Tisritu ûmu XV limmu Sagab
Danturi-Sarru Danu-bel-ku.

IV. Passons à la justification de la 4e divergence, celle du nom de pays de la ligne 36.

Il s'agit du signe *Élamu*, — 9003 de R. Brünn. — qui a les deux valeurs idéographiques : *Élamu*, *Saku*.

S. G. Smith a choisi la première ; nous choisissons la seconde, cela pour deux motifs : l'un tiré des indications du contexte, l'autre de la graphologie assyrienne.

Le document rapporte la marche d'« Ilpasikhadara du pays des Mèdes », ou même si l'on veut, — pour éviter jusqu'à l'ombre d'un cercle vicieux (1), — de « *Nabu bêl Simatu des pays maritimes* », entraînant à une guerre « infâme », — ul tâbu, — contre Assurbanipal, « des Assyriens, les Arméniens, les Chaldéens, les Élamites » ; « il quitta les montagnes, dit la tablette, et s'avança vers la frontière de *** et vers celle de son propre pays », et « les postes-frontières, soit par peur, soit par connivence, ne les arrêtèrent pas ».

Remplacez nos trois *** par le nom d'Élam, et tout devient impossible ; comment les Arméniens auraient-ils pu, en une marche contre Ninive, s'avancer vers la frontière d'Élam dont ils étaient séparés par toute l'Assyrie ? Qu'on les remplace au contraire par le nom de *Saku*, que nous avons déjà retrouvé à Sakis, les choses deviennent intelligibles.

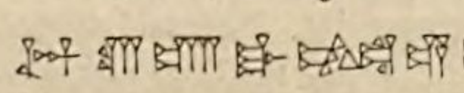
Le pays de Saku, situé au Nord-Est de Ninive, était le terrain obligé pour la concentration des contingents lydiens, arméniens et mèdes, — désignés sous le seul nom d'Urarthu, — avec les coalisés chaldéens et élamites qui pouvaient y arriver en suivant les vallées du Kurdistan actuel, soumis alors à Élam, sans donner l'éveil aux Assyriens (2).

(1) Un de mes arguments, en effet, pour établir ma lecture d'Ilpasikhadara dans l'appendice précédent, a été la mention du pays de Saku dans le cyl. 159 ; m'étant servi de Saku pour établir Ilpasikhadara, je ne peux me servir d'Ilpasikhadara pour établir Saku.

(2) Voir nos cartes, particulièrement la dernière, celle de la Marche d'Assurbanipal, p. 304.

Le motif de graphologie assyrienne n'est pas le plus fort des deux, mais il a aussi sa valeur, surtout appuyé sur les considérations qui précèdent. Le signe que S. G. Smith lit *Élamti*, n'a point exactement cette valeur, mais seulement celle de *Élamu*, et pour exprimer *Élamti*, qui est le véritable nom assyrien du pays d'Élam, il est toujours suivi du signe *ti*.

V. — Le cinquième et dernier cas est le plus important au point de vue historique, puisque, selon mon interprétation de cette dernière ligne du cyl. 159 (42), cette tablette nomme formellement la capitale de l'Élam, la ville de Suse, où se traite la coalition contre Assurbanipal. A noter que le cyl. 4, — on ne l'a peut-être pas oublié, — ne nomme pas la ville de Suse, mais indique le pays d'Élam, dont elle était la capitale, et confirme déjà notre lecture.

Cette l. 42 du cyl. 159 est ainsi reproduite par S.-A. Smith  ; il la lit : siptu libbi ê-kalli êssi ê-tap-su ; et la traduit, nous l'avons dit :

La conspiration dans le nouveau palais fut faite.

G. Smith avait traduit de même : « fait au palais neuf »

On se demande, naturellement, où ce palais neuf? en quelle ville?

On s'étonne, à bon droit, que le texte assyrien qui affecte ici un soin d'exactitude si caractéristique, — notant le jour, le mois, l'année, nommant chacun des coalisés, indiquant le lieu géographique du départ de l'invasion, — eût pu laisser dans une telle incertitude le nom de la ville où s'était passé cet acte si important, du traité de coalition contre Assurbanipal. Et l'on a sujet de s'étonner encore plus d'une interprétation aussi contraire au style

du contexte, si l'on considère combien il était facile de lire et de traduire comme je l'ai fait, à savoir :

Siptu libbi bit alu Sussu ê-tap-su (1),

« La conjuration dans le palais de la ville de Suze avait été faite. »

J'avais d'abord traduit « fut faite », au prétérit, à l'exemple de S.-A. Smith. Toutes réflexions faites, après avoir comparé les lignes précédentes du document assyrien, qui exposent la première phase de l'exécution du complot de Suze, il m'a semblé évident que les trois dernières en exposent l'origine première, le conciliabule tenu à Suze le 4 nisan dans le limmu de Sagab, suivi peu après du traité définitif de coalition conclu en Élam le 15 tisrit du même limmu, et j'ai écrit le plus-que-parfait.

(1) Le sixième signe de cette ligne lu par les deux Smith *éssi* n'est qu'une variante graphique de  Sussu (R. Brünn. 4596). Je ne sais pourquoi R. Brünnov les sépare, tout en leur attribuant à peu près les mêmes valeurs et phonétiques et idéographiques.

L'INSCRIPTION DE BAVIAN

PIÈCE JUSTIFICATIVE INÉDITE

A propos de la présence de princes assyriens dans le conciliabule de Suse et dans la coalition médo-chaldéenne contre Assurbanipal, j'ai dit p. 207 : « Ce qui était arrivé d'ailleurs en d'autres coalitions contre les rois d'Assyrie, particulièrement sous le règne de Sinachérib, au rapport de l'inscription de Bavian ».

Il n'existe pas, à cette heure, de traduction complète de ce document, lequel offre des difficultés spéciales d'interprétation, d'autant qu'il présente, au moins dans l'état où il a été publié en W. A. I., III, pl. 14, d'assez nombreuses lacunes. J'emprunte à la traduction que j'en ai terminée, il y a environ deux ans et que je n'ai pas encore publiée, les deux fragments qui suivent. Les passages en italiques ont été suppléés d'après le contexte, ou plutôt d'après des passages identiques et plus complets du même document. Les dix-huit premières lignes de l'inscription sont occupées par l'énumération des dix-huit canaux construits par ce prince pour amener les eaux des mon-

tagnes de l'Arménie dans la campagne et la ville de Ninive. Je les passe et donne les suivantes :

L. 18 ... Moi, Sinachérib, roi d'Assyrie, de hauts et puissants rois, depuis la mer du levant

19. jusqu'à la mer du couchant *j'ai vaincus; et je me suis concilié la faveur par* les canaux étendus que j'ai creusés. De Ninive, dans l'étendue de ses limites, j'ai pourvu d'eau les maisons, j'ai pourvu d'eau les plantations.
20. J'ai établi l'autorité des lois *dans l'Assyrie entière;* j'ai affermi le pouvoir contre les Seigneurs du pays d'Harsani (1); eux tous en masse,
21. je les ai abaissés, *eux qui ruinaient et pressuraient les campagnes du pays, qui enlevaient les biens du peuple et ne faisaient le juste envers aucun,* qui trahissaient la foi des pactes et les violaient,
22. Je les ai réduits à l'impuissance par les dépôts que j'ai établis pour abriter les récoltes et les biens du peuple. J'ai réprimé l'injustice des grands en créant des magasins pour les récoltes depuis Tarbisi
23. jusqu'à Kar Galip et Ayame, pour protéger les récoltes contre les seigneurs qui ruinaient et pressuraient les campagnes du pays *et enlevaient les biens du peuple*, me rendant aux prières unanimes
24. de mon peuple que j'ai réjoui au fond du cœur. J'ai aussi construit des châteaux forts pour la défense du peuple, pour protéger les gens et leurs biens.

Inde iræ! Les princes assyriens se vengèrent, on va le voir.

L. 32. L'irrigation vainquit la sécheresse; j'amoncelai des tas de récoltes et je les transportai en mes hautes et grandes constructions, soutenant la vie des princes et du peuple.
33. J'ai préservé les animaux et les plantes, j'ai sauvé les bêtes destinées aux sacrifices, les blancs moutons des champs et leurs bergers, en creusant des canaux; j'ai vivifié les plateaux et les vallées, les domaines et leurs cultivateurs
34. par l'irrigation. Et cependant les princes se firent ennemis; les

(1) La vallée du Tigre entre Diarbékir et Ninive.

princes comptèrent leurs chariots de guerre; en cette même année où j'inaugurai ces canaux que j'avais creusés, avec Umman-Mênan

35. roi d'Elam et avec le roi de Babylone ils pactisèrent, les seigneurs des pays où j'avais amené des eaux et des canaux jusque dans leurs villes.

Vient ensuite le récit de la guerre suscitée par les grands d'Assyrie, et des victoires de Sinachérib.

Je ne veux pas clore cette série de discussions assyriologiques sans réparer une omission, d'ailleurs légère. Page 80, j'ai corrigé le nom *Lallar*, — lu ainsi par le P. Scheil et par la plupart des assyriologues, — en *Tallar*. Je n'ai indiqué alors d'autre motif de cette correction que l'identité de cette montagne avec celle qui est nommée *Atalur* en *Monolithe* II, 9 et 10. J'ai omis de montrer la cause de l'erreur de Layard, — dont le P. Scheil a transcrit la transcription cunéiforme, — et la raison graphique de ma correction. Le signe que Layard a pris pour un *lallu*, devait être dans l'Obélisque ou un *dessu* ou un *giltanu*, signes très semblables l'un et l'autre au *lallu*, et qui ont tous les deux la valeur phonétique *tal*. Inutile d'ailleurs d'en donner ici les signes cunéiformes, qui ne diraient rien qu'aux seuls assyriologues; pour eux les *noms* de ces signes suffisent amplement.

APPENDICE *G*

BROUTILLES CHRONOLOGIQUES

A PROPOS D'UNE COMMUNICATION DE M. OPPERT A L'ACADÉMIE DES I. ET B.-L.

Au moment même où se tiraient les dernières feuilles de *Judith*, *la Véracité du livre de ce nom*, M. Oppert faisait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une communication que les *Comptes rendus* relatent en ces termes :

M. Oppert donne la traduction d'un acte de vente, publié par le P. Strossmayer, daté du mois de mai 658 avant Jésus-Christ et relatif à la vente d'un terrain divisé en trois parcelles, équivalant ensemble à la surface de 625 mètres carrés. Il avait été vendu à très bon marché : 29 drachmes, plus une drachme de pourboire, en tout à peu près 66 francs. Ce qui ajoute à l'intérêt de cette pièce, c'est qu'elle contient la mention d'un siège de Babylone et de la famine qui y régnait, en sorte que trois cabs de blé, ou deux litres et demi, se payaient 1 fr. 87. Le roi qui y régnait pendant ce siège était Saosduchin, que son frère Sardanapale de Ninive attaqua. Ses sujets, fatigués du siège qui ne se termina qu'en 648 avant Jésus-Christ, se révoltèrent dans la

ville assiégée et cernée, et firent périr leur monarque dans les flammes; il est possible que ce fait ait donné naissance au mythe de Sardanapale le fainéant se brûlant sur un bûcher avec ses femmes.

(Séance du 14 décembre 1894, *Comptes rendus* p 422.)

M. Oppert aurait ajouté, d'après les journaux qui rapportèrent sa communication, que le siège de Babylone avait duré dix ans. Comme on a pu le voir, les *Comptes rendus* officiels de l'Académie des I. et B.-L. se taisent sur ce point.

Ému plus que de raison à la lecture de ces détails, je résolus naturellement d'aller aux sources.

Ce n'est pas que la date fixée par M. Oppert pour la prise de Babylone par les Assyriens — 648 — eût rien de troublant pour « la chronologie de Judith » telle que je l'ai exposée. Mais ce siège durant dix ans, contre Babylone « cernée », c'était chose si nouvelle que je devais l'examiner au plus près.

J'écrivis d'abord au R. P. Strossmayer; il me répondit qu'il n'avait pas eu connaissance de la communication de M. Oppert; parut étonné que celui-ci ne lui en eût point fait part, et ajouta que d'après les termes des *Comptes rendus*, il supposait qu'il ne pouvait être question que d'un acte assyrien qu'il avait publié avec plusieurs autres dans les *Actes* du huitième congrès des Orientalistes, Stockolm-Christiania, de 1889; que cette pièce portait le n° 6 parmi celles qu'il avait communiquées.

Je pus donc retrouver la pièce originale citée par M. Oppert et je la transcris en entier, sans en traduire la première partie, occupée qu'elle est uniquement par les détails descriptifs des parcelles de terre vendues, des prix de vente et des noms et qualités des vendeurs, choses de

peu d'intérêt en chronologie ; j'en traduirai donc seulement la fin, à partir de la l. 29.

Voici la pièce, d'après la transcription du R. P. Strossmayer :

l. 1. 8 2 ammat 20 ubani (?) quanî adi musê biti abtu
sa napasu u episu irsitim Aha[ki] sa kirib Babilu.
1 1/2 sa 3 ammat 19 ubani arku elis saru aharru
idu bîti Dummuquu apil Rimmut-Bel ;
5. 1 1/2 sa 3 ammat 19 ubani arku saplu sâru sâdu
idu bîti Bel-edir apil amelu salmu sinni (?)
1 sa rapsu saplis sâru iltani idu bîti Gilua apil amelu banû,
1 sa rapsu saplis sâru sutu idu iqlu lib-bu-u iqlu
napharu 8 14 ubani qanî misihti isten iqlu
10. 1/2 sa 1 ammat arku elis saru aharru idu bîti Dumuq
apil Rimut-Bel u Labasi-Marduq apil Nabutu ;
1/2 sa 4 ubani arku saplis sêru sadu idu iqlu lib-bu-u iqlu
5 ammat 18 ubani rapsu elis sêru iltâni idu bîti Gilua apil
[amelu banû ;
6 ammat rapsu saplis saru sutu idu bîti Dumuq apil Rimut-Bel.
napharu 6 ammat 9 ubani qanî misihtu sani-i iqlu.
15. 1/2 sa ammat arku, 2 1/2 ammat rapsu musu idu bîti Dumuq apil
napharu 8 2 ammat 20 ubani quani adi musê [Rimut-Bel
misihiti bîti sumati
Itti Kunâ apil Ramanu-sum-eres, Ubaru apil Mukallim
20. kî 1/2 mana 1 siqlu napalsuhu [?] kaspu sibirtu mahiru imbê
isten siqlu kaspu sa kî pî atri iddinu isam ana simi... [-ma
naphar 1/2 mana kaspu pisu ina qâtâ ubar apil...
Kunâ apil Ramânu-sum-eres simu 8 2 ammat 20 ubani
qana mahir apil rugummâ ul isû...
25. ..... ul iraggunu
matina i[na ahani...] kimti (nisutu).
u salat...
igubbu...
ina kanak duppi suati...
30. mahar : Bel...
Bel...
U[buru]...
Marduk...
Ah-hi-[e-a]...
35. Nabu...

Du-[mu-qu]...
Su-[zu-bu]...
Bel...
Bel-e[-de-ru]...
40. u amelu dupsar Nabu...
Arah taru ûmu 29-tu sanat 10-tu Samas-sum-ukîn
Sar Babilu; supur Kuna apil Ramanu-sum-eres
kima kangi-su; ina ûmu-suma amelu nakiru ina eli alu...
nadi-ma, sunqa ina mâti issakin-ma, mahiru 3qa se-bar
45. ina 1 siqlu kaspu ina busru issamu

Je traduis donc la dernière partie, celle qui peut seule nous intéresser :

l. 29. scellées et enregistrées (écrites) ces conventions
30. en présence de : Bel...
(*Suivent les noms et qualités des autres témoins, au nombre de neuf, dont il ne reste sur la tablette, très dégradée, que la première syllabe.*)
40. et le notaire Nabu...
au mois d'Airu, le 29, la 10e année de Samas-sumu-kîn roi de Babylone; a souscrit Kunâ fils de Ramanu-sum-eres comme acquéreur. En ces jours le peuple se révolta contre de la ville les autorités (les préposés), car il y avait disette dans le pays et valaient un sicle d'argent 3 mesures [*cabs*] de blé.

J'ai beau tourner et retourner le texte assyrien et la lecture qu'a faite le R. P. Strossmayer de « la pièce » invoquée par M. Oppert, j'y vois bien une famine, qui avait amené une telle cherté des vivres que trois cabs de grain se vendaient « un sicle d'argent », estimé par lui 1 fr. 87, — estimation dont je lui laisse d'ailleurs tout l'honneur et toute la responsabilité; — mais impossible de trouver dans « la pièce », « qu'elle contient la mention d'un siège de Babylone ».

Tout le reste, à plus forte raison, de la communication de M. Oppert : « Ses sujets fatigués du siège qui ne se termina qu'en 648 », — *soit dix ans après la date de cette*

vente qu'il fixe à l'année 658, — « se révoltèrent dans la ville assiégée et *cernée* et firent périr leur monarque dans les flammes », ce sont choses étrangères à la pièce elle-même et qui ne peuvent être considérées autrement que comme des déductions de l'auteur ou des données tirées d'autres documents.

Mais dans les autres documents connus, les inscriptions historiques du règne d'Assurbanipal, nul jusqu'à ce jour n'a trouvé mention d'un siège de Babylone, *cernée*, qui aurait duré dix ans; et il tombe sous le sens qu'un événement aussi gros n'eût pas été passé sous silence par les scribes assyriens s'il avait été réel.

Il est probable que le savant assyriologue, croyant trouver dans ladite pièce, « la mention d'un siège de Babylone » à la dixième année du règne de Samassumukin, — qu'il désigne sous le nom de *Saosduchin* à lui donné par les Grecs, — en aura déduit, en comparant cette date à celles du règne de ce prince, que ce siège aurait duré de la dixième année de son règne à la vingtième qui fut celle de sa mort, soit en effet de 658 à 648. Mais ce sont là de simples déductions et qui resteraient incertaines, le point de départ fût-il exact; car il n'est pas impossible, après tout, que Babylone eût été assiégée deux fois à dix ans de distance; et pour pouvoir admettre un événement aussi considérable que celui d'un siège et d'un investissement de cette ville pendant dix ans, — et aussi inconnu jusqu'à cette heure, — il faudrait autre chose qu'une telle déduction, fût-elle tirée, je le répète, d'un fait réel.

Mais c'est ce fait qui manque absolument; la pièce du R. P. Strossmayer ne dit mot d'un siège de Babylone; et ce fut pour moi longtemps une énigme indéchiffrable, que

M. Oppert eût pu y trouver et affirmer « qu'elle contient mention d'un siège de Babylone ».

A force de fouiller le texte assyrien et de relire la communication de M. Oppert, je crois avoir trouvé enfin une explication. Le savant assyriologue n'aurait-il pas entendu traduire les mots « amelu nakiru ina eli alu nadi » (ll. 43, 44) par cette phrase de sa communication : « ses sujets... se révoltèrent dans la ville assiégée et *cernée?* » C'est à peine croyable, mais alors, quoi?

« Amelu nakiru » signifie bien « le peuple se révolta » ou « les hommes se révoltèrent »; « alu », c'est bien « la ville »; mais le sens de « ina eli » n'est point *dans*, et « nadi » ne fut jamais employé pour dire « assiégé ».

« Ina eli » est une double préposition, dont la première « ina » peut signifier *dans*, mais son sens est déterminé par la seconde « eli », qui veut dire : *sur, contre, au-dessus* (Nor. 369, 654), jamais *dans*. C'est donc avec raison que Sayce en son *Elementary Grammar* (1) a établi le sens de « ina eli » = *sur, au-dessus de, contre*, universellement accepté depuis par les assyriologues.

En outre, « nakiru », qui précède, indique assez que la préposition qui suit ce mot doit être traduite *contre*. On se *révolte contre* et non *sur* ou *au-dessus de*.

Mais contre qui la révolte? Si « nadi » signifiait *assiégé*, il faudrait traduire nécessairement : « le peuple se révolta contre la ville assiégée », ce serait absurde. D'ailleurs, je l'ai dit, « nadi » ne peut avoir une telle signification.

(1) Sayce, *Elem. gramm.* p. 102. — Voici plusieurs exemples où nous voyons le sens de « ina » déterminé par le mot suivant : ina libbi, *parmi;* ina hazzi, ina hus, *pour, afin de;* ina nirib, *près de;* ina la, *sans;* ina kirib, *au milieu de;* ina erti, *après*, etc.

Aux formes *nadû*, inf. kal, *nadi*, *naduti*, les assyriologues assignent un double sens, celui de mouvement, rapporté à נָדַד *movit*, celui de position, rapporté à נָצַב, *positus, collocatus est, præpositus fuit; to settle*, dit Sayce (Elem. Gramm. 83); je n'ai pu trouver dans aucun auteur le sens d' « assiéger » ou d' « être assiégé », qui est exprimé ordinairement par *almi* ou *asibi* = j'ai *assiégé*.

Quant au terme *cernée*, je n'en peux découvrir trace dans la pièce alléguée.

Il résulte de ces quelques observations assyriologiques, et absolument, qu'il n'y a de traduction possible des mots « amelu nakiru ina eli alu nadi » que celle donnée plus haut : « le peuple se révolta contre de la ville le préfet, ou les préposés, les autorités ».

Contrairement donc à ma première pensée lorsque j'avais eu connaissance de la communication de M. Oppert, je n'ai rien à modifier ni en ma chronologie de Judith, ni en mon observation au sujet du siège et de l'investissement complet de Béthulie, que je déclarai chose inouïe dans les fastes assyriens, tels qu'il nous sont connus à cette heure.

On conçoit d'ailleurs que si l'investissement de Babylone eût été complet et eût duré dix ans, il ne serait pas resté âme vivante de sa population, comparable certainement à celle de nos grandes capitales.

La prise de Babylone ayant eu lieu, selon M. Oppert, en 648 A. C., les événements de Judée commencèrent aussitôt après. Que si, comme je le crois probable, cet événement eut lieu au printemps de cette année, l'envahissement de la Moabitide et de la Palestine suivit, pour le pays de Moab à un mois de distance, pour la Palestine et l'attaque de Hukkuruna (Koroun, Béthulie), un mois

plus tard, et tout se termina très probablement dans la même année 648.

Puisque nous en sommes à la chronologie de Judith et à la date de la prise de Babylone et de la mort de Samas-sumukin, je dois dire un mot d'une difficulté qui a déjà été objectée et aussi résolue depuis longtemps.

— Les événements de Chaldée qui ont précédé le siège de Béthulie, ayant eu lieu en 648, en admettant que tout se soit terminé en effet en Palestine dans le cours de la même année, comment concilier avec les autres événements de l'histoire le passage suivant du livre de Judith?

> Et elle (*Judith*) demeura dans la maison de son mari cent cinq ans... et dans tout le cours de sa vie nul ne troubla la paix d'Israël, ni plusieurs années après sa mort. (Judith, XVI, 28-30.)

Or, en 608, soit quarante ans après le siège de Béthulie, Josias fut battu et périt à Mageddo.

Dupin avait dit à ce sujet : « Quand cette difficulté serait encore plus grande, ce ne serait pas un légitime fondement pour la rejeter (*l'histoire de Judith*) comme fausse. Il y a plusieurs histoires sacrées et profanes que l'on ne révoque point en doute, qui souffrent de pareilles difficultés (1). »

Sans doute! De plus, c'est une simple difficulté de chiffres et l'on sait que la critique moderne, heureusement, ne fait plus grand état des éléments et des difficultés de chiffres. Enfin il faut tenir compte aussi que dans le cas du livre de Judith, dont nous n'avons que des textes plus ou moins altérés, une erreur de chiffres est plus particulièrement dénuée d'importance et de signification.

(1) Dupin, Dissert. prélim. sur la Bible; Paris, 1701.
(2) Cornely, *Introd.* II, p. 404-406.

Que l'on suppose en effet, comme le remarque très judicieusement Cornely, que les copistes aient pris un *samech* pour un *koph*, erreur dont il cite plusieurs autres exemples, et aient lu קו (105) pour סו (65); en rétablissant ce dernier chiffre tout concorde aisément avec la chronologie des événements de 608.

Quelques critiques ont supposé que le passage objecté aurait été ajouté postérieurement à la composition du livre de Judith; d'autres, parmi les nôtres, ont jugé cette imputation d'interpolation, violente et dénuée de preuves. Il semble cependant que si le Livre de Judith a été écrit peu après les événements, ce qui est le plus probable, l'auteur du livre qui aurait écrit en Chaldée ne pouvait annoncer à l'avance ce qui se passerait durant la vieillesse de Judith et même plusieurs années après sa mort. Il y aurait donc un motif suffisant pour admettre l'addition supposée.

La question d'ailleurs est de très médiocre importance quant à la véracité du livre de Judith.

APPENDICE *H*

JACQUES DE VÉRONE

Pièce justificative nouvelle.

Nous devons au savant R. Röhricht de posséder enfin un texte complet et critique du *Liber peregrinationis fratris Jacobi de Verona*, dont nous ne connaissions encore que des fragments, d'ailleurs assez incorrects. Son travail a paru dans la *Revue de l'Orient latin*, t. III (1895), n° 21 ; il a été en outre publié en un volume in-8° de 148 pages, sous ce titre : *le Pèlerinage du moine Augustin Jacques de Vérone* (1335), chez Ernest Leroux, Paris, 1895.

Je trouve dans ce document un témoignage nouveau à l'appui de ce que j'avais écrit de l'opinion des voyageurs les plus sûrs du moyen âge, p. 45 :

Cette tradition a été relatée, au moyen âge, par le savant dominicain *Burchard de Mont-Sion*...

Il déclare avoir passé une nuit à Dothaïn, près de Béthulie, à deux lieues au Nord-Ouest de Tibériade. (*Descriptio Terræ Sanctæ*, ch. IV, 4-5).

On trouve un témoignage semblable dans Ernoul (*Fragments*

relatifs à la Galilée, « Itin. français de l'Orient latin », p. 72) et dans la plupart des voyageurs du moyen âge.

Avant de produire le texte de Jacques de Vérone touchant l'emplacement de Béthulie, il est expédient de citer l'appréciation de R. Röhricht sur la valeur du récit de l'auteur qu'il édite. Après avoir fait un résumé de la matière de son livre, il ajoute :

> Ce court résumé suffit pour nous montrer l'intérêt de tout premier ordre que présente cette relation de voyage, tant à cause de son ancienneté et du grand nombre de contrées parcourues par l'auteur, qu'en raison de l'étendue du texte et de la richesse des observations qui y sont réunies.
>
> ... Nous trouvons partout chez notre auteur un amour ardent, une vénération profonde des Lieux Saints, et le ferme désir d'en donner au lecteur, par des mensurations et des descriptions minutieuses, une connaissance exacte, tant au point de vue de leur forme et de leur aspect, qu'en ce qui touche leur dépendance actuelle, de telle sorte que, le plus souvent, on peut avoir confiance dans ses indications. A côté de cela, il n'oublie jamais de dire tout ce que les renseignements de témoins dignes de foi lui ont permis d'établir d'une façon sûre, et l'endroit précis où il a entendu ces renseignements.
>
> Il interroge des Musulmans au moyen de ses interprètes, des Juifs, dont il vante les connaissances en topographie, et aussi des chrétiens latins et grecs; il s'entretient avec le patriarche arménien à Jérusalem; il observe lui-même sans cesse et réunit ainsi une foule de documents que nous chercherions en vain dans les relations de l'âge précédent ou de la même époque. (Pp. 5-6.)

Cela ne veut point dire que nous devions accepter toutes ses identifications les yeux fermés; mais il n'en demeure pas moins que ses affirmations ont leur valeur, surtout quand elles s'appuient sur d'autres témoignages qui les confirment.

Dans le passage que nous allons citer, Jacques de Vérone, après nous avoir conduit de Samarie (Sébastieh) à Jennin qu'il nomme *Zanin*, nous avoir décrit la plaine d'Esdrélon, nous fait traverser cette plaine du Sud au Nord pour nous faire arriver à Dothaïn et à la montagne de Béthulie, ce qui est entièrement conforme à notre système géographique.

Deinde transiens per campum magnum Hestrelon versus septentrionem, super viam que vadit [ab] Asyria usque Egyptum, [ad] viam, est cisterna, in qua positus fuit Joseph a fratribus suis; juxta viam Galaad veniens, conjungit in Bethsaida cum via, que de Syria ducit in Egiptum, ascendens de Doctayn juxta montem Betulie, et, inde per campum procedens Hesdrelon sub monte Tabor, per campum Magedo et per Gazam, ducit in Egiptum. Per hanc viam venerunt Ismaelite, qui emerunt Joseph, qui fuit venditus à fratribus XXX argenteis, sicut et Cristus Judeis. Hec historia de Joseph habetur Genesi. Super illam cisternam ego fui, et est opus valde antiquum. Ultra istam cysternam, est Dotaym, ad IIII^{or} miliaria, casale seu villa valde pulchra, olivis, ficulneis, arboribus ornata; ibi invenit Joseph fratres suos, ut habetur Genesi, et sunt ibi pascua pulcherrima et amena, et inveni multa milia camelorum in illis pascuis uberrimis (1).

De Dotaym, ad tria miliaria, est Mons Betulie...

De Dotaym ad VI miliaria, est Naason... et de Naason ad V miliaria versus Orientem est civitas Neptalim...

De Neptalim ad octo miliaria, est Magdalum, castellum Marie et Marthe, sororum Lazari, et distat a Bethulia per octo miliaria et est situm in monte et habet a parte occidentis et aquilonis planicien magnam et speciosam valde.

De Betulia ad tria miliaria, est villa seu casale magnum, nomine Abilina... (Pp. 117-119.)

A part la confusion que fait Jacques de Vérone, du

(1) Voir, pages 43-44 de cet ouvrage, ce que nous avons dit des pacages plantureux de cette région.

Dothan des Rois et du Dothaïn de la Genèse et de Judith, en un passage que je n'ai pas reproduit, — confusion qui a été faite d'ailleurs pour beaucoup d'autres ! — à part aussi son identification de Naasson et de Nephtali qu'il place, le premier lieu vraisemblablement à *El Mansourah*, et le second certainement à Sérin, on ne trouvera rien à reprendre dans cette description géographique si claire et si méthodique. Il n'y a pas à s'arrêter, d'ailleurs, aux erreurs de distance, choses assez communes, surtout dans les auteurs de cette époque, et ces distances restent d'ailleurs approximativement assez exactes. Mais les relations réciproques des localités et leur orientation, les descriptions colorées sont d'une vérité remarquable et bien rare, comme l'a relevé si judicieusement Röhricht, chez les voyageurs du moyen âge.

Si l'on veut maintenant relire la première partie de mon travail, l'étude géographique, on ne pourra méconnaître que ce document est une confirmation importante et de mon assertion quant à l'opinion des voyageurs du moyen âge et aussi de mes propres déterminations.

APPENDICE I

LE SYSTÈME DE DOM MARTA ET L'ABBÉ HEIDET

Il m'avait semblé superflu, en établissant ma géographie du livre de Judith, de discuter les nombreux systèmes de déterminations locales sur cette matière, qui avaient été produits avant ma lecture à l'Académie des I. et B.-L. (1888). Je croyais pouvoir estimer que mon étude était désormais une réfutation indirecte, mais décisive, de tous ces systèmes. En outre, je pensais en avoir directement renversé la base en démontrant qu'il n'était pas possible de chercher Béthulie et Bethomesthem en Samarie, que le texte formel et suffisamment explicite de la version des LXX obligeait à considérer ces deux places comme situées en dehors et au Nord de la Samarie (1). Or, on sait que tous les auteurs modernes se sont appliqués à les trouver en Samarie, les uns à Beit Ilfa, d'autres à Tell Khaiber, à Mithilia; un autre, le plus récent, à *Harayek el Mallah,* près de Jennin (2).

(1) P. 25 et s.

(2) G. Khalil Marta, *Intorno al vero sito di Betulia;* Firenze, 1887.

Résolu à n'en discuter expressément aucun, le dernier cité était bien celui que je m'attendais le moins à retrouver sur mon chemin de façon à être obligé de le réfuter. Avant de rapporter les circonstances qui me forcent cependant à le combattre, je dois en exposer la substance.

Dom Marta place donc Béthulie à *Harayek el Mallah,* — en Samarie, — un peu à l'Ouest de Jennin; — Dothaïn à *Tell Dothan;* — Belma de la Vulg., Belthem, Belmain des LXX, à *Khirbet el Bel'ameh :* — Chelmon de la Vulg., Κύαμων des LXX, à El Yamôn (1).

Il admet que la concentration et la réorganisation des forces assyriennes se seraient opérées, pendant tout un mois, dans la plaine d'Esdrélon, au cœur de la Palestine, entre *Scythopolis* (*Beisan*) à l'Est, et à l'Ouest *Jebata*, — petit village situé à quelques kilomètres à l'O. de Nazareth, — qu'il propose d'identifier au Γαῖβαι des LXX.

Pour justifier son identification de Béthulie à Harayek el Mallah, en l'absence absolue d'affinités phonétiques entre ces deux noms, il a un système : rejetant le nom de Béthulie de la Vulgate et des LXX, il adopte exclusivement les formes *Beth Pallu, Beth Fallo* de la version syriaque, *Beth Falua* de la version arabe, par lesquelles ces versions désignent la ville de Judith, et qui signifieraient, « ville brûlée ou incendiée ». Or, comme Harayek signifie aussi « brûlé », au lieu d'une identité phonétique, il nous offre une traduction.

Pour appuyer ce système un peu extraordinaire, Dom Marta en a un autre qui paraît ne l'être pas moins : il entend justifier son choix du nom Beth Falo inscrit dans la Syriaque, à l'exclusion du vocable de la version des LXX

(1) Voir, pour ces localités et les suivantes, notre carte n° 4, entre les pages 24 et 25.

d'où procède celle-là, en affirmant que l'auteur de la Syriaque aurait abandonné le nom grec pour reprendre le terme chaldéen. Où aurait pris ce terme chaldéen le traducteur syriaque, Dom Marta ne le dit pas; c'eût été difficile sans doute, mais cependant nécessaire, puisque, en réalité, ledit traducteur syriaque ne paraît avoir eu d'autres documents que cette version des LXX qui écrit clairement βετυλούα.

Ici, au lieu d'analyser, je cite, autrement on pourrait croire que je charge :

Il faut observer avant tout que lorsqu'il s'agit de connaître les noms vrais et primitifs des anciennes localités de la Terre Sainte, on ne doit pas recourir au texte grec ni aux versions occidentales, mais bien aux orientales et surtout aux versions syriaque et arabe (1). La raison en est que les auteurs de ces versions, qu'ils aient traduit du grec ou du latin, pour établir en langue syriaque ou arabe les noms propres bibliques, se sont surtout étudiés à en conserver la forme antique du mieux qu'ils pouvaient, en les exprimant conformément à la prononciation des indigènes eux-mêmes. Ainsi, par exemple, au lieu de : *Azotus*, *Joppe*, *Ptolemaïs*, *Tyrus*, *Scythopolis* et autres noms semblables, nous trouvons inscrits dans ces versions, *Asdud*, *Jafa*, *Acca*, *Sur*, *Baisan* ou *Beit San*. D'où nous pouvons affirmer avec assurance [!] que le vrai nom employé par les Hébreux et les anciens chrétiens de la Terre Sainte ne fut pas celui de *Betylua* comme porte la version des LXX, ni celui de *Bethulia* comme l'indique la Vulgate, mais bien celui de *Bet-Falo* ou *Bet-Falua*, comme l'assure la Syriaque avec les versions arabes anciennes et modernes. Et en effet, puisque la Syriaque (comme tous le savent) a été faite sur le texte grec et les versions arabes sur la Vulgate,

(1) L'auteur ajoute en note : « Et cela dans la supposition que le texte primitif, hébreu ou chaldéen, eût été perdu. » — Cette perte n'est point une supposition, mais un fait admis de tous. Il n'en est pas moins étonnant que Dom Marta prétende qu'on doit recourir non au texte grec, mais aux versions faites sur ce texte.

quel eût donc été le motif qui aurait déterminé les traducteurs à laisser de côté les mots de *Betylua* et de *Bethulia* pour adopter uniquement ceux de *Bet-Falo* ou de *Bet-Falua*, sinon celui de se conformer à la façon dont les indigènes prononçaient et écrivaient le nom de la patrie de Judith? (P. 24-25.)

Ces lignes appelleraient une multitude de réflexions; je me borne aux deux suivantes, pour le moment :

On devrait s'attendre, d'après les dernières lignes citées, — puisque les auteurs desdites versions auraient lâché le texte traduit pour adopter les noms tels que les prononçaient et les écrivaient les indigènes, — que Dom Marta va nous montrer quelque part un *Bet-Falo* ou un *Bet-Falua* et y établir le centre de son système géographique; au lieu de cela il nous présente un certain Harayek(!) sous prétexte que celui-ci est la traduction de celui-là. Nous verrons qu'il n'en est rien. Mais en serait-il ainsi, que le système n'en serait pas moins insoutenable; on n'expliquerait toujours pas comment et quand le nom de Bet Falo aurait été remplacé par celui d'Harayek, contrairement aux habitudes, au génie immuable des Orientaux, de conserver à chaque vocable, avant tout et par-dessus tout, sa physionomie phonétique *indigène*, au détriment même de la signification, qu'ils se font un jeu de modifier tout comme nos modernes faiseurs de calembours.

Mais *Harayek* n'a point tout à fait la signification que Dom Marta lui prête. J'éprouve quelque embarras à discuter ici une interprétation de termes arabes contre un éminent professeur de langues orientales, dont l'arabe est la langue maternelle. Toutefois la chose est ici tellement claire et incontestable, qu'il se rangera lui-même à mon avis aussitôt que son attention se sera portée sur l'observation suivante.

Oui certainement *Harayek*, حَرِيقٌ, signifie bien « brûlé, consumé, ardent », lorsqu'il est seul. Mais ici il est suivi d'un autre mot : *el Mallah*, qui désigne le sel. Le nom complet, tel que l'a enregistré Dom Marta, est donc : *Harayek el Mallah*, ce qui signifie « brûlé de sel » ou par le sel. Rien par conséquent de l'incendie par les flammes et rien du Bet Falo.

Au surplus, l'idée bizarre de tirer *Harayek el Mallah* de *Bet Falo*, est élevée au comble de l'irrationnel par l'observation que voici : ledit Harayek el Mallah, c'est le *Rakem* de la tribu de Manassé, רֶקֶם de l'hébreu (I Chron. VII, 16), *Recen* de la Vulgate, avec l'article *Ha Rakem*, transformé très plausiblement par le goût arabe en *Harayek Mallah*.

On pourrait s'en tenir là. La détermination de Béthulie à Harayek el Mallah étant le pivot du petit système de Dom Marta, le système croule avec elle. Ce système est d'ailleurs petit en effet ; il comprend quatre identifications en tout, c'est peu sur les vingt-neuf noms géographiques du livre de Judith d'après les deux versions principales ! La première et la plus importante de ces déterminations ne compte plus ; nous avons démontré d'autre part que le Dothaïn de Judith ne peut être confondu avec le Dothan des Rois (1), et ne doit point se chercher en Samarie mais dans la région de gras pâturages des montagnes voisines du lac de Tibériade. Encore une localisation de supprimée. El Yamôn, de même, ne peut être identifié avec le Κύαμων des LXX et le Chelmon de la Vulgate. Puisque, comme le fait justement observer Dom Marta, les noms des « versions occidentales » sont des adaptations gréco-latines de noms sémitiques, il est im-

(1) Pp. 42 et s.

possible que ce nom traduit ici ait été *Yamôn;* car dans ce cas les interprètes grecs et latins l'aurait traité comme ils ont fait des vocables *Yeoudah, Yeremiah, Yoseph, Yonah, Yacoub*, etc., et auraient écrit Ἰαμων, *Jamôn.*

C'est ainsi, en effet, qu'en ont agi les LXX, qui n'ont pas manqué de transcrire יִמִּין, ville de la tribu de Manassé (Jos. XVII, 7) en Ἰαμίν, absent dans la Vulgate. Voilà l'origine du *Yamôn* actuel, phonétiquement identique. Il n'y a pas à chercher autre chose.

Des quatre il ne reste que *Bel'ameh*, que nous pourrions contester aussi (1). Mais n'insistons pas.

Rappelons cependant que la donnée de faire camper l'armée assyrienne pendant un mois occupée en réorganisation de ses forces, au cœur du pays ennemi où elle serait arrivée sans coup férir et même sans bruit, est absolument irrationnelle et devrait être rejetée et faire rejeter comme altéré le texte des LXX qu'on invoque, si ce texte l'autorisait en effet. L'absence de cette donnée dans la Vulgate, qui est une œuvre critique comme nous l'avons déjà plusieurs fois relevé, l'opposition d'une telle leçon, unique, avec l'ensemble du contexte, la saine logique et les éléments les plus vulgaires de la stratégie, seraient motifs plus que suffisants pour faire admettre ici une interpolation (2).

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi nos discussions avec quelque attention comprendront aisément qu'après avoir établi nous-même une étude géographique et historique

(1) *Bel'ameh* a été depuis assez longtemps identifié par Hans Fischer et les exégètes allemands avec *Bilé'am*, ville lévitique de Manassé, dans l'hébreu בִּלְעָם (I Chron. VI, 55), identification absolument fondée et en raison et en phonétique.

(2) V. pp. 14 et s.

qui unit en un seul faisceau, non par des identifications d'à-peu-près, mais par des adaptations phonétiquement rigoureuses, les vingt-neuf noms de lieu de Judith avec les soixante-quatre vocables géographiques des documents assyriens relatifs à l'histoire de Judith, et les cinq ou six noms grecs d'Hérodote et de Ctésias; qu'après avoir reconstitué sur ces larges bases l'histoire de cette époque, nous ayons d'abord dédaigné de nous occuper d'un système présentant, en somme totale, un ensemble de quatre noms géographiques, dont pas un seul ne peut résister à la critique; et ils admettront aussi que nous ressentions quelque humiliation de nous voir forcé maintenant de le discuter.

Il m'avait semblé, en effet, que je pouvais laisser mourir de sa belle mort une théorie qui n'avait jamais été bien vivante, sans que j'eusse à faire de la peine à son sympathique auteur, le vénérable et savant Dom Marta, en attaquant une œuvre à peu près inconnue en Europe et qui a bien cependant eu quelques adhérents en Palestine. On en compte au moins trois.

Mais voici : l'un des trois, l'abbé Heidet, qui a beaucoup et vaillamment parcouru les plus petites localités de la Palestine, s'y est acquis une certaine réputation d'archéologue géographe; et le savant Vigouroux eut l'idée, — fut-elle heureuse? — de lui demander quelques articles sur des sujets de géographie biblique, pour son grand *Dictionnaire de la Bible*. M. Heidet avait été chargé en particulier du mot *Béthulie*. Il y a parlé, convenablement d'ailleurs sinon pertinemment, de mon étude, dont la première partie lui était connue depuis la publication de mon récit de voyage intitulé *En Orient;* il a aussi exposé le système de Dom Marta et en a adopté les conclusions. Cette préférence donnée à Harayek el Mallah à l'encontre

de Kurun Hattin, de la part de M. Heidet n'était point pour m'étonner ni pour m'émouvoir. La chose en elle-même m'avait paru et me paraît toujours sans conséquence.

Mais la publication de ses appréciations dans un recueil aussi important que le *Dictionnaire de la Bible* de l'abbé Vigouroux, ne saurait être considéré avec la même indifférence.

Voilà comment j'ai été forcé d'examiner l'étude de Dom Marta.

J'aurais bien voulu l'éviter, cependant, et j'ai fait pour cela quelques efforts qu'on voudra bien me permettre de raconter.

Un jour de la fin de janvier 1894, le 22, si je me souviens bien, je me trouvais chez le R. P. Lagrange, prieur des Dominicains, au couvent de Saint-Étienne de Jérusalem, en compagnie de M. Heidet; on m'y apporta mon courrier où je remarquai aussitôt une lettre de France, dont l'adresse était d'une écriture de moi bien connue, celle de M. Émile Keller, le vaillant champion catholique, un ami de vingt-cinq ans que je vénère comme le font tous les catholiques de France et que j'aime de toutes mes forces comme l'aiment tous ceux qui l'ont vu de près. Je demandai la permission d'ouvrir cette lettre et j'y trouvai, à la dernière page, un avertissement charitable qui me fit sourire. Il me prévenait que M. Heidet avait écrit pour le *Dictionnaire* de M. Vigouroux, l'article dont je viens de parler; cet article était déjà composé, et devait m'être envoyé en *épreuves* par les soins de l'éminent exégète. M. Keller me conseillait de voir M. Heidet, qu'il connaît bien aussi depuis longtemps, et de m'entendre avec lui si possible.

Mes réflexions furent rapides : devais-je suivre le conseil qui m'était donné ou n'en rien faire? Le parti qui m'agréait le plus était ce dernier : mettre ma lettre dans ma poche et n'en souffler mot. Je connaissais aussi M. Heidet depuis le même temps, environ vingt-cinq ans. Je ne pouvais guère espérer produire la lumière en son esprit et il me répugnait de le faire juge, en quelque sorte, en une matière pour laquelle je ne lui reconnaissais ni compétence ni autorité. Une bonne polémique sur ce sujet me répugnait infiniment moins. Toutefois, en pensant à l'importance de l'œuvre de M. Vigouroux, qu'un tel article devait déparer à mon sens, je résolus de suivre le conseil de mon vénéré ami et je tendis sa lettre à M. Heidet. Un peu décontenancé à cette lecture, il me la remit en balbutiant quelques banalités.

J'appelai alors son attention sur l'inconvénient d'insérer dans un ouvrage considérable une opinion aussi peu fondée; je lui rappelai sommairement quelques-uns des arguments de ma première étude géographique, et quelques-uns de ceux que je viens d'exposer sur le travail de Dom Marta. Je lui dis enfin qu'il lui serait peu agréable, et que M. Vigouroux aurait sujet d'être peu satisfait lorsque j'aurais publié, ce que je comptais faire prochainement, des documents assyriens récemment découverts par moi, quoique traduits depuis plusieurs années en Allemagne par S.-A. Smith, lesquels documents contiennent une confirmation éclatante et irréfutable de ma géographie du livre de Judith. Et séance tenante je lui citais quelques données desdits documents, le siège de Huk Kurun, — le *Korun* actuel où j'avais trouvé Béthulie, les noms de Damas, de Hul Huleh, — el Huleh, — la description de Laribda, — el Arbid, — « forteresse rocheuse

au-dessus et en face des lacs », etc., etc., détails qui ne pouvaient laisser aucun doute sur l'identité de Kuk Kurun avec le Korun actuel, et du siège de cette ville avec celui de Béthulie.

M. Heidet répondit sans répondre, osa bien élever des doutes sur la réalité des documents allégués, promit d'y réfléchir, enfin il s'esquiva.

Le lendemain je recevais une seconde lettre, d'un autre ami, le R. P. Balme, des Fr. Pr., l'infatigable érudit, ami aussi de M. Keller et bien connu de M. Heidet et du R. P. Lagrange; cette lettre réitérait l'avertissement reçu la veille et contenait l'article de M. Heidet imprimé, en *épreuves*, que lui avait remis pour moi M. Vigouroux, afin que je pusse voir avec l'auteur les modifications qu'il serait expédient d'y apporter.

J'étais désormais assuré que de modifications il n'y en serait fait d'aucune sorte. Mais ne voulant rien négliger pour la paix, d'abord, et aussi pour l'honneur de l'œuvre de M. Vigouroux, je revis M. Heidet, lui réitérai en les développant un peu mes observations de la veille, et il me réitéra sa fin de non-recevoir.

Cependant il me conseilla d'en parler à Dom Marta, au séminaire patriarcal, conseil auquel j'obtempérai d'autant plus volontiers que je désirais déjà moi-même voir le sympathique professeur.

Je lui refis le discours que j'avais fait entendre deux fois déjà à M. Heidet; et comme j'exposais l'impossibilité d'admettre que les Assyriens venant de l'Est eussent pu franchir le Jourdain et s'établir au centre de la Palestine sans coup férir, à la sourdine, et choisir un pareil terrain pour opérer la réorganisation de leurs forces, Dom Marta me répondit :

— Mais ils ne venaient pas de l'Est; ils venaient du Nord, de la Galilée qu'ils occupaient déjà.

— Croyez-vous? lui dis-je.

Il alla prendre alors dans sa bibliothèque la Bible des LXX et l'ouvrit au chapitre II de Judith, qui raconte la première compagne menée par Holopherne en Cappadoce et en Syrie jusqu'à Japhet — *Safed* — et à Damas; il me fit remarquer que le récit de la campagne suivante, celle de Palestine, commence à la fin du chapitre suivant sans qu'il soit question d'un retour en Mésopotamie, ce qui l'autorisait, pensait-il, à estimer que l'invasion était venue de la Galilée dont Holopherne était déjà maître.

— Mais vous n'ignorez pas assurément, lui dis-je, que la version des LXX présente ici une lacune, reconnue actuellement de tous les critiques; qu'il faut la combler au moyen des deux derniers versets du chapitre III de la Vulgate.

Dom Marta voulut bien alors ouvrir aussi la Vulgate à l'endroit indiqué; il me parut étonné d'abord et déconcerté d'y lire, à la suite du récit de la campagne de Syrie et de Damas :

> Pertransiens autem Syriam Sobal et omnem Apameam omnemque Mesopotamiam, venit ad Idumæos, in terram Gabaa,
> Accepitque civitates eorum et sedit ibi per triginta dies, in quibus diebus adunari præcepit universum exercitum virtutis suæ (1).

— Vous connaissez d'ailleurs, ajoutai-je, les beaux travaux de Robiou sur ce sujet et comme il a mis en belle lumière la concordance remarquable des documents assyriens avec ces deux versets de la Vulgate.

Il me répondit qu'il croyait devoir s'en tenir à la version

(1) Voir p. 15.

des LXX qui est plus ancienne que celle de saint Jérôme.

Il était évident qu'il ne savait rien ni de Robiou ni des très nombreux exégètes qui ont enregistré et accepté ses découvertes, et qu'il n'en voulait rien savoir.

Je tombais de mon haut ! J'avais peine à en croire mes yeux et mes oreilles et je compris qu'il n'y avait rien à gagner de ce côté, non plus que de celui de M. Heidet.

Ayant revu ce dernier les jours suivants, je ne manquai pas de lui raconter mon entrevue avec Dom Marta et de lui faire remarquer combien il était étonnant que le savant professeur de langues orientales ignorât à ce point la base essentielle de la question qu'il avait entendu résoudre; et combien aussi il était naturel et, pour ainsi parler, nécessaire que, partant de données fausses, il fût arrivé à une conclusion fausse.

Le résultat de ces dernières observations, on le devine maintenant, fut le même que celui des deux premiers entretiens. Mais j'eus la satisfaction grande d'avoir tout fait pour éviter la bataille.

En me quittant, la dernière fois que je l'avais vu, dans les derniers jours de janvier (1894), M. Heidet m'avait dit qu'après tout, il écrirait à M. Vigouroux et lui soumettrait l'affaire. Encore un bon billet !

Néanmoins j'attendis, résolu de n'avoir aucun reproche à me faire.

Plus de trois mois après, le 20 mai, je recevais la lettre suivante :

Bien cher monsieur Raboisson,

Nous avons eu dernièrement la visite de M. Vigouroux. Je lui avais écrit à Paris à propos de Béthulie et il avait reçu ma lettre au Caire. Il m'a répondu que l'impression était trop avancée

pour pouvoir rien changer maintenant. Il ne paraît du reste pas croire que le document dont vous m'avez parlé concerne Béthulie. Ne l'ayant pas vu, je n'en puis avoir nulle opinion. Pourquoi ne le publiez-vous pas dans la *Revue de Terre Sainte* avec votre interprétation? J'espère que nous ne tarderons pas à l'y voir.

J'ai relu votre étude sur la question (1). Je l'ai trouvée plus intéressante encore que la première fois que je l'ai lue. Je dois vous avouer cependant qu'elle me laisse de grands doutes à propos de la conclusion. Les noms proposés à l'identification avec les noms du livre de Judith me paraissent inacceptables, ou bien on peut réussir de même avec les premiers noms venus. Le rejet du passage des LXX à propos de Scythopolis ne me semble pas justifié. Bethsan Scythopolis est à quelques pas du Jourdain; les Ammonites étaient sur la rive opposée, il était facile de les convoquer à Beisan.

Le livre de Judith lui-même paraît indiquer que la Galilée était occupée par l'ennemi, puisque le grand prêtre ne s'en occupe plus (?) mais parle seulement de la Samarie et de la Judée (?). Si Béthulie est de la Galilée je ne vois pas pourquoi Joachim s'adresse, en s'adressant à eux (*sic*), aux habitants de la Samarie (2). *Il n'y a pas de trace dans toute l'Écriture de deux Dothaïn ou Dothan* (!!!). La rencontre des trois noms Dothân, Belameh et Yamôn qui rappellent le plus les trois localités du livre de Judith Dothaïn, Belamen ou Belma et Kyamon (on sait que les Syriens et les Galiléens ne prononcent pas le Q) précisément à l'entrée des montagnes de la Samarie, en avant de la plaine d'Esdrélon et tout autour du Sahel de Dothân, me paraît trop clair et trop fort pour permettre de s'écarter de ce point et de s'en aller chercher Dothaïn, Belama et Qyamon ailleurs. Je suis tout disposé à me laisser convaincre, car je vous avoue que pour ma part il m'importe peu que Béthulie soit en Galilée ou en Samarie; je suis prêt à la prendre où elle se trouve; mais encore faut-il que je la voie, et jusqu'ici il me semble toujours que la Bible me dit : Le général assyrien était à Beisan, les Juifs

(1) L'étude dont parle ici M. Heidet est celle que j'avais publiée en 1886, à la fin de mon livre *En Orient*. C'était la première rédaction de mon mémoire géographique, qui, complété, fut l'objet de ma lecture à l'Académie, deux ans après.

(2) Incompréhensible!

qui étaient aux premiers monts de la Samarie, s'apprêtaient à lui barrer le passage;..... (*mot illisible*) vient assiéger la ville qui le barre le plus à cause de sa situation élevée (Beth-Eliôn) et prend position autour d'elle à Dothân, Balama et Yamôn. Je puis avoir mal lu; montrez-le moi et je me rends.

Croyez-moi, bien cher monsieur Raboisson, tout sincèrement à vous.

L. Heidet.

Je le lui ai « montré » en lui faisant lire, — dans la *Revue de Terre Sainte* ou j'ai publié mon travail, — et les textes de la Bible et les documents assyriens qu'il avait aussi réclamés; il ne s'est pas rendu. Je n'ai mis aucune hâte à ouvrir les hostilités! voilà plus d'un an que les textes bibliques et assyriens ont paru, et ont certainement été lus par lui. Qu'a-t-il dit? *Altum silentium!*

Mais que peut-on espérer d'un homme qui ose bien écrire la phrase que j'ai mise en *italiques?* — *Il n'y a pas de trace dans toute l'Écriture de deux Dothaïn ou Dothan.* Quand il dit « montrez-le-moi », attend-il que j'aille à Jérusalem lui ouvrir et lui mettre sous le nez la Vulgate IV^e^ livre des Rois, VI, 13, et lui faire lire devant un notaire et quatre témoins : *Ecce in* Dothan? et ensuite Genèse XXXVII, 17 : *Eamus in* Dothaïn,... *Et invenit eos in* Dothaïn? et Judith IV, 5 : *juxta* Dothaïn; — VII, 3 : *super* Dothaïn? Et de même dans l'hébreu pour le premier cas דֹּתָן, pour la Genèse דֹּתָיִן? Faudra-t-il faire dresser acte authentique de l'opération pour avoir raison de ses dénégations inqualifiables?

Je ne m'arrête pas à relever aucune des autres étranges choses que contient cette lettre et dont le lecteur attentif pourra faire lui-même bonne justice.

QUESTION D'HERMÉNEUTIQUE

Un autre, orientaliste et théologien, quelque peu teuton, pour son goût de la science allemande, a jugé inexact le passage ci-après de notre Introduction, relatif au système qui prétendait concilier la doctrine de l'inspiration de Judith avec la négation de sa véracité :

> Un tel système, avions-nous dit, n'est pas meilleur, s'il n'est pire, que la négation pure de l'inspiration du livre ; il semble non moins injurieux pour l'honneur des Écritures et pour le magistère de l'Église, et plus irrationel. (P. 2.)

Cette apréciation ne serait pas exacte, parce que l'Église a défini seulement l'inspiration et n'a pas prononcé sur la véracité.

Mais est-ce que l'un n'emporte pas l'autre? Peut-on nier la véracité ici sans rejeter l'inspiration? L'Esprit-Saint peut-il inspirer l'erreur, voire le mensonge? Car il n'y a pas à dire, l'auteur du livre de Judith nous présente évidemment un récit de couleur historique, dont les formes sont éminemment celles d'une histoire réelle ; il entend la faire accepter comme telle. Et que fait-on de cette défini-

tion de l'inspiration que saint Thomas a empruntée à Cassiodore et faite sienne?

... Est inspiratio vel revelatio divina, *rerum eventus* immobili veritate denuntians. (*Sum. theol.*, 2ª 2æ, quæst. LXXI.)

Et de sa conclusion, en l'article VI de la même question?

Cum... quoddam signum sit divinæ praescientiæ impossibile est ei subesse falsum.

Et il est question en ces passages de la prophétie; à plus forte raison s'il s'agit d'un récit historique. En ce cas le Docteur angélique est non moins formel :

Ea enim quæ... per modum narrationis historicæ proponuntur. In omnibus autem quæ sic Scriptura tradit, est pro fundamento tenenda veritas historiæ, et *desuper* spirituales expositiones fabricandæ. (*Sum. theol.* 1ª, quæst. CII, art. 1, concl.)

Tout ce qui se présente sous forme de narration historique, vous devez avant tout et *fondamentalement* le tenir pour histoire vraie; édifiez ensuite sur ce fondement toutes les conclusions symboliques, toutes « les plus admirables leçons morales », — selon le mot de F. Lenormant, — que l'histoire réelle vous semblera comporter.

Mais venir nous dire qu'un livre qui a bien incontestablement la forme de « narration historique », qui prend soin de noter les dates, les noms des personnes et toute une abondante géographie des lieux parcourus par les événements, avec des descriptions minutieuses de toutes choses, des peintures de types et de caractères humains très suivies, que ce livre n'est qu'une fiction, une façade

trompeuse derrière laquelle il n'y a rien de réel, et que l'inspiration couvre tout cet appareil menteur, je persiste à croire qu'« un tel système n'est pas meilleur, s'il n'est pire, que la négation brutale de l'inspiration ».

J'avais dit : « il semble non moins injurieux pour l'honneur des Écritures et le magistère de l'Église »; j'avais été trop modéré dans les termes; j'ajoute donc qu'il est plus injurieux; c'est un plus grand outrage à Dieu et à l'Église de dire qu'Il aurait parlé de façon à induire en erreur les hommes, que de dire qu'Il n'a point parlé quoique l'Église l'ait défini.

On a oublié une chose, par laquelle il eût fallu commencer : nous objecter un précédent, trouver dans les Écritures un autre document se présentant sous forme de « narration historique », et qu'il soit permis de considérer comme mythique, comme un simple « cadre à d'admirables leçons morales », pour répéter le mot de F. Lenormant.

LA FIN DE L'EMPIRE ASSYRIEN

SELON LE R. P. SCHEIL ET L'ABBÉ DE MOOR.

Le R. P. Scheil a présenté, il y a plusieurs mois, à l'Académie des I. et B.-L., une communication très intéresssante pour tout le monde, mais d'un intérêt bien particulier pour nos thèses.

Je dois le confesser tout d'abord, je n'ai connu cette communication que par l'article publié par l'abbé de Moor, dans la *Revue des questions historiques*, sous ce titre : *La date de la chute de Ninive* (1), où il mentionne et discute le travail du R. P. Scheil.

L'intérêt de ces discussions ne porte pas seulement sur la détermination chronologique de l'année où Ninive fut renversée, mais plus encore, à notre sens, sur la définition historique du nom de son vainqueur.

En somme : quand et par qui fut anéanti l'empire d'Assyrie? Telles sont les deux questions étudiées par ces savants auteurs et sur lesquelles nous avons aussi notre mot à dire à leur suite.

La première question, cependant, ne présente pour nous qu'un intérêt assez médiocre. L'abbé de Moor avait

(1) 1er janvier 1896, p. 168-180.

précédemment « assigné l'an 608 avant notre ère comme la date *réelle* de la chute de Ninive et de l'empire assyrien », dans un travail intitulé : *Agonie et fin de l'empire assyrien*, publié dans le *Muséon* de Louvain, janvier 1895.

Dans sa communication à l'Académie des I. et B.-L., le R. P. Scheil conclut d'un document découvert assez récemment et traduit par lui, à la date de 607.

Une différence d'un an entre ces deux opinions ne paraît pas devoir passionner les érudits les plus féroces; quant à nous particulièrement, nous n'avons pas une foi assez robuste, nous devons l'avouer, dans l'exactitude rigoureuse de la chronologie de ces temps reculés, pour nous déterminer à prendre parti en ce débat.

Notons seulement que l'abbé de Moor arguë d'une méprise qu'aurait faite le R. P. Scheil, selon lui, dans l'interprétation d'un document assyrien où il est question d'une certaine « troisième année ». Le R. P. Scheil l'a prise pour la troisième année du règne de Nabonid ; l'abbé de Moor, s'appuyant sur Hommel, veut qu'il faille l'entendre de la troisième année de l'occupation de Harran par les Mèdes, « ou plutôt encore, dit-il, de la troisième année de Cyrus (558-529) ». L'intérêt de la définition de cette troisième année vient de ce que, d'une part le document traduit par le R. P. Scheil dit que la reconstruction du temple de Sin à Harran eut lieu cinquante-quatre ans après la destruction de Ninive, et que d'autre part le passage discuté entre nos deux auteurs porte que cette reconstruction fut accomplie à la troisième année *critique*, soit de Nabonid, c'est-à-dire en 553, — soit de Cyrus, c'est-à-dire en 555. Dans le premier cas on a : 553 + 54 = 607 ; — dans le second on aurait : 555 + 54 = 609.

Mais ce ne serait déjà plus la date assignée précédemment par l'abbé de Moor, qui est 608. Son argumentation dépasserait le but ; il l'y ramène en admettant que ladite reconstruction aurait réellement commencé en 555, mais se serait terminée en 554, ce qui, avec les cinquante-quatre ans, nous conduirait à 608, date qu'il avait « assignée » et à laquelle il paraît tenir.

Pour nous, si nous étions forcé de choisir, nous dirions : ou 607 ou 609, sans que nous ayons une préférence marquée pour l'une ou pour l'autre date.

Laissons la chronologie et parlons histoire. — Le document traduit par le R. P. Scheil est une stèle trouvée assez récemment à Mujellibeh, près de Hilleh, et malheureusement tronquée, portant onze colonnes de textes cunéiformes. « La deuxième colonne se rapporte au fait mémorable de la fin du royaume d'Assyrie, mentionné pour la première fois dans un texte cunéiforme », dit le R. P. Scheil, selon la citation de l'abbé de Moor.

En voici la traduction, présentée à l'Académie :

... il le donna comme allié, il en fit un compagnon ; il soumit le roi des *Umman-Manda*, qui n'a pas de rival, à ses ordres, il le fit marcher à son aide. En haut, en bas, à droite, à gauche, comme un ouragan, il sévissait et il prenait la revanche de Babylone.

Iriba-tukté, roi des *Umman-Manda*, l'intrépide, détruisit dans leur totalité les temples des dieux d'Assyrie et les villes d'Accad, qui étaient ennemies du roi d'Accad et n'avaient pas marché avec lui comme alliées, il détruisit leurs sanctuaires, n'en épargna aucun ; il dévasta leurs cités.

Le roi de Babylone, comme un ouragan, accomplit amplement l'œuvre des malédictions expiatrices de Marduck. Il n'usurpa sur les prescriptions d'aucun dieu, il les sauvegarda, il ne reposa point (?) et....

Le P. Scheil, — reprend l'abbé de Moor que nous continuons de citer, — fait suivre ce passage des remarques suivantes :

Voilà certes la description d'une immense dévastation de l'Assyrie. C'est la revanche, dit le texte, de Babylone détruite par Sennachérib. Ce n'est pas sous Assurbanipal qu'un tel événement eût pu se passer. Il reste donc à l'identifier avec le désastre *suprême*.

Notre texte se concilie d'ailleurs parfaitement avec les auteurs classiques dans ce qu'ils disent de la ruine de Ninive. De plus, il les concilie entre eux dans leurs contradictions apparentes. Hérodote dit que les Mèdes seuls anéantirent Ninive. Abydenus dit que Nabopalassar avait fait alliance avec les Mèdes contre l'Assyrie et même qu'il avait fait épouser la fille d'Astyage à son fils Nabuchodonosor.

D'après notre texte, Nabopalassar, en effet, se fait des alliés; il subjugue le roi des *Umman-Manda*... Après les avoir soumis, Nabopalassar leur impose son alliance et les fait marcher à son service... En fait, c'est *Iriba-Tukté*, le roi des Umman-Manda, qui est dit détruire l'Assyrie, venger Babylone, et ravager les villes d'Accad qui avaient résisté au roi d'Accad et n'avaient pas voulu entrer dans son alliance. Mais ce que fait l'un des alliés, l'autre aussi est estimé l'accomplir (1).

Avant d'examiner qui est cet Iriba-Tukté, roi des Umman-Manda, ou des Mèdes, et le destructeur de Ninive, nous avons à faire quelques observations sur les remarques du P. Scheil.

Nous adoptons pleinement son interprétation des passages dans lesquels il voit le récit de la ruine de Ninive; aussi sa conclusion : « en fait, c'est Iriba-Tukté... qui est dit détruire l'Assyrie, » etc. Mais ce dernier trait nous rend plus inexplicable encore cette autre conclusion, déjà

(1) *Revue des quest. hist.*, janvier 1896, p. 170.

bien suspecte en elle-même : « D'après notre texte Nabopalassar... subjugue le roi des Umman-Manda... Après les avoir soumis, Nabopalassar leur impose son alliance, etc. » Il serait bien difficile au savant assyriologue dominicain de dire sur ce point : « Notre texte se concilie d'ailleurs parfaitement avec les auteurs classiques ... »

En y réfléchissant un peu, il verra au contraire que ce texte, — plutôt son interprétation de ce texte, — est en opposition violente avec les auteurs classiques. L'histoire n'offre rien qui autorise à admettre que les rois de Babylone aient jamais « subjugué », « soumis », — mais surtout à cette époque, — aucun roi des Mèdes.

La saine raison comme l'histoire proscrit une pareille hypothèse; car les Mèdes étaient alors à l'apogée de leur puissance et la Chaldée, à la veille sans doute de sa grande prépondérance, était néanmoins encore si peu en état d'aller « subjuguer » au loin, dans leurs inaccessibles montagnes, les formidables rois des Mèdes, que le souverain de Babylone avait été même impuissant à entraîner à son parti quelques petites villes vassales de son royaume d'Accad.

Le contexte, d'ailleurs, non moins que l'histoire et la logique, s'oppose à cette interprétation; c'est le roi des Mèdes qui fait tout, le P. Scheil le proclame, il est « sans rival », il est comparé pour sa fougue guerrière à un ouragan : est-ce le fait d'un prince récemment vaincu? subjugué? violemment soumis? forcément obligé à subir l'alliance que lui aurait imposé le roi de Babylone?

Le P. Scheil sera le premier à reconnaître que non. S'il veut bien, en outre, faire appel à ses souvenirs et à la grande connaissance qu'il a du style des documents cunéiformes, il comprendra aisément, — en s'aidant du

contexte, d'ailleurs, où les Mèdes sont présentés comme des « alliés », — que les termes qu'il a traduits par : « il soumit le roi des Mèdes à ses ordres, » — expressions encore aggravées par lui dans ses remarques, — peuvent être traduits : « il rangea le roi des Mèdes à son parti, — à sa volonté ».

Il ne saurait être question évidemment que d'une victoire diplomatique du roi de Babylone, d'une domination d'influence, de négociations. Et encore, s'il fallait décider à qui appartint cette victoire diplomatique, il serait beaucoup plus plausible, beaucoup plus conforme aux récits des « auteurs classiques », de l'attribuer au roi des Mèdes.

Je signale en passant le groupe cunéiforme des *Umman-Manda,* ainsi lu, et compris comme désignant les Mèdes ; nombre d'assyriologues ont inscrit cette expression et le P. Scheil, respectueux observateur d'ordinaire des traditions instituées par les assyriologues, a enregistré de confiance ladite expression. Il a dû être tenté cependant de se souvenir que les Mèdes avaient été nommés dans les documents assyriens antérieurs : *Maddaï*, ou *Mattaï*, et non *Umman-Manda;* — que le terme *Umman*, dont on a voulu faire depuis quelque temps un demi-vocable ethnique, signifie en réalité : *armée;* — que le groupe lu *manda,* peut se lire très correctement : *Mada,* ou *Madda.* De sorte que les expressions cunéiformes interprétées par ses devanciers et par lui : « roi des *Umman-Manda,* » soit « roi des Mèdes », doivent se traduire en réalité : « roi de l'armée mède ».

Ce n'est peut-être pas absolument conforme aux précédents et aux traditions de certains assyriologues récents ; mais c'est tellement conforme aux lois de la logique et

du bon sens! tout en étant fondé cependant sur les données certaines de l'assyriologie.

Au fond, la correction que je propose ne change rien à l'histoire, mais elle a l'avantage de supprimer une bizarrerie ethnologique entée sur une incohérence philologique.

Mais voici qui me semble changer un peu l'histoire reçue.

IRIBA-TUKTÉ, roi des Mèdes, qui détruisit Ninive et ravagea toute l'Assyrie d'après le nouveau document traduit par le P. Scheil, serait un personnage nouveau, inconnu jusqu'ici, selon M. de Moor.

« Jusqu'à plus ample information, dit-il, on semble autorisé à supposer que le roi des Mèdes, désigné dans ce texte sous le nom d'IRIBA-TUKTÉ, n'est pas le même que Cyaxare II... nous le considérons comme son successeur » (1).

Cette idée aura fait sourire ceux de nos lecteurs qui ont suivi nos discussions avec quelque attention. Ils auront aisément reconnu sous cette forme le roi des Mèdes qui s'est présenté devant eux sous les formes : *Ilpasikhadara, Irpasighaddara, Irbikhsadri, Urvakhsatara,* et qui n'est autre que le *Cyaxare* d'Hérodote, l'*Arpacès* de Ctésias, l'*Arphaxad* du livre de Judith (2).

L'identité de la forme Iriba-Tukté avec les autres devient plus visible si l'on donne, comme on en a le droit, au dernier signe du groupe, lu *té* par le P. Scheil, et qui ne peut être que le *Têmmênu* des assyriologues, sa valeur idéographique *adâru.* (R. Brünn. 7686). On a alors pour le groupe entier *Iriba tuk adâru*, et en retournant la métathèse de la quatrième syllabe : *Iribaktadâru*,

(1) *Revue des questions historiques*, janvier 1896, p. 180.

(2) V. chap. VII, p. 173 et s.; — App. 311 et s.

Iribaksadâru, identique à *Urvakhsadara*, nom de Cyaxare dans l'inscription de Béhistoun.

Mon étonnement égale ma satisfaction de trouver dans la découverte récente de la stèle de Mujellibeh une aussi prompte confirmation de mes discussions et d'avoir pour auxiliaire en ma thèse le R. P. Scheil.

FIN DES APPENDICES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES CONTENUS EN CET OUVRAGE

Les noms assyriens sont en *romaines grasses;*
Les noms actuels en *italiques.*
Les noms de la Bible et des historiens en *romaines ordinaires.*

A

Abélah (Abelma, Abelmaïn, Belthem)..... = *Loubieh*, 46-50; 122-3; 126.
Abel Beth Ma'acah (Belthem, Abel Machéa)..... = *Loubieh*, 46-50.
Abel Mehula..... = Kalaat *el Mahla*, 27.
Acrebel (Acrabeth, Arbèle) (**Laribda**)..... = El *Arbid*, 56-57.
Aderbijan, 227.
Acre (**Atar,** Iadiel)..... = *Sanamaïn* (**Atar Samaïn**), 102; 126.
Akanani..... = *Kanian*, 300.
Akkadu (Chaldée)..... = Ar. *Khazaïl*, 187-188; 322.
Akkaruna (Accaron, Ecron)... = *Akhir*, 76.
Akku (de Sinachérib)..... = *Acco* (Ptolemaïs; Saint-Jean-d'Acre), 151-154.
Akkul (**Akku'ilu,** correct. de Akku)..... = *Mak'oul*, 153-154.
Amanus (mont —)..... = *Elma* Dagh, 79.
Amgaruna (corr.: Akkaruna)... = *Akhir*, 75-76.
Ammon, Ammonites..... = *Ammân*, 36; 37; 241.
Angé (Mont —; Argée des Grecs).. = Erjiès Dagh, 240.

Apamée	= Kal. *el Médik*, ; 241.
Apparu	= *Abu Fureioueh*, 120; 126.
Arabie (campagne arabique)	Connue, 260.
Arbèle (ACREBEL, ACREBETH) (**Laribda**)	= *El Arbid*, 56–57.
Ardana (**Istati**) (ECBATANE de pet. Méd.)	= *Tahti Suleiman*, 219; 235; 299.
Arménie	Connue, 299.
Ar Serumme	= *Zerava*, 207.
Ar Siyanis	= *Sugan*, 300.
Asdias	= *Kadish*, 232; 300.
Assyrie	Connue, 241; 244; 313 et *passim*.
Atalur, Tallar	= *Dalar Dagh*, 80; 331.
Atar Samaïn (AERE, IADIEL)	= *Sanamaïn*, 102; 126.
Atropatène	= *Aderbijan*, 227.
Ayamê	= *Ajam*, 330.
Ayusias	= *Algosh*, 232; 300.
Azâllé	= Tell *el Ashari*, 94; 99 et s.; 126.
Azaran	= *Es Sirhan*, 35.

B

Babili (BABYLONE)	= *Bâbil* près *El Hilleh*, 70; 187 241; 242; 337-9.
Basan, Basanitide (= **Mas**)	= *Bathanieh*, 71; 83 et s.
Bavian (Inscription de), 72; 339.	
Behistoun (*en* BAGISTAN)	= *Bisoutoun*, 174; 225; 301.
Beit Ilfa, 347.	
Bel'ameh	= Bile'am, 352.
Belma (ABELMA, ABELAH)	= *Loubieh*, 46-50; 122-3; 126.
Belmen (ABEL MEHULA)	= Talaat *el Mahla*, 27; 58.
Bêl mut mêkar (correct. de BELZIKARMÊ)	= *Loubieh*, 122-3; 126.
Beth Fallo, Beth Pallu, 348.	
Bethomesthem	= Kalaah sur l'O. *Bestan*, 53-55; 58.
Bethoron	= *Beit Our*, 27; 58.
Bethsan (SCYTHOPOLIS)	= *Beisan*, 14; 71.
Béthulie (= MEDINEH THOUILEH, = BETH THOUILEH)	= *Kurun* Hattin, 38-40; 58: 61; 119 et s.; 243.
Bil'éam (I Chron. VI, 55)	= *Bel'ameh* 352.

Birua ..... = *Bari*, 233; 300.
Birute ..... = *Beruder*, 233; 300.
Bît Ammani (RABATH AMMON).. = *Ammân*, 36.
Borsippa ..... 242.
Busut ..... = *Bestaoua*; 232; 300.

C

Caphar Nahum ..... = Tell *Hum*, 266.
Cappadoce ..... Connue, 240; 297-8.
Carie ..... Connue, 298.
Chaldu (CHALDÉE) ..... = Ar. *Khazaïl*, 187-188; 322.
Chauona ..... = *Sahna*, 225.
Chelmon (Κύαμων) ..... = *Kama*, 50-51.
Choaspès (corr. de HYDASPES DES LXX) ..... = *Choaspes*, 197-199; 201; 240.
Choba (*Gabala* DE PLINE, *Belvoir*, du moyen âge) ..... = *Kaukaba el Haoua*, 28; 58; 60-61.
Cholam ..... = *Solam*, 60.
Chouz (la muraille) ..... = *Dahr es Sour* (LE MUR DU REMPART), 56-57.
Cilicie ..... Connue 240.

D

Dan ..... = *Banias*, 48.
Diglat (Tigre), fl. ..... = *Esh Shatt*, 196 et s.; 201; 240.
Dihnunu, Dichnun (Mont.).. = *Kunnei*, Dagh, 79.
Dimaska (Damas) ..... = *Esh Sham*, 65 et s.; 85; 100; 106; 114 et s.; 126; 244.
Dothaïn ..... = *Hottein, Hattin*, 13; 42-45.
Dothan ..... = Tell *Dothan*, 13; 42.
Dûr Sarkin, Dûr Sarkeyan. = *Khorsabad*, 188.

E

Ecbatane de la petite Médie (**Istati-Ardana**) ..... = *Tahti Suleiman*, 219-235; 238; 298.
Ecbatane de la grande Médie .... = *Hamadan*, 224-227; 238; 244.

Elamti, *Elam*.....	= Béni *Lam*, 188; 191-198; 201; 207; 211; 212; 241; 322-8.
Esdrélon (Jesrael).....	= *Zérin*, 14; 27; 53; 59; 348.
Esora	= *Masara*, 28; 58.
Eulaï (Choaspès).....	= *Choaspès*, 197-199; 201; 240.
Euphrate (**Na'ar Puratta**).....	= *Nahr el Fara*, 79; 197 et s.; 201; 240.

G

Gabaa, DE BENJAMIN	= *Jéba*, *Géba*, 32; 36; 37; 59; 76.
Gabaa, DE JUDITH, Vulg., Γαῖβαι des LXX.....	= *Jabéieh*, *Gabéieh*, 14; 32; 70; 71; 99; 133.
Gabaa, DE SAÜL.....	= El *Gib;* El Jib, 76.
Gabala, DE PLINE.....	= O. *Yebla*, 28.
Galaad.....	= *Jedur*, 60; 71; 83; 244.
Galilée	Connue, 60; 244.
Gamala (GAMALITIDE).....	= *Jamleh* en Jedur, 32.
Gamanu-Sabatu, Kamanu-Sabatu.....	= *Khorsabad*, 188-190.
Gambul.....	= El *Jeouabir* cum Ar. *Ka'ab*, 181; 317-318.
Gaulan (GAULANITIDE).....	= *Jaulan*, 32.
Genesar, Kenereth.....	= *Kaneitriyeh*, 120-121.
Ghor.....	= Vallée du *Jourdain*, 244.
Gusune.....	= *Ghasan* sur le haut *'Ousen*.

H

Hadatta.....	= *Hadithah*, 85; 89; 126; 150; 152.
Halys (fl.).....	= *Kizil Ermak*, 183; 199; 295-296.
Hamath, 34.	
Hammâm (OUADY), 59.	
Harayek-el-Mahta.....	= Rakem (HA RAKEM) (I PARAL., VII, 16), 347 et s.
Hargiê.....	= *Hargileh*, 36.
Harsani.....	= Vallée du moyen Tigre, 330.
Harsi (mont.).....	= *Shirasar*, Dagh, 300.
Hasamu.....	= Be *Hesne*, 79.
Hauran (mont.).....	= Jebel *Hauran*, 32; 34; 35.

Hauran (vallée)..... = Ouady el *Hauran*.
Haurinu..... = Jebel *Hauran*, 35.
Hermon (Grand)..... = Jebel *esh Sheikh*, 85.
Hermus (fl.)..... = *Jediz*, *Gediz* Tshai, 296-298.
Huk Kuruna..... = *Kurun* Hattin, 65 et s.; 119 et s.; 126; 243.
Hul Huleh..... = *El Huleh*, 114; 126.
Hurarina..... = *Dukkakin* (de Mzeirib), 96-97; 107; 126; 242.
Hydaspes (corr. : Choaspes)..... = Choaspes, 197-199; 201; 240.

I

Iamin (Jos., xvii, 7)..... = *Yamôn*.
Idumæi, Idumée, Edom..... Connue, 31; 70; 241.
Inarana (correc. de **Irana**)..... = *Nimrin*, 123; 126.
Isammêaï..... = Kal. *Samma*, 101-102; 126.
Isirti, Isirtu..... = *Siri*, 185; 232; 300.
Istati-Ardana (Ecbatane)..... = *Tahti Suleiman*, 219-235; 299.
Ituræi, Iturée..... = *Jedur*, 31.

J

Jadason..... = *Jediz Tshaï*, 199-200; 240; 295-298.
Jaloud (ouadi), 28.
Jarki..... = *Jarach*, 94; 99; 126.
Jéricho..... = *Er Riha*, 27; 58.
Jesrael Esdrélon..... = *Zérin*, 14; 27; 53; 59; 348.
Jisr Benât Yakoub, 38; 59; 108 et suiv.

K

Kamanu-Sabatu (correct. de **Kananu-ra**)..... = *Khorsabad*, 188-190; 192.
Kar Galip..... = *Jerif* lü, *Gerif* lü, 330.
Kenereth (Genesar)..... = *Kaneitriyeh*, 120-121.
Khan Joubb Yousef, 59; 45.
Khiratakazâ..... = *Kir Hareseth*, *Kerak*, 35.

Khusur.....	= *Khusur*, 204.
Kidraï, Kidri (= GADARA)....	= Oumm *Keis*, 104; 126.
Kirmanshah, 301.	
Konas.....	= *Kenaiseh*, 17; 58.
Kullimer.....	= *Gulamerg*, 207.
Ku Murda.....	= *Murdi*, 300.
Kurasiti (= GERASA, GERGESA).	= *Gersa*, *Ghersa*, 104; 126.
Kurdistan, 301.	

L

Lallar, Atalur.....	= *Dallar Dagh*, 80; 331.
Laribda.....	= *El Arbid*, ARBÈLE, 66; 85; 89-91; 126.
Lobna (ISAÏE).....	= *Louban*, 76.
Lubdu.....	= *Loubad* SUR L'EUPHRATE, 182; 207.
Luddu.....	
Lydie, 199-200; 201-203, 240; 296-298.....	= La Lydie, 201-203; 240.

M

Ma'acah (D'ABEL).....	= *Meskeneh*, V. DE. LOUBIEH, 50.
Machmas.....	= *Mukhmas*, 76.
Maddaï, Médie.....	= Les Mèdes, la Médie, 202; 312; 314.
Mageddo (MÉGIDO).....	= Tell *Metsellim* PRÈS DE LÉJOUN, 340.
Magron (ISAÏE).....	= *Magrush*, 75-76.
Manhabbi.....	= Aïn *Mandawerah*, 120; 126.
Mannaï (**Mannians**).....	= *Arméniens*, PAYS DE *Van*, 299.
Mar-Kanna.....	= *Kama* DE L'ARD. *Maradem*, 121; 126.
Mas, Vas.....	= *Basan* (PAYS DE). *Bathaniyeh*, 85 et s.; 93 et s.; 100; 126; 242.
Méandre (fl.).....	= *Menderes* Tshaï, 298.
Médie (Grande).....	= Perse, 227.
Médie (Petite).....	= *Adherbijan*, Atropatène, 227.
Mésopotamie.....	Connue, 33; 70; 241.
Mochmour (torrent de).....	= *Machmoud*, *Mohamed* (ouady), 57; 59.
Muhaba.....	= Moab (pays de), 36.

N

Naason..... = Mansourah (?), 345-346.
Nabara..... = *Nemara*, 87.
Nabataï..... = *Bataniyeh*, 86 et s.; 102-103; 126.
Nasi Niri (Nasi du pays des rivières)..... = *Nasi*, 300.
Nephtali..... = Serin, 346.
Ninua (Ninive)..... = *Nebi Yunus*, 71; 239.
Nobe..... = Beit *Nuba*, 76.

O

Oronte (fl.)..... = Nahr el 'Asi, 34.
Oronte (mont.)..... = *Elouend Kouh*, 224.
Ourmiah..... = **Urmiate**, 233; 299; 300.

P

Palæo-Tyr ..... = *Ras el Aïn*, 294.
Paphlagonie, 297.
Pasana..... = *Bozan*, 232; 300.
Phiala (lac)..... = Birket *er Ram*, 94.
Phrygie, 297.
Puratta (**Na'ar**)..... = Nahr *el Fara*, Euphrate, 152.

R

Ragau..... = *Rekowa*, Rakaoua, 195; 204; 239; 241; 244.
Rama..... = Er *Ram*, 76.

S

Sadaten..... = Es *Soda*, 122; 126.
Safed..... = Japhet, 356.
Sagbita (**Sarugbi**)..... = *Shiraktépé* sur le *Sarug*, 233.
Sahari..... = *Sahara*, 36.
Sakhi..... = *Sakis*, 201-202.

Saku ..... = *Sakis*, 193-194; 313; 326.
Salem ..... = *Salim*, 27; 58.
Samarie, 25.
Sardes ..... = *Sart*, 298.
Sarepta (Sidonis) ..... = *Surafend*, 47.
Sa'uran ..... = *Sarona*, 121; 126.
Scythopolis ..... = *Beisan*, 14.
Sheikh (Jebel-esh), 32.
Sichem ..... = Naplouse, 43.
Sidon ..... = *Saïda*, 151.
Sihua, Si khua ..... = *Gova*, 300.
Sobal (Syrie de) ..... = *Gebal* (Syrie de) (?), 33.
Subiti ..... = *Subbet* Firan, 36; 59; 83; 101; 242.
Suses ..... = *Sous*, 194; 211; 321; 323; 327-329.

T

Ta'ana, Taïna (= Dothaïn) ... = *Hotteïn, Hattin*, 123; 126.
Tallar, Atalur ..... = *Dalar Dagh*, 80; 331.
Tarbisi ..... = *Sherif* Khan, 330.
Tell Dothan ..... = Dothan, IV Rois, vi, 13.
Tenukuri (= Genesar, Kenereth) ..... = *Kaneitriyeh*, 120-121; 126.
Tigre (**Diglat**) ..... = *Esh Shatt*, 196 et s.
Tyr ..... = *Sur*, 294.

U

Udumu ..... = Edom, Idumée, 35.
Ulaï Assyr.; *Ulaï*, Judith, vers.syr. = *Choaspès*, 197-199.
Uppis ..... = *Espin*, 300.
Urarthu ..... = Arménie, 187-188; 191-192; 322.
Ur Kiyamun ..... = *Kalamun*, 300.
Urmiate ..... = *Urmiah*, 233; 300.
Usbia (= Usmia) ..... = *Ushnéï*, 233; 300.
Usu (d'Assurbanipal) ..... = El *Ouzz*, 152 et s.
Usu (de Sinachérib) ..... = Abu el *Asouad*, 151 et s.

V

Van, 299 ..... = **Mât Mannaï.**

Y

Yabruda..... | = *Yarud*, 36.
Yamón..... | = Iamin.

Z

Zarcaos (mont.)..... | = *Zagros*, 225.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'HOMMES ET DE NATIONS

A

Abiateh, 83; 241.
Achior, 17; 159 et s.; 244.
Açtibara, 238; 302 et s.
Aikhamaru, 159 et s.
Akhiavaru, 159 et s.; 244.
Akhsera, Akhseri, 178 et s.
Alyattès, 203.
Alpaneta, 167; 240.
Alpernès, 167.
Am, 241.
Ammonites, 37; 241.
Apla, Alpa (Holopherne) 167; 240.
Andaria, 181-182; 207.
Arbacès, 230; 238; 244.
Arméniens, 211; 240; 321.
Arphaxad, 173; 178; 191; 195; 199; 230; 238-239; 316.
Arsagi, 318-319.
Asagi, 318.
Assurbanipal, 64 *et passim*; 244; 299.
Assyriens, 321.

B

Bêl-Basa, 191.
Bêl-Edir, 317; 320.
Bêl-Haran-Sadua, 215.
Ben-Adab, 48.
Biriskhadri, 178.
Bochri, 46.

C

Chiniladan, 169.
Crœsus, 203-204.
Cyaxare, 173-176; 178; 191; 195; 199; 203; 207; 230-231; 238; 244; 301 et s.; 318 et s.

D

Dana-bêl-ku, 194; 209; 211; 213; 323-328.
Danturi-Sarru, 194; 209; 211; 213; 323-328.
Dejocès, 222; 226; 231; 238-239.

E

Elamites, 321.
Eliakim, 19; 25 et s. 32; 265.
Erioch, 197 et s.; 201; 207.
Ezéchias, 144-148; 265.

G

Gagi, 182.
Garisa, 204.
Guggu sâr Luddi, 201-203.
Gygès, 201-203.

H

Hazakhiahu, 144-148; 265.
Holopherne, 16; 165-168; 240; 242.

I

Ilpasighadara, 191; 211; 213; 311 et s.
Ilpasikhadara, 313 et s.
Irbikhsadri, 178; 201-202; 240; 316.
Iriba-Tukté, corr. Iribaksadaru, 367-372.
Irvêsighaddara, 315-317.
Inkarri, 318.

J

Joakim (Eliakim), 25; 32.
Josias, 340.
Judith (nom de), 163-165.

K

Kandalanu, 169.
Kiniladan, 169.

M

Machabées, 270; 276; 293.
Manassé (roi de Juda), 265-268.
Manassès, 137; 243-244.
Marduk Baladan, 317.
Marduk-zikir-Ibni, 191.
Mathathias, 270.
Moabites, 37; 241.

N

Nabonid, 317-320.
Nabu-bêl-simatu, 313.
Nabu-bêl-zikri, 313; 317.
Nabuchodonosor (nom de), 168 et s.
Nabuchodonosor, 195-197; 215; 240.
Nebozikiresses le Tigenna, 192; 311.

P

Parizi, 201-203.

S

Saduattès, 204.
Sagab, 194; 209-211; 212; 323-328.
Samas sum ukin, 33; 207; 212; 241; 331-332.
Sarati, 201-203.
Sarkin, 188.
Seba, 46.
Sémiramis, 225.
Sinachérib, 143 et s.; 207; 329-331.

T

Tharaca, 146.

U

Uçpada, 302 et s.
Urtaki, 191; 197; 202; 207; 241; 319.
Urvakhsatara, 173; 178; 191; 195; 199; 230; 238; 301; 316 et s.
Uvakistar, 302.

V

Vateh, Uateh, 241.
Vachsatara, 302 et s.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS CITÉS OU DISCUTÉS

A

Ambroise (Saint), 289.
Augustin (Saint), 589.

B

Bædeker, 134.
Bérose, 170.
Burchard de Mont-Sion, 45, 343.

C

Chrysostome (Saint Jean), 290.
Clément (Saint), d'Alexandrie, 288.
Clément (Saint), de Rome, 273; 288.
Conder (Major), 262.
Cornely, 264-266; 277; 293.
Courteille (Pavé de), 9.
Ctésias, 225, 238; 244.

D

Derenbourg, 61; 73; 159; 168.
Drumont, 286.
Dumas (Alex.), 286.
Dupin, 340.

E

Épiphane (Saint), 86.
Ernoul, 45.
Ewald, 272.

F

Fritzsche, 264; 272; 274; 286.
Fulgence, 289.

G

Gaster, 279 et s.
Gesenius, 42.
Girard, S. J., 295.
Grotius, 288.
Guérin (Victor), 39; 48.

H

Heidet, 353 et s.
Hérodote, 178; 183; 188; 199; 202-203; 222-223; 226; 238-239; 297.
Herzfeld, 271; 272.
Higenfeld, 271.

I

Isaïe, 265 et s.

J

Jacques de Vérone, 243 et s.
Jahn, 4; 288.
Jérôme (Saint), 20 et s.; 287; 289.
Josèphe (Flavius), 120; 290.
Justi (Ferd.), 303; 306; 307; 320.

K

Kiepert, 262; 298.
Klein (G.), 271-272.

L

Lenormant (Fr.), 4 et s.; 159; 171; 173; 195-196; 288.
Léon XIII, 1; 257.
Littré, 286.
Lortet, 120.

M

Maimonide, 269.
Marta (Dom), 347 et s.
Martini (Raym.), 269.
Ménant (J.), 72; 129.
Moïse de Chorène, 227.
Moor (l'abbé de), 365 et s.
Movers, 4; 272, 288.
Munck, 45.

N

Nahum, 266.
Neubauer, 269.
Nikes, 290.

Niox (Gal), 262.
Nöldeke, 271 ; 274.

O

Oppert (J.), 6; 9; 61; 73; 159; 169; 175; 237; 301, et s.; 319; 333.
Origène, 289.

P

Petau (Père), 86.

R

Rawlinson (G.), 222 et s.; 230; 239.
Rawlinson (H.), 226 et s. ; 301.
Reland, 27; 46; 86.
Renan, 9; 61; 129; 244.
Rey, 262.
Ritter (Karl), 204; 262.

S

Sayce, 338-339.
Scheil (R. P.) 365 et s.
Scholz, 4; 288.
Schoppenhauer, 286.
Schrader, 147; 169.
Schuerer, 286.
Schumacher (Gottlieb), 32; 96; 262.
Smith (G.), 72; 90; 129; 147; 178; 191; 193; 203; 214; 313.
Smith (Sam.-Ald.), 72; 73 et s.; 90; 101; 115; 129; 131; 140; 141; 155; 160; 166; 313.
Socin, 73.
Strabon, 297.
Strossmayer, 333 et s.

T

Tertullien, 289.
Thomas (Saint), 223-224; 362.
Tischendorf, 197; 277.
Tournemine, 270.

V

Van de Welde, 48; 262.
Vérone (Jacques de), 343 et s.
Voisin (de), 269.
Volkmar, 272.

W

Walton, 276.
Westcott, 7.
Wette Schrader (de), 9.
Wolf, 270.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION 1

Importance de la matière, 1-2; — système qui prétend maintenir l'inspiration du livre de Judith en niant sa véracité, 2-3; — départ des opinions chez les divers auteurs, 4; — extraits des travaux des savants les plus connus opposés à l'historicité de Judith, 4-8; — citation des noms des autres principaux opposants, 9; — état d'esprit des savants sur ce sujet en 1894, 9-10.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOGRAPHIQUE.

L'énigme géographique du livre de Judith, Béthulie. 11

CHAPITRE I. — Discussion critique des données du problème 12

Causes d'erreur, *quantités perturbatrices*, 12 — Dothaïn et Dothan, 13; — donnée fausse du campement des Assyriens auprès de Scythopolis, 14-18; — donnée inexacte qui placerait Béthulie dans le voisinage immédiat de Jesraël, 19; — voisinage erroné de Béthulie et de la plaine d'Esdrelon, 19-23.

CHAPITRE II. — Région où l'on doit chercher Béthulie.. 25

Deux séries de mesures défensives prises par le grand prêtre, 25; première série, 25-28; — deuxième série, 29.

CHAPITRE III. — Détermination du terrain de concentration des Assyriens 31

D'après la Vulgate, 31-32; — d'après l'accord de la Vulgate avec les textes assyriens mis en lumière par Robiou, 33-34; — traduction du récit assyrien de la campagne arabique, 34-35; — identifications des lieux nommés en ce texte, 35-36.

Pages.

CHAPITRE IV. — **Localisation de Béthulie, Dothaïn, Belma et Chelmon**..... 37

Béthulie, marche d'Holopherne vers cette ville, 38; — Kurun, Medineh Thouileh, 39-40; — Dothaïn, signification du mot, 42-43; — Dothaïn de la Genèse, 43-44; — identification de cette ville à Hattin, 44-45; — Belma et Abel Beth Ma'acah, 46-50; — Chelmon, 50-51.

CHAPITRE V. — **Détermination de Bethomesthem, Acrebel, Chous, Mochmour**..... 53

Bethomestem, 53-55; — Acrebel, 56; — Machmour, 57.

RÉCAPITULATION..... 58

ÉPILOGUE..... 61

DEUXIÈME PARTIE.

HISTORIQUE.

PROLOGUE..... 63

Comment s'est faite la découverte de la solution du problème, 64; — rappel des éléments acquis par l'étude géographique, 69; — documents employés pour cette partie, 72-74; — lecture des noms cunéiformes et règles de ces lectures appliquées à un groupe du prisme de Taylor (Sinachérib), 75; — style assyrien, 78; — un nom de l'obélisque de Layard (Salmanasar), 80.

CHAPITRE I. — **Récit assyrien de la seconde phase de la guerre arabique**..... 83

Traduction du texte assyrien, 83-84; — pays de Mas, 85; — Nabatée, 86; — question de distance, de Ninua au pays de Mas, 86-88; — Hadatta, 89; — Laribda, 90-91.

CHAPITRE II. — **Opérations préliminaires**..... 93

Opérations des Assyriens dans le pays de Mas : Hurarina, 93-99; — Subiti, 98-99; — Jarki et Azallè, 99; — Gabaa de la Vulg., Γαῖβαι des LXX, 99; — Isammeai, 100; 102-103; — Atar-Samaïn, 102-183; — Nabataaï, 102; — Kurasiti, 104; — Kidri, 104; — Dimaska, 105-108; — positions des Assyriens avant l'invasion, 108; — marche convergente vers Huk Kurun, 109-110; — forces numériques des Assyriens, 110-111.

CHAPITRE III. — **L'invasion, le siège de Huk Kurun**.... 113

Récit assyrien, 113-114; — distance de Damaska à Hul Huleh, 114-115; — récit biblique, 116-118; — identifications des noms

Pages.

de lieu du récit assyrien ; Huk Kuruna, 119-120 ; — Laribda, 120 ; — Manhabbi, 120 ; — Apparu, 120 ; — Tenukuri, 120-121 ; — Sa'uran, 121 ; — Markana, 121-122 ; — Belzikarmè, 122 ; — Ta'ana, 123 ; — Irana, 123 ; — explication de la carte n° 2, 123-125 ; — récapitulation des identifications des noms assyriens du siège de Huk Kurun, 126 ; — Concordance descriptive et géographique du récit assyrien du siège de Huk Kurun et du récit biblique du siège de Béthulie retrouvée à Kurun, 128.

Chapitre IV. — **Question de temps**..... 129

Affaire de calendrier, 129 ; — sources assyriennes, 129-132 ; — sources bibliques, 132-138.

Chapitre V. — **La retraite**..... 139

Bulletin officiel assyrien des affaires de Huk Kurun, 140-141 ; — réflexions qui en découlent, 141-143 ; — comparaison avec un bulletin de guerre de Sinachérib, 143-148 ; — récit assyrien de la retraite, 148-155 ; — désastre subi par les Assyriens d'après une lettre de Nabu-sum-esir ; — récit biblique de ce désastre, 157-158.

Chapitre VI. — **Les noms d'hommes en Judith**..... 159

Achior, 159-163 ; — Judith, 163-165 ; — Holopherne, 165-168 ; — Nabuchodonosor, 168-171.

Chapitre VII. — **Arphaxad**..... 173

Est-ce Phraortès ? 173-174 ; — Cyaxare, Uvakhsatara, 174-176 ; — une méprise de M. Oppert, 175 ; — texte d'Hérodote sur la première invasion de l'Assyrie par Cyaxare, 176 ; — détours des récits assyriens sur le but véritable de leurs campagnes, 177 ; — Akhséra est-il Cyaxare ? 178 ; — Biriskhadri, Irbikhsadri, 177-178 ; — récit assyrien de la bataille de Ragau et de la campagne contre les Manians et les Mèdes, d'après la traduction de G. Smith, 179-184 ; — lectures des noms géographiques assyriens, 184-187 ; — Babili lu au lieu de Kananu-Sabatu (Khorsabad) et Elam au lieu de Urarthu, 186-188 ; — Khorsabad, 188-190 ; — du récit assyrien du cyl. B, Ilpasighadara le Mède, 190-193 ; — tablette votive, Suse, Saku, 193-194.

Chapitre VIII. — **Ragau**..... 195

Où il faut chercher « la grande plaine » de Ragau, 195 ; — citation de F. Lenormant sur ce sujet, 196 ; — texte des LXX sur Ragau, 196-197 ; — texte de la Vulgate, 197-198 ; — Hydaspes = Ulaï = Choaspes, 199 ; — Jadason = Jediz Tshai, 199-200 ; — Sarati et Parisi, fils de Gagi, 201-204 ; — lire Garisi au lieu de Parisi, 204 ; — Crœsus à la bataille de Ragau, 204 ; — localisation de Ragau, 206-207 ; — histoire de la bataille reconstituée par le concert des documents grecs, assyriens et bibliques, 207-208.

Pages.

CHAPITRE IX. — **La chronologie de Judith**..... 209

Comparaison des indications chronologiques de Judith avec celle des documents assyriens, limmu de Sagab, 212; — conjuration de Suse, 212-215; — discussion critique des indications chronologiques de Judith dans la Vulgate et dans la version des LXX, 215-217.

CHAPITRE X. — **Ecbatane**..... 219

Description d'Ecbatane dans les deux versions de Judith, 219-222; — l'Ecbatane d'Hérodote, 222-223; — l'Ecbatane de Ctésias, 225-226; — solution des deux Rawlinson, l'Ecbatane du nord et celle du midi, 226-229; — Arbacès de Ctésias = Urvakhsatara, Cyaxare, 230; — la ruine d'Ecbatane de petite Médie, 230; — la formation géologique de la colline de Tachti-Souleïman explique l'inutilité des fouilles de Rawlinson pour retrouver des vestiges de la ville médique, 230-231; — localisation, d'après les données du récit assyrien (cyl. B), d'Ecbatane = Istati Ardana des Assyriens à Tachti-Souleïman, 232-235.

LA CONCLUSION..... 237

Celle de M. Oppert, 237; — revue dans l'ordre chronologique des événements d'après la concordance historique, descriptive et chronologique des trois sources, 238-244; — fin de la puissance d'Assur, 244; — conclusion d'ordre général, 244-245; — utilité des objections, 245.

CORRECTIONS..... 249

APPENDICES.

APPENDICE A. — **Supplément exégétique, le silence des Juifs sur l'histoire de Judith**..... 253

Illusions que se serait faites l'auteur, 254-255; — accueil probable de son œuvre, 255-256; — valeur intrinsèque du gros œuvre, 257-258; — défi de la réfuter, 259; — impossibilité de la réfutation, 260-263; — est-il vrai que « les Juifs ne savent rien de l'histoire de Judith »? 263 et s.; — canon esdrinien, 264; — allusions aux faits de Judith en Isaïe, les Paralipomènes et Nahum, 264-266; — lacunes avérées dans les livres historiques de la Bible, 267-268; — présence du livre de Judith dans les livres non canoniques des Juifs au temps d'Esdras, 269-270; — défi porté par Tournemine depuis plus d'un siècle aux savants de démontrer que le livre de Judith n'ait pas été compris dans la version des LXX au temps de cette version,

Pages.

270-271; — confusion des opinions qui prétendent assigner une origine récente au livre de Judith, 271-272; — la recension la plus ancienne de la version des LXX remonte à l'origine même du christianisme, 273; — inanité des raisons critiques invoquées pour assigner une origine récente à Judith, 273-278; — une version inédite de l'histoire de Judith publiée par M. Gaster, 279-285 et s.; — état d'âme spécial des Juifs depuis la malédiction invoquée par eux au Prétoire, constaté par l'exégèse de M. Gaster, les réticences des Juifs et le silence de Fl. Josèphe, 285-289; — unanimité de la tradition chrétienne à honorer Judith, 289-290; — notice bibliographique de M. Gaster sur les textes hébreux de Judith, 292; — inanité de « la connexion » de l'histoire de Judith avec l'époque Machabéenne, 293; — argument positif de Cornely pour assigner au livre de Judith une origine antérieure au sixième siècle avant J.-C., 293-294.

APPENDICE B. — **Note géographique**..... 295

Lettre du R. P. Girard, S. J., missionnaire à Césarée de Cappadoce, sur l'identification du Jadason, 295-296; — réponse de l'auteur, 297-298.

APPENDICE C. — **Supplément géographique**..... 299

Marche d'Assurbanipal en sa campagne contre les Mannaï, démontrant que le vrai but de la guerre était la Médie, 299; — identifications des noms de lieux assyriens aux noms actuels, 300; — carte pour suivre cette campagne, 304-305.

APPENDICE D. — **Urvakhsatara, note assyriologique**.... 301

L'inscription de Béhistoun, 301; — justification glossologique de la légitimité de la lecture de l'auteur, 302 et s.; — signification du nom Uvakhsatara et de Vachsatara d'après M. Oppert, 303; — signification du nom Urvakhsatara et de Vachsatara d'après l'auteur, 303-307; — identité idéologique et phonétique des deux noms ainsi lus, 306-307; — Astibarès, 306-307; — justification graphologique de la lecture Urvakhsatara, 307-309.

APPENDICE E. — **Justification des lectures de l'auteur du nom Ilpasighadara**..... 311

Concordance de cinq noms assyriens qui doivent désigner le même personnage d'après le contexte et leurs formes graphologiques, 314 et s.; — transcription des groupes cunéiformes qui les désignent, 314; — réduction de ces cinq formes par correction, 315; — les noms des fils de Irpasighadara le Mède, nommés Nabonid et Belédir par G. Smith, sont en réalité : Asagi et Inkarri, 317-320.

Pages.

APPENDICE F. — Justification de quelques interprétations du cyl. 159..... 321

Motifs du choix de Urarthu plutôt que Akkadu pour la lecture d'un signe qui a ces deux valeurs, 322-323; — Danturi-Sarru du limmu de Sagab, 323-325; — cinq associés à la conjuration d'Elam, 325; — Elamu remplacé par Saku, 325-327; — lecture du nom de la ville de Suze à la l. 42 du cyl. 159, 327-328.

L'INSCRIPTION DE BAVIAN. — Pièce justificative inédite... 329

Traduction d'un fragment de cette inscription par l'auteur, 330-331; — Lallar corrigé en Tallar, 331.

APPENDICE G. — Broutilles chronologiques..... 333

Communication à l'Académie des I. et B.-L. d'une pièce babylonienne d'après le R. P. Strossmayer, 333-334; — mention y serait faite, selon M. Oppert, d'un siège de Babylone qui aurait duré dix ans, 333; — transcription de ce document selon le R. P. Strossmayer, 335-336; — traduction de la partie historique de cette pièce, 336; — absence de la mention signalée par M. Oppert, 336-339; — conclusions chronologiques que comporte cette discussion, 339-340; — difficulté chronologique qui résulte de la longévité attribuée à Judith par les textes de ce livre, 340-341.

APPENDICE H. — Jacques de Vérone, pièce justificative nouvelle..... 343

Appréciation de R. Röhricht sur la valeur du récit de cet auteur, 344; — fragment de ce récit qui est relatif à l'emplacement de Béthulie, 345.

APPENDICE I. — Le système de Dom Marta et l'abbé Heidet..... 347

Localisations de Dom Marta, 348; — citation d'un passage de sa brochure, 349; — réfutation de son système et de ses déterminations, 350-351; — motifs qui ont obligé l'auteur de *Judith* à s'occuper de ce système, 353; — efforts tentés par lui pour être dispensé de le faire, 353-360; — ignorance de Dom Marta des premiers éléments du problème à résoudre, cause de ses erreurs de détermination, 356-358; — une lettre de M. Heidet, 358-360.

QUESTION D'HERMÉNEUTIQUE..... 361

Système qui prétendait concilier la doctrine de l'inspiration de Judith avec la négation de sa véracité, 361-362; — on demande un précédent, 362.

La fin de l'empire assyrien selon le R. P. Scheil et l'abbé de Moor..... 365

Quand et par qui fut anéanti l'empire d'Assyrie, en 807 ou en 808 avant J.-C.? — La stèle de Mujellibeh, 367; — Iriba-Tukté avait-il été subjugué par Nabopalassar? 363-370; — qui est Iriba-Tukté? 371; — correction de ce nom en Iribaksadâru, identique à Ur-vakhsatara (Cyaxare), 371.

TABLE DES CARTES ET PLANS

Pages.

Plaine d'Esdrélon, Galilée et Samarie.....24, 25

Carte des deux campagnes de la guerre arabique d'Assurbanipal.....62, 63

Plan d'invasion de la Palestine, par les armées d'Assurbanipal.....112, 113

Plan du siège de Béthulie.....128, 129

Plan de Tahti Suleiman (Ecbatane)..... 227

Marche d'Assurbanipal en sa campagne contre les Mannians et la Médie.....304, 305

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Kurun, Béthulie.....Frontispice.

La montagne de Kurun, vue des bords du lac de Tibériade.... 41

El Arbid, Laribda des Assyriens..... 67

Dukkakin, Hurarin des Assyriens..... 97

FIN DES TABLES.

Ouvrages du même auteur

EN ORIENT

NOTES ET RÉCITS DE VOYAGES

2 vol. petit in-folio, avec 6 cartes et 150 phototypies

prix: 100 francs.

TIGLAT PAL ASAR

GÉOGRAPHIE DE SES CAMPAGNES

(Description géographique des anciens empires d'Assyrie).

Plaquette in-8° avec cartes

prix : 2 francs.

MASPHA

AVEC LA MARCHE DE SINACHÉRIB

Plaquette in-8° avec deux cartes

prix : 2 francs.

LES MASPEH

GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENTES LOCALITÉS DE CE NOM

un vol. in-4° avec 4 cartes et 7 héliogravures

prix: 8 francs.

JUDITH

DEVANT LES DOCUMENTS CUNÉIFORMES

ET LES HISTOIRES D' HÉRODOTE

un vol. in-8° avec 6 cartes en deux couleurs et plusieurs gravures

prix : 12 francs.

En vente à la librairie de la Propagande, Rome.

JOHANN MESSERE
BUCHBINDERE
MÜNCHEN

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Raboisson,

Judith

Rome 1898
Exeg. 884 s
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11863767-1